This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Digitized by Google

UNIVERSIDAD COMPLUTENSE

531939087X

D 24202

V. Chamorro.

~~54-5-25~~

~~94-4-28~~ +

149-5-8

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

CHANNING

SA VIE ET SES ŒUVRES

Digitized by Google

PARIS.—IMPRIMÉ CHEZ BONAVENTURE ET DUCESSOIS,
55, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS.

Digitized by Google

24202

CHANNING

SA VIE ET SES ŒUVRES

AVEC UNE NOUVELLE PRÉFACE

DE

M. CHARLES DE RÉMUSAT

UNIVERSIDAD CENTRAL
BIBLIOTECA
ECUADOR

DEUXIÈME ÉDITION

REVUE ET AUGMENTÉE

PARIS

LIBRAIRIE ACADÉMIQUE

DIDIER ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS,

35, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS.

1861

Réserve de tous droits.

Digitized by Google

Digitized by Google

PRÉFACE

DE LA NOUVELLE ÉDITION.

Lorsque des écrivains distingués, parmi lesquels le public a remarqué l'auteur de cet ouvrage, ont commencé à faire connaître en France la personne et la vie, les opinions et les travaux de Channing, on a dû plus d'une fois les inquiéter sur le succès de leur entreprise, et peut-être eux-mêmes ont-ils douté d'intéresser jamais le public aux efforts du pasteur inconnu d'une congrégation reléguée, par delà l'Océan, sur une terre encore plus séparée de nous par les nuages de nos préjugés que par les brouillards de l'Atlantique. Le moment semblait mal choisi pour chercher dans l'Amérique

Digitized by Google

du Nord une leçon ou un exemple. Les États-Unis ne sont pas à cette heure en renom de fournir des modèles à la civilisation européenne. Rien n'est mieux établi chez les peuples de notre continent que la conviction de leur supériorité morale sur ceux du nouveau monde. Il n'est pas jusqu'aux amis de la liberté qui récusent l'autorité de la patrie de Franklin et de Jefferson. La seule grande république qu'on puisse citer sur la terre a perdu les bonnes grâces des républicains. Là donc où l'on ne veut plus trouver un type de politique imitable, en voudra-t-on prendre un de foi ou de vertu religieuse ? En tout temps, il est difficile de faire goûter ou même comprendre à un pays une créance qui n'est pas la sienne : que sera-ce quand il s'agit d'un culte qui se compose de la parole et de la prière, quand la mode est de contester le nom de religion à tout ce qui ne réunit pas les caractères d'une institution hiérarchique, d'une antique autorité, d'une extrême complication dans les articles à croire et les pratiques à suivre ? L'idée de la religion simplifiée est une idée suspecte. Celle d'une religion libre est plus suspecte encore; et du côté de la philosophie comme de la théologie, on

Digitized by Google

veut nous persuader que la liberté dans la religion se réduit à la liberté de n'en point avoir.

Et malgré tout cela, les biographies et les traductions de Channing ont réussi. Le nom du pasteur américain est désormais connu, et, peu s'en faut, populaire. On a bien voulu trouver qu'il pouvait venir de bons conseils, des leçons édifiantes et touchantes, d'un lieu qui s'appelle Rhode-Island. Il a fallu convenir que le petit-fils d'un signataire de la déclaration d'indépendance des États-Unis pouvait écrire des choses qui élevaient le cœur et la raison. La prédication sans pompe de quelques vérités purement morales, purement spirituelles, touchant Dieu, l'âme et le devoir, a pu se passer de l'appareil de la puissance et du prestige des siècles pour éveiller et satisfaire le besoin de croire et d'espérer en ce qui n'est pas cette vie. Il a paru possible d'être tout ensemble évangélique et libéral, et d'enseigner la parole du Christ sans faire de la servitude la condition de la foi.

Il ne tiendrait qu'à nous d'attribuer ce succès au mérite des ouvrages consacrés à la mémoire de Channing, et nous ne serions que sincère si nous disions du livre que nous réimprimons que

Digitized by Google

jamais accent plus vrai n'a rendu le talent plus persuasif. Mais on nous défend d'insister sur ce point, et l'on aime mieux nous entendre motiver l'attention du public par le mérite de Channing que par celui de ses interprètes. Il nous semble effectivement qu'il y a dans ses idées quelque chose qui répond aux besoins moraux du temps, et que sa manière de les concevoir et de les rendre, que sa personne même devait se trouver en intime intelligence avec des lecteurs français. Malgré l'effet apparent de réactions passagères, la liberté d'esprit, avec ses avantages et ses inconvénients, reste un des résultats les plus saillants et les plus généraux du mouvement intellectuel qui, datant de la Renaissance et se produisant sous diverses formes et dans diverses directions, s'est enfin principalement manifesté par les philosophies du dernier siècle et les révolutions du nôtre. Penser avec indépendance, ce vœu si cher, ce cri des contemporains de Montaigne et de Bacon, est devenu la prétention universelle, et la prétention n'a pas été la plupart du temps sans fondement. Mais on se tromperait fort de croire que cette liberté de penser dût avoir, ainsi qu'il l'a paru quelquefois,

Digitized by Google

pour résultat inévitable de supprimer la religion et surtout les besoins religieux de l'âme humaine. On eût sans doute étonné les hommes de 1789 en leur disant que les principes dont ils célébraient l'avénement au gouvernement des peuples modernes amèneraient un réveil des sentiments et des pensées qui unissent la terre au ciel, peut-être même une restauration, ou plutôt une régénération chrétienne. Plus d'un signe semblerait pourtant l'annoncer. Dans les controverses du temps bien étudiées, on peut apercevoir un effort vers une conciliation de l'esprit chrétien et de l'esprit libéral. Le succès n'est pas certain, les organes de l'un et de l'autre n'y travaillent pas toujours ; et certes, par moments, il semble tout à fait chimérique de ramener la dévotion à la liberté et la révolution à la piété. Néanmoins les contradictions de nos mœurs, aussi bien que les luttes de nos systèmes, indiquent que les esprits sont loin de se complaire et de s'engourdir soit dans l'immobilité de la foi du moyen âge, soit dans la quiétude d'une incrédulité définitive. Les déceptions amères que les événements ont infligées aux doctrines et aux espérances des partis ont visiblement ra-

Digitized by Google

mené ceux-ci à la recherche de ce qu'il peut y avoir de durable, de permanent, d'éternel dans nos sentiments et nos idées. Or, au terme de cette recherche est la religion.

Ce n'est pas à moi d'oublier qu'on peut trouver un point de repos dans une philosophie religieuse. Mais une philosophie religieuse n'est pas plus le lot commun de l'humanité que les hautes mathématiques; une philosophie religieuse n'est pas la religion. Tant qu'on n'aura pas réformé le cœur humain, les hommes entendront par une religion une croyance générale, sociale, attachée à de certaines vérités dont la connaissance et l'empire ont une origine historique et qui s'appuient sur une révélation spéciale venue plus ou moins directement de Dieu même. Il va sans dire que, pour toutes les sociétés vraiment civilisées, cette croyance ne peut avoir qu'un seul nom; elle s'appelle le christianisme.

On peut désirer que le christianisme se réforme, se transforme; on peut rêver pour lui des modifications qui iraient jusqu'à en altérer profondément la nature. En ce genre, l'esprit peut enfanter bien des caprices. Mais la disparition du christianisme

Digitized by Google

n'est plus dans la tête de personne. Les systèmes les plus audacieusement novateurs ont cherché à se greffer sur l'arbre de la croix. On les a vus se donner pour des développements logiques ou des évolutions naturelles de l'esprit évangélique. Hors du cercle des visions spéculatives, dans toutes les parties sensées de la société, la tendance est assez générale à rester ou à redevenir chrétien. Le désaccord, et il est grand, n'existe que sur cette question: comment faut-il l'être?

Ne parlons pas de la diversité des dogmes. Il est trop évident que l'unité dogmatique n'existe point et n'a guère existé; mais la diversité sous ce rapport, quoiqu'au temps des guerres de religion les passions humaines en aient cruellement abusé, a cessé d'être le point capital. En tout cas, c'est de la différence des motifs qui conduisent à la religion, c'est des variations, non du dogme, mais de l'esprit chrétien que nous sommes en ce moment occupé. Parmi ceux qui se supposent revenus à des sentiments religieux et même orthodoxes, le langage varie étrangement, et l'état de l'âme est loin d'être le même.

Tel vous dira, et ses pareils assurément ne sont

Digitized by Google

pas rares, que, tout bien considéré, la foi lui paraît l'ancre du vaisseau de l'État. La discussion illimitée en matière religieuse est à la fois le symptôme et la cause d'une anarchie intellectuelle, source de l'anarchie sociale. La stabilité de la croyance et du culte est le symbole et la garantie de la stabilité générale, et c'est par l'ébranlement des autels que les trônes sont ébranlés. La religion est le ciment de tout l'édifice, et plus elle est fortement constituée, plus on peut compter sur la solidité du reste. La plus organisée est donc la plus vraie, et comme telle, l'Église catholique est le meilleur frein à cette révolution perpétuelle qui menace sans elle d'être le partage du monde moderne. La Providence semble n'avoir permis les bouleversements contemporains que pour faire éclater, au milieu des vicissitudes universelles, ce qui seul ne change point, l'Église et sa tradition. J'entends ces raisons; toutefois, celui qui se dit chrétien par ces causes peut être un citoyen très-sage, un propriétaire très-respectable; mais sa prétention religieuse ne sera fondée que le jour où le christianisme ne sera rien de plus qu'une politique.

D'autres se tiennent pour moins préoccupés des

Digitized by Google

intérêts sociaux, mais beaucoup plus de la paix de leur esprit. Ils ont passé, disent-ils, par toutes les épreuves du doute, par toutes les angoisses semées sur la voie des chercheurs de vérité ; et, du conflit de tous les systèmes, ils n'ont rapporté qu'une incertitude accablante. Ils ont conclu à la vanité de la science humaine. Puis, avec une parfaite assurance, ils avancent qu'une seule doctrine au monde possède l'unité, l'universalité, la perpétuité; et, sans se douter que c'est faire arbitrairement abstraction des religions des trois quarts du monde, de toutes les hérésies, de toutes les sectes, de tous les schismes, et de toutes les dissidences individuelles, ils disent que la parole de l'Église, seule uniforme, seule inaltérable, leur donne seule la fixité et le repos ; et ils se déclarent catholiques uniquement pour échapper au scepticisme. Ce serait là de la religion, si la religion n'était qu'un système ou plutôt qu'un expédient philosophique.

Mais ce titre de chrétiens est, avec une toute autre justice, réclamé par ceux qui, rentrant dans leur conscience, y cherchent la raison de leur foi; par ceux qui définissent, avec le plus éloquent des croyants, le christianisme par ces mots : *Dieu*

Digitized by Google

sensible au cœur. Et encore ceux-là ne tiendront-ils pas tous un langage uniforme ; ils ne sont pas tous dans le même état d'esprit.

La vie est semée de cruelles épreuves. Les joies sont courtes, les plaisirs perfides, et des douleurs sans motifs apparents, sans proportion avec nos forces, sont réservées aux plus heureux. On dirait notre destinée réglée par une loi sévère, et dès le premier aspect elle ressemblerait à un châtiment, si une justice parfaitement visible en avait distribué les rigueurs. Ne serait-ce pas que tous les maux qu l'affligent sont la punition d'une faute inconnue, une punition déterminée par une volonté toute-puissante qui ne connaît d'autre loi que celle qu'elle a faite? Au terme de cette mystérieuse existence s'élève la mort, comme un mystère plus formidable encore ; et comment à la vue de cette extrémité suprême ne pas trembler, lorsqu'on fait un retour sur les tristes secrets du cœur humain? Ses souffrances, ses faiblesses et ses iniquités, tout conspire pour le rendre odieux à lui-même; dans la vie, dans la mort, c'est donc une condition désespérée que la nôtre, et pour en soulever le poids nous n'avons que la raison pervertie, la volonté

Digitized by Google

infirme d'une créature profondément corrompue. Rien autour de nous qui ne soit misère et faute. Mais si, du sein de ces pensées désolantes, je m'élève à l'idée d'un maître absolu, d'un maître offensé, d'un maître miséricordieux, les mystères de mon état s'éclaircissent, le péché m'explique l'énigme de mon être; je reconnais dans ma souffrance la justice de Dieu, et j'aime la souffrance de tout l'amour que je porte à la justice. Contre cette sévérité de mon créateur et de mon juge, j'ai pour refuge l'amour infini de son fils, qui a voulu mourir pour moi, et dans ce consolateur de mes peines je trouve le rédempteur de mes fautes. Dans mon désespoir, je sens qu'il m'aime; dans ma perversité, je sens que je l'aime, et cette grâce divine qui me soulage et me relève, c'est par elle, par elle seule peut-être, que ma nature corrompue se lave et se justifie.

Ainsi parle un chrétien nourri dans l'école de saint Paul et de saint Augustin. Cette doctrine peut paraître d'une sévérité excessive; elle suppose un sentiment de notre misère que plusieurs trouveront exagéré. Mais de grands esprits, les plus grands de tous peut-être, ont dit que c'était là le christia-

Digitized by Google

nisme, et il faut convenir qu'à quelques atténuations près, c'est ainsi que l'ont compris et enseigné les maîtres de la foi, et sur ce fond d'amertume, de désolation, d'effroi, ils ont édifié la paix, la sécurité, la joie d'une âme réconciliée. Tout s'explique, tout se répare, tout se transfigure en Jésus-Christ.

A celui qui tiendrait ce langage, l'ignorance seule peut contester le nom de chrétien. Et cependant on ne s'exprime guère à présent en ces termes absolus. Cette doctrine du péché et de la grâce qui nie ou rabaisse avec excès tout mérite, toute raison, tout libre arbitre, toute vertu, nul n'ose l'adopter sans restriction ou la montrer sans voile. Ce n'est point par elle qu'on essaye de persuader les incrédules, de ramener les errants ; des fidèles la négligent ou l'ignorent ; les plus orthodoxes ont été nourris dans un ordre d'idées sur la nature humaine, sur la vie, sur la liberté, la raison, la justice, qui vont mal avec la croyance que, pour devenir l'homme de la grâce, l'homme de la nature doit mourir tout entier, et l'on prend volontiers pour exagération ou singularité ce qui n'est guère que l'application rigoureuse des principes de saint Thomas et de Bossuet.

Digitized by Google

Aussi ne contestera-t-on pas un caractère vraiment religieux à des principes fort différents. Qui, par exemple, refuserait d'appeler chrétien celui qui, tout en reconnaissant que ni les biens de notre destinée, ni les dons de notre nature, ne sont sans mélange, en déplorant les funestes effets de nos erreurs et de nos passions, trouverait cependant que, dans l'ordre du monde comme dans l'âme de l'homme, le bon principe conserve assez de puissance pour qu'on ne doive pas regarder cette vie comme l'empire du mal, si dans une soumission parfaite aux décrets de la Providence, on s'élève par la prière et l'amour au Dieu qui frappe et qui guérit? Dans cette manière moins partiale, moins outrée de considérer l'économie actuelle, on ne cesse pas de chercher un remède miraculeux à nos maux. Tout dans l'univers, tout dans l'homme déclare un Dieu juste et bon, auteur des choses, roi de la création, juge de la créature. Au milieu des obscurités impénétrables qui couvrent son essence et ses desseins, un rayon céleste a brillé; à cette lumière primitive, qui éclaire tout homme venant au monde, s'est unie comme par surcroît une autre lumière, une flamme extraordinaire qui

Digitized by Google

est depuis bientôt dix-neuf cents ans le phare de l'humanité. Dans aucune doctrine autant que dans la doctrine chrétienne, le poids des mystères qui nous entourent et nous effrayent n'est rendu léger ; par aucune croyance, la nature de Dieu, la sagesse de ses desseins, les vues de sa providence ne sont expliquées d'une manière plus consolante, plus satisfaisante, plus persuasive. C'est un fait hors de toute contestation que la révélation chrétienne a été historiquement la plus grande, la plus digne et la plus vraie des théophanies dont l'homme ait gardé mémoire. Un caractère de divinité est empreint dans les œuvres, les paroles, les doctrines, la personne de celui que le monde civilisé appelle son sauveur. Jamais les meilleurs des hommes ne se sont pénétrés de son esprit, sans se sentir encore améliorés, consolés, fortifiés, justifiés, à proportion qu'ils s'identifiaient davantage avec cet incomparable maître. Si des doutes peuvent s'élever, si les plus sincères se divisent sur l'intelligence de telle ou telle de ses paroles, l'esprit de sa doctrine, le sens général de ses promesses, de ses commandements, de ses leçons, est aussi éclatant que la splendeur du jour ; et quiconque, s'aban-

Digitized by Google

donnant avec confiance à ce qu'il comprend soit du texte du livre, soit de l'enseignement de ses interprètes, a ouvert son âme à la foi en Jésus-Christ autant qu'il la connaît ou la croit connaître, a infailliblement trouvé un appui dans ses peines, un guide dans sa conduite, un recours dans la vie et dans la mort. Si ces considérations sensées, si cette appréciation modérée des choses réussissent à conformer la croyance et la conduite d'un honnête homme à la foi dans laquelle il est né, qui méconnaîtra sur son front le sceau du christianisme? Ce n'est pas le lieu de discuter, ni de soutenir aucune orthodoxie particulière. C'est assez de rappeler que dans toutes les communions, l'esprit chrétien ainsi entendu suffit aux fidèles, et qu'en dehors des opinions absolues et des interprétations exclusives, celui qui, sans détester la nature et la vie, adore en esprit et en vérité le Dieu de l'Évangile, le prie dans son temple et s'efforce d'observer ses commandements, n'a jamais été regardé comme déshérité du céleste héritage.

A certaines expressions près qu'on pourra contester, on avouera que, sauf les détails toujours contentieux, les deux manières d'entendre le chris-

Digitized by Google

tianisme, qui viennent d'être indiquées et non définies, coexistent dans le monde actuel, et sont toutes deux acceptées dans toutes les Églises. En fait, et du fait seul il s'agit ici, le monde chrétien flotte d'Augustin à Pélage, et celui qui se porte vers l'un dans la théorie revient à l'autre dans la pratique. Des nuances sans nombre remplissent l'intervalle entre les deux extrêmes, et les doctrines moyennes associent des affirmations contraires et ne les concilient pas. Quoi qu'il en soit, l'enseignement journalier, la prédication ordinaire se garde de présenter, surtout aux novices et aux indifférents, la conception du christianisme qui plaisait à Calvin et n'effrayait point Pascal, et l'expérience du monde prouve tous les jours que c'est par l'autre interprétation de l'Évangile que peuvent être réconciliés tous ceux qui ont respiré l'air du siècle et participé à ses œuvres. Eh bien ! c'est de ceux-là que Channing a dû se faire écouter, et l'on pourrait citer des catholiques indiscutables à qui il a su plaire.

« Ma pensée, dit-il quelque part, s'occupe sans cesse de l'état actuel du monde. Je sens qu'une ère nouvelle va s'ouvrir devant nous.... je vou-

Digitized by Google

drais pouvoir aider les hommes à comprendre le siècle actuel. » C'est par la grande idée qu'il a de son temps que Channing se distingue éminemment de la plupart des autres apologistes chrétiens. C'est là ce qui donne chez lui à la religion un attrait sympathique et puissant. Sa confiance dans les destinées de l'humanité venait de sa nature et de sa foi. Il aimait ce monde, il aimait la vie, et les années ne firent qu'accroître ce sentiment de sa jeunesse. Il pouvait s'y livrer sans inconséquence, car il pensait bien de l'âme humaine. Il voyait dans l'homme une créature excellente, dont les ressources pour le bien n'attendaient pour être développées que plus de confiance et de courage dans ceux qui veillent à sa culture morale. L'idéal que nous portons en nous-mêmes, loin de nous humilier et de nous abattre, ne devait selon lui que relever nos espérances ; et pour nous en rapprocher incessamment sans jamais l'atteindre, il ne fallait que le contempler invisible en Dieu, réalisé en Jésus-Christ. D'autres rechercheront comment cette vue de la condition humaine est compatible avec la doctrine du péché. Il nous suffit que Channing,

Digitized by Google

sans laisser altérer jamais la sérénité du regard qu'il portait sur les choses, ait constamment réuni la foi dans l'Évangile à l'amour du Dieu qui l'a inspiré; car on le méconnaîtrait, si l'on réduisait sa piété à une simple et vague croyance à l'existence et à la perfection de la Divinité. Non-seulement les preuves historiques des récits du Nouveau-Testament, même dans ce qu'ils contiennent de miraculeux, captivaient sa conviction, mais encore un sentiment de ferveur pratique l'attachait à la pureté, à la sainteté du divin modèle que Dieu a montré au monde dans l'œuvre de la rédemption. L'âme et la vie du vrai chrétien ne lui offraient que la plénitude de la vertu et du bonheur. Quand on parle de lui, on pense irrésistiblement à Fénelon et à François de Sales. Mais c'est un Fénelon ami de l'égalité et qui salue avec confiance le mouvement démocratique de la société moderne. C'est un François de Sales qui croit à la république, et qu'anime l'enthousiasme de la liberté. Il ne sépare pas de l'amour de la vérité chrétienne l'attachement aux progrès de la civilisation et aux réformes de la politique, pas plus que l'admiration pour les beautés de l'art et de la nature. C'est un esprit

Digitized by Google

large qui n'a besoin de rien mutiler, de rien obscurcir, pour se sauver en s'amoindrissant. Il ne trouve pas qu'il y ait en ce monde rien de trop à aimer, à admirer; et, dans tout ce qui ravit l'âme des hommes, il croit fermement que Dieu a mis quelque chose de lui.

Ceux-là seuls, qui ont le malheur de nourrir contre la religion une aversion de parti pris, répugneront à prêter l'oreille aux leçons d'un tel ami de l'humanité, parce qu'il veut sanctifier en tout la raison par le Christ. Ceux-là seuls, qui sont décidés à placer le christianisme dans l'adhésion à tel ou tel dogme littéral et qui prennent les formes pour le fond de la religion, se refuseront à communier en esprit avec ce pasteur d'âmes, parce qu'il ne confond point l'inspiration avec l'infaillibilité, et ne tient pas que tout ce qui est divin soit nécessairement Dieu.

« Channing, dit Bunsen, est un personnage de l'antiquité avec un cœur chrétien, homme comme un Grec, citoyen comme un Romain, chrétien comme un apôtre[1]. » Ces mots rap-

[1] *Gott in der Geschichte*, tome III, liv. V, part. III, sect. VI, ch. I, p. 296.

Digitized by Google

pellent ce que l'on a dit quelquefois du docteur Arnold, qu'il était un ancien converti par l'Évangile. Et en effet on ne peut étudier la figure morale de William Channing, quand on est familier avec celle de Thomas Arnold, sans penser à comparer l'un à l'autre, et l'ouvrage suivant, consacré à la mémoire du premier, fait souvenir aussi, par plus d'un côté. du livre remarquable dans lequel la pieuse et habile main d'un ami a fait revivre tous les traits du second [1]. Channing et Arnold sont tous les deux profondément chrétiens, mais ils le sont par eux-mêmes, sans complaisance, sans imitation. Ils ont suivi le conseil de saint Paul, secoué l'esprit de servitude, et *la vérité les a rendus libres* [2]. Tous deux ont par nature cette énergique horreur du mal, cette forte ambition de la vertu, qui porte vers Dieu, et ils ne fondent pas la piété sur la haine de soi-même et sur le mépris de cette vie. Arnold cependant est plus sévère, plus inquiet que Channing, avec un esprit plus original et plus vigoureux. Channing, plus calme, a l'esprit plus ouvert,

[1] *The Life and Correspondence of Th. Arnold*, par le révérend Arthur Stanley.

[2] Rom., VIII, 15.—Jean, VIII, 32.

Digitized by Google

plus impartial, et possède à un plus haut degré le don de pénétrer les cœurs et de les émouvoir sans les troubler. L'un a plus d'autorité, l'autre plus d'onction. Arnold, élevé dans les principes stricts d'une Église constituée, en a gardé presque tous les dogmes, sans en conserver l'esprit, et ne s'est que lentement, péniblement, résigné à reconnaître encore le christianisme dans la flexible doctrine de Channing. Formé par un enseignement libre, étranger à toute secte, à toute Église, même au moment où il devenait pasteur, Channing a pu concilier pendant toute sa vie une foi vive avec une liberté absolue, et sa piété croissant avec les années n'en a fait autre chose qu'un membre fervent de l'Église universelle. L'un et l'autre, chacun à sa manière, l'un pour agrandir son point de vue, l'autre pour le déterminer, ont conçu cette idée d'une Église universelle, vers laquelle ils ont aperçu dans l'humanité un progrès lent et voilé. Tous deux cependant ont cru vivre à l'époque d'une crise féconde pour les sociétés chrétiennes, et le mouvement qui nous emporte en avant leur a paru, malgré ses dangers, un progrès qu'il faut suivre en l'éclairant et non pas entraver et maudire. Il est

Digitized by Google

remarquable que tous deux aient aimé la France en la redoutant; ses entraînements alternatifs, toujours absolus, les ont inquiétés sans leur ôter toute espérance, et témoins émus des secousses qu'elle se donne et qu'elle communique autour d'elle, ils ont beaucoup attendu d'elle pour l'avenir de l'humanité. C'est une des raisons qui font qu'Arnold et Channing peuvent être lus et goûtés parmi nous; aucune dissidence dogmatique ne saurait empêcher de profiter dans leur commerce quiconque ne fait pas de la religion un anathème contre le siècle. J'irai jusqu'à douter que personne soit plus propre que Channing et Arnold à réconcilier *les enfants du siècle* avec *les enfants de lumière*[1]. Tous deux parlent, avec un accent qui s'entend à distance, une langue qui ne nous semble plus étrangère. Mais l'un s'adresse plus aux masses, l'autre à la personne. L'un touche, l'autre étonne; Arnold fait penser; Channing donne envie de le croire, et c'est lui, ce me semble, qui doit trouver plus d'accès parmi nous; car il a mieux compris la France, et la France le comprendra mieux.

CHARLES DE RÉMUSAT.

[1] Luc, XVI, 8.

Digitized by Google

PRÉFACE.

Cet ouvrage a été écrit en français par une dame anglaise qui ne veut ni qu'on la nomme ni qu'on la loue. C'est au lecteur d'apprécier par lui-même, et sans que nous prétendions guider son jugement, ce qu'il y a de sentiment et d'esprit dans les pages qui suivent. Aussi bien nous serait-il difficile de parler dignement de celle qui les a écrites.

Le nom de Channing commence à être connu parmi nous. Grâce à un écrivain habile et sincère, on peut déjà se former une juste notion de sa vie, de son caractère, de ses opinions, de son

Digitized by Google

talent [1]. Un nouveau récit plus détaillé, semé de citations nouvelles, rendra cette notion de plus en plus complète, et, sans doute, excitera le désir de connaître tout entière l'œuvre du pasteur américain.

On remarque tous les jours un retour assez général à la préoccupation des idées religieuses. Ceux qu'elle ramène dans nos églises n'éprouveront pas un grand besoin de lire Channing ; sa piété pourrait leur plaire ; ses opinions les éloigneraient. Mais il ne faut jamais oublier qu'il existe un grand nombre de personnes éclairées, sérieuses, que ne satisfait point la parole de nos orateurs sacrés, et qui, cependant, ne pouvant se contenter d'un spiritualisme philosophique, ressentent un désir véritable de se rattacher par quelque lien à la tradition chrétienne. C'est pour ces esprits indécis et bienveillants, c'est aussi pour tous ceux qui ne peuvent accepter la foi qu'en gardant toute leur liberté, que Channing semble avoir écrit et parlé. Les indifférents eux-mêmes peuvent se sentir touchés par la sincérité et la ferveur d'une âme aussi pénétrée que la sienne de l'importance des choses célestes, même

[1] *Œuvres sociales de W. E. Channing*, précédées d'une Introduction par M. Édouard Laboulaye, membre de l'Institut.

Digitized by Google

pour les choses de la terre. Comme il n'est évidemment inspiré par aucune arrière-pensée politique, comme l'intérêt exclusif d'aucune institution à nous connue ne l'anime, il doit trouver un plus facile accès dans les âmes que les événements ont rendues défiantes et que l'expérience autorise à rattacher souvent un certain zèle religieux à l'empire des circonstances ou des partis. Il est trop vrai que les vicissitudes du monde influent puissamment sur notre manière de considérer ce qui n'est pas de ce monde. Des craintes ou des antipathies fort naturelles, fondées même, mais nullement édifiantes, des desseins qui n'ont rien de blâmable, mais rien de sacré, entrent en effet pour une bonne part dans celles de nos convictions qui se donnent pour purement chrétiennes ; et nos pensées d'éternité ne sont souvent que des idées du siècle. Ce n'est pas un grand mal en soi peut-être ; mais ce mélange, peut-être inévitable d'idées disparates, repousse autant d'âmes qu'il en attire, et ce n'est pas là le danger dont l'Église devrait se préoccuper le moins. Ceux de ses ministres qui s'exposent à justifier ces préventions ne lui font pas moins de tort que ses plus grands ennemis.

C'est, ce nous semble, ce genre de prévention

Digitized by Google

que ne peut à aucun degré faire naître l'enseignement évangélique (il le croyait tel du moins) du ministre de la *Société chrétienne de Boston ;* et par là, il peut servir à réconcilier avec le christianisme un grand nombre de ceux qu'on est parvenu à en éloigner ; il peut les décider à faire en ce sens quelques premiers pas, dussent-ils le dépasser ensuite, et rentrer, grâce à lui, dans le sein d'une communion qui ne serait pas la sienne. On peut trouver dans ses ouvrages, soit une foi déjà déterminée, soit une introduction à la foi. Les esprits sont plus divers, ils ont des besoins plus variés qu'on ne pense ; et l'unité que l'on poursuit tant n'est bien souvent qu'une apparence. Ce serait déjà beaucoup si, entre tous les chrétiens, la piété du cœur était la même.

La piété du cœur ! là nous paraît en effet le mérite caractéristique de Channing. Pour le bien comprendre, il faut nous dégager des habitudes d'esprit que les traditions d'une vieille société laissent à ceux même qui se piquent le plus d'indépendance. Toujours il nous est assez difficile de concevoir, comme un directeur des âmes, comme un ministre de la religion, un homme qui n'agit que par des prédications et des écrits. Nous ne voulons voir en lui qu'un orateur, qu'un auteur

Digitized by Google

fort respectable; mais nous ne pouvons, dans notre pensée, séparer le genre de mission dont il se sent investi de certaines formes extérieures et d'un pouvoir en quelque sorte officiel dont il devrait porter les signes et exercer les fonctions. Cependant, comme la religion est purement de l'ordre moral, un peu plus, un peu moins de choses extérieures n'importe pas, si l'esprit est convaincu, si le cœur est changé. Or, dans la société américaine, dans celle surtout des États du Nord, le culte est en général réduit à ses moindres termes, et la parole sainte n'en a pas moins pour cela de force et d'influence. C'est un pays de religion sans culte. Des treize républiques, celle de Rhode-Island est la plus petite; mais sur cette terre favorisée du ciel, la religion et la liberté se sont embrassées dès leur berceau. Sous l'influence du généreux Henri Vane, des hommes pieux, qui fuyaient l'intolérance des puritains du Massachusets fondèrent une colonie indépendante dont le Parlement et la Restauration consacrèrent également l'existence et les droits. Une charte, qu'elle tient du roi Charles II, bien inspiré cette fois par sa sceptique indifférence, proclame en termes vraiment admirables des principes qui n'ont peut-être encore pleinement triomphé sur aucun point du

Digitized by Google

territoire de cette orgueilleuse Europe. Il y aura, dans six ans, deux siècles que cette petite démocratie, ignorant l'anarchie comme le despotisme, jouit en paix des plus grands biens qui puissent être départis aux sociétés humaines. C'est là, c'est dans la ville de Newport que naquit Channing, et qu'il suça avec le lait ces doctrines à la fois chrétiennes et libérales qui font tout ensemble la consolation et la dignité de l'homme sur la terre. C'est de là qu'il partit, fort du pur amour de Dieu et de l'humanité, pour exercer jusque dans les États voisins un empire d'amélioration et d'enseignement qui ne se comprend pas aisément dans nos mœurs européennes, et dont ses ouvrages ne donnent encore qu'une imparfaite idée. Il faut se placer, par l'imagination, dans le milieu social où sa mission s'est accomplie, pour en mesurer l'importance et l'utilité ; il faut créer par hypothèse autour de soi un ordre purement moral où les institutions et les conventions disparaissent, où ne règnent que l'intelligence, le sentiment et la volonté, et se représenter, dans la simplicité des mœurs républicaines, des assemblées toutes spontanées, réunies par l'appât de la vérité et de l'émotion autour d'un homme de leur choix, qu'elles acceptent librement pour conseiller et pour guide. C'est

Digitized by Google

là presque tout ce que la religion a d'extérieur dans la plupart des sectes de l'Amérique du Nord, et l'on sait qu'elle n'en est pas moins puissante sur le plus énergique des peuples.

Des livres ne peuvent produire d'aussi grands effets, et ceux de Channing même auront beaucoup obtenu s'ils portent seulement les esprits à réfléchir. Ce qui dépend de nous, c'est moins la croyance que la réflexion religieuse; c'est à l'inspirer, à la guider que peuvent servir les écrivains d'un certain ordre. L'excessive activité de nos sociétés contemporaines, bien plus industrieuses que méditatives, les entraîne à l'insouciance sur tout ce qui n'est pas sensible et pratique. Le vol de la pensée ne s'élève plus; on se souvient à peine du ciel; beaucoup de ceux qui en parlent par état cachent mal une attache secrète aux intérêts de la terre. La force et le succès tiennent une grande place dans leurs pensées, et peu à peu l'autorité morale leur échappe; ils ne s'en doutent pas, mais ils déclinent. On a besoin d'entendre des voix plus pures et plus désintéressées; on les cherche sans le dire; on aime à rencontrer des âmes dominées tout entières par l'amour de la beauté morale, de la vérité, de la sainteté. On s'améliore à leur exemple et dans leur commerce, sans même les

Digitized by Google

suivre en toutes choses. Il semble que tel est le fruit qu'on peut tirer de l'ouvrage qu'on va lire. Heureux ceux qui peuvent retrouver dans leur âme les sentiments qui l'ont dicté !

C. R.

Digitized by Google

AVANT-PROPOS DE L'AUTEUR.

Là où est l'esprit du Seigneur, là est la liberté.
(SAINT PAUL, *IIe Ep. aux Cor.*, III, 17.)

Lorsque, il y a quelques années, M. Laboulaye appela, dans le *Journal des Débats*, l'attention des esprits sérieux sur les écrits du célèbre pasteur unitairien d'Amérique, le docteur Channing, mort alors depuis dix ans, j'avais une conviction si profonde de l'intérêt que ces écrits inspireraient en France et du bien qu'ils pourraient y produire, que j'avais déjà entrepris d'en traduire moi-même quelques-uns des morceaux les plus remarquables. J'avais surtout à cœur de faire entendre aux ouvriers français cette voix qui avait su toucher si heureusement leurs frères d'Angleterre et d'Amérique.

Une partie de ma tâche était achevée, lorsque parut un volume des œuvres de Channing, dû aux soins de M. Laboulaye, et précédé d'une notice tout

Digitized by Google

empreinte de l'esprit large et élevé de celui à qui elle était consacrée.

Ce premier volume, bientôt suivi d'un second, fut l'objet d'éloges unanimes dans les principaux organes de la presse périodique en France et en Belgique[1]. Le nom de Channing reçut ainsi un commencement de popularité en Europe, et les sympathies lui vinrent des camps les plus opposés.

Si tout ce concours de travaux et de témoignages d'intérêt, autour des œuvres de Channing, me combla de joie en m'assurant qu'elles seraient désormais dignement connues en France, je sentis en même temps que je devais renoncer à mon premier projet, dont le but se trouvait rempli.

Une chose seulement me parut rester à faire.

La notice de M. Laboulaye mettait, sans doute, très-heureusement en lumière les principaux traits du caractère de Channing; mais les détails intimes de la vie, qui sont si attachants, n'y avaient point trouvé place. Je crus donc me livrer à une œuvre utile en essayant de faire connaître, dans tout le cours de son existence et dans toutes les directions et les aspirations de sa pensée, ce ministre de l'Évangile dont la piété ardente, loin de dédaigner l'appui de la raison, l'invoquait avec d'éloquents accents, et dont l'esprit courageux se dévoua pendant plus de quarante ans à la recherche de la vérité et à la solution

[1] Nous citerons particulièrement les articles de M. Renan, dans la *Revue des Deux-Mondes;* de M. Leroy, dans la *Revue de Paris;* de M. Pelletan, dans le *Siècle;* et l'étude si bien sentie de M. Van Niemen, publiée en Belgique.

Digitized by Google

des grands problèmes qui tourmentent la civilisation moderne.

La vie de Channing, comme l'a fort bien dit M. Laboulaye, « est tout entière dans les idées qu'il a propagées et défendues. » C'est là son véritable intérêt. Cependant Channing n'était ni un philosophe parlant au monde du fond d'une paisible retraite, ni un pasteur uniquement occupé du soin de ses paroissiens. Sa vie, qui, grâce à la sérénité de sa belle âme, produit sur nous une impression si calme, fut mêlée à presque tous les événements du jour ; et son existence intime, quoique une des plus douces et des plus heureuses, ne fut pas sans quelques-unes de ces douleurs et de ces épreuves qui sont le partage de tous les hommes.

Ceux qui ont déjà quelque connaissance des écrits de Channing, et qui voudraient savoir comment il a pratiqué lui-même les principes dont il s'est fait l'apôtre si persuasif, liront, je l'espère, avec indulgence cette modeste esquisse de sa vie. Puissent-ils éprouver ce bonheur qui se réveille au fond de l'âme, lorsque nous voyons régner entre les écrits et les actions d'un auteur que nous aimons, une belle et noble harmonie ! Puissent-ils reconnaître dans Channing, non-seulement l'écrivain et le prédicateur éloquent, le penseur consciencieux et intrépide, le défenseur de la raison humaine, mais le soutien du pauvre et des opprimés, le citoyen dévoué, le pasteur plein de la grandeur de sa mission, et l'ami, le fils, le père, l'époux le plus tendre et le plus aimant !

Les détails de cette vie sont presque tout entiers extraits de la biographie qu'en a faite son neveu, le

Digitized by Google

révérend William Channing. Cet ouvrage, qui contient tout ce que le plus affectueux respect pouvait recueillir sur un oncle chéri et vénéré, est surtout intéressant par les nombreuses lettres qu'il renferme. Mais ces trois gros volumes sont plutôt une source où ceux qui connaissent déjà à fond les écrits de Channing peuvent étudier de plus près cette nature privilégiée, qu'une biographie faite pour le révéler soit à des lecteurs moins sérieux, soit à ceux qui ignorent encore ses œuvres.

Channing était, comme on le sait, non-seulement un protestant, mais un dissident, et ses doctrines religieuses ne sont celles d'aucune des grandes communautés connues; il n'était ni luthérien, ni calviniste, ni presbytérien, ni même de l'Église épiscopale d'Angleterre; il professait ce qu'on pourrait appeler des croyances ariennes. J'ai dû nécessairement parler de ses doctrines sans les approfondir, et j'ose espérer que mes lecteurs seront aussi tolérants pour Channing dans ses subtiles et difficiles questions, qu'il l'a été lui-même pour les autres. Il a suivi et écouté avec amour, avec fidélité les leçons de son divin Maître; et je ne sais si aucun écrivain, sauf les évangélistes, a jamais dépeint le Christ avec une vénération aussi tendre et aussi intelligente.

Il va sans dire que Channing était républicain. Il eut le bonheur de naître au moment où la république fédérale s'affermissait, où de vertueuses et vivifiantes traditions animaient et soutenaient les âmes. Sa vie entière fut inspirée par les généreux principes de la « Déclaration des droits; » et c'est là ce qui lui fera pardonner quelques expressions, qui

Digitized by Google

paraîtront peut-être un peu vives, sur les événements politiques du jour.

Liberté absolue dans les croyances, respect des opinions d'autrui, droit égal de tous les hommes au développement de leurs facultés, destinée infinie de l'âme humaine, confiance dans la sagesse et la bonté de Dieu, telles furent les idées pour lesquelles vécut Channing.

Il me semble ne pouvoir mieux résumer les grandes pensées qui caractérisaient Channing qu'en citant quelques passages d'une lettre qui m'a été adressée, lors de la première publication de cet ouvrage, par M. de Tocqueville. Tout ce qui nous vient de cette intelligence profonde et délicate doit nous être infiniment précieux, et je trouve que ce jugement sur Channing porte au plus haut point l'empreinte de l'esprit pénétrant et élevé que la France pleure encore.

Voici ce que m'écrivait M. de Tocqueville :

« Parmi tous les traits admirables que vous faites « ressortir dans la physionomie intellectuelle et « morale de M. Channing, il y en a un que vous met- « tez bien en relief, et qui m'a particulièrement « frappé. Quoique Channing se plaçât volontiers à « cette hauteur d'où l'on peut embrasser d'un œil tran- « quille l'espèce humaine tout entière et sa destinée, il « ne mettait la véritable grandeur de l'homme que dans « l'individu. C'était l'individu qu'il voulait avant « tout faire grand, indépendant, noble et libre. Avec « quelques idées qui peut-être auraient pu le con- « duire à s'exagérer le rôle de la société, nul n'a plus « soutenu, honoré que lui l'individualité humaine,

Digitized by Google

« et c'est le côté par lequel son exemple et ses leçons « peuvent être particulièrement utiles aux hommes « de nos jours, toujours tentés de croire que la gran- « deur de l'homme est dans la mécanique sociale et « non dans l'homme lui-même. »

Si, parfois, j'ai dû reculer devant la pensée d'adresser au public français un récit écrit dans une langue si fine et si délicate, mon courage s'est ranimé en lisant dans les lettres de Channing tout ce que lui inspirait d'intérêt, de crainte et d'espérance cette France éprouvée par tant de vicissitudes. Ces lettres sont données dans ce volume; puissent-elles plaider pour moi, et, en interprétant mes propres sentiments, me faire pardonner ma témérité!

On entendra, je l'espère, non sans émotion, ces paroles auxquelles la distance et la tombe n'ont rien pu enlever de leur sagesse ni de leur chaleur. En les méditant, on devinera quel eût été aujourd'hui le langage de Channing, s'il eût vécu assez pour être témoin de nos tristesses et de nos alarmes. « Croyez, « nous eût-il dit, que les difficultés, et que les dan- « gers les plus grands perdent de leur intensité, si « nous avons la force de les comprendre et de les « mesurer avec sang-froid. »

Puis, il eût ajouté, avec sa foi vive, ces paroles prononcées peu de temps avant sa mort : « Croyez, quoi « qu'on en dise, et malgré l'obscurité qui l'enveloppe, « que ce monde est un monde excellent; quant à « moi, plus je vis, plus j'aperçois la lumière qui « perce à travers les nuages. Je suis sûr que le « soleil est là-haut. »

Digitized by Google

PREMIÈRE PARTIE

VIE DE CHANNING

Digitized by Google

Digitized by Google

UNIVERSIDAD CENTRAL
BIBLIOTECA
DERECHO

CHAPITRE I

Rhode-Island, Newport. — Parents de Channing. — Son enfance. — Son goût des choses sérieuses. — Rêveries. — Collége de Harward. — Études. — Clubs. — Ardeur politique des étudiants. — Retour de Channing dans sa famille. — Tristesse et aspirations au saint ministère.

La ville de Newport, où naquit William Ellery Channing, le 7 avril 1780, est le chef-lieu de Rhode-Island, le plus petit des États de toute la confédération américaine pour l'étendue du territoire, mais le plus grand et le plus glorieux par ses traditions ; car ce fut là que, pour la première fois, dans l'histoire moderne, la liberté religieuse fut non-seulement proclamée, mais pratiquée. Le jour où Roger Williams et sa petite bande de réfugiés fondèrent, en 1638, la ville de la Providence, le monde vit le spectacle nouveau d'une société qui savait unir la foi la plus ardente à la tolérance la plus entière pour les

Digitized by Google

croyances d'autrui. En 1776, quand éclata la guerre de l'Indépendance, les populations de cet État se montrèrent les dignes descendants de leurs pieux et héroïques ancêtres.

L'île de Rhode, qui donne son nom à l'État, est la plus considérable de tout un cercle d'îles qui séparent de l'Océan la magnifique baie de Narragansetts. Baignée d'un côté par l'Atlantique, de l'autre par les eaux calmes de la baie, protégée au couchant par la proximité du continent, cette île jouit d'un climat doux et agréable. De frais et verts pâturages, des promenades variées sur la plage, des vues admirables sur l'Océan et sur les îles innombrables du golfe, firent bientôt de ce lieu le séjour favori des malades et des oisifs des États voisins. Au sud-ouest de la côte, assise sur une pente légère, s'élève la ville de Newport, fondée, comme celle de la Providence, par une petite colonie de persécutés. Son superbe bassin, où peuvent flotter les plus grands vaisseaux, en fit pendant un temps le port de mer le plus fréquenté de l'Amérique.

Petits-fils de ceux qui avaient fui deux fois la patrie pour garder la pureté de leur foi religieuse, il était naturel que les habitants de Newport conservassent un certain puritanisme dans les mœurs, et que les discussions théologiques tinssent une grande place dans leur vie quotidienne. D'un autre côté, comme

Digitized by Google

ce port de mer attirait un grand nombre d'étrangers, d'aventuriers et de marins plus ou moins atteints de l'esprit philosophique ou licencieux du XVIIIe siècle, la lutte ne pouvait tarder à s'établir entre des hommes et des opinions si contraires. Aussi la ville de Newport se trouvait-elle, à l'époque dont nous parlons, divisée en deux partis, le parti religieux, et le parti des mécréants ou des indifférents, qui se faisaient généralement distinguer par des habitudes et un langage dissolus. La famille de Channing appartenait à la première classe et elle se fit remarquer par sa droiture et son caractère honorable.

Son père, William Channing, était un homme probe, pieux, tendre dans ses affections, mais grave et un peu sévère dans l'exercice de l'autorité paternelle. Il fut membre du barreau, où il se distingua assez pour être appelé à remplir les fonctions de procureur général à la petite cour de Newport. Attaché de toute son âme à la liberté, il suivait avec ardeur les importantes questions politiques qui agitaient le pays. Channing nous raconte que, n'ayant encore que huit ans, son père le fit assister à la cérémonie de l'adoption de la constitution fédérale par l'État de Rhode-Island, et il ajoute qu'il n'oublia jamais l'enthousiasme qu'excita cette solennité et l'émotion de son père qui témoignait une joie sans bornes. Ce digne citoyen aimait à s'entourer d'hom-

Digitized by Google

mes d'un esprit élevé et libéral, et la famille garde encore précieusement le souvenir de l'honneur que leur fit un jour Washington en venant s'asseoir à leur table. Il mourut, lorsque Channing, qui était son troisième enfant, n'avait que treize ans.

Sa mère, Lucy Ellery, était vive, courageuse et douée d'un grand bon sens. On lui pardonnait sa parole un peu trop incisive, et sa franchise incapable de ménagement pour les amours-propres, à cause de son grand cœur, de son jugement solide et de sa parfaite honnêteté. Éprouvée par la perte de son mari et de presque toute sa fortune, elle vécut jusqu'à un grand âge, conservant toujours la même vivacité de caractère ; et Channing eut le bonheur, pendant cinquante ans, de chérir et de vénérer cette mère tendre et dévouée. Mais c'est peut-être à l'influence de son grand-père Ellery, plus encore qu'à celle de son père et de sa mère, que Channing doit certaines qualités si admirables de son caractère : nous voulons dire son esprit impartial et désintéressé, sa passion ardente de la liberté, tant religieuse que politique, et sa haute appréciation des devoirs du citoyen.

Élu par l'État de Rhode-Island, comme représentant au congrès de 1776, William Ellery signa la mémorable déclaration de l'Indépendance, et passa plusieurs années dans la carrière politique. Profon-

Digitized by Google

dément imbu du sentiment religieux, il voulut non seulement que ses pensées et ses jugements, mais que sa conduite et tous ses actes fussent inspirés par la droiture et en harmonie avec la charité et la justice ; il se faisait surtout remarquer par sa suprême impartialité et son respect pour les opinions d'autrui. Cet excellent homme descendit doucement au tombeau, portant avec une humeur sereine et heureuse ses quatre-vingt-treize ans. Channing ne garda pas seulement de son aïeul un souvenir affectueux et reconnaissant, son esprit conserva aussi l'empreinte de sa parenté avec ce vieillard, d'un cœur si haut et d'un esprit si viril.

Nous pouvons donc dire que Channing fut élevé sous les plus heureuses influences, et qu'il dut beaucoup à ces puissants exemples domestiques ; mais ce qui lui appartient en propre, c'est cette tendresse de cœur, cette douceur de caractère, cette aspiration à la perfection et cette soif de la beauté morale et éternelle, qui le rendirent si plein d'indulgence pour les autres, si sincèrement convaincu de la perfectibilité de l'homme et si sensible à l'attrait du beau, soit dans les scènes de la nature, soit dans la poésie ou dans la vertu.

La pieuse famille de Channing paraît avoir eu des croyances calvinistes, à en juger par une anecdote qu'il nous raconte de son enfance. « Mon père, dit-il,

Digitized by Google

me mena, n'ayant encore que six ans, entendre un grand prédicateur qui fit dans son sermon un si effroyable tableau du genre humain, de ses misères, de sa malice et de son abandon par le Tout-Puissant, que j'en ressentis une peur extrême. Je pensais qu'au sortir de l'église, mon père assemblerait sa famille autour de lui, pour lui conseiller de vivre d'une manière plus en harmonie avec ce que nous venions d'entendre. Quel fut mon étonnement, quand au lieu de cela, il se mit à siffler et ne parut nullement affecté par ce qu'il avait cependant appelé la vraie doctrine! Je me dis : Ce n'est donc pas vrai, on n'y croit pas. Et cette leçon me servit toute ma vie. »

Six ans peuvent paraître un âge un peu précoce pour suivre un discours aussi sérieux, et en tirer des réflexions aussi sensées. Mais Channing avait déjà d'une manière particulière le goût des idées et des cérémonies religieuses. Imitant dans ses jeux les habitudes du culte, il disposait les chaises de sa chambre de manière à représenter l'intérieur d'une chapelle ; puis, montant sur un fauteuil en guise de chaire, il se supposait entouré d'auditeurs auxquels il adressait la parole. Quelquefois même ses jeunes amis se prêtaient à son jeu et venaient écouter silencieusement le petit ministre, qui ensuite prenait part à leurs amusements avec une ardeur et une adresse dont ils auraient pu encore être jaloux.

Digitized by Google

Avec un esprit aussi naturellement porté à la réflexion et aux choses sérieuses, et vivant au milieu d'une société passionnée pour la théologie, Channing commença de bonne heure à trouver un grand charme dans l'étude des sujets abstraits. Les écrits des stoïciens le captivèrent, et bientôt il lut avec avidité tous les livres qui pouvaient lui apprendre quelque chose des mystères de la pensée humaine. Deux philosophes de l'école écossaise, Hutcheson et Fergusson, lui enseignèrent la haute destinée de l'homme, sa perfectibilité et ses rapports avec l'Être Suprême. Dès l'âge de quinze ans, ces vérités sublimes semblèrent s'emparer fortement de son âme ; et il nous raconte, en paroles touchantes, l'espèce d'extase où il fut ravi, quand, faisant sa promenade solitaire à l'ombre des saules qui bordaient une petite rivière et de vertes prairies, il se sentit pénétré tout d'un coup de la beauté de l'univers, de la grandeur de l'amour divin et de la gloire que retire l'humanité de ses rapports avec un être d'une sagesse et d'une puissance infinies. « Je voulais mourir, disait-il plus tard à un ami ; je sentais que le ciel seul était assez vaste pour de telles émotions ; mais comprenant qu'il fallait vivre, je jetai autour de moi un regard pour trouver à faire quelque chose qui répondît à ces aspirations infinies. Je n'avais que quinze ans, mon enthousiasme se tourna de lui-même vers la femme ; je me dis que

Digitized by Google

c'était elle qui gouvernait le monde, et que si elle voulait ne se dévouer qu'au bien, et n'en être jamais détournée par le caprice, tout irait à merveille. Alors je me mis à écrire une lettre dans laquelle je développais toute ma pensée. (Sa femme était présente à ce récit.) Voilà, ajouta-t-il, en la montrant, la dame à qui je destinais cette lettre sans avoir pu trouver le courage de la lui envoyer. »

Cette tendance à la rêverie et même au mysticisme fut, nous dit-il, le défaut qui lui coûta le plus de combats. Pendant toute sa jeunesse, il lutta courageusement contre cette espèce de maladie qu'il appelle l'atrophie de l'âme. Les lettres qu'il adressa plus tard à des jeunes gens, qui venaient lui demander conseil sur la vie, sont pleines de réflexions profondément senties sur cette disposition d'esprit si dangereuse. Il écrit à l'un d'eux : « Attachez-vous à n'importe quelle occupation innocente, plutôt que de vous abandonner à la rêverie. Je puis vous en parler d'après ma propre expérience ; je fus pendant une partie de ma vie un rêveur, je passais des heures entières à rêver... Enfin, je m'aperçus que, si je voulais être vertueux, il fallait m'arracher à cette habitude ; la lutte fut terrible. Je pris cependant ma résolution, je me mis à prier, à me combattre, je me jetai dans toute sorte d'occupations ; enfin, je finis par triompher. » Mais quels que soient les reproches

Digitized by Google

qu'il s'adresse à lui-même sur ce penchant à la rêverie, ce défaut ne se trahit guère tant que dura son séjour au collége. Là, il se distingua par une facilité rare dans l'acquisition des langues classiques, par une certaine grâce intellectuelle qu'il mettait à tout, par un sentiment chaleureux de la poésie, surtout celle de Shakespeare, et par une passion ardente pour la dignité et le perfectionnement de l'homme. Comme il unissait à ces qualités solides beaucoup de gaieté, de verve et d'entrain, avec un grand goût et de l'habileté pour les jeux et les exercices du corps, bientôt il devint le centre et l'âme du collége.

Il n'avait que quatorze ans lorsqu'il fut envoyé à l'université de Harward, près de Boston. Cette institution, fondée en 1636, et qui porte le nom d'un généreux donateur, est la plus ancienne de toutes celles de la Confédération ; elle paraît avoir été formée d'après les souvenirs de collége que les émigrés apportaient de la mère-patrie. Comme en Angleterre, les jeunes gens qui y faisaient leurs études n'étaient pas tenus d'habiter dans l'enceinte même du collége ; il suffisait qu'ils fussent présents aux cours, à la chapelle, aux solennités, et ils étaient libres de choisir leur demeure dans le voisinage. Channing vécut chez son oncle, ancien magistrat, qui avait sa maison non loin de la ville de Cambridge où est situé le collége.

L'étude de Xénophon, de quelques livres de l'Iliade,

Digitized by Google

de Salluste, de Tite-Live, un peu de mathématiques, de rhétorique, de philosophie, de grammaire et d'histoire, avec des exercices sur Locke et la logique de Wattes, c'était là toute l'instruction donnée au collége. Mais un certain nombre d'étudiants, pleins d'une juste ambition et avides de progrès, suppléèrent un peu à ce qui manquait aux leçons froides et restreintes des professeurs, en établissant entre eux des sociétés d'instruction mutuelle, qu'ils appelèrent des clubs. Channing fut élu membre de quatre de ces sociétés : le club des Débats, où chacun à son tour faisait un discours, puis écoutait les critiques de ses condisciples ; le club Phi Beta Kappa, qui existe encore aujourd'hui, et qui était établi dans un but de perfectionnement littéraire ; le club Adelphi, où se discutaient de graves questions théologiques, et le club Hasty Pudding, qui avait un caractère moins sérieux et plus amical. Il suivait toutes ces réunions avec beaucoup d'ardeur, et il y acquit, nous dit un de ceux qui les fréquentaient, une grande autorité qu'il devait autant à son jugement solide et à son éloquence qu'à sa réputation littéraire. « Il était aimé et estimé par tous ses camarades, nous raconte le juge Story ; les petites rivalités et les jalousies montaient à peine jusqu'à lui, et depuis son entrée au collége jusqu'au moment où il le quitta, il conserva constamment le rang académique le plus élevé. Je ne crois pas qu'il

Digitized by Google

ait eu un seul ennemi pendant tout son séjour, et nous étions tous fiers de ses talents et de sa réputation, et très-persuadés qu'il serait un jour un homme éminent. » Ce noble éloge devient encore plus remarquable, quand on apprend quelles influences dangereuses entraînaient une grande partie de cette ardente jeunesse.

La révolution française eut un effet extraordinaire sur les esprits en Amérique, et les bases de toute religion, de toute moralité et de toute autorité, en furent ébranlées. Son action se fit profondément sentir dans le sein même du collége, dont l'existence fut menacée par l'insubordination d'une partie des étudiants. « Lorsque j'entrai au collége, disait plus tard Channing, la société tout entière traversait un moment critique. La révolution française avait faussé toutes les imaginations et ébranlé tous les esprits. Les vieux fondements de l'ordre social, de la tradition, des habitudes, le respect de l'antiquité, étaient, sinon détruits, au moins chancelants. L'autorité du passé n'avait plus d'empire et rien autre ne la remplaçait. Le ton des livres et de la conversation était plein d'audace et de présomption. Dans tous les rangs les esprits inclinaient au scepticisme. En un tel moment, les difficultés ordinaires de l'éducation devinrent encore plus grandes ; l'œuvre aurait exigé des hommes d'une intelligence vaste et flexible, capables de s'adapter à

Digitized by Google

ce nouvel état du monde ; au lieu de cela, le gouvernement du collége et l'enseignement continuèrent à être ce qu'ils avaient toujours été ; il en résulta une grande insubordination parmi les élèves, et un manque total de respect envers les supérieurs. Les mœurs des étudiants étaient fort mauvaises ; mais la pauvreté, la crainte de m'endetter, des amis bien choisis, les plaisirs intellectuels, mon affection pour ma mère et une horreur presque instinctive du vice, due peut-être un peu à ma timidité naturelle et à mes principes religieux, me protégèrent. J'en éprouve aujourd'hui une vive reconnaissance envers la divine Providence ; car si une fois j'avais enfreint les lois de la pureté, je ne sais si j'aurais jamais repris le sentier de la vertu. »

C'étaient cependant, au dire de Channing lui-même, de bons moments que cette vie si animée du collége de Harward, où lui et d'autres, devenus plus tard également célèbres, s'initiaient tout à la fois à la science et aux devoirs de citoyen.

Les questions politiques, l'indépendance des États-Unis, la liberté de l'homme, passionnaient ces jeunes étudiants ; et faut-il s'en étonner ? Vingt-deux ans à peine s'étaient écoulés depuis que l'Amérique avait signé sa déclaration d'indépendance. La forme fédérale de la République n'était point encore parfaitement assurée. Toute cette jeune génération du collége était née au moment de la grande lutte, et

Digitized by Google

s'était nourrie dès le berceau des généreux principes de la liberté politique et religieuse. Aussi apercevons-nous dans tout ce qu'a écrit Channing à cette époque une sûreté de jugement et une portée politique qui étonnent dans un jeune homme de dix-huit ans, mais qui s'expliquent par cette forte nourriture que lui et ses compagnons avaient reçue dès leur enfance. Son biographe nous raconte un petit épisode, que nous reproduisons comme donnant une idée de cette vie si passionnée de sa jeunesse, et de la place que Channing tenait dans l'affection et la confiance de ses condisciples.

La république de l'Amérique et celle de la France, bien loin de vivre, comme on aurait pu le penser, dans des rapports de fraternité, montraient au contraire les dispositions les plus hostiles, et la guerre semblait imminente entre elles, guerre d'autant plus redoutable pour la république américaine qu'elle était déjà agitée de luttes intestines. Les élèves du collége de Harward s'émurent de ces bruits de guerre, et Channing se chargea de réunir ses jeunes collègues dans un meeting. Il leur fit un discours plein de vivacité, fut nommé président du comité, et chargé d'écrire une adresse remplie de protestations patriotiques à M. Adams, chef de la république des États-Unis, qui lui envoya en retour des remercîments affectueux.

Quelques mois plus tard, eut lieu la distribution

Digitized by Google

des prix du collége. On décerna à Channing, comme la première des récompenses, l'honneur de prononcer le discours de clôture. Le sujet proposé était: « Le siècle actuel, » mais avec la recommandation formelle d'éviter toute discussion politique. Le jeune Channing crut voir dans cet ordre un empiétement sur la liberté de la parole, et il répliqua qu'il aimait mieux renoncer à tous les honneurs que de se soumettre à cette restriction. Sa mère, son grand-père, tous ses amis le supplièrent en vain; on ne put rien obtenir de lui, jusqu'à ce que le supérieur du collége eût apporté à cette défense des tempéraments qui permirent à Channing de concilier son obéissance avec le sentiment de son droit. Il fit son discours et traita d'une manière ferme et digne toutes les grandes questions auxquelles avait donné naissance la révolution française. Cependant le sacrifice qu'il avait dû faire éveilla en lui une énergie d'autant plus profonde, qu'elle était contenue; et lorsqu'à la phrase finale il cita, avec un bonheur d'expression remarquable, quelques lignes de Skakespeare qui semblaient résumer à demi-mot toute la situation, l'enthousiasme des étudiants ne connut plus de bornes [1].

[1] *But that I am forbit, I could a tale unfold whose lightest word would harrow up thy soul.*

« Si cela ne m'était défendu, je pourrais vous raconter une histoire dont le moindre mot vous déchirerait l'âme. »

(*Hamlet*, acte I, scène V.)

Digitized by Google

On le conçoit, lorsqu'arriva le moment pour Channing de quitter ses jeunes amis et la scène de ses premiers succès, il en eut un vif chagrin. Revenu à Newport, il souffre de n'être plus auprès de ceux avec qui il a passé quatre années d'une gloire si douce, et il écrit avec une naïveté de sentiment qui dut plus tard le faire sourire lui-même, à son ami de collége Shaw : « Je pense souvent à votre bon feu autour duquel nous nous réunissions, à ces nuits d'hiver que nos causeries, nos cigares, nos noisettes abrégeaient, pendant que notre amitié se fortifiait et grandissait. J'étais alors au comble du bonheur. Je me rappelle encore nos promenades au clair de la lune. Comme nous marchions doucement bras dessus bras dessous ! Nous nous animions à la dispute, qui donnait encore plus de prix à la paix et à l'union qui la suivaient. —Oh ! Guillaume, le souvenir de ces moments vivra toujours en moi. Il m'a fait verser bien des larmes ; je sens que mes jours de bonheur sont passés, et je ne puis que les pleurer. Maintenant mes promenades sont solitaires, nulle voix amie ne me soutient, nulle âme sympathique ne prend part à mes peines et à mes joies. Je suis, il est vrai, auprès de la meilleure des mères, des plus excellents frères et sœurs, mais hélas ! je n'ai point d'ami. Le rivage de la mer est à un mille d'ici ; jamais je n'ai vu une nature aussi sublime ; des rochers immenses, le fracas des vagues,

Digitized by Google

l'écume qu'elles forment en se brisant sur la plage, l'Océan infini, tout me remplit de joie et de terreur. J'y vais tous les jours, quelquefois je me compare à ces flots, je leur tends les bras, je cours à leur rencontre; parfois je voudrais en être recouvert pour toujours. Quelquefois mon âme remonte vers le Dieu de la nature; et dans un pareil temple, je ne puis que l'adorer. Combien ma position diffère de ce qu'elle était au collége! Là, j'avais des amis auprès de qui me réfugier quand la vie me semblait sombre, et je m'oubliais; ici, je ne puis que nourrir mes chagrins. »

Channing ne se rendait pas justice. Déjà son âme était pleine de la grande mission qui devait remplir sa vie, et loin de passer ses jours dans de vagues tristesses, il méditait comment il pourrait s'élever lui-même et guider les autres vers cette perfection dont la pensée possédait depuis longtemps son âme. Sa passion pour le progrès de l'humanité le portant à étudier toutes les questions qui s'y rattachent, la religion se présentait naturellement à ses recherches; et il nous apprend que l'esprit d'incrédulité qui venait de la France fut une des causes qui le déterminèrent à examiner les preuves du christianisme. « Alors, dit-il, je sentis à quelle mission j'étais destiné ici-bas. Mon cœur embrassa les grands objets de la religion chrétienne avec un intérêt qui est devenu de plus en plus fort. » Retiré pour quelques mois auprès

Digitized by Google

de sa mère, il écrit à son ami Shaw: « Je suis sur le point de changer ma manière de vivre. De nouveaux horizons se dévoilent à mon regard, un nouveau champ d'action s'ouvre pour moi; je veux développer toute mon énergie, rejeter loin de moi la lassitude de mon âme, et perdre le souvenir de mes peines dans l'activité. Dieu seul sait quel sera mon succès; je veux faire mon devoir, et je suis indifférent à ce qui m'adviendra. J'aime les malheurs, quand ils nous viennent d'une constance résolue à une conduite vertueuse..... Oui, Shaw, je veux être un ministre, un pasteur du troupeau de Jésus; je veux réformer un monde vicieux, éclairer un monde ignorant. Nos vies n'auront pas le même cours; mais nous nous rencontrerons au tombeau. Nous nous prosternerons devant le même tribunal; nous jouirons tous les deux, je l'espère, du même ciel, et nous célébrerons ensemble l'amour du Tout-Puissant.

« ..... Au collége je nourrissais déjà les mêmes vues qu'aujourd'hui. Pour moi, la religion n'est qu'un autre nom du bonheur, et plus je suis pieux, plus je suis heureux. »

Sa résolution était donc prise; mais il n'avait pas encore dix-neuf ans. Il lui fallait faire des études de théologie et attendre plusieurs années avant de pouvoir entrer dans le ministère. La modique fortune de sa mère lui rendait douloureuse la pensée de vivre

Digitized by Google

sans se suffire à lui-même. Il chercha et trouva une place d'instituteur dans une famille de la Virginie. Sa mère, ses frères le virent s'éloigner d'eux avec chagrin. « William nous a quittés, écrit à un ami son frère François, et presque tout mon bonheur s'est envolé avec lui. Vous ne sauriez imaginer tout ce que vaut ce garçon, d'une amabilité divine. Où trouverai-je quelqu'un qui puisse l'égaler ? Je cherche en vain parmi ceux que je connais une âme aussi pure, unie à un esprit aussi noble et à des sentiments aussi exquis. »

Ici, commence pour Channing une ère nouvelle : l'ère des luttes intérieures, à travers lesquelles nous suivrons le développement à la fois si douloureux et si sûr de son âme.

Digitized by Google

CHAPITRE II

Départ de Channing pour la Virginie.—Il devient instituteur. —Description du pays.—Lettres de Channing.—Ses luttes morales, sa mélancolie.—Son ardeur à étudier les questions sociales.—Il rêve la communauté des biens.—Réflexions.

Il n'est pas nécessaire de rappeler à ceux qui connaissent l'histoire des États de l'Amérique, comment les États du Sud, avec leur climat presque tropical, avec leur végétation d'une richesse fabuleuse, tombèrent en partage à quelques grandes compagnies commerciales, à quelques courtisans favoris des rois Jacques et Charles I[er] ; tandis que les âpres contrées du Nord devinrent le refuge d'une population de puritains, qui étaient sortis pour la plupart de la classe moyenne de l'Angleterre, et qui se distinguaient non-seulement par des croyances et des vertus d'une force et d'une élévation extraordinaires, mais aussi

Digitized by Google

par des mœurs rigides et des habitudes austères. L'aspect de ces deux contrées n'offre pas un moindre contraste que les mœurs de leurs habitants ; et, encore aujourd'hui, soit par l'effet du climat, soit par la puissance des traditions, le nord et le sud de l'Amérique diffèrent autant sous le rapport moral que sous le rapport physique.

Channing, l'aimable, le doux, le poétique Channing, sentit profondément le charme de la Virginie, de cette société élégante et de ce sol recouvert d'une végétation féerique. Aussi, écrit-il à son ami Shaw : « Que n'êtes-vous auprès de moi ! Nous traverserions doucement ensemble les prairies ; nous nous rassasierions de la vue de ces paysages où presque tout est d'une fécondité vierge, où la main de l'homme apparaît seulement à quelques traces de rare culture ; nous nous reposerions souvent sous la vigne ou sous le pêcher ; nous remplirions notre sein de grappes de raisins sauvages, nous dépouillerions ces fruits délicieux de leur duvet, et nous étancherions notre soif à un charmant petit ruisseau murmurant à nos pieds. Comme j'aime la campagne ! Errant au loin dans les champs, aussi libre que l'air que je respire, émancipé des formalités de la société, je m'enivre des fraîches brises ; je me jette sur le doux lit de gazon que la nature a fait pour ses amants. Je sens toutes mes facultés se renouveler, s'épanouir. » Les manières

Digitized by Google

gracieuses et affectueuses des habitants de la Virginie le touchaient aussi profondément, et il compare l'avarice et la froideur de ses compatriotes du Nord avec l'hospitalité et les chaleureuses amitiés des habitants du Sud.

Mais la grande, la douloureuse plaie de cette société se révéla bientôt à ses yeux. On peut deviner l'impression que devait produire l'esclavage sur ce cœur si ardent pour la liberté, si plein de respect pour l'âme humaine. Aussi écrit-il à son ami : « L'esclavage seul m'empêcherait de m'établir dans la Virginie. Je n'ai pas d'expression pour dire combien je l'abhorre. Maître et esclave ! Jamais la nature n'a voulu une telle distinction, jamais elle n'a établi une pareille dépendance.... Si vous le désirez, je vous donnerai quelque idée de l'état et du caractère des nègres de la Virginie ; mais c'est un sujet si dégradant pour l'humanité, que je ne puis m'y arrêter de mon plein gré. Je serais forcé de vous montrer tous les vices asssociés à toutes les bassesses et à toutes les souffrances. L'esclavage exerce sur les blancs une influence presque aussi funeste que sur les nègres eux-mêmes. » Nous verrons plus tard quel noble usage il fit de son expérience, et combien aussi il sut tempérer les mouvements de son cœur par une saine appréciation des faits et des difficultés de la question.

Il trouva dans la Virginie des opinions politiques

Digitized by Google

tout à fait opposées aux siennes. Les États du Nord avaient embrassé le principe fédéral; les États du Sud contestaient avec jalousie cette forme de république. Des inimitiés, soit avec l'Angleterre, soit avec la France, aggravèrent ces dissensions, et, pendant que les fédéralistes montraient quelque sympathie pour l'Angleterre par opposition à la France, les démocrates du midi embrassèrent la cause française et qualifièrent de traître le gouvernement du Nord. Channing suivit assidûment les débats de la ville de Richmond, et mettant les principes qu'il apportait du Nord en présence de ceux qu'il entendait défendre par des hommes éloquents du congrès de Richmond, il se forma ce jugement politique si impartial, si calme et si libéral, qui le distingua dans toute sa carrière, et jeta même un vif reflet sur ses écrits religieux. Mais, comme nous l'avons déjà fait entendre, Channing devait, pendant l'année qu'il passa dans la Virginie, traverser de douloureuses épreuves dont sa vie entière se ressentit.

Établi à Richmond, dans la famille Randolphe, il forma une école de douze garçons, à qui il se dévouait toute la journée, pour donner ensuite ses nuits à l'étude. La lecture, pour lui favorite, des Stoïciens lui avait fait croire à la vertu et à la grandeur du triomphe de l'âme sur le corps. Dans le but de se fortifier et de fuir la volupté, il s'habitua à dormir sur

Digitized by Google

le plancher de sa chambre, et à se lever la nuit pour se promener exposé au froid. Il s'imposa également une rigide abstinence dans ses repas. Dans la crainte de dépenser l'argent de sa mère, il se refusait jusqu'aux vêtements nécessaires pour se soustraire aux rigueurs de l'hiver. Des moments d'inexprimable mélancolie assombrirent son esprit ; ses lettres à son ami témoignent de ses luttes, de son isolement, et de la fièvre de son âme, à cette époque qu'il appelle la plus importante de sa vie.

« Je vivais seul, écrit-il, trop pauvre pour acheter des livres, passant mes jours et mes nuits dans une mansarde, n'ayant jamais personne près de moi, si ce n'est pendant les heures de l'école. Là, je travaillai comme je n'ai jamais travaillé depuis ; peu à peu ma santé s'affaissa sous des efforts incessants. Sans un seul être à qui communiquer mes plus intimes pensées et mes sentiments les plus secrets, et me dérobant à la société du monde, je traversai des luttes morales et intellectuelles, je ressentis des surexcitations du cœur et de l'esprit qui devinrent si absorbantes qu'elles chassèrent le sommeil, et détruisirent presque entièrement mes organes de digestion. J'étais devenu un squelette ; et cependant je rends grâce à Dieu, quand je me souviens de ces jours et de ces nuits de solitude et de tristesse. Si jamais j'ai lutté de toute mon âme pour atteindre à la vérité, à la pureté,

Digitized by Google

à la vertu, ce fut dans ce moment. Là, au milieu de dures épreuves, la grande question fut résolue pour moi : obéirai-je aux principes élevés, ou aux principes inférieurs de ma nature ? Serai-je la victime des passions et du monde, ou l'enfant libre et le serviteur de Dieu ? J'éprouve aujourd'hui une satisfaction intime de penser que ce combat se livrait en moi et que mon âme prenait son essor vers la perfection sans qu'une seule personne autour de moi s'en doutât. Et n'est-ce pas là, au reste, ce qui se passe tous les jours ? La plus grande œuvre de la terre peut se faire près de nous, à notre insu, sous notre toit même peut-être, sans que rien la révèle au dehors. Dans une ville licencieuse, débauchée, une âme au moins se préparait par le silence et la solitude à combattre non sans fruit, pour la cause de la vérité et de la sainteté. »

Cette surabondance de vie spirituelle, cet incessant entretien avec soi-même, et, plus que tout, ce besoin impérieux qui, à un certain âge, s'empare de toute âme un peu forte et la pousse à dépenser au dehors, par l'action, l'énergie ardente qui la dévore en secret, amenèrent chez Channing tantôt un douloureux abattement, tantôt un enthousiasme qui se traduisait dans ses lettres par un langage et par des vues dont ses amis mêmes s'épouvantaient quelquefois. Cet abattement, il cherchait à y échapper en s'épanchant dans sa correspondance avec son ami Shaw. « Je

Digitized by Google

vous écris, lui dit-il, pour alléger mon cœur trop plein ; nous sommes au printemps, et une langueur universelle s'est emparée de moi. Il n'y a pas longtemps, je me sentais un aigle, je faisais mon nid au milieu des étoiles, je me transportais jusqu'aux régions éthérées. Mais je suis retombé du ciel, et l'élan qui m'animait a disparu ; j'ai perdu toute l'énergie de mon âme, et tout ce qui reste de votre ami, c'est une imagination maladive, une sensibilité fiévreuse... Toute ma vie, j'ai dû lutter contre ma sensibilité. Interrogez ceux qui m'entourent, ils vous diront que je suis un stoïcien. Je le croyais presque moi-même. Mais je couvais un feu qui un jour me consumera ; je soupire après un bonheur paisible.... Je ne puis que le désirer, et je reste toujours ardent et inconstant. »

Ces moments de découragement ne l'empêchaient pas cependant d'étudier avec ardeur, non-seulement la théologie, mais l'histoire et tout ce qui pouvait l'éclairer sur les grands problèmes de l'humanité. Il aspirait à trouver une forme de société qui permît à la nature morale de l'homme un développement plus parfait. L'avarice lui apparut comme la plus grande plaie, comme le premier obstacle qu'il fallait surmonter, et dans ses recherches passionnées, il finit par affirmer que : « jusqu'à ce qu'on eût établi une communauté de biens, l'humanité ne serait jamais plus heureuse qu'elle ne l'est actuellement. Je suis

Digitized by Google

convaincu, écrivait-il, que la vertu et la bonté sont naturelles à l'homme ; je crois que l'égoïsme et l'avarice ont leur source dans deux idées universellement inculquées à la jeunesse, et pratiquées par l'âge mûr. Ces deux idées sont : que chaque individu a un intérêt distinct à poursuivre, à part de la société, et que le corps demande plus de soin que l'âme..... Il faut convaincre les hommes qu'ils forment, eux et tout ce qu'ils possèdent, les parties d'un grand tout, et qu'ils sont obligés par la providence de Dieu, leur père commun, à travailler pour le bien de ce grand tout. »

L'imagination ardente de Channing lui peignait un monde où l'homme, revenant à ses sentiments naturels, vivrait dévoué à la vertu et à la science. Son cœur palpitait à la seule pensée de se consacrer à une telle cause ; il se demandait pourquoi des milliers d'autres hommes n'auraient pas une égale aspiration vers la perfection ; et, tout transporté de ces généreuses émotions, il écrit à son ami :

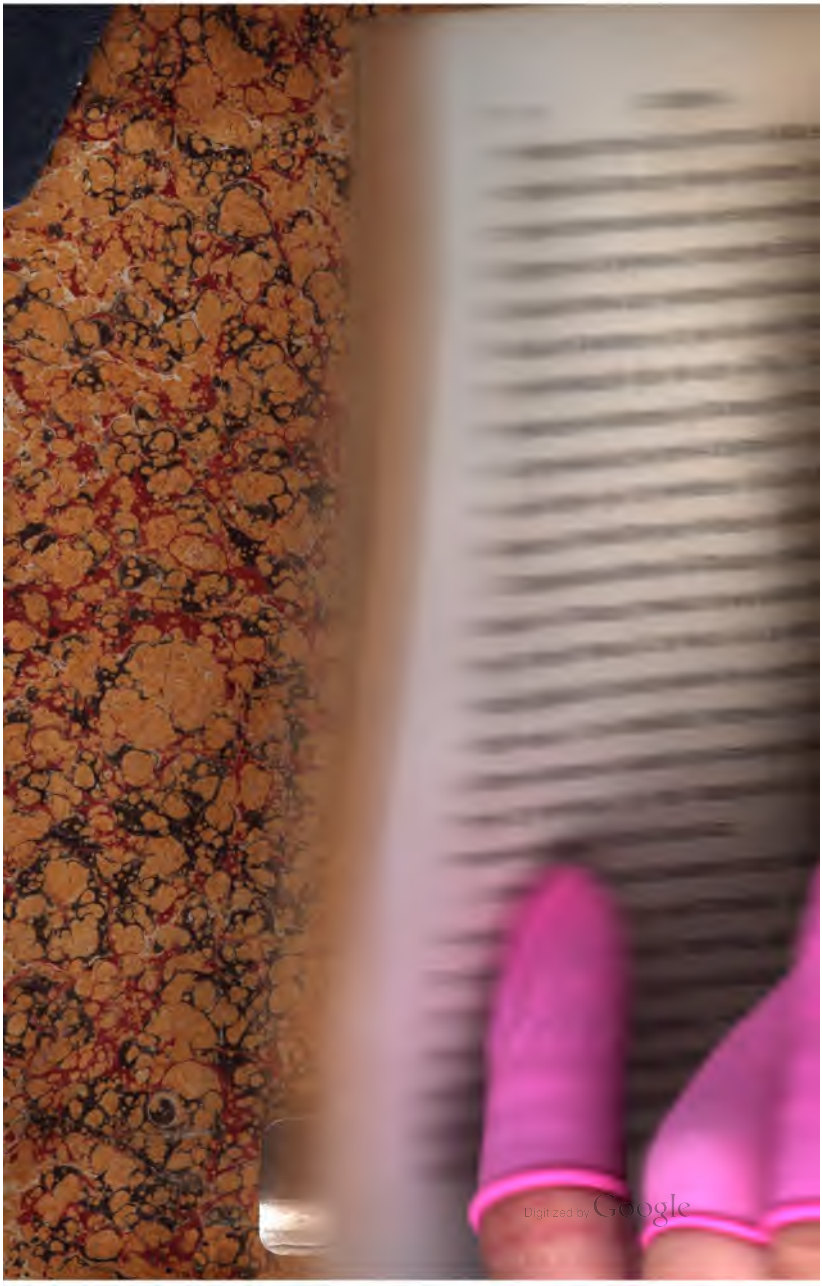
« Je sens un noble enthousiasme courir dans mes veines, tous mes nerfs en sont travaillés, chacun de mes membres en est fortifié, mon sein palpite, agité par un sentiment à demi conçu et indicible ; quelque chose de divin semble m'inspirer. » Ce n'était pas là seulement de puériles et vaines émotions ; il était sur le point de faire partie d'une société écossaise qui devait mettre en pratique ces maximes d'une commu-

Digitized by Google

nauté de biens. Son frère, son ami, et surtout son grand-père Ellery attaquèrent, les premiers par la raillerie, le second avec son sévère bon sens, ces projets de Channing. Il ajourna, par déférence à leurs avis, toute détermination immédiate, et se remit à ses études théologiques.

Nous avons donné avec quelque étendue ces détails sur le progrès des idées de Channing. Les erreurs mêmes des grandes âmes ont leur beauté; celles de Channing nous invitent à juger avec indulgence tout effort, quelque irréalisable qu'il soit, qui a pour but d'améliorer le sort des hommes. La douce émotion excitée par des peintures, même idéales, de la vertu et de la perfection, dilate et fortifie notre cœur et nous rend capables de tous les sacrifices. Le spectacle des vices de la société et des souffrances des masses nous devient quelquefois si intolérable, que l'âme révoltée, ne se possédant plus, se jette dans mille chimériques projets pour y remédier. La courte vue de l'homme ne saisit guère qu'un seul point, et nous ne touchons trop souvent à un mal que pour en faire naître un autre plus grand encore. Celui qui a tout ordonné, dit l'Écriture, est éternel, et à ses yeux « mille années ne sont que comme l'espace d'un jour. » Le temps nous paraît long, à nous mortels dépourvus de foi; nos efforts ne peuvent accomplir que peu de chose ; et, comme le sillage sur l'Océan, ils semblent même

Digitized by Google


Digitized by Google

unité de biens. Son frère, son ami, et surtout son grand-père Ellery attaquèrent, les premiers par la raillerie, le second avec son sévère bon sens, ce projets de Channing. Il ajourna, par déférence pour leurs avis, toute détermination immédiate, et se remit à ses études théologiques.

Nous avons donné avec quelque étendue ces détails sur le progrès des idées de Channing. Les grandes âmes des grandes âmes ont leur beauté; celle de Channing nous invitent à juger avec indulgence son effort, quelque irréalisable qu'il soit, qui a pour but d'améliorer le sort des hommes. La force morale n'est acquise par des peintures, même idéales, de la vertu et de la perfection, élitiste et fertile entre toutes, si elle n'est capable de tous les sacrifices. Le spectacle de la société et des souffrances des classes pauvres [illegible] quelquefois à [illegible] qu'il ne possédait plus, se jeta dans [illegible] pour y remédier. La cause [illegible] pauvre qu'un seul point, [illegible]

Digitized by Google

s'effacer à chaque mouvement de l'humanité. Respectons, aimons ces élans, cette foi de notre prochain, et prenons garde que, dans notre prétendue sagesse et notre étroit bon sens, nous ne nous laissions trop dominer par le découragement et l'indifférence. Heureux ceux à qui la vertu et la perfection apparaissent si rapprochées, qu'ils espèrent y atteindre!

Digitized by Google

CHAPITRE III

Channing revient à Newport.—Il se voue au saint ministère. — Il remplit les fonctions de régent au collége. — Ses études théologiques. — Observations sur ces études. — Channing prêche son premier sermon en 1802.—Admiration générale. — Il accepte l'offre que lui fait la Société de Federal-street.—Son ordination.

Channing avait vingt ans quand il quitta la Virginie pour retourner à Newport, auprès de sa mère. Ce n'était plus le jeune étudiant à l'œil étincelant, à la démarche légère, à la conversation animée; sa figure pâle et sérieuse, son air faible et absorbé trahissaient les préoccupations de son âme et le douloureux état de sa santé.

Il passa un an et demi à Newport, se dévouant tout entier à l'éducation de ses jeunes sœurs, de son frère et d'un fils de la famille Randolphe. Soulager les anxiétés de sa mère par de douces et encourageantes paroles; chercher, et dans sa famille et au dehors, à

Digitized by Google

prodiguer son dévouement ; se prêter aux amusements de ses petites sœurs, afin d'avoir un accès plus facile dans leur âme ; se promener avec elles au bord de la mer, pour leur parler de Dieu et leur faire lire dans les scènes sublimes de la nature les gloires et la nature du Tout-Puissant, passer enfin les nuits dans l'étude : telle fut la vie de Channing, pendant son séjour à Newport, qu'il quitta, un an après (1801), pour aller remplir les fonctions de régent au collége de Harward.

Cette charge, dont les attributions paraissent avoir été fort légères, permit à Channing de se mettre en rapport avec les professeurs de théologie les plus en renom. Il put aussi, par l'accès qu'il avait à la bibliothèque du collége, faire des études plus approfondies pour se rendre digne du ministère évangélique auquel il voulait se vouer, comme déjà nous l'ont appris ses confidences à son ami Shaw. Dans une autre lettre écrite à son oncle, il lui avait aussi déclaré s'être solennellement consacré à Dieu, et ne désirer rien tant que de devenir un ministre de la religion, tel que le dépeint Fénelon. « Je regarde, disait-il, l'amour de Dieu comme le premier de tous les devoirs, et la morale ne me paraît être qu'une branche poussée sur la vigoureuse racine de la religion. J'aime les hommes, parce qu'ils sont les enfants de Dieu ; je cherche et la pureté de la vie et celle du cœur, afin de devenir un

Digitized by Google

temple où le Saint-Esprit puisse habiter.» Aussi ses nombreux écrits intimes, ses réflexions sur Dieu, sur la religion, sur lui-même et sur ses défauts, témoignent-ils de l'attention incessante avec laquelle il surveillait les facultés de son esprit et les aspirations de son cœur.

Les études théologiques qu'il fit pendant son second séjour au collége de Harward étaient loin de suffire à l'activité de son imagination et à l'étendue de son intelligence. Il se plaignait, et il a souvent depuis répété ces plaintes, de la froideur et de l'insuffisance de la science théologique. Dans sa correspondance et dans ses écrits sur ce sujet, il s'en prend surtout à l'école de l'Église épiscopale d'Angleterre, qui devait nécessairement être pour l'Amérique la principale source de théologie protestante. Dans une de ses lettres, il parle de cette école comme ayant peu répondu à ses besoins. Cependant, à en juger par ces mêmes lettres, il paraît avoir étudié tout ce que la langue anglaise pouvait lui fournir sur ces matières, depuis les œuvres des calvinistes et des épiscopaux, jusqu'aux déistes. La critique biblique, que nous devons à la puissante érudition germanique, n'existait pas alors, ou du moins n'était pas connue hors de l'Allemagne. Channing sentit cette lacune; il déplorait le manque d'ouvrages sur la philosophie religieuse; et dans son admirable morceau sur Féne-

Digitized by Google

lon, il regrette vivement la pauvreté de la littérature sacrée, surtout en ce qui touche l'histoire du christianisme.

Nous doutons cependant que l'esprit de Channing eût été modifié sensiblement par l'influence d'une littérature religieuse plus savante et plus élevée. Il était essentiellement un penseur vivant de lui-même; l'âme, le côté spirituel de l'homme, Dieu et les sujets abstraits, c'était là ce qui l'occupait. Une fois la vérité de la religion chrétienne établie à ses yeux, et elle l'était bien plus pour lui par ses preuves intrinsèques et son harmonie avec notre nature que par des preuves historiques, il ne cherchait plus ce qui eût été seulement une satisfaction de l'esprit. Ce n'est pas qu'il n'eût, toute sa vie, pris un vif intérêt aux travaux de l'intelligence; il a même fait preuve dans ses nombreuses études d'une activité d'esprit remarquable et d'un sens critique très-fin et très-juste; mais il avait toujours en vue l'humanité; il aimait mieux les hommes que les livres, et le même besoin de se dévouer à ses semblables, qui l'empêchait d'être un mystique, l'empêchait aussi d'être un érudit. Ce qui fait sa force et aussi son originalité, c'est d'avoir tout puisé en lui-même, dans son étude des hommes, excitée et vivifiée par un amour et un dévouement sans bornes.

Les écrits intimes de Channing à cette époque vien-

Digitized by Google

nent à l'appui de ses observations. Il enregistrait avec soin et assiduité ses réflexions sur tous les sujets qui touchaient à ses études. Il se posait des règles sur sa manière d'étudier, se critiquait lui-même, cherchait les défauts de son esprit, et ne négligeait rien de ce qui pouvait servir au développement de toutes ses facultés ; mais c'est toujours le côté moral qui domine.

Une note, trouvée dans ses papiers, contient sur ce sujet les pensées les plus délicates, les plus utiles et les plus touchantes. Nous voulons les reproduire ici, à peu près en entier, parce qu'elles nous semblent de nature à intéresser intimement tous ceux qui travaillent avec sincérité à la culture de leur âme et de leur intelligence.

« C'est chose facile que de lire ; mais le difficile c'est de réfléchir. Nous ne pouvons nous approprier les idées des autres que par la réflexion, qui en fait une partie de nous-même. C'est mon malheur d'avoir beaucoup lu et peu réfléchi. Je veux, à l'avenir, faire exactement le contraire ; je préfère la force et la netteté des impressions à des connaissances superficielles, quelle que soit leur étendue.

« Il nous arrive souvent de croire que nous possédons des idées, quand nous n'avons que des mots ; nous prenons les synonymes pour des définitions. Souvent, en analysant des mots, surtout les mots mé-

Digitized by Google

taphoriques, j'ai découvert des idées précieuses. Il ne faut jamais se servir des mots sans en avoir bien précisé le sens. Des analogies imparfaites nous égarent facilement, surtout dans nos raisonnements sur la nature divine. On a eu raison de dire que, lorsqu'on veut s'instruire sur un sujet, il est bon de décider d'avance quel est le degré d'évidence qui devra commander notre assentiment.

« Je dois être persévérant et infatigable dans la poursuite de la vérité. Ne suis-je pas quelquefois tombé dans l'erreur, pour m'éviter la peine des recherches? Je ne lirai aucune œuvre de fantaisie capable de m'affaiblir l'esprit, mais seulement les œuvres de poésie et d'imagination qui tendent à fortifier et à élever l'âme.

« Souvent mon esprit est confus, mille idées vagues me tourmentent; à ces moments je ferais mieux de rompre le sujet de mes méditations et de quitter mes livres. Il y a des moments où l'esprit semble incapable d'une étude sérieuse, où, par une sympathie avec le corps malade, ses forces sont épuisées; il lui faut alors le repos. Mais on doit bien distinguer cette infirmité naturelle, de la paresse qui s'accroît quand on l'écoute. Il est désirable de vaincre même la faiblesse physique, et je crois qu'on y peut arriver. Ne pouvons-nous pas nous former à des habitudes d'attention que la souffrance même ne saurait interrompre?

Digitized by Google

Ne m'arrive-t-il pas d'excuser trop souvent ma paresse, en la mettant sur le compte de la maladie?

« Il faut que je me corrige de l'habitude que j'ai prise de lire mille choses frivoles ; car elles détruisent les forces de l'esprit, et nous dégoûtent de toute étude sérieuse.. L'ordre et la régularité me sont essentiels, et quand j'ai arrêté un plan d'études, je dois me soumettre à bien des épreuves avant de m'en départir. Je désire atteindre à la clarté des idées. Je devrais m'appliquer à séparer dans chaque étude ce qui lui est étranger, et à placer mon sujet dans le jour le plus saisissant. Lorsque j'aurai mis mes livres de côté, il faut que j'essaie de me débarrasser l'esprit de mes études, pour le laisser jouir avec une calme liberté de la contemplation des choses extérieures.

« Il est toujours mieux de réfléchir par soi-même sur un sujet, avant de recourir à ce qu'ont pensé les autres ; on arrive ainsi à découvrir des vérités qui nous auraient échappé si nous avions d'abord emprunté à autrui une manière particulière d'envisager notre sujet. Nos principes ne doivent dépendre ni de l'éducation, ni de l'habitude. Je veux observer par moi-même, avant de rechercher les observations qui ont été faites avant moi. On détruit toute pensée originale, en apprenant toujours des autres comment, et quoi penser. La force d'esprit de ceux mêmes qui nous sont supérieurs doit aider notre faiblesse, et non nous

Digitized by Google

empêcher d'exercer nos facultés. C'est par cette foi aveugle dans les livres que les erreurs aussi bien que les vérités se transmettent de génération en génération. Les sources spontanées de la pensée sont alors taries, et l'esprit est inondé par des idées qui lui sont étrangères. Ne dépendre que de soi-même est la voie qui conduit à la vérité. On pourra peut-être avoir une moindre quantité de connaissances; mais la qualité en sera supérieure. Toute vérité qui nous vient par autorité, ou que nous n'avons pas acquise par le travail personnel, ne produit qu'une faible impression.

« Avant de créer des hypothèses, je dois noter et juger avec soin les faits sur lesquels elles reposent. Je devrais écrire dans un livre à part les vérités auxquelles je donne mon assentiment, afin de les peser de nouveau et de les apprécier sans préjugé. Je dois craindre que le désir d'être original ne me fasse errer. L'ambition est aussi funeste que le préjugé; l'amour de la vérité est le seul principe qui doit me guider, et les vérités qui influent sur la vie sont les seules dignes d'une attention immédiate. Je suis né pour l'action; ma vocation est d'être utile au monde en faisant avancer la cause de la religion, et en y avançant toujours moi-même; je veux donc faire entrer quelques vérités importantes dans mon esprit, plutôt que de me perdre dans un chaos de connaissances universelles, qui jusqu'à présent n'ont fait que m'égarer. La science

Digitized by Google

est seulement un moyen ; que je n'en fasse pas un but. Me livrer à des spéculations abstraites sur des sujets inutiles, ce serait perdre mon temps. Comme je sens mon esprit rempli de préjugés en ce qui touche aux questions de gouvernement et de politique, je mettrai de côté ces sujets pour un an ; je m'abstiendrai même d'en parler, excepté avec des amis intimes. J'en ferai de même pour l'histoire, et je garderai le silence sur tous les sujets que je ne connais pas.

« Je dois veiller sur mon cœur, de crainte de recevoir sans examen, et par un sentiment d'enthousiasme, des erreurs sur la vérité chrétienne. La conversation sur des sujets religieux peut m'être très-profitable, si je tiens mon cœur ouvert à l'évidence, si je cherche sincèrement la vérité, si je sais écouter avec patience, sans interrompre celui qui parle, et ne pas désirer de briller. Je m'abstiendrai d'y faire parade de mes sentiments religieux, ou de parler de mon expérience ; enfin il serait bon que j'effaçasse le mot *moi* de ma conversation. J'implorerai la bénédiction divine sur toutes mes études. »

Cet extrait nous a paru non-seulement une preuve de la conscience que Channing apportait à ses études, mais aussi de cet esprit moral et pratique qui dominait en lui, et le poussait toujours à l'action.

Cependant, malgré cette activité intellectuelle, il se plaint quelquefois dans ses lettres d'un pénible abat-

Digitized by Google

tement, et comme d'un poids qui pèse sur toutes ses facultés.

« Une sorte de stupeur a saisi toute mon intelligence, écrit-il à son grand-père Ellery ; mon imagination et ma sensibilité sont couvertes d'un nuage ; je n'ai plus de ressort. Rien ne me touche, et cependant je souffre. C'est une atonie maladive ; je ne puis ni agir, ni sentir, et cette apathie n'est point volontaire en moi ; je suis enchaîné, et je gémis, comme Encelade, sous le poids d'une montagne ; je cherche à la soulever, mais à chaque effort que je fais, je la sens retomber plus lourde sur ma poitrine. »

Au bout de quelques mois, Channing fut admis, suivant l'expression usitée, membre « en pleine communion, » et eut la permission de prêcher. Ce fut en 1802 qu'il fit son premier sermon, dont le texte était cette parole des *Actes des Apôtres* : « Je n'ai ni argent ni or ; mais ce que j'ai, je vous le donne. » L'attente avait été grande, l'admiration fut universelle ; on le regarda comme un jeune homme singulièrement doué, et deux sociétés de Boston lui firent offrir la charge de ministre. Il opta pour celle de Federal-Street dont les fonctions devaient être les moins fatiguantes ; car sa santé, extrêmement faible, ne lui permettait de rien entreprendre qui demandât beaucoup à ses forces.

Au mois de juin 1803, Channing prit les Ordres. Un

Digitized by Google

de ses amis, présent à ce pieux spectacle, nous le raconte avec un vif intérêt. Il nous dit que, bien qu'il ne fût encore qu'un enfant et qu'il ne comprit rien à la cérémonie, il se sentait bien triste à la vue de ce jeune homme qui ne paraissait pas destiné à vivre, tant sa figure était pâle, sa voix tendre et émue, et son air presque céleste. Quant à Channing lui-même, il était tout pénétré de la grandeur de sa mission, et, en écrivant à son oncle, il s'écrie : « Je me sens fort peiné quand je vois l'anxiété de tous mes amis sur mon compte. Que suis-je ? que sont mes faibles facultés, pour qu'on me porte tant d'intérêt? Combien peu je me sens capable de répondre à ces espérances!..... Je suis rempli d'une sainte terreur à la pensée de la grandeur des devoirs qui vont m'incomber. L'Église de Dieu rachetée par le sang de son Fils, les éternels intérêts de l'humanité! que ces objets sont grands! Je demande vos prières pour qu'il me soit fait la grâce de n'y jamais faillir. »

Digitized by Google

CHAPITRE IV

Channing s'établit à Boston comme pasteur. — Ses idées élevées du ministère.—Ses défaillances morales.—Il hésite s'il se démettra de sa charge.—Il reprend ses études sur les questions sociales.—Il recherche comment améliorer le sort du pauvre.—Points sur lesquels son attention se porte spécialement.—Affection pour sa famille.—Comment elle se rattache à sa piété.—Mort de son frère François et de sa sœur Anne.—Pensées sur la vie future.

Channing alla donc s'établir à Boston, l'Athènes de l'Amérique, le centre de l'intelligence et des lettres de la République. Boston était aussi le foyer de la religion, et comptait déjà dans ses chaires plusieurs des prédicateurs les plus célèbres des États-Unis. Une telle société semblait faite pour Channing, et elle l'accueillit avec bienveillance. Dans cette jeune république, qui, au premier coup d'œil, paraît être si absorbée par les intérêts matériels, il règne au fond une ardeur poétique et un goût des œuvres de l'imagination qui se révèle par des romans, par des poésies, par des livres pieux, mais surtout par l'accueil

Digitized by Google

fait aux discours publics ; car c'est la passion de l'éloquence qui y domine. On devinera quelle impression devait faire sur ce peuple la parole attachante, sérieuse et persuasive de Channing. La modeste chapelle de Federal-Street ne pouvait contenir la foule qui s'y pressait, et, en 1809, on dut construire un nouvel édifice.

Mais la grandeur de sa mission seule absorbait Channing. Aspirant à une perfection idéale, ses moindres défauts l'affligeaient douloureusement ; ses études le préoccupaient à tel point, que, dans ses notes, il se reproche d'avoir le sommeil troublé par les questions qu'il s'obstinait à vouloir résoudre. Il se mesure les heures qu'il donnera à la méditation sur tel ou tel sujet ; il prend la résolution, quand il se trouvera arrêté par quelque difficulté intellectuelle, d'attendre patiemment, et, lorsqu'il sera en société, de s'arracher à ses propres pensées. Ses succès, même dans la chaire, portaient le trouble dans son âme, à en juger par une lettre qu'il écrivit plus tard à un jeune ministre. « J'ai trop ressenti moi-même, dit-il, les peines que vous éprouvez, pour vous traiter avec dureté ; je me suis trouvé souvent accablé sous un pareil fardeau... Il est impossible qu'un jeune homme, surtout s'il est habitué à une vie retirée, monte dans la chaire, c'est-à-dire, dans une des places les plus en évidence de ce monde, et qu'il s'oublie assez pour échapper à

Digitized by Google

lui-même, pour se livrer avec un cœur sans partage à une œuvre qui lui est nouvelle, et à laquelle il n'a pas été suffisamment préparé. La plus forte de toutes les passions, l'ambition, ne peut être réduite au silence ; et son incompatibilité avec l'esprit du christianisme et avec le ministère de la religion réveille en nous des remords aigus. »

Les reproches qu'il s'adressait à lui-même sur son insuffisance, la haute idée qu'il se faisait de sa charge, la faiblesse de sa santé, produisirent enfin en lui un tel découragement, qu'il eut la pensée de quitter le ministère. Son frère aîné, François, qui était auprès de lui et dont il prenait les conseils, l'en dissuada heureusement, et Channing resta à l'œuvre, se résignant humblement à la volonté de Dieu. Cette lutte avec lui-même devait développer toutes ses forces d'intelligence, de courage et de dévouement ; aussi verrons-nous peu à peu disparaître ces sombres nuages qui obscurcirent momentanément sa belle âme.

Nous avons déjà dit combien Channing était affecté des maux de la société, et vers quels systèmes il se tournait pour y remédier. Sans revenir à ses idées et à ses rêves de changement universel, il se montra, dès le début de son ministère, constamment préoccupé des grandes questions sociales. Unissant à une philanthropie active une vive émotion à la vue des souffrances d'autrui, il croyait que ses devoirs l'appelaient

Digitized by Google

surtout à connaître les pauvres et les malheureux. Péniblement impressionné des scènes de vice et de misère, et portant un respect qui était presque un culte à toute âme humaine, il étudiait constamment les moyens par lesquels il pourrait atténuer les souffrances du pauvre et les vices des ignorants.

Dans ses notes journalières, il fait de longues listes des sujets sur lesquels il devait porter son attention. Il y parle des améliorations à introduire dans la ville, des demeures des pauvres, de leurs récréations, de leurs livres et des moyens de les instruire. Il considère les besoins de ceux qui ont été forcés d'entrer dans la « maison des pauvres, » surtout les soins religieux qu'il leur doit ; il cherche à découvrir les sources de la misère, et se propose de mieux connaître chaque famille, de leur trouver du travail ; il fera, dans des temps de bon marché, de grandes provisions de bois et d'objets de première nécessité, pour les revendre à bas prix ; il veut établir un four public pour les malheureux, associer les pauvres ensemble pour s'entr'aider dans la maladie et le chômage. Il se demande quels sont les moyens propres à éveiller chez le pauvre et chez l'ignorant la vie religieuse, morale et intellectuelle. Il se propose d'unir ensemble le riche et le pauvre, en donnant aux familles riches le soin particulier de quelques familles indigentes. Il veut éviter de nourrir dans le pauvre

Digitized by Google

le sentiment d'une dépendance servile, le stimuler à faire des efforts, le secourir de manière à éveiller son énergie et éloigner tout ce qui peut ou le décourager ou l'affaiblir ; enfin il désire, avec le concours d'autres personnes qui partagent ses sentiments, établir des écoles primaires. Il cherche à former une société pour sauver les filles perdues, pour les réformer et leur trouver du travail. Il étend ses soins jusqu'aux immigrants, en faveur desquels il veut former une société qui les dirigerait. Les nègres devaient aussi trouver leur place dans les pensées de celui qui s'était tant ému à la vue de l'esclavage ; il s'agit ici des Africains libres tombés dans une profonde dégradation ; il recherche tous les moyens de les améliorer moralement et physiquement.

On voit, d'après ces Notes, dont nous n'avons donné qu'un aperçu, combien il était minutieux dans sa sollicitude. Aussi, dans les discours adressés tantôt directement à la classe ouvrière, tantôt aux ministres qui se préparaient à être leurs pasteurs, aperçoit-on une connaissance approfondie des vices et des besoins des classes pauvres. C'est là ce qui donne à ses discours une si grande force et même un véritable charme. Ce qu'il y a de remarquable et de touchant, c'est que cette analyse si patiente et si triste des misères de toutes ces classes ne fit jamais rien perdre à Channing de sa foi au perfectionnement de l'homme,

Digitized by Google

et cela, malgré une délicatesse de sensibilité physique qui lui faisait détourner la vue de toute espèce de laideur, et surtout du spectacle de la dégradation morale.

Mais la tendresse de Channing ne se dépensait pas tout entière dans son intérêt pour la classe ouvrière et dans les préoccupations qui en résultaient. Fils et frère dévoué, il souffrait d'être éloigné des siens, et il écrivait à sa sœur aînée : « Anne, venez, car je suis triste. » Et peu après il installa chez lui sa mère et ses jeunes frères et sœurs. La franche vivacité de madame Channing mère, et la gaîté un peu bruyante de la jeune famille faisaient un singulier contraste avec l'air sérieux et absorbé de Channing, qui, toujours appliqué à la réflexion et à la contemplation de sujets graves et profonds, restait souvent silencieux et se sentait peu propre à prendre part aux conversations ordinaires ; ce dont il était le premier à se faire reproche. Cependant sa douceur, son dévouement de toutes les minutes, et les soins qu'il prenait pour dérober à sa mère les sacrifices qu'il lui faisait, en ne gardant à son usage qu'une humble portion de sa propre maison et de sa fortune, son entière abnégation de lui-même, et surtout sa tendre et candide piété, le rendirent toujours plus cher à sa famille ; et son frère François, en écrivant à sa sœur Anne, dit de lui : « Vous ne pouvez concevoir combien je suis heureux

Digitized by Google

d'avoir un tel frère. C'est une lumière éclatante dans ce monde : il éclaire, il anime, il nous montre le chemin. » On s'arrête avec d'autant plus de plaisir sur ce besoin qu'éprouvait Channing de s'entourer de ses parents, et de se dévouer avec une sollicitude incessante à sa mère et à ses frères et sœurs, qu'on n'a que trop souvent vu, dans ceux qui se croyaient mus par l'amour de leurs semblables et appelés à quelque grande mission, une indifférence, au moins apparente, à l'égard de leurs devoirs de famille, poussée quelquefois même jusqu'à l'abandon de leurs enfants. Êtres faibles et etimparfaits, il semble que nous ne puissions trouver en nous la force de conviction et l'énergie de volonté nécessaires pour atteindre un grand but, sans faire de ce but une passion qui absorbe tout notre être, et qui nous aveugle sur tous les autres devoirs de la vie.

Channing était d'un caractère si aimant, il avait en lui une telle profondeur de sentiments tendres, que se dévouer à sa famille et à ses amis lui était, pour ainsi dire, une douce récréation. Il puisait dans ces sentiments un aliment à sa piété ; il remerciait Dieu d'avoir organisé les hommes en familles et en sociétés, non-seulement parce que ces rapports sont la source de toutes nos qualités morales et affectueuses, mais surtout parce qu'il voyait dans ces liens terrestres, particulièrement dans celui qui rat-

Digitized by Google

tache le père à l'enfant, un type attendrissant de notre union avec Dieu, notre Père commun. Jamais Channing ne s'exprime en paroles plus inspirées que lorsqu'il nous dépeint ce lien, qui révèle à la fois la gloire de l'homme et l'amour du Tout-Puissant.

Mais la reconnaissance et la piété de Channing prenaient un élan encore plus touchant, et qui s'élevait jusqu'au sublime, lorsque la mort venait lui enlever quelque cher objet de ses affections. Il perdit, en 1810, son frère François, et, en 1815, sa sœur Anne, tous deux ses aînés, qui avaient guidé son premier âge, et dont il n'avait jamais cessé de respecter la douce autorité.

Son journal nous le montre supportant ces épreuves avec le courage d'un chrétien ; et, pendant qu'il aime à se rappeler leurs vertus et la place que tenaient dans sa vie et dans ses affections ce frère et cette sœur bien-aimés, il puise dans ces douloureux événements une confiance plus grande dans les desseins de Dieu. On dirait qu'à mesure qu'il voit disparaître un à un de cette terre ceux qu'il aime, sa foi dans l'immortalité devient plus puissante, et que le monde futur revêt pour lui une forme réelle et palpable. Écrivant à un ami sur la perte de sa sœur, il dit : « Je suis arrivé à regarder l'état futur des bienheureux d'une manière plus attrayante, plus touchante, que je ne le faisais autrefois. Je le conçois comme un état de dépendance

Digitized by Google

mutuelle, où s'échangent de bons offices et les plus tendres affections. Nos amis, en quittant le corps, ne dépouillent pas leur humanité ; ils ne perdent pas leur attachement pour ceux qu'ils laissent derrière eux. Pourquoi donc croirions-nous qu'ils perdent leur sollicitude et leur compassion pour ceux qu'ils ont aimés ? Ces sympathies, qui sont si vertueuses lorsqu'elles sont ressenties par nos amis sur la terre, et que Jésus éprouva, seraient-elles indignes du ciel ? Un ciel sans cœur, où les heureux oublieraient leurs amis, où il ne leur serait pas permis de sentir profondément pour eux, ne me paraîtrait pas bien enviable. Comment supporter l'idée que ce lien qui unit ceux qui souffrent sur la terre et les saints dans le ciel soit rompu ! » Dans ses notes intimes, il écrit : « Dieu multiplie nos épreuves ; notre famille s'en va. N'y a-t-il plus de liens qui nous unissent ensemble ? Devons-nous être perdus l'un pour l'autre ? Que ma chère Anne ne nous quitte pas sans m'emporter avec elle dans la vie future. Pensons seulement à suivre nos amis ; qu'ils nous conduisent au ciel ; que les morts soient dans nos cœurs ; pensons, parlons comme des êtres immortels. » Son frère laissait une veuve et une jeune famille ; Channing les regarda comme confiés par la Providence à ses soins, et il insista pour qu'ils vinssent sous son toit, afin de mieux les protéger et les consoler.

Digitized by Google

Il est temps que nous suivions Channing dans sa vie publique et sacerdotale, au milieu des événements politiques du jour et de la controverse unitairienne.

Digitized by Google

CHAPITRE V

Réflexions historiques. — Intérêt que prend Channing aux grandes questions de la politique.—Sa sympathie pour l'Europe.—Ce qui explique l'ardeur de ses sentiments et la sévérité de ses jugements.—En 1810, il prêche un sermon sur l'état de l'Europe.—En 1812, guerre imminente entre l'Angleterre et l'Amérique, sermon à ce sujet.—Nouvelle de la chute de Napoléon; sermon de Channing à cette occasion.—Il concourt à former la Société des Amis de la Paix.—Le révérend Noah Worcester.—La Revue du Monde Chrétien.

Retracer ici l'état des esprits et les événements qui agitaient le monde au moment où Channing entra dans la vie publique serait chose inutile. Personne n'ignore les phases du long et terrible drame qui, dans les dernières années du siècle passé et dans les premières de celui-ci, ébranla si fortement l'intelligence humaine, et fit chanceler la foi des âmes les plus fortes. Il y eut alors comme un frémissement de l'humanité s'enivrant de liberté et d'espérance. Mais quand vinrent les déplorables excès qui compromirent et souillèrent tant de généreuses aspirations, et quand, plus tard, un homme se leva pour refaire à son pro-

Digitized by Google

fit et à sa manière le vieux despotisme, alors les cœurs les plus généreux s'affaissèrent et, par une réaction trop naturelle, les uns en vinrent à douter, les autres à s'épouvanter de toute liberté et de tout progrès.

Le récit des années de collége de Channing nous a appris jusqu'à quel point la révolution française de 89 agita les esprits en Amérique. Tout en déplorant l'influence de cette révolution sous le rapport religieux et moral, Channing, nous l'avons vu, ne craignait pas d'en parler dans un sens approbatif, au risque même de perdre ses honneurs académiques. Le vif attrait qu'il ressentait pour la France se retrouve à toutes les époques de sa vie. Tantôt ses espérances déçues se trahissent dans un langage qui va jusqu'à l'amertume ; tantôt la joie de quelque événement favorable à ses vœux anime et échauffe sa parole. Plus tard, ce seront des sentiments, des préoccupations plus calmes, mais intimes et touchantes dans leur sollicitude, qu'il confiera à des correspondants français. Mais les années mêmes, si elles lui apportent une plus grande somme de sages réflexions et de craintes, ne refroidissent pas son cœur pour ce pays destiné, comme tout ce qui souffre, à éveiller tant de sympathies, à faire naître tant d'espérances.

Dans la pensée de Channing, la religion l'appelait, lui plus que tout autre, à ne rien négliger de ses devoirs de citoyen ; et cette religion, qui voyait dans

Digitized by Google

l'homme un être immortel et un fils de Dieu, donnait à ses sentiments politiques une grandeur, un élan et surtout une unité et une fermeté qui se remarquent chez peu d'hommes, même parmi ceux dont la carrière est exclusivement politique. Jamais le noble cœur de Channing ne renia un seul moment sa foi et sa confiance dans l'avenir de l'humanité; et si, dans ses sermons et dans ses écrits sur la France, une indignation passionnée se fait quelquefois sentir, c'est toujours contre ceux qui avaient si cruellement foulé aux pieds les droits et les espérances des hommes.

Nous ne mettrions pas ce qu'on va lire sous les yeux des lecteurs français, si nous n'étions assuré qu'ils sauront comprendre les sentiments que devait inspirer à un ministre de l'Évangile la guerre universelle, à un républicain l'ascendant illimité du pouvoir absolu. Ceux mêmes qui y trouveraient quelque exagération la pardonneront volontiers, nous n'en doutons pas, à son immense amour de la justice et à ses sympathies si vives pour la France.

C'est en 1810 que nous voyons Channing, pour la première fois, porter en chaire l'expression de sa douleur à la vue de ce qui se passait en Europe. Un jeune public avait été proclamé, et l'Amérique implorait la protection du ciel contre celui qui paraissait prétendre à la monarchie universelle par l'envahissement de l'Angleterre. Bravant les critiques, les reproches de

Digitized by Google

ceux qui croyaient que de tels sujets ne convenaient pas à la chaire, Channing n'écouta que ses propres inspirations, et s'efforça de peindre avec d'énergiques paroles l'état de la France et du monde. « Le monde est en larmes, s'écriait-il ; les plus belles parties de la terre, les demeures de la civilisation sont ravagées, la tempête de la guerre étend de tous côtés les ruines et la destruction. Non-seulement nous l'entendons au loin, mais elle s'approche de nous et de tout ce qui nous est cher. Les nations tombent, l'une après l'autre, avec un son lugubre, et nul signe n'indique que le conquérant doive être bientôt las de son œuvre ; ce n'est pas assez que tant de millions de victimes aient versé leur sang sur l'autel de son ambition ; ce n'est pas assez que tant de trônes soient tombés sous ses pieds. Chaque nouvelle conquête ne fait qu'agrandir son insatiable orgueil, et lui offrir, pour ainsi dire, les arrhes d'un empire plus étendu. Il nous est bien permis de trembler dans un tel moment. Le cœur le plus vaillant est excusable de frémir en face des scènes qui s'ouvrent devant nous. » Puis, il montre à ses auditeurs que, comme ministre, il lui appartient d'exciter en eux « une vive et profonde sensibilité en présence des malheurs qui accablent le monde. » Il essaie d'éveiller en eux la crainte qu'il éprouve pour la cause de la religion et de la morale, menacées par une nation qui met toute son énergie à poursuivre la

Digitized by Google

conquête de l'univers pour un seul homme. L'Angleterre, aux yeux de Channing, formait la grande barrière à l'ambition de Napoléon; les richesses de ce pays, son énergie, son esprit public, étaient les seuls obstacles à l'empire universel. L'Amérique, fille de l'Angleterre, ne pouvait être étrangère à ses pensées. « Me dira-t-on, reprend Channing, que Napoléon ne veut pas nous conquérir, qu'il nous désire pour ses alliés? Alliés de la France! y a-t-il un homme qui ne frémisse à cette pensée? y en a-t-il un qui n'aimât mieux périr en luttant noblement contre sa haine, que d'être étouffé dans l'étreinte de son amitié? Son alliance! Pour vous en montrer tout le bonheur, je ne reporterai pas vos pensées vers Venise, vers la Suisse, vers la Hollande; leurs derniers soupirs sont presque oubliés au milieu de plus récents outrages. L'Espagne! l'Espagne! voilà l'alliée qu'il faut interroger. Ce ne sont pas, ajoutait-il, les maux politiques que je redoute le plus; mais la religion, la vertu périront; le conquérant ne croira pas avoir achevé son œuvre jusqu'à ce qu'il ait triomphé de l'esprit, de l'intelligence et de l'âme. » Puis, craignant qu'on ne fût ébloui par la gloire des armées françaises, il s'écrie : « On devrait savoir que la France boit jusqu'à la lie le calice d'amertume qu'elle a versé pour les autres nations. » Mais si, d'un côté, il cherche à éveiller dans son auditoire le sentiment des dangers qui

Digitized by Google

menacent l'Amérique, de l'autre, il le met en garde contre toute passion exagérée et contre des sentiments haineux : « Rien, dit-il, que la vérité ne peut donner de l'énergie et de la force. Je supplie ceux qui aiment leur pays de travailler de toute leur âme à répandre la foi et la pratique de l'Évangile. Le christianisme, il est vrai, chassera de nos cœurs tout sentiment d'amertume et de vengeance envers la France et son souverain, car ce sont là des sentiments que cette religion ne permet pas ; mais elle nous donnera horreur des desseins de la France, et nous fera frémir à la pensée de tomber sous sa puissance ou de contribuer à ses succès. Nous devons chercher à répandre le christianisme, non-seulement parce qu'il nous aidera à sauver notre pays, mais parce que, si notre pays devait tomber, ce serait là encore notre refuge et notre consolation. Le vrai chrétien n'est jamais sans espérance, même dans les temps les plus sombres et les plus dégénérés. Il sait que le pouvoir tyrannique n'est que pour un moment ; et son cœur est animé par la promesse de Dieu, que, même dans ce monde, sur cette scène de cruauté et de misère, le règne de la paix, de la vérité, de la sainteté arrivera sûrement sous un sauveur bienfaisant. »

Channing était bien loin de prévoir que le moment approchait où la république de l'Amérique déclarerait la guerre à l'Angleterre, ce pays qui, à ses yeux, était

Digitized by Google

le dernier asile de la liberté et de la religion. Aussi ne cacha-t-il pas sa douleur quand, en 1812, à l'occasion d'un autre jeûne public, il fit un nouveau sermon inspiré par les circonstances. Si l'on est étonné de la vivacité et de l'énergie des paroles de Channing dans son premier discours, on n'est pas moins frappé dans celui-ci du calme, du recueillement et de la parfaite sérénité qui y règnent.

Ne pouvant défendre la légitimité de cette guerre, il ne lui restait qu'à traiter la question si épineuse de l'opposition à l'autorité. Il fallait une droiture de cœur bien rare, pour pouvoir dans un pareil moment, et avec les profondes convictions qu'avait Channing, faire d'une manière aussi impartiale la part du citoyen et celle du pouvoir. Il conjure ceux qui l'écoutent de veiller sur eux-mêmes, afin que leur opposition ne respire en rien l'insubordination, l'impatience de l'autorité, ou le besoin de changement. « Il faut vous souvenir, continue-t-il, que le gouvernement est une institution divine, essentielle aux progrès de notre nature ; c'est le protecteur de l'industrie, le bouclier de la propriété et de la vie, le refuge du faible et de l'opprimé. Nous sommes tenus de le respecter comme la sauve-garde du bonheur social, et nous devons entretenir avec soin l'habitude de l'obéissance à ses lois. » « Puis, leur montrant que les gouvernements les plus sages ne peuvent pas éviter de peser sur quelques

Digitized by Google

intérêts particuliers, dans un but général, il flétrit comme un crime la résistance au pouvoir qui s'exerce pour le bien de la communauté. « Mais, continue-t-il, ces remarques sur le devoir de l'obéissance ne doivent point persuader au gouvernement qu'on ne puisse user contre lui d'aucune opposition. Le citoyen a ses droits aussi bien que ses devoirs; le gouvernement est établi dans un seul but, le bien des gouvernés, pour la protection, la paix, le bonheur de la société. Quand il est détourné de ce but, pour servir à la rapacité, à l'ambition ou à l'esprit de parti, nous devons le combattre de manière à le ramener au but premier de son institution. Mais il faut nous garder de nourrir un esprit frondeur, et ne pas permettre à nos passions de juger nos griefs. »

Descendant ensuite de ces considérations générales à des réflexions sur des questions du jour, il leur recommande surtout de tenir ferme à la liberté de la presse et de la parole, sans quoi c'en est fait de toute autre liberté. Mais en même temps, il les adjure de se servir de cette liberté avec conscience, de ne rien exagérer, de n'écrire que des choses vraies, sans passion et sans fiel. « Car, ajoute-t-il, souvenez-vous qu'à mesure qu'un peuple devient esclave de ses passions, il tombe dans les mains des hommes ambitieux et sans principes, et qu'un gouvernement corrompu, qui veut tromper un peuple, ne peut rien désirer qui conduise

Digitized by Google

plus sûrement à son but, que de voir l'esprit public en délire. Travaillons à établir, en nous-mêmes et dans nos concitoyens, l'empire de la vraie religion. Souvenons-nous qu'il n'y a de fondement pour la liberté que dans la vertu publique, et que le seul moyen d'obtenir la protection de Dieu, c'est d'être fidèle à ses lois. »

En 1814, la descente de l'armée anglaise à Boston paraissait imminente, et nous retrouvons de nouveau Channing s'efforçant, du haut de la chaire, de soutenir tous les cœurs, d'éveiller dans son troupeau la confiance en Dieu et ce patriotisme héroïque qui, regardant le danger en face, se prépare avec sérénité à sacrifier sa vie pour la défense du pays.

Dans cette même année, arriva la nouvelle de la chute de Napoléon. Un événement aussi immense, aussi inattendu, devait exciter une joie sans bornes chez ceux qui, comme Channing, avaient toujours vu en Napoléon, non-seulement l'ambitieux conquérant de l'Europe, mais l'oppresseur de la pensée. L'État de Massachussets, dont Boston est la capitale, en ressentit un vif enthousiasme. Aussitôt un meeting fut tenu, dans la demeure du sous-gouverneur de l'État, « pour délibérer sur la manière dont on célébrerait dignement la destruction du despotisme militaire qui, depuis si longtemps, avait enchaîné le monde. Profondément sensibles aux bienfaits qui devaient sortir

Digitized by Google

de cette révolution, ils recommandent à leurs concitoyens une solennité religieuse, afin de célébrer la bonté de Dieu qui avait détruit un pouvoir méchant et injuste, et arraché le monde à un esclavage cruel et honteux. » Channing, qui avait assisté à ce meeting, fut choisi pour prêcher le sermon.

Les quelques extraits que nous avons donnés du discours qu'il prononça, en 1810, ont montré combien étaient douloureuses les impressions qu'il recevait alors des événements qui se passaient en Europe.

Quatre années s'étaient écoulées depuis lors, et chacune d'elles avait semblé étendre et fortifier la puissance du conquérant. Ce n'était pas tout. Tant de brillants triomphes, tant de génie et de gloire jetaient un éclat qui semblait justifier les faits. Il se trouva bien des esprits qui se laissèrent éblouir et qui, en adorant le succès, lui sacrifièrent leur foi dans les principes que Channing regardait comme sacrés ; il craignait non-seulement pour l'Europe, mais pour l'esprit de liberté en Amérique. Le grand événement dont le retentissement arrivait à travers l'Océan lui apparaissait comme l'avant-coureur du règne de la liberté, de la religion et du progrès. Son discours, inspiré par cette solennelle et profonde conviction, fut radieux de joie et d'espérance. Après avoir fait hommage à Dieu du gouvernement de ce monde, il annonce à ses auditeurs qu'ils sont réunis pour prendre

Digitized by Google

part aux joyeuses louanges qu'adressent au ciel les nations affranchies; il repousse la pensée que, parce qu'ils sont si loin de l'Europe, ils ne doivent pas sympathiser à ses douleurs et à ses joies. « Loin de nous ce froid et barbare égoïsme; la religion et la nature l'abhorrent. La religion et la nature nous enseignent que nous sommes tous frères, tous d'un même sang, unis dans un même Père commun. Dieu veut que nos sympathies soient larges et généreuses. » Puis, retraçant rapidement les diverses phases d'humiliation par lesquelles l'Europe avait passé, il s'écrie: « Mes amis, avec quels regards attristés avons-nous contemplé cette scène de dégradation! La lumière du monde semblait s'éteindre. L'Europe, terre de nos ancêtres, terre de chrétiens, la demeure de la civilisation, région couronnée de cités splendides, de temples vénérables, d'antiques foyers de la science, d'asiles pour la douleur humaine, d'institutions innombrables qui servent à embellir, à consoler, à policer la société; l'Europe, si florissante, si pleine d'intérêt, l'espoir du monde, semblait livrée au glaive du destructeur!

« Oui, telle était la fatale influence de ce despotisme que Dieu, dans sa sainte providence, avait laissé s'élever au milieu du monde civilisé; et ce despotisme est tombé! Il est tombé au moment même de sa gloire la plus éclatante, quand ses fondements semblaient, à l'œil assombri de la crainte, être aussi fer-

Digitized by Google

mes que les montagnes, et que ses piliers superbes paraissaient toucher jusqu'aux cieux ! Les foudres du ciel l'ont frappé, et il est tombé ! Oh, Dieu ! tout saint, tout miséricordieux, c'est votre œuvre, à vous toute la gloire ! Qui est-ce qui ne se réjouit pas ? Quelle bouche ne répète pas ce cri d'allégresse qui vole à travers tant de régions : L'oppresseur est tombé, le monde est libre ! ! ! » On sent dans ces paroles, affaiblies par la traduction, vibrer une telle passion enthousiaste et une joie si héroïque, qu'on croit entendre un hymne plutôt qu'un sermon. Aussi, l'effet sur l'auditoire fut inexprimable : il se leva tout entier d'un mouvement unanime et poussa des acclamations que Channing dut réprimer, en rappelant à ceux qui se laissaient ainsi transporter qu'ils étaient dans le temple du Seigneur, qui seul devait y être glorifié. « Apprenez, mes amis, dit-il en terminant, que la vertu seule est digne de notre respect et qu'elle seule peut durer... Apprenons aussi, des événements que nous célébrons aujourd'hui, à garder notre confiance en Dieu, à ne jamais désespérer de la cause de l'humanité, quelque sombre perspective qui s'etende devant nous. »

Mais ce n'était pas assez pour Channing d'élever une voix éloquente contre les forfaits du despotisme. Ce qu'il cherchait surtout, c'était de le combattre, et de le prévenir, en affermissant dans les cœurs un si

Digitized by Google

profond sentiment de la dignité morale de l'être humain, que la tyrannie de la majorité, pas plus que celle d'un seul homme, ne pût dominer dans le monde.

La passion de la guerre lui paraissait surtout fatale à la liberté, par la puissance qu'elle donne à un seul chef et par l'habitude de l'obéissance passive qu'elle inculque aux masses. De plus, il voyait d'infaillibles sources de despotisme dans l'activité intellectuelle absorbée à inventer des moyens de détruire les hommes, dans l'abdication morale de l'homme, qui se rend l'instrument aveugle d'un autre homme, dans le mépris de la loi d'amour de l'Évangile, et surtout dans l'impulsion donnée par la guerre aux passions qui, en obscurcissant l'intelligence des hommes, les préparent à devenir esclaves. Ce que Channing déplorait le plus dans la guerre, ce n'était pas tant la haine de nos semblables, car haïr montre encore quelque souci de la chose qu'on hait; c'était plutôt la dégradation morale qu'elle engendre, c'était le mépris de l'homme, qu'elle compte individuellement pour rien et à qui elle apprend ainsi à se mépriser lui-même.

Channing ne voyait de remède que dans la religion du Christ, dans cette religion d'amour et de respect absolu pour toute âme humaine. Selon lui, le sacerdoce n'avait pas mis assez en lumière la contradiction qui existe entre l'esprit des sociétés qui s'appellent

Digitized by Google

chrétiennes et l'esprit des leçons du Christ ; et il ne tarda pas à s'associer avec le révérend Noah Worcester, qui venait de fonder une publication dont le but était d'attirer une attention sérieuse sur le crime de la guerre. En 1816, Channing prêcha un sermon sur ce sujet devant une assemblée de pasteurs de l'État de Massachussets ; et bientôt après se forma la société des Amis de la Paix, dont Channing fut un des membres les plus actifs. Il rédigea un mémoire important, adressé par la société au Congrès des États-Unis. Dans ce mémoire, la société supplie le Congrès de chercher s'il n'y aurait pas des moyens pour le gouvernement des États-Unis de faire pénétrer un esprit pacifique dans le droit public qui régit les nations.

« Nous sommes, y est-il dit, persuadés qu'un gouvernement qui serait sincèrement disposé à soutenir le grand et sublime rôle de pacificateur du monde, ne manquerait pas de moyens pour arriver à ce but. Grâce aux efforts persévérants et sages d'un tel gouvernement, des principes plus doux s'introduiraient dans le règlement des démêlés internationaux. Les sujets de disputes entre nations pourraient être déférés à un arbitrage impartial, et les peuples s'entendraient pour réduire leurs établissements militaires, si considérables et si ruïneux. »

L'âme de cette société fut le révérend Noah Worcester, appelé dans les États l'Apôtre de la Paix. Fils

Digitized by Google

de laboureur, ayant eu peu de secours pour son éducation, chargé jeune encore d'une nombreuse famille, aux besoins de laquelle son dénuement avait peine à pourvoir, il avait cependant en lui un esprit de piété à la fois si éclairé et si élevé, qu'il fut appelé par un pauvre village à se charger du soin des âmes. Là, obligé le matin de conduire lui-même sa charrue, le soir de devenir cordonnier pour suffire aux nécessités de sa famille, il tenait, à côté de ses outils, sa plume et son papier, afin d'écrire les pensées qu'il méditait pendant que ses doigts continuaient leur dur travail. Son premier livre, qui traitait des questions de controverse théologique, montra de quel esprit de paix il était animé. Ses écrits parurent si remarquables, qu'il fut invité à s'établir à Boston pour prendre la direction d'une revue qui portait alors le nom de *Disciple chrétien,* et qui fut célèbre plus tard sous celui de l'*Examinateur chrétien.* C'est dans cette publication que parurent les nombreux essais de Channing, dont quelques-uns, purement littéraires et philosophiques, comme les morceaux sur Milton et sur Fénelon, charment par leur grâce et leur vérité profonde ; tandis que d'autres, qui traitent des questions politiques ou des sujets de polémique religieuse, se font remarquer par leur sincérité, leur élévation et leur esprit éminemment libéral ; c'est sur ces derniers écrits que nous devons maintenant nous arrêter.

Digitized by Google

CHAPITRE VI

Répugnance qu'inspirent à Channing les doctrines calvinistes. — Progrès de ses idées religieuses. — Il ne veut s'allier à aucune secte. — Explication de sa réserve. — Aperçu de l'histoire religieuse de l'État de Massachussets. —Intolérance des calvinistes. — Mouvement contre leur doctrine. — Résistance de Channing à leur tyrannie. — Explication de sa doctrine sur la divinité de Jésus-Christ et sur la Rédemption.—Il aspire après une Église universelle.—Sa sympathie pour la vertu et la piété dans toutes les communions.

On a vu, au commencement de cet écrit, comment Channing encore enfant fut épouvanté de la doctrine calviniste, alors presque exclusivement professée par les descendants des puritains. A mesure que son intelligence se développa et que son cœur s'enflamma de dévouement pour les hommes et de l'amour de Dieu, il sentit toutes ses idées sur la justice et la bonté divines se révolter contre ce qu'il appelait des dogmes impitoyables. Vainement ces doctrines étaient-elles un objet de foi pour ceux que sa jeunesse honorait, et que son cœur aimait; il ne pouvait croire qu'un Dieu infiniment juste et bon eût formé

Digitized by Google

des millions d'êtres condamnés inexorablement au péché et à la damnation, et que quelques-uns seulement eussent été choisis par son caprice pour jouir de la félicité éternelle. L'esprit droit et courageux, l'âme pieuse de Channing sentit que ce n'était pas là le Père tout-puissant, miséricordieux et juste dont la voix parlait à son cœur. Longtemps souffrant de l'incertitude de ses croyances et cherchant la foi avec ardeur, il se plongea dans l'étude des saintes écritures, et il y trouva, nous dit-il, cette grande vérité : que Dieu est un père tendre et compatissant, qu'il a envoyé son fils Jésus-Christ pour nous faire connaître son amour incommensurable, et qu'il est prêt à verser son esprit saint, sa lumière sur tout homme qui travaille sérieusement à triompher du péché, et qui s'efforce d'arriver à cette perfection qui seule est le ciel.

Examinant ensuite l'histoire et les doctrines des diverses communautés chrétiennes, Channing y vit que, dans le sein de chacune d'elles, s'étaient élevés des hommes d'une vertu sublime ; que chacune avait contribué pour sa part aux progrès de l'humanité; que Fénelon, Pascal, Milton, Newton et d'autres, qu'il aimait souvent à nommer, tous avaient illustré différentes Églises ; que plus enfin la vertu d'un homme était élevée, plus cet homme semblait se dégager de toute communion particulière, pour être membre

Digitized by Google

de la grande Église universelle du Christ. Mais, tout en reconnaissant avec joie les saintes influences qu'exerce le christianisme, quelle que soit la forme qui l'enveloppe, Channing sentit qu'aucune de ces formes ou de ces Églises n'est exempte de la partie d'erreur, plus ou moins grande, qui s'attache à toutes les choses humaines. L'infaillibilité donc, à ses yeux, ne pouvait être le partage d'aucune communion. A cette conviction venait s'en joindre une autre, à savoir que Dieu, en donnant la religion chrétienne à l'homme, l'avait adressée à sa raison autant qu'à son cœur ; que le but de cette religion est le progrès et le développement de toutes les facultés tant intellectuelles que morales de l'homme, et que ce développement et la vertu même ne sont possibles qu'autant que chaque homme possède la liberté d'agir en bien ou en mal, et partant de croire ou de ne croire pas, selon les progrès de son cœur et de son intelligence. Channing regardait donc comme la plus grande violation des lois de Dieu les efforts que font les communions pour imposer à l'humanité leurs doctrines et leurs pratiques particulières, comme étant nécessaires au salut. Il flétrissait surtout chez les sectes protestantes cette tyrannie spirituelle qu'elles avaient condamnée elles-mêmes dans la puissante Église de Rome.

Aussi, tout en croyant profondément au christia-

Digitized by Google

nisme, Channing refusa-t-il de s'allier à aucune des nombreuses sectes qui le divisent; et, ce qui même peut paraître extraordinaire, il prit les ordres sans avoir fait de profession de foi. Il arriva qu'à son début chacune de ces communions regarda l'éloquent et pieux ministre comme lui appartenant; ce fut seulement quelques années plus tard que les circonstances le décidèrent à prendre le nom d'*unitairien*.

Ce qui peut expliquer cette diversité d'opinions sur la foi de Channing, c'est qu'à l'époque où il devint ministre, il n'existait point à Harward de chaire de théologie, et les examens des aspirants au sacerdoce étaient laissés au jugement personnel de quelques pasteurs. Soit que la réputation de sa piété eût déjà gagné en sa faveur les ministres chargés de l'examiner; soit que l'orthodoxie de la famille de Channing fût regardée comme un garant de sa foi, la seule question qu'on lui adressa, après qu'il eût prononcé le sermon obligé, fut: Dieu est-il l'auteur du péché? Et Channing lui-même se rendait si peu compte de ce que ses opinions particulières pouvaient renfermer d'hétérodoxe, qu'il pria un ami, professeur de théologie à Harward, dont la foi était le pur calvinisme, de prêcher le sermon à l'occasion de son ordination. Toujours plus disposé à chercher les points sur lesquels tous les chrétiens peuvent se réunir, qu'à s'arrêter sur ceux qui les divisent, et porté à la dévo-

Digitized by Google

tion plutôt par l'ardeur de son cœur que par les efforts de sa raison, Channing, quoique sa pensée se fût arrêtée de bonne heure devant le mystère de la Trinité, n'avait pas apparemment éprouvé le besoin de bien préciser ses croyances dogmatiques. Peut-être même n'avait-il pas conscience encore de la profondeur de ces divergences ; rien autour de lui ne l'avertissait de la pente sur laquelle il était placé. L'unitairianisme, à cette époque, était à peine connu en Amérique ; Priestley, qui en fut le grand apôtre, arriva, en 1794, à New-Yorck, et y passa quelque temps avant d'être invité à expliquer publiquement ses opinions particulières. L'accueil qu'il reçut fut donné à l'homme de science et surtout à l'exilé ; et les controverses religieuses, qui avaient soulevé contre lui la populace de Birmingham, n'avaient point eu de retentissement en Amérique.

On comprendra donc comment Channing put remplir, pendant quelques années, les fonctions du ministère, sans que rien l'appelât à se prononcer sur le dogme. Cependant sa doctrine de la perfectibilité de l'âme était trop évidemment contraire à celle de la corruption innée de l'homme, qu'enseignaient les calvinistes, pour ne pas attirer peu à peu sur lui plus que l'attention.

Son grand-père, Ellery, lui écrivait que sa doctrine manquait de précision ; il s'alarmait de voir son

Digitized by Google

petit-fils si tolérant pour les croyances abstraites, pourvu que le cœur fût vraiment animé de l'esprit chrétien. Les lettres de Channing à cette occasion se font remarquer par sa ferme adhésion aux principes libéraux qui déjà le guidaient.

« Il me semble, répond-il en 1806 à M. Ellery, que voici les points principaux qui distinguent l'école moderne religieuse : la pratique de la vertu est la seule chose essentielle, et tout système qui tend à porter les cœurs vers cette pratique, contient une somme suffisante de vérité ; c'est par l'amour ou la charité que nous obéissons à la loi et à l'Évangile. »

« Je crois, dit-il, dans une autre lettre, que c'est une opinion universellement reçue, qu'on doit reconnaître le vrai chrétien à l'état de son cœur et de ses affections, et que les croyances abstraites doivent leur importance aux sentiments qu'elles supposent et qu'elles contribuent à nourrir. Or, pouvons-nous affirmer que telles ou telles erreurs, qui existent dans le monde chrétien, soient contraires à un esprit pieux, bienveillant et humble? A moins de pouvoir prouver une incompatibilité entre la croyance à certaines idées et l'esprit de l'Évangile, sommes-nous autorisés à appeler ces idées damnables? La doctrine essentielle au salut est, à mes yeux, inséparable de l'esprit de charité et d'amour. Je ne puis donc accuser un homme d'hérésie damnable, à moins d'apercevoir dans sa

Digitized by Google

conduite la preuve que ce sont ces croyances qui l'empêchent d'être guidé par la charité chrétienne. Si ces réflexions sont justes, ne devons-nous pas nous abstenir de porter un jugement sur le caractère d'autrui ? Tout en critiquant ses opinions, ne pouvons-nous pas aimer notre prochain, quand même nous n'aurions pas grande estime pour son intelligence? » Ces vues si larges et si généreuses répondaient aux besoins de bien des âmes, et trouvaient un écho dans le cœur de ceux que les doctrines austères et étroites des calvinistes poussaient à sortir du christianisme même. La popularité toujours croissante de Channing en fut la preuve. C'est qu'un esprit nouveau commençait à poindre en Amérique.

Sans entrer dans l'histoire religieuse des États-Unis, il faut rappeler au lecteur que les habitants de l'État de Massachusets étaient, pour la plupart, descendants des puritains qui, ayant rejeté l'autorité et l'organisation de l'Église épiscopale d'Angleterre, s'étaient formés en autant de petites communautés religieuses; chaque communauté pourvoyait à ses besoins spirituels, élisait ses pasteurs, se cotisait pour leur donner un modeste revenu et pour former des écoles et des institutions de charité. Ils étaient, pour la plupart, calvinistes. Après quelques déchirements intérieurs, la paix se fit, et l'ardeur de la foi était la garantie de l'unité des croyances. Plus tard, lorsque

Digitized by Google

l'Amérique eut traversé ses crises politiques, et que le principe du libre examen parut fortifié par ces luttes, un besoin de liberté en matière religieuse se fit sentir, et le sombre fatalisme de l'ancienne foi calviniste fut discuté par ceux qui avaient reçu, dès leur berceau, la croyance à la liberté de l'homme. Qu'importait cette liberté restreinte dans le cercle de cette vie passagère, si elle ne pouvait rien pour la vie éternelle ? Qu'avait-elle donc de si sacré, qu'il fallût sacrifier pour elle sa patrie et sa vie ?

Il se fit donc un mouvement contre le calvinisme et dans un sens tout libéral. Les plus exaltés des ministres calvinistes s'en émurent tellement, qu'ils proposèrent d'ériger une espèce de tribunal spirituel qui serait chargé du maintien de la vraie doctrine, et qui, en examinant tous les ministres, les déclarerait dignes ou non d'être pasteurs. C'était non-seulement jeter le trouble dans chaque communauté, soulever des discussions épineuses et interminables ; c'était encore le plus grave attentat à la liberté civile et religieuse.

Channing l'envisagea sous ce dernier point de vue, et il prit la plume pour sauver la religion d'un pareil abîme. En 1813, aidé par le révérend Noah Worcester et par d'autres amis qui partageaient ses sentiments, il fonda la Revue dont nous avons parlé ; et, pendant plusieurs années, le *Disciple chrétien* fut l'organe du parti appelé les Chrétiens libéraux. La lutte fut des

Digitized by Google

plus vives; les calvinistes reprochaient à Channing et à ses amis de nier la divinité du Christ, et les accusaient d'hypocrisie et de bassesse, comme cachant leurs opinions. Nous ne suivrons pas cette polémique à travers toutes ses phases; elle dura des années, et remplit le cœur de Channing de tristesse; car, s'il croyait au christianisme comme à la religion de la liberté, il y croyait encore plus comme à la religion de la charité et de la paix. Aussi, avec quelle ardeur il supplie ses frères de ne porter dans la lutte qu'un zèle humble, doux, éclairé; de se rappeler, tout en combattant les principes, que nous sommes tous faillibles, tous fort éloignés de comprendre les choses infinies de Dieu, et qu'il n'y a pas de zèle aux yeux de Dieu qui vaille l'amour du prochain et l'humilité de notre propre cœur!

Channing croyait remplir un devoir sacré en s'opposant aux efforts antilibéraux. Quinze ans plus tard, lorsque tout était rentré dans le calme, il publia un volume de ses écrits, où il s'exprime ainsi sur la part qu'il avait prise à cette lutte: « Ce fut mon sort d'entrer dans la vie publique au moment où ce pays était visité par ce que je regarde comme le plus grand des fléaux: je veux dire, un réveil de l'esprit d'intolérance et de persécution. Je vis le commencement de ces efforts systématiques, qui se développèrent ensuite pour imposer à la communauté une croyance parti-

Digitized by Google

culière. Des opinions, que je regardais comme vraies et ennoblissantes, étaient non-seulement attaquées comme des erreurs, mais flétries comme des crimes. Alors commencèrent ces menaces contre la liberté de la pensée et de la parole, qui, si elles avaient réussi, ne nous eussent laissé que le nom de la liberté religieuse. Je prévoyais que la haine et le mépris publics, peines bien plus sévères que l'amende et l'emprisonnement, allaient atteindre ceux qui oseraient défendre les idées libérales dans le christianisme, et qu'une uniformité d'opinions dégradante serait imposée par tous les genres de persécutions que l'esprit du temps permettrait. Dans un tel moment, il ne m'était pas permis de me taire; combattre ce que je croyais être des erreurs dogmatiques fut le moindre des motifs qui me déterminèrent. Je crus que mon devoir était, avant tout, de défendre résolûment et d'une manière pratique les droits de l'esprit humain; de vivre, de souffrir, si c'était nécessaire, pour cette liberté religieuse et intellectuelle, que je regarde comme infiniment plus précieuse que mes droits civils. Les circonstances demandaient que des voix fortes et courageuses s'élevassent, et je me réjouis d'avoir été une de ces voix qui se firent entendre de près et de loin. Les personnes timides, sensibles, modestes et indécises, avaient besoin d'un tel secours; sans cela, elles eussent été écrasées par les cris de

Digitized by Google

l'intolérance. Si j'ai rendu quelque service à l'humanité et à la religion, qui soit digne d'être reconnu lorsque je ne serai plus, c'est en cette occasion. »

Il n'entre pas dans notre dessein d'exposer ici à fond les principes théologiques de Channing ; cependant, comme la connaissance de sa doctrine est importante pour juger l'homme tout entier, nous citerons quelques-unes de ses opinions, telles qu'il les exposait lui-même dans la *Revue du Disciple chrétien*[1].

« On nous objecte, dit-il, que nous nions la divinité de Jésus-Christ. Que veut dire cette objection? Qu'entend-on par la divinité du Christ ? Dans le sens où elle est prise par beaucoup de chrétiens, loin de la nier, nous y croyons aussi fermement qu'eux-mêmes. Nous croyons fermement en la divinité de la mission et des fonctions du Christ ; nous croyons qu'il a parlé avec une autorité divine, et qu'il était l'image resplendissante des perfections divines. Nous croyons que Dieu habitait en lui, qu'il se manifesta par lui, qu'il instruisit les hommes par sa bouche et qu'il lui communiqua son saint Esprit. Nous croyons que Jésus-Christ a été la plus éclatante expression, révélation et représentation de Dieu auprès de l'humanité ; qu'en voyant et connaissant le

[1] Voir l'article intitulé : Objections to unitarian christianity. 1819.

Digitized by Google

Christ, nous voyons et connaissons le Père invisible : de manière que, quand le Christ est venu, Dieu visita le monde et y demeura avec les hommes d'une manière plus manifeste qu'il ne l'avait fait jusqu'alors. Dans les paroles du Christ, nous entendons Dieu parler ; dans ses miracles, nous voyons Dieu agir, dans son caractère et sa mansuétude, nous voyons l'image sans tache de l'amour et de la sainteté de Dieu. Nous croyons donc à la divinité du Christ dans le sens qu'on attache ordinairement à ce mot. On nous demandera en quoi nous différons des autres chrétiens ? Nous différons en ce point important : pendant que nous honorons le Christ comme le fils, comme le représentant et l'image du Dieu suprême, nous ne croyons pas qu'il soit lui-même ce Dieu suprême. Nous soutenons que le Christ et Dieu sont deux êtres distincts, deux êtres, et non un. » De cette doctrine en découlait une autre de la plus haute importance : le dogme de la Rédemption changeait de nature. La médiation du Christ n'était pas, aux yeux de Channing une manifestation exigée par la vengeance divine, une expiation infinie de la chûte d'Adam et de l'état du péché de l'homme par le sacrifice de Dieu le Fils : mais c'était une manifestation de l'amour de Dieu qui, par un effet de sa miséricorde sans bornes et de sa grâce infinie, avait choisi celui qui était l'image de ses perfections pour porter

Digitized by Google

aux hommes la révélation de leur filiation divine et de leur immortalité.

Selon Channing, le Christ avait quitté librement sa demeure céleste pour se revêtir de la forme et de la nature humaines, afin de montrer son union avec Dieu, son amour de l'humanité et sa profonde pitié pour ceux que le péché avait égarés loin des vérités divines. En choisissant sa demeure sur la terre au milieu d'hommes pauvres et méprisés, en rejetant toute ambition terrestre, et plus que tout en embrassant une vie d'angoisses et de souffrances, il enseignait aux hommes que le monde matériel est indigne de nous occuper, qu'il n'y a de réel et d'éternel que le monde spirituel ; que, pour arriver à ce monde spirituel, Dieu promet son secours à ceux qui le cherchent et qui vivent selon ses lois d'amour et de pureté. C'est ainsi que Channing interprétait le dogme sur la nature de Dieu et du Christ, et sur le mystère de la Rédemption. Il croyait cette doctrine en harmonie avec le sens des Écritures saintes, et surtout avec les attributs de Dieu. Mais il sentait que ce que l'homme croit comprendre des mystères divins n'est rien, comparé à l'infini de Dieu ; il sentait aussi de plus en plus que ce n'est point par l'esprit, mais par le cœur, que nous pouvons connaître et servir Dieu. Cette croyance ne cessa de se fortifier en lui ; et, quelques mois seulement avant sa mort, il écrivait à

Digitized by Google

un ami ces mots, où se peint si bien l'esprit qui l'avait toujours animé :

« A mesure que je vieillis, je souffre davantage des chaînes qui pèsent sur l'esprit humain, et de l'art par lequel quelques hommes subjuguent la foule. Je me méfie de plus en plus des influences sectaires. Je me sens plus libre en dehors de toute communion particulière, et je m'efforce de rendre plus intimes les rapports qui me lient à l'Église universelle et à tous les hommes excellents et saints. Je ne suis guère un unitaire ; j'ai peu de sympathie pour le système de Priestley et de Belsham, et je me tiens éloigné de tous, excepté de ceux qui cherchent et qui prient pour une lumière plus éclatante, pour une manifestation plus pure, plus effective de la vérité chrétienne [1]. »

[1] Le lecteur, qui désire s'instruire plus amplement sur les doctrines et les idées religieuses de Channing, peut consulter les lettres et les extraits de ses œuvres à la fin de ce volume.

Digitized by Google

CHAPITRE VII

Mariage de Channing.—Ses réflexions sur l'influence des femmes dans la société.—La mort de son enfant.—Ses pensées sur le baptême et sur la sainte Cène.—Son bonheur domestique.—Sa faible santé.—Voyage en Europe.—Perte d'un fils.—Retour en Amérique.

En France, le célibat du clergé est si profondément entré dans les idées et les habitudes, que ceux mêmes qui tiennent peu à l'Église croient encore à l'utilité de cet isolement du prêtre et au caractère de sainteté que ce sacrifice lui prête aux yeux des masses. Il n'en est pas de même dans les pays protestants ; là, le mariage semble conférer une sorte de dignité au pasteur ; il lui est même nécessaire pour le préparer à recevoir les mille confidences de ses paroissiens, qui font appel à ses sympathies et à ses lumières dans les questions intimes de famille. De plus, la femme du ministre protestant remplit un rôle quelque peu ana-

Digitized by Google

logue à celui des Sœurs dans les pays catholiques ; et son aide est presque indispensable au pasteur dans sa sainte mission de charité.

Channing obéissait à cette haute pensée du ministère religieux autant qu'à un attrait personnel quand, en 1814, il épousa sa cousine, mademoiselle Ruth Gibbs, celle à qui il avait adressé, à l'âge de quinze ans, une lettre sur la vocation de l'homme. Il nous est permis de croire qu'il a dépeint lui-même la douce et noble intimité de cette union, lorsque deux ans plus tard, prêchant sur le but de la solennelle institution du mariage, il décrivit la félicité exquise d'une société où deux cœurs, tout en cherchant avec une tendresse incessante leur bonheur commun ici-bas, voient cependant dans le mariage une fin encore plus élevée, celle du perfectionnement mutuel de leurs âmes et une préparation à la vie éternelle. Dans son enthousiasme, il appelait le bonheur d'une telle union « une joie presque trop pure pour ce monde, et un avant-goût de nos attachements dans un monde meilleur. »

Comme il arrive presque toujours aux hommes d'une nature tendre et sensible, Channing avait, dès son enfance, revêtu la femme de tout l'idéal de son imagination ingénue et poétique. Il disait un jour en voyant une petite fille dont, enfant, il avait connu la mère, enfant comme lui : « Combien cette petite me

Digitized by Google

rappelle sa mère, que je regardais de ma fenêtre avec ravissement, bondir au sortir de sa pension avec ses blonds cheveux flottant sur les épaules et sa démarche si légère ; elle me paraissait si merveilleusement belle, qu'il me semble que j'aurais moins de peine aujourd'hui à comprendre la félicité d'un ange, que je n'en avais alors à me faire une idée de l'esprit qui animait cette gracieuse forme. » Cette admiration pour tout ce que Dieu a donné à la femme de grâce, de sensibilité, de dévouement et d'instincts religieux, ne faiblit jamais dans Channing. « Je pense quelquefois, écrivait-il à sa sœur, que les femmes nous sont en tout supérieures ; ce monde serait certainement un triste lieu sans vous. La femme a apporté du paradis son sourire et sa tendresse, qui valent bien plus que toutes les roses sans épines et tous les doux zéphyrs qu'elle y aura laissés. » Il continuait donc de croire, comme dans sa première jeunesse, que si la femme comme mère, comme épouse, comme amie, voulait se servir de son influence pour éveiller dans les hommes l'amour des choses spirituelles ; que si, au lieu de chercher la satisfaction de la vanité personnelle, elle mettait son orgueil à exciter dans les hommes des pensées et des goûts élevés, la société moderne serait sauvée du matérialisme et de la corruption qui la rongent. Aussi Channing, qui n'avait que des larmes de pitié pour l'homme criminel ; qui,

Digitized by Google

dans ses longues controverses ne proféra jamais que des paroles de paix et de conciliation ; lui, dont l'âme était toujours si pleine de miséricorde et de mansuétude, s'exprimait-il presque avec de l'amertume, lorsqu'il parlait de ces femmes du monde, de ces êtres vains et frivoles qui, dans leur vie artificielle, semblent mettre tout leur esprit à cacher ce que Dieu leur a donné de facultés élevées et de puissance pour opérer le bien. C'est que Channing sentait que non-seulement elles effacent en elles cette nature divine qui est notre seule gloire à tous, mais que, par leurs attraits et leur grâce, elles donnent de l'importance aux choses futiles et faussent, pour ainsi dire, la conscience de la société entière.

En 1816, Channing vit naître son premier enfant, et son fidèle journal nous révèle tout ce qu'il ressentit de douleur, lorsqu'au bout de quelques heures la mort le lui enleva. « Je pleurais, écrit-il, comme si j'eusse été privé d'un trésor que j'aurais longtemps possédé. Jeudi, je l'ai porté au tombeau avec la pleine et entière espérance d'une sainte résurrection ; je me sens affecté comme si mes prières pour cette petite, comme si son baptême et les offices funèbres de sa sépulture eussent formé un lien de plus entre nous. Je crois posséder, dans un monde plus heureux, une enfant qui connaît son passé, et qui sait combien eussent été ardents mes désirs pour l'élever et la gui-

Digitized by Google

der dans les voies du bien. J'espère la retrouver un jour, et savoir que mes prières n'ont point été vaines, et qu'elle est plus heureuse et plus parfaite que je n'aurais pu la rendre. »

On aura remarqué ce que dit Channing du baptême de son enfant, et nous croyons que nos lecteurs nous sauront gré de leur mettre sous les yeux les réflexions qu'il a écrites sur un sujet si important et si intéressant.

« On demande, écrit-il, pourquoi on applique une cérémonie religieuse à un enfant, avant qu'il puisse la comprendre et en désirer le bienfait? Poser une pareille question, c'est oublier qu'à notre naissance nous entrons dans diverses relations humaines, que nous faisons partie d'une société, d'une communauté chrétienne, aussi bien que d'une famille. Vainement dit-on qu'on doit laisser à l'enfant le choix de sa religion ; peut-il échapper aux influences de sa famille, de sa patrie ? si les principes chrétiens ne le guident pas, d'autres principes usurperont l'empire de ses tendres années. Telle est la nature et la condition de l'homme. Le christianisme doit donc s'incliner jusqu'au berceau, et prendre l'enfant dans ses mains dès l'heure de la naissance. Il est sage et convenable que notre religion, à l'aide de quelque signe visible, étende sa protection bienfaisante sur les jeunes êtres qui doivent être élevés sous sa discipline. Il est vrai

Digitized by Google

que l'enfant n'a pas la conscience des intentions qui président à son baptême ; mais il n'en est pas moins à ce moment un être spirituel et immortel, ayant en lui le germe d'affections et de facultés qui doivent se développer jusqu'à l'infini. Bientôt il éprouvera ce sentiment filial qui est chez lui la première expression de la piété. Et combien il est attendrissant ce rite par lequel l'enfant est offert à Jésus-Christ pour recevoir les influences de la religion !

« Cette cérémonie apporte aussi au cœur du père la conscience de sa responsabilité envers l'enfant. La faiblesse et l'ignorance de l'enfant tendent à nous faire oublier la grandeur de sa nature. Or, la religion chrétienne nous apprend à traiter l'enfant avec respect, à l'accueillir comme devant être l'héritier des mondes inconnus, à voir dans sa jeune intelligence l'aurore d'une lumière qui ne doit jamais s'éteindre. Pour éveiller en nous cette noble manière de penser et de sentir, n'est-il pas convenable et utile que, par quelque acte positif et visible, par une forme publique religieuse, les pères consacrent solennellement leurs enfants à Dieu et au Christ, qu'ils reconnaissent dans ces enfants des êtres spirituels, et qu'aux yeux mêmes de la société ils les mettent, pour ainsi dire, à part pour un saint enseignement et une destinée immortelle ? »

Cette explication des idées de Channing sur le rite

Digitized by Google

du baptême nous mène naturellement à rechercher de quelle manière il envisageait le sacrement de la communion. Ici encore nous n'avons que quelques lignes d'une lettre pour nous éclairer; mais heureusement elles sont parfaitement précises. « Le rite de la sainte Cène, écrit-il, tel que Jésus nous l'a laissé, est aussi simple que touchant. C'est seulement un souvenir, un moyen de frapper le cœur et l'entendement. Il a été institué pour fortifier notre foi, notre amour, notre obéissance. La nature du rite montre quelles sont les qualités indispensables en nous pour nous en approcher. Désirez-vous nourrir en vous les sentiments que cette institution est destinée à y éveiller? Avez-vous une conviction assez grande de la vérité et de l'importance du christianisme, qui vous porte à faire un usage sérieux et bienfaisant de ce rite? Alors vous êtes autorisé à vous en approcher, pour vous la table est préparée. Qu'aucune crainte d'en être indigne ne vous arrête. »

Tel était l'enseignement de Channing sur les deux principaux rites du christianisme. On voit que son interprétation est en harmonie avec toute sa doctrine sur la nature spirituelle, libre et progressive de l'homme.

Nous avons vu Channing pleurer douloureusement la perte de son premier-né ; quelques années s'écoulent, et nous le trouvons entouré de trois petits enfants,

Digitized by Google

goûtant toutes les joies de la famille, et jouissant de la considération affectueuse d'un troupeau dévoué. Aussi son cœur débordait-il de reconnaissance, et il disait un jour à un ami « que, sans les souffrances physiques dont il était éprouvé, un bonheur si grand serait pour lui un danger, car il lui manquerait la discipline de la douleur. » Mais cette discipline était malheureusement si rude, si continuelle, qu'il dut, en 1822, s'abstenir entièrement, pendant une année, des devoirs du ministère.

Écoutant les avis de son médecin et les prières de ses amis, il s'embarqua avec sa femme pour l'Europe. Il est à regretter que les notes journalières de Channing ne nous fournissent point tous les détails dont nous serions curieux sur cette visite à l'ancien monde, qui, de loin, avait excité si vivement sa curiosité depuis son enfance, dont la littérature avait nourri sa pensée, et dont l'esprit et les mœurs étaient alors inconnus à la jeune Amérique. Toutefois, il nous en dit assez pour nous permettre d'apprécier l'effet que produisirent sur lui ces contrées d'une beauté et d'un caractère si variés. Il les vit en poëte qui entend le langage de la nature aussi bien par l'âme que par les sens, en observateur qui s'attache surtout à l'étude des mœurs et des coutumes, et plus que tout, il les vit en chrétien portant Dieu dans son cœur, et reconnaissant partout dans les hommes la divine fra-

Digitized by Google

ternité qui les unit. Son journal nous rend compte de toutes ces impressions, surtout du bonheur qu'il éprouva en face des scènes sublimes de la nature, sur les flots de l'Océan, sur les montagnes de la Suisse, et devant les lacs gracieux de l'Angleterre. C'est aux bords de ces lacs qu'il fit connaissance avec le poëte Wordsworth, qui les a chantés dans des vers aimés depuis longtemps de Channing, et dignes de la place à part qu'il leur faisait dans ses sympathies et dans son cœur. C'est encore là qu'il vit le fameux Coleridge, à la poésie virile et passionnée. Mais ni l'Angleterre, ni la France, ni la Suisse, ni l'Italie, ne pouvaient lui faire oublier les intérêts si chers et si élevés qu'il avait quittés en se séparant de son pays. A Rome aussi, la nouvelle de la perte d'un de ses fils vint éprouver son cœur, et comme il le disait lui-même, le faire trembler pour tous ceux qui lui étaient chers. La mort de cet enfant lui fait épancher dans ses lettres et dans son journal les regrets les plus tendres et les plus touchants. « Mon doux, mon aimable enfant, y écrit-il, je ne dois donc plus revoir ce sourire qui était pour sa mère et pour moi comme un rayon du ciel, et quand nous retournerons dans notre foyer nous le chercherons en vain ! Oh ! quel vide dans le cœur d'un père quand un enfant lui est enlevé. »

« Mais ne pensez pas, ma chère, écrit-il à une amie, d'après ce que je dis, que je sois en danger d'être

Digitized by Google

abattu. Je souffre, mais je n'ai jamais oublié que mon enfant appartenait à un père meilleur que moi, et qu'il était destiné à un autre et meilleur monde. Je sais qu'il est entre les mains de Dieu dans la mort comme dans la vie; je ne puis croire que le progrès d'un esprit immortel soit limité au monde d'ici-bas. Je ne puis croire que la mort rompe les liens qui unissent le père et l'enfant. Quand je pense à mon enfant, à sa beauté, à sa douceur, à la tendresse qu'il éveillait en nous, à l'âme que Dieu lui avait donnée et qui commençait à se développer, je ne puis douter que Dieu ne l'ait en sa garde. » Mais si la mort de cet enfant avait excité chez Channing une pénible anxiété pour la vie de tous ceux qui lui étaient chers, anxiété qui lui faisait reporter ses regards vers son pays avec une sorte d'affection passionnée, il trouva, d'un autre côté, une source de consolation exquise dans les affections et les dévouements qui l'accueillirent à son retour auprès des siens.

« Que je suis heureux, dit-il aussitôt à sa sœur, de vous écrire encore une fois de ce lieu bien-aimé! Unissez votre cœur au mien pour remercier notre Père miséricordieux qui nous a protégés moi et ma chère Ruth sur terre et sur mer, et nous a ramenés encore auprès de vous. Il est vrai qu'en arrivant nous sentîmes que nous avions été éprouvés par un malheur irréparable, et pour un moment la pensée

Digitized by Google

de notre perte nous fit presque oublier les bienfaits qui nous ont été accordés. Mais maintenant, il me semble en sentir plus que jamais et le nombre et le prix. Mon bonheur est presque trop grand pour mes forces; il est trop grand pour durer dans ce monde où tout change sans cesse; il est surtout trop grand pour mon bien. Ma santé s'est beaucoup améliorée, et le voyage dont je redoutais tant la fatigue m'a été des plus salutaires. »

Digitized by Google

CHAPITRE VIII

Adresse à la société de Federal-Street.—Réflexions sur son voyage.—Ce qu'était le christianisme aux yeux de Channing.—Comment il comprenait le rôle du ministère chrétien.—Ses pensées sur l'éloquence de la chaire.—Sa prédication. — Les forces lui manquent de nouveau. — Il réunit chez lui des ministres et des laïques pour étudier les besoins des pauvres.—Ses amis les docteurs Follen et Tuckerman. — Sa pitié pour l'homme criminel. — Intérêt qu'il porte à la classe ouvrière.—Question de l'éducation. —Théorie sociale de Channing.—Sa santé l'oblige à s'éloigner de Boston.

Le premier dimanche après ce retour, le troupeau entendit la voix de son pasteur bien-aimé lui exprimant toute sa joie de voir enfin venue cette heure si longtemps, si impatiemment attendue. « Au milieu, leur disait-il, au milieu des scènes magnifiques à travers lesquelles Dieu m'a conduit, au milieu des beautés incomparables de l'art et de la nature, mon cher pays se levait devant moi revêtu d'un éclat et d'un intérêt qui ne s'affaiblirent jamais. Des liens invisibles, que la distance rendait plus forts, me rappelaient, à travers l'Océan, aux affections, aux amitiés,

Digitized by Google

aux joies, aux devoirs et aux douceurs de mon propre foyer. »

Le bonheur qu'éprouva Channing de pouvoir encore une fois s'adresser à son peuple, sans souffrances, ni lassitude, ne fut que de courte durée ; peu de mois après il dut demander à la Société dont il était pasteur qu'elle lui choisît un collaborateur, et qu'en même temps la rétribution qu'il recevait fût diminuée. C'est-ainsi que d'année en année jusqu'à 1840, il se démit peu à peu de ses fonctions pastorales, et refusa enfin le traitement qui y était attaché. La Société de Federal-Street dut regretter de n'entendre qu'à de rares intervalles cette parole à laquelle un sentiment profond de la hauteur de sa mission communiquait l'éloquence et la ferveur de l'inspiration : mais ce que la Société perdait fut gagné pour l'Amérique, pour le monde entier. Plus libre de suivre l'étude des hautes questions morales, de méditer le christianisme et ses applications à la société moderne, Channing aborda une à une toutes les grandes questions du jour tant politiques que morales, et les éclaira toutes de sa large piété et de son inébranlable dévouement à la vérité. Son voyage en Europe l'avait mis en rapport avec plusieurs hommes éminents, et il y vit de près des institutions, des mœurs qui lui étaient étrangères. Son esprit semble avoir acquis une hardiesse et une ampleur nouvelle par ce contact avec l'ancien monde,

Digitized by Google

et sa foi dans le christianisme, comme la seule institution capable de planer au-dessus de toutes les races, de toutes les sociétés et de les unir toutes dans un progrès infini, se fortifia de cette communication plus large avec l'humanité.

Dans le discours qu'il adressa à ses paroissiens et dont nous venons de parler, il leur fait part des enseignements qu'il a rapportés de son voyage. « Les observations que j'ai faites, leur dit-il, m'apprennent qu'il ne faut pas attendre le bonheur des hommes, des révolutions, des changements politiques, des luttes violentes, ni des hommes d'État ou des mesures d'État, en un mot d'aucune modification extérieure de la société ; à des institutions corrompues, succéderont d'autres institutions également corrompues, si ce n'est plus encore, tant que la racine ou le principe de cette corruption vivra dans le cœur des hommes et des nations ; il n'y a de remède que dans le changement moral que le christianisme et la puissance divine qui l'accompagne peuvent seuls opérer. »

Mais le christianisme, on le sait déjà, était aux yeux de Channing tout autre chose qu'une pratique de dévotion, ou un cercle étroit dans lequel serait enfermé l'esprit humain ; pour lui, la religion était comme le soleil, dont les rayons bienfaisants pénètrent partout, et partout communiquent la force et

Digitized by Google

la vie. Elle lui paraissait constituer l'essence même de notre âme, et lui être aussi nécessaire que l'air l'est à la vie du corps ; il étendait l'influence de la religion sur toutes les facultés de l'âme et de l'esprit, qu'elle vivifie et élève.

Channing reconnut avec douleur que cette religion toute-puissante pour le bien des hommes, et qui seule peut assurer à la société moderne tout à la fois la liberté, la durée et la force, se trouve malheureusement aujourd'hui reléguée dans quelques livres de piété, concentrée dans quelques rites extérieurs, et qu'elle est devenue ainsi le partage presque exclusif du sacerdoce, ou tout au plus l'espérance et la consolation de quelques âmes d'élite. Channing aurait voulu non-seulement que les œuvres philanthropiques, mais que la littérature, que la politique, et même le commerce, fussent guidés et relevés par l'esprit du christianisme ; ce fut pour populariser cette pensée qu'il publia, dans l'*Examinateur chrétien*, une série d'articles sur Fénelon, sur Milton, sur Napoléon Bonaparte, sur l'importance d'une littérature nationale, et qu'il se rendit de plus en plus aux invitations qui lui étaient adressées, pour prêcher des sermons à l'occasion de certains événements politiques, de l'ordination de pasteurs unitairiens, et de l'inauguration d'églises ou d'écoles. On comprendra mieux la nature et la portée de ces sermons, si nous recherchons quels

Digitized by Google

étaient, aux yeux de Channing, le grand but du ministère religieux et le vrai caractère du ministre.

Non-seulement Channing repoussait, comme tous les dissidents, la doctrine de la transmission du Saint-Esprit par le rite de l'ordination, mais il déplorait tout ce qui pouvait donner au ministre un rôle officiel dans la société moderne. Il accusait non-seulement l'orgueil du prêtre, mais aussi la paresse et l'indifférence du laïque, qui poussent, pour ainsi dire, le prêtre à prétendre au monopole des connaissances religieuses. L'effet, disait-il, de cette faiblesse, c'est non-seulement de donner à la religion un caractère ascétique, monastique et professionnel, mais aussi de placer le ministre en dehors de la vie ordinaire et d'en faire un objet de superstition. Channing comprenait trop bien que tant que la vie spirituelle serait aussi faible qu'elle l'est dans la société, que tant qu'il y aurait aussi peu d'hommes pénétrés de la grandeur des choses éternelles, et capables de s'élever par eux-mêmes au-dessus des intérêts matériels, il serait nécessaire de choisir des instituteurs religieux et de les mettre à part, en quelque sorte, pour offrir aux hommes un guide céleste et un saint exemple. Mais Channing voulait que le ministre ne dût son influence qu'à sa seule supériorité morale. Il poussait ce sentiment si loin, qu'il lui répugnait d'adopter le titre de Révérend, qui se donne aux pasteurs en Angleterre

Digitized by Google

et en Amérique. C'est là aussi l'explication de ce qui, au premier abord, pourrait paraître ou de l'orgueil, ou une prétention d'originalité, dans plusieurs des écrits de Channing, quand il répète si souvent qu'il parle en son propre nom, qu'il ne représente aucun parti, que lui seul est responsable des opinions qu'on va entendre. Il craignait d'imposer sa pensée ; il respectait tellement la liberté individuelle de chaque âme, qu'il répétait souvent à son troupeau : « Je m'offre, il est vrai, pour être votre ami, votre guide spirituel ; mais Dieu vous a donné de meilleurs aides que moi. Je ne suis qu'un secours, et c'est surtout en vous-mêmes qu'il faut puiser. Il faut que chaque âme opère elle-même son salut. » Fidèle à cette pensée, il ne cessait d'inviter ses paroissiens à lui faire part des idées qui pourraient leur venir, soit sur la doctrine, soit sur les réformes utiles à apporter au culte. Il aurait voulu voir surtout des laïques d'un esprit philosophique se réunir pour discuter avec intelligence le christianisme. « Je désirerais, dit-il, dans une de ses lettres, qu'un penseur, qui ne serait pas du clergé, ouvrît un cours où il traiterait du christianisme, tout comme il traiterait de la philosophie de Platon ou d'Aristote. N'y a-t-il donc pas moyen, répétait-il souvent, d'enlever ce monopole aux mains des ministres, de faire sentir aux esprits élevés que le christianisme leur appartient aussi bien qu'aux prê-

Digitized by Google

tres, et que c'est une honte pour eux d'emprunter au dehors, à d'autres hommes, toutes leurs idées sur la religion? Pourquoi les savants ne s'intéresseraient-ils pas à l'étude du christianisme, aussi bien qu'à l'étude des autres systèmes? »

Mais plus Channing refusait aux ministres une influence et un rôle mystérieux, plus son idéal du pasteur chrétien s'élevait. Il faut, écrivait-il à ce sujet, que le ministre ait un esprit héroïque, et que la hauteur habituelle de sa pensée rayonne sur toute sa vie. Il faut qu'il soit tellement pénétré de la beauté infinie de la vertu, qu'il puisse en parler, non avec une sentimentalité doucereuse, non avec des phrases vagues, mais avec l'énergie d'une croyance profonde; il faut qu'il nourrisse en lui la conscience de l'amour que Dieu porte à tout homme, qu'il soit convaincu de la capacité infinie de l'âme humaine pour le bien comme pour la science. Quant à l'éloquence de la chaire, elle devait être le résultat d'une vie passée à méditer sur la perfection spirituelle, le débordement d'une âme possédée d'un amour immense, d'un sentiment intime de la présence de Dieu, et d'une foi puissante en la destinée infinie de l'homme. Ce que Channing demândait surtout, c'était un oubli complet de soi-même. « Oh! quelle n'est pas, s'écriait-il, la petitesse de celui qui, chargé de parler à des êtres immortels au nom de Dieu, s'abaisse jusqu'à avoir

Digitized by Google

des préoccupations personnelles ! Le ministre doit faire de la chaire un autel, sur lequel il s'offre en sacrifice vivant, pur et sans tache. »

Quoique empêché par des maladies fréquentes de monter souvent en chaire, Channing ne se résigna pas sans de grands efforts à un silence qui, du reste, ne fut jamais complet. A ses yeux, exercer le saint ministère était le plus glorieux des priviléges. L'éloquence chrétienne lui semblait devoir surpasser tout ce que l'antiquité nous a laissé de plus sublime, et il s'y dévouait comme au grand but de sa vie. La vérité, la sincérité étaient cependant les caractères distinctifs de sa prédication. Donnant un jour des conseils à un jeune pasteur, il lui dit : « Surtout ne faites pas un seul geste, ne dites pas un seul mot que vous ne sentiez ; soyez *vrai* avant tout, même au risque de paraître froid. »

La profondeur de la piété de Channing et la tendresse de son âme communiquaient à sa voix un charme qui paraît lui avoir été tout particulier ; mais ceux qui nous en parlent ajoutent que la séduction de cette voix s'oubliait au bout de quelques moments, tant l'éloquence intime des choses s'emparait vite des âmes.

Un peu réservé et timide dans la conversation, Channing semblait se retrouver tout entier dans la chaire. Là, non-seulement il exprimait sans contrainte

Digitized by Google

ses aspirations, sa foi, son amour pour ses fidèles; c'était là aussi que son âme aimait à épancher ses douleurs et ses joies, là qu'il essayait avec une naïveté touchante, et sans amour-propre, de faire profiter son troupeau des leçons que lui apportaient les événements, des consolations que Dieu et son propre cœur lui donnaient. Aussi, lorsque nous lisons ses nombreux discours, tous si pleins de tendresse, de vérité, si exempts d'affectation, où se reflètent si souvent les événements et les émotions du temps, tous d'une clarté, d'un bon sens et d'une fermeté de raisonnement si rares, comprenons-nous sans peine l'influence qu'ils ont exercée sur ceux qui les écoutaient, et qu'ils exercent encore sur ceux qui les lisent. C'est, sans doute, à cet entraînement de l'orateur et à la chaleur de son improvisation qu'il faut attribuer la lassitude et les insomnies dont souffrait Channing après chaque prédication. En vain cherchait-il le silence et le repos, pendant l'été, dans sa retraite près de Newport; une faiblesse extrême suivait chaque nouvel effort, et le réduisait à ne pouvoir plus remplir sa mission que par la pensée et par la plume, heureux encore quand cette ressource lui était laissée.

Privé d'exercer son ministère par la prédication et même de continuer ses visites aux pauvres, Channing s'en consolait en attirant autour de lui ceux qui avaient à cœur l'élevation de la classe ouvrière, et,

Digitized by Google

les réunissant chaque semaine dans son salon, il étudiait avec eux toutes les causes, physiques ou morales, qui agissent sur la classe indigente.

Dans cette société il aimait surtout à retrouver les révérends docteurs Tuckerman et Follen, deux amis qui lui étaient également chers, et dont l'affection était, disait-il, un des plus grands biens de sa vie. Follen était Allemand de naissance; le libéralisme de ses opinions politiques et son intimité avec Sand, l'assassin de Kotzebue, contribuèrent à le rendre suspect aux yeux du gouvernement prussien; après avoir en vain cherché un refuge en Suisse contre les rigueurs de la Sainte-Alliance, il traversa la France avec le passe-port d'un ami, et s'embarqua, le 24 novembre 1824, sur le *Cadmus* pour New-York. Le général La Fayette, qui était alors en Amérique, et de qui il était connu, lui fit un accueil plein de bienveillance et le recommanda à ses amis. Follen apportait dans sa nouvelle patrie, non-seulement un grand savoir, surtout comme légiste, mais aussi un cœur des plus élevés et une foi dans la liberté et le progrès qui étaient faits pour toucher Channing. Il apprit l'anglais assez correctement pour pouvoir faire des cours de littérature allemande et de droit civil au collége de Harward. Plus tard, poussé par des sentiments de piété, et entraîné surtout par son admiration pour Channing, il se livra à l'étude de la théolo-

Digitized by Google

gie, sous la direction de son ami, et finit par entrer dans les Ordres. Son journal, publié après sa mort par sa femme, nous apprend de quels hauts sujets on s'entretenait constamment dans le cercle intime de Channing.

Mais ce fut surtout dans le docteur Tuckerman que Channing trouva un puissant auxiliaire pour sa grande œuvre de moralisation des classes indigentes. Tuckerman était un des amis les plus anciens et les plus intimes de Channing; son amour pour les pauvres et ses connaissances spéciales sur tout ce qui les touchait rendaient sa coopération très-précieuse.

Après avoir étudié ensemble au collége de Harward, les deux amis vécurent en frères pendant plus de quarante-sept ans, se communiquant leurs pensées, leurs sentiments, s'avertissant réciproquement sur leurs défauts, et s'encourageant l'un l'autre dans leur mission de dévouement. A son entrée au collége, Tuckerman, qui était d'une humeur gaie et sociable, se laissa entraîner par des plaisirs et par des amis qui n'étaient pas ceux de Channing; mais cédant peu à peu à l'influence de sa mère, femme pieuse et tendre, il prit goût aux choses sérieuses, et finit par entrer dans le ministère. Établi d'abord à la campagne, son caractère ardent et énergique ne trouva pas dans cette retraite un aliment suffisant à son activité, et il vint à Boston pour se donner tout entier aux pauvres,

Digitized by Google

et surtout à cette classe que le vice ou la misère condamne à une triste dégradation. Son dévouement fut bientôt récompensé par l'influence qu'il acquit auprès de ces infortunés. « Au commencement, ce fut en tremblant, nous dit Channing, qu'il pénétra chez eux, pour leur exprimer son amitié et sa sympathie; mais la brebis reconnut bientôt la voix du pasteur, et le pauvre sentit instinctivement le lien d'affection qui devait exister entre eux. Tuckerman avait aimé les pauvres avant de les connaître, alors que l'imagination seule lui avait révélé leurs souffrances; mais dès qu'il se trouva en rapport avec eux, sa sympathie fut si profonde, qu'on aurait dit qu'une nouvelle source intarissable d'amour venait de s'ouvrir en lui. Jamais favori de la fortune ne s'est montré plus empressé à paraître devant les grands du monde, que Tuckerman ne l'était pour visiter la misère dans les plus sombres réduits de Boston. Un de ses éléments de succès dans sa mission, nous dit encore Channing, c'est qu'il cherchait toujours quelque chose à aimer dans ceux à qui il s'adressait. Il saisissait avec joie le moindre indice de vertu qui pouvait encore rester dans une âme déchue; arrivait-il à toucher une seule corde d'affection, à éveiller un seul tendre souvenir, une seule émotion de honte ou de regret pour le passé, il s'en réjouissait et prenait courage, comme le médecin qui, penché sur le corps d'un noyé, écoute avec

Digitized by Google

anxiété pour saisir la plus faible pulsation. » M. de Tocqueville, qu'une pensée philanthropique avait conduit en Amérique, nous a aussi donné de touchants détails sur le D. Tuckerman dont il appréciait vivement le saint enthousiasme, « J'ai connu très-particulièrement, nous écrit-il dans la même lettre que « j'ai déjà citée, la famille Tuckerman dont vous parlez si bien; M. Tuckerman s'intéressait vivement à « la question des prisons, qui m'occupait beaucoup « alors. Cela nous rapprocha ; ce qu'il y avait de touchant et d'attirant dans cet homme admirable me « retint. Nous nous vîmes souvent. Ce que je trouvais « de particulièrement aimable en lui, c'était moins « le bien immense qu'il faisait et la peine qu'il se « donnait pour le faire, que le plaisir qu'il éprouvait « dans cette sainte occupation et l'espèce de joie « naïve avec laquelle il peignait le bonheur qu'elle « lui procurait. Je me rappelle lui avoir entendu dire: « Si Dieu voulait me laisser près de la rue... (c'était « le quartier le plus pauvre de Boston) et me permettre de continuer d'y passer une partie de mes jour- « nées, je ne lui demanderais pas d'autre grâce, et « je me trouverais parfaitement heureux dans ce « monde. »

On peut deviner avec quel enthousiasme Tuckerman, dans les conférences dont nous venons de parler, s'associa au désir de Channing d'organiser une

Digitized by Google

mission consacrée exclusivement aux besoins des pauvres, qui devait non-seulement les éclairer, les consoler et leur porter des secours, mais qui aurait aussi pour but d'approfondir ces nombreuses et difficiles questions sociales, telles que l'influence du crédit, des monts-de-piété et des lois pénales sur la condition des pauvres, et de chercher les moyens de pourvoir à leur éducation, à leur logement et à leur bien-être. Tuckerman fut l'âme de cette œuvre; les rapports où il consigna plus tard le résultat de ses expériences, et qui devinrent célèbres jusqu'en Angleterre, contenaient un récit instructif et attendrissant des tentations, des dangers moraux et des souffrances de la classe indigente.

Channing engageait aussi ses amis à étudier l'état des prisons, à rechercher les moyens par lesquels on exercerait une influence bienfaisante sur le criminel, et comment on pourrait venir en aide aux malheureux détenus pour dettes. Le vice de l'ivrognerie, si terrible dans les pays septentrionaux, attirait également leur plus sérieuse attention. Il en était de même de tout projet ayant pour but de protéger et de garantir ceux que leur genre de travail expose à des influences contraires à la religion et aux bonnes mœurs.

L'intérêt, la pitié profonde qu'inspiraient à Channing les criminels condamnés, et son désir de coopérer à leur moralisation, s'expriment vivement dans

Digitized by Google

les lettres qu'il adressait alors sur ce sujet à mademoiselle Roscoe, fille du philanthrope anglais qui s'était dévoué à la réforme du système pénitentiaire. Il dit dans une de ces lettres :

« La compassion que m'inspire le criminel fait taire en moi tout sentiment de colère. Lorsque je réfléchis jusqu'à quel point toutes les parties de la société sont solidaires, comment elles réagissent les unes sur les autres, combien les classes pauvres dépendent des classes élevées, dont elles gagnent trop souvent les vices par contagion, et quelle grande part de responsabilité dans chaque crime revient à la société, qui laisse le coupable exposé à la tentation, sans lui donner la force morale pour s'en défendre, je m'étonne comment on ose parler de vengeance, et de vengeance seule, contre le criminel. Les châtiments sont en rapport avec l'esprit de chaque siècle et ils s'adoucissent avec les mœurs. Dans un âge de fer, ils sont cruels; à mesure qu'on comprendra et qu'on sentira mieux l'esprit du christianisme, la punition deviendra un instrument de réforme. Je me réjouis que votre père ait provoqué cette discussion, et je ne doute pas que, quand même on ne serait pas toujours de son avis sur ce qu'il y a à faire, il n'y ait bien des personnes à qui il fera sentir qu'elles ont une nature commune avec le criminel, et qu'elles doivent travailler à le réformer. »

Digitized by Google

En 1828, il écrit encore à la même personne : « La législation peut-elle beaucoup pour la réforme des coupables ? La puissance du gouvernement, en ceci comme dans toutes choses, n'a-t-elle pas été exagérée ? Les associations peuvent-elles également faire beaucoup ? N'est-ce pas par l'intérêt affectueux que lui témoigne en particulier un simple individu, et non par des actes officiels, que le coupable pourra être amené à sentir ce qu'il est, et surtout ce qu'il peut devenir ? D'après ces réflexions, le grand but de la prison serait de mettre les prisonniers sous l'influence d'hommes vertueux et éclairés ; et jusqu'à ce que de tels hommes se montrent, qui, au lieu d'agir dans des associations, se mettront personnellement en rapport avec le prisonnier, comment attendre sa réformation ? Il faut que le prisonnier s'aperçoive qu'il inspire de l'intérêt ; il faut qu'il sente que sa nature est encore respectée, et qu'il y a des hommes qui ont encore pour lui de bonnes espérances ; sans cela, le principe rédempteur ne sera pas éveillé en lui. Je ne doute pas que nous n'arrivions un jour à ce résultat ; la séparation qui existe entre le monde et le criminel n'est pas, comme nous sommes portés à le croire, un reste des temps barbares ; mais elle fait partie d'un système barbare qui existe aujourd'hui, et qui disparaîtra à mesure que la lumière de la vérité et de la vertu chrétiennes pénétrera l'obscurité qui nous couvre encore. »

Digitized by Google

« Si vous n'avez pas déjà visité ce pénitentiaire, écrit Channing, en 1832, de Philadelphie, à son ami Tuckerman, je le recommande à votre attention; j'y suis allé, il y a quelques jours, et j'en regarde le système comme fort supérieur à ce qu'on a fait jusqu'ici. Le pouvoir discrétionnaire du châtiment, confié au gouverneur de la prison dans le système d'Auburn, système que je redoute et que je déteste, n'est point nécessaire ici, où le seul châtiment même qu'on emploie, c'est de priver quelquefois le coupable d'un repas. J'ai causé avec les prisonniers aussi longtemps que mes forces me l'ont permis, afin d'apprendre quelle est l'influence du système cellulaire sur l'intelligence et sur le caractère; les craintes que j'avais de l'hébêtement qui pouvait résulter de ce système me paraissent sans fondement. Je vais m'informer auprès des médecins sur ce point. La seule mauvaise influence dont je me sois aperçu venait des écrits et des prédications religieuses. Deux des prisonniers que j'ai vus m'ont paru tout à fait abasourdis de ce qu'ils avaient entendu dire à un prédicateur sur l'impossibilité pour le pécheur de changer l'état de son cœur. Mon grand désir a toujours été de mettre les prisonniers en rapport avec des personnes pieuses et intelligentes; chaque criminel serait confié aux soins de deux de ces personnes. Mais quand je réfléchis entre quelles mains ce soin tomberait, je tremble; cepen-

Digitized by Google

dant le bien l'emporterait, parce que les sympathies de la nature humaine sont encore plus fortes que les systèmes théologiques. »

Mais quelle que fût la commisération de Channing pour ceux que le vice ou la misère entraîne au crime dans nos grandes villes, il n'oubliait pas qu'ils ne sont qu'une faible partie du grand corps social; que s'il est du devoir de tout chrétien de travailler à réformer le criminel et d'aider les malheureux, ce n'en est pas un moindre de venir au secours moral et intellectuel de cette grande population des travailleurs, où la classe indigente se recrute de tous ceux que des principes et des goûts élevés ne fortifient pas contre l'entraînement des passions ou contre les habitudes d'imprévoyance.

La classe ouvrière, comme le témoignent les divers écrits que lui adressa Channing, occupait vivement ses pensées. Ses discours sur *la Culture de soi-même*, sur *l'Élévation de la classe ouvrière*, sur *la Tempérance*, et d'autres encore, tous si pleins d'idées justes et pratiques, montrent combien il avait réfléchi sérieusement aux besoins de cette classe jusque dans les plus petits détails, et avec quelle ardeur il cherchait tous les moyens de l'aider dans le perfectionnement spirituel.

De toutes les classes de la société, ce fut la classe ouvrière qui parut exciter chez Channing à la fois le

Digitized by Google

plus d'espérance et le plus de sympathie. D'autres ont pu écrire des pages plus sublimes, ou prononcer des sermons plus éloquents, ou montrer une plus profonde science théologique ; mais aucun n'a écrit ni parlé à l'ouvrier comme l'a fait Channing. Ce fut là véritablement son œuvre de génie ; ce fut lui qui le premier adressa à la nombreuse classe des travailleurs ces conseils si bienveillants, ces incitations si puissantes au progrès, ces assurances si consolantes de leur avenir moral et intellectuel, ces hautes vérités sur la nature spirituelle et immortelle de tous les hommes. Prenez, par exemple, le discours de *la Culture de soi-même*, adressé par Channing aux artisans de Boston. Avec quelle bonté il tend, pour ainsi dire, la main à l'ouvrier pour l'aider à monter patiemment avec lui tous les degrés de la culture morale à laquelle il peut et doit atteindre ! quelle forte et heureuse impression laissent dans l'âme ces paroles à la fois si simples et si belles ! Ce ne sont pas des phrases vagues, de vaines adulations, des idées mystiques, fruits de l'imagination ; Channing ne leur donne pas un conseil qu'il ne l'ait mûrement étudié ; jamais il ne fait briller à leurs yeux une seule espérance qui ne puisse se réaliser. Il parvient même à enlever au travail tout ce qu'il a de pénible ou d'humiliant, pour en faire une source de bonheur et un moyen de perfectionnement.

Digitized by Google

Mais tout en honorant le travail, Channing n'en déplorait pas moins sa répartition si inégale dans les sociétés modernes. Son rêve, c'était l'union du labeur, même le plus dur, avec l'éducation et le goût des choses intellectuelles, et il accueillait chaque nouvelle découverte scientifique ou économique comme un pas vers la réalisation de ce rêve; il eût voulu qu'aucun homme ne fût accablé par le labeur manuel et que les découvertes scientifiques tendissent à diminuer de plus en plus les heures consacrées au travail des mains, afin de laisser à l'ouvrier plus de temps pour cultiver son intelligence et pour jouir de la vie des affections.

Il ne s'arrêta pas à des discours et à des conseils bienveillants; il voulut connaître et aider toutes les institutions ayant pour but de donner à l'ouvrier le sentiment de sa dignité personnelle. « Je suis un niveleur, disait-il; mais je voudrais accomplir ma mission en élevant ceux qui sont au dernier rang, en tirant les classes laborieuses de leur abaissement. Toutes les institutions sociales sont défectueuses, quand elles ne tendent pas à élever les dernières classes, par l'intelligence et le sentiment, au niveau des classes supérieures. »

Channing aida donc de sa coopération, de ses conseils et de sa bourse, les efforts que firent divers hommes excellents pour réunir les ouvriers dans des

Digitized by Google

sociétés littéraires, où ils devaient trouver des livres, des journaux, et de plus un enseignement oral. Mais ce qu'il avait surtout à cœur, c'était de former une association qui aurait la religion chrétienne pour base et pour lien. Il voyait avec douleur que, dans cette classe qui a tant besoin de fortes croyances spirituelles pour combattre ce qu'il y a de dégradant dans le travail exclusivement mécanique, il ne se trouvait que peu d'hommes qui ne fussent pas non-seulement mécréants, mais athées.

De là, son désir de fonder un collége, dont le but serait de préparer de jeunes ministres capables de comprendre l'esprit des ouvriers, et de leur faire connaître l'Évangile dans ce qu'il a surtout de consolant et d'ennoblissant. Il aurait voulu qu'on y étudiât les besoins moraux et intellectuels des classes ouvrières et les dangers auxquels elles sont exposées, par suite des circonstances toutes particulières qui tiennent à leur condition, à leurs occupations ou aux mœurs du pays. Channing avait même le projet de fonder une église qui fût à l'usage exclusif des ouvriers, et où la prédication eût un caractère particulier; mais sa santé ne le lui permit pas; toutefois, les nombreux discours qu'il leur avait déjà faits furent si bien appréciés par eux, qu'ils en sollicitèrent instamment la publication. Les ouvriers mêmes d'Angleterre reçurent avec reconnaissance ces conseils

Digitized by Google

qui avaient été adressés à leurs frères d'Amérique, et l'association des mécaniciens de Slaithwaite, en Angleterre, lui envoya une lettre de remercîments, dont il fut touché à un tel point, qu'il répéta plusieurs fois, en la lisant, le regard plein de joie : Voilà qui est un honneur, un grand honneur. C'est là, disait-il dans une circonstance semblable, toute la renommée, toute la gloire que je désire, et je suis au comble de mes vœux quand un pauvre jardinier, un quaker vivant loin du monde, vient à moi pour me dire que j'ai trouvé le chemin de son cœur. »

Déjà l'Amérique, de même que tous les pays où le protestantisme a posé comme principe l'étude de la Bible par chaque fidèle, possédait de nombreuses écoles primaires ; mais ces écoles étaient loin d'avoir atteint le degré de perfection qu'elles prirent dans la suite sous la direction éclairée de M. Mann ; et l'esprit public se préoccupant vivement de leur réforme et de leur extension, plusieurs personnes, entraînées par leur zèle, demandèrent que des institutions fussent fondées, où le pauvre recevrait une éducation à l'égal du riche. A ceci Channing faisait cette réponse remarquable : « Il serait injuste d'obliger une classe de la société à soutenir les enfants d'une autre classe ; les riches s'en plaindraient à bon droit. On ne peut enlever à un homme par l'impôt que ce qui est indispensable à la sécurité et aux nécessités publiques.

Digitized by Google

De ce que nos écoles communales sont défrayées par des taxes prélevées sur les riches on conclut qu'on peut bien encore les imposer pour la fondation de nouveaux établissements d'instruction supérieure destinés aux classes pauvres. Mais on ne réfléchit pas que nos écoles communales sont établies dans un but de sûreté et d'ordre publics, et non directement pour perfectionner l'individu. Ce n'est pas par respect de la nature humaine, ce n'est pas par bienveillance pour les individus que ces écoles ont été fondées ; c'est pour assurer l'obéissance aux lois et pour prévenir dans la jeunesse des mœurs funestes à la paix et à la sûreté publiques. Tout homme, même le riche, a un intérêt à ces écoles, quoiqu'il n'ait point d'enfants ; ses droits sont mieux respectés, et les fins de la société politique sont mieux assurées, lorsque l'instruction première est départie à tous les membres de la communauté; mais ce n'est pas pour un intérêt politique qu'on doit donner au peuple une éducation plus élevée, et que les sciences et le goût des arts doivent être répandus parmi toutes les classes. Le philanthrope désire l'élévation des masses, non pour la grandeur de l'État, mais pour le bien de ses semblables ; ce n'est pas parce qu'ils sont des citoyens, mais parce qu'ils sont des hommes, qu'il voudrait donner au peuple une culture plus élevée. C'est même une question, si une communauté qui ferait

Digitized by Google

de l'élévation intellectuelle du peuple son but principal en deviendrait plus riche. Elle aurait peut-être à sacrifier des intérêts matériels à cette élévation de tous ses membres. Nous ne pouvons donc pas obliger le riche à fonder et à maintenir des institutions coûteuses pour l'éducation universelle sous prétexte de l'intérêt de l'État. Le principe qui justifie la levée d'impôts pour défrayer nos écoles communales ne s'applique pas à des institutions qui cherchent quelque chose de plus noble que le bien politique. »

Le raisonnement de Channing a, au premier abord, quelque chose qui étonne, qui choque même ; on a de la peine à comprendre comment, avec son ardent désir d'élever toutes les classes en intelligence, il a pu tracer aussi sévèrement la ligne qui sépare la politique de la philanthropie privée. Ce n'est qu'après un moment de réflexion que l'on saisit sa pensée, et que l'on s'aperçoit aussi que c'était précisément ce zèle pour la grandeur morale des classes moins aisées qui lui faisait rejeter, comme pleine de danger pour leur dignité et leur liberté, une telle proposition ; car, en supposant qu'elle pût être mise en pratique, on enlèverait par là au pauvre, et plus encore à l'ouvrier, toute indépendance, et l'on éteindrait en lui ce vif intérêt pour l'avancement de ses enfants, qui est le résultat des sacrifices qu'il s'impose pour leur assurer une éducation supérieure.

Digitized by Google

Channing, dans sa théorie sociale, sépare très-nettement les rôles de l'État et de la société. Le devoir du premier est, à ses yeux, de veiller impartialement aux droits de tous les citoyens, à ces droits qui sont inhérents à tous les hommes, au plus riche comme au plus pauvre ; en un mot, l'attribut principal de l'État, c'est la justice. A la société, ou plutôt aux individus qui la composent, est dévolu le rôle le plus actif de la philanthropie et de la charité, en prenant ce mot, comme il le faisait, dans son sens le plus large, le plus intelligent, le plus chrétien. Il protégeait ainsi la liberté individuelle ; car ce qu'il redoutait le plus au monde, c'était d'y porter atteinte. Il pensait que la société n'existe que pour mieux assurer le droit et la liberté de l'individu, qu'elle manque à sa mission et commet une véritable usurpation, dès qu'elle s'attribue un droit qui n'est pas strictement et rigoureusement indispensable pour cette protection.

Channing n'était pas indifférent aux souffrances dont l'homme paye trop souvent ce don précieux de la liberté ; lutte ardente des intérêts, incertitude des existences, maux causés par l'imprévoyance et l'entraînement des passions, il n'ignorait aucune de ces misères ; mais il n'y voyait que l'effet de la responsabilité inséparable de l'idée de liberté ; et c'était dans la pratique et le plus grand développement

Digitized by Google

de la liberté elle-même, et non dans sa suppression, fût-ce même au profit d'un gouvernement paternel, qu'il cherchait le remède à tous ces maux. Mais si Channing entourait d'un respect si vrai le droit et la liberté de l'individu, soit vis-à-vis de l'État, soit vis-à-vis de la grande société humaine, il étendait aussi en proportion ses devoirs ; s'il ôtait des mains de l'État toute action philanthropique, c'était pour l'imposer de la manière la plus solennelle aux individus, et il ne cessait d'écrire et de prêcher que si, par paresse ou indifférence, ils négligeaient ces devoirs ou s'en remettaient aux soins de l'État, le moment d'un grand cataclysme social ne se ferait pas longtemps attendre.

Channing pensait avec raison que toute institution qui aurait un caractère purement philanthropique, serait moins bien administrée par l'État que par les individus ; il redoutait aussi extrêmement les effets moraux et politiques d'une pareille immixtion de l'État.

« Mettez, disait-il dans l'écrit que nous venons de citer, à la disposition du gouvernement la richesse du pays, dans l'intention de pourvoir à une éducation supérieure et égale pour toutes les classes, à quels misérables intérêts de politique et de parti, à quels usages corrupteurs une telle puissance ne servirait-elle pas ? Une des plus mauvaises doctrines du

Digitized by Google

jour, poursuit-il, c'est que le gouvernement doit régénérer la société et élever l'individu à sa véritable dignité. La vérité, c'est que le gouvernement est institué pour permettre aux hommes de vivre en société et de faire des efforts communs, tant pour le bien général que pour le bien individuel ; mais le progrès social dépend de l'essor qui est dans le cœur de chacun de nous, et non de l'action de l'État. On peut comparer le gouvernement aux fondements et aux murs d'une fabrique, qui entourent et protégent les forces motrices, mais qui ne sont pas eux-mêmes ces forces. Il ne faut pas qu'un peuple s'en remette à son gouvernement ; il faut qu'il se fie à sa propre énergie. Un despote peut donner l'enseignement, mais non l'éducation ; il peut instruire un peuple, il ne saurait l'élever. »

Channing aurait donc voulu que ce fût l'ouvrier qui prît l'initiative de cette grande œuvre, et qu'il donnât un gage de sa sincérité en cherchant à établir à ses propres frais des institutions d'éducation supérieures à celles qui existaient déjà dans les communes. De pareilles institutions se trouveraient alors en harmonie avec ses besoins et uniraient le travail manuel à la culture intellectuelle. Un tel effort de la part de l'ouvrier ne manquerait pas d'exciter une généreuse sympathie dans le cœur des riches. Ces institutions seraient aussi mille fois mieux surveillées et admi-

Digitized by Google

nistrées, elles auraient plus de vie que si elles étaient à la charge de l'État.

Cette question de l'éducation occupa constamment la pensée de Channing. Ecoles normales, écoles agricoles, écoles industrielles, réforme même des colléges et de l'Université, où il eût voulu introduire une éducation d'un caractère plus large et plus philosophique, tout fut l'objet de l'étude de cet esprit si intrépide dans la poursuite du bien. Nous devons en grande partie à son vif intérêt pour ces institutions un volume de ses sermons, qu'il publia afin de se procurer l'argent nécessaire pour aider à établir une école d'agriculture.

En 1830, obligé par l'épuisement de ses forces de s'éloigner de nouveau de Boston, Channing alla chercher dans le doux climat des Antilles un abri contre les rigueurs de l'hiver. Là encore, nous le trouvons préoccupé des grandes questions d'organisation sociale.

« Je n'ai pas vu un seul pauvre ici, écrit-il à son ami Tuckerman; l'esclavage et le paupérisme ne peuvent coexister. J'ai pensé qu'à ce point de vue, l'esclavage favorise le système social d'Owen; car tous deux ont des traits qui se ressemblent. Les esclaves sont nourris d'un fonds commun, ils travaillent sur une terre commune, leurs tâches leurs sont assignées par un surintendant. Les différences entre les

Digitized by Google

deux systèmes sont : premièrement, que chez Owen la surintendance est aux mains d'un comité, tandis qu'ici elle appartient au maître ; en second lieu, dans le système d'Owen tous les membres de la communauté ont une part égale, tandis qu'ici c'est le maître qui s'empare de tout. Les maux de l'esclavage sont infinis, et cependant tel est l'effet d'un travail en commun et d'un fonds commun, que la forte population de cette petite île de 25,000 âmes, sur une surface de 28 milles de long et de 6 de large, est nourrie et vêtue suffisamment pour les besoins de la santé. Ce système, tout mauvais qu'il est, exclut l'indigence ; les orphelins, les vieillards, les infirmes, qui doivent avec les enfants former un tiers de la population, sont aussi bien soignés que ceux qui travaillent.

« Je n'approuve pas les moyens qu'emploie Owen ; mais son but, qui est d'assurer le bien-être à tous les hommes au moyen d'un travail modéré, est fort à désirer. Il voudrait y arriver en absorbant la personne individuelle dans la communauté ; tandis que, de mon côté, je travaillerais au même but, en donnant plus d'importance à l'individu, en agrandissant ses capacités morales et intellectuelles. J'ai de moins en moins confiance dans les systèmes artificiels, et je n'ai guère d'espérance que dans l'extension des lumières, que dans l'énergie, le désintéres-

Digitized by Google

sement, la sympathie et la tolérance qui peu à peu gouverneront les masses.

« C'est pourquoi je vous regarde comme un laboureur très-utile dans la vigne ; continuez toujours, soyez fort de corps et d'âme, et prospérez. Vous me demanderez maintenant ce que j'ai fait. J'ai fait peu de chose, quoique je n'aie pas été paresseux. Ma pensée s'occupe sans cesse de l'état actuel du monde. Je sens qu'une ère nouvelle va s'ouvrir devant nous, ou que quelque grand développement de ce qui est aujourd'hui est proche; je ne puis en douter. Je voudrais pouvoir aider les hommes à comprendre le siècle actuel, afin qu'ils puissent coopérer avec ce qu'il a de bonnes influences et résister à ce qu'il a de mauvais; mais c'est un travail immense. »

L'individu, la société et le gouvernement étaient, on le voit, trois choses distinctes dans la pensée de Channing. Au lieu de subordonner l'individu à l'État, à la société et au gouvernement, il faisait de l'individu le centre de tout l'édifice social. Perfectionner l'individu, c'est-à-dire l'âme humaine, lui assurer le plus grand développement de ses facultés, c'était là, aux yeux de Channing, la fin supérieure de toute organisation sociale.

S'il veillait avec jalousie sur la liberté individuelle, ce n'était assurément pas pour nourrir ni la licence, ni l'orgueil, ni l'égoïsme; c'était, au contraire, pour

Digitized by Google

développer dans chacun le sentiment de la sainte mission donnée à l'homme et au chrétien, de respecter et d'aimer le prochain, et de travailler avec ardeur à son progrès personnel et à celui de ses frères. En remettant à la conscience de chaque homme l'accomplissement des devoirs que nous impose le christianisme envers nos semblables, et qui sont la seule garantie de toute durée et de toute grandeur dans un État, il assurait à la distribution de la charité ces soins éclairés qui sont impossibles à la philanthropie officielle; il empêchait que la charité fût séparée de cet esprit de progrès toujours ingénieux à s'adapter aux nécessités nouvelles, et aussi de cet esprit d'amour qui est au simple devoir ce que le beau est au vrai.

Digitized by Google

CHAPITRE IX

L'île de Sainte-Croix.—Lettre de Channing.—Effet que produit sur lui le spectacle de l'esclavage.—Retour à Boston.—Discours adressé à son troupeau sur l'esclavage.—Historique de la question.—État des esprits.—Garrison fonde le journal *le Libérateur*.—La Société de l'abolition.—Position isolée de Channing.—Il publie un écrit sur l'esclavage.—Exaspération des partis.—Persécution des abolitionnistes.—La liberté de la presse et du droit de réunion menacée en leurs personnes.—Channing se rallie à eux.—Il devient homme politique.—Meeting à Boston ; vues de Channing sur l'affranchissement des esclaves.—Réflexions sur cette question.—Sympathie et amitié de Clarkson pour Channing.

La petite île de Sainte-Croix, où Channing passa plusieurs mois, est une de celles que conserve encore la couronne du Danemark. Son climat et son sol, comme dans les îles avoisinantes, sont surtout propres à la culture de la canne à sucre ; aussi cette île est-elle habitée presque entièrement par des nègres esclaves, et par les agents de quelques propriétaires absents.

Le lecteur n'aura peut-être pas oublié les profondes émotions que ressentit Channing à la vue de l'esclavage, lors de son séjour dans la Virginie. Trente années d'une vie consacrée à répandre la doc-

Digitized by Google

trine de la liberté spirituelle de l'homme et de sa destinée infinie, devaient nécessairement l'avoir rendu plus que jamais sensible à l'outrageante iniquité d'une institution par laquelle l'homme enlève à ses semblables cette liberté que Dieu même, en nous laissant le libre arbitre, a voulu respecter. Aussi l'âme de Channing ne tarda-t-elle pas à se soulever à la vue du triste spectable qui l'entourait. La nature même, dans ces régions si belles et si riantes, semblait à ses yeux recouverte d'un voile épais; et la splendeur de l'inépuisable fertilité de ces îles ne lui parlait que des maux et des crimes de l'esclavage.

Triste et ému, il écrit bientôt à un ami : « Cette île pourrait être un des lieux les plus heureux de la terre, avec son climat délicieux et son sol fertile. Le moment viendra, je l'espère, où ces pays favorisés ne seront point abandonnés à l'oppression et à la sensualité. C'est aujourd'hui dimanche, et en me promenant sur les hauteurs d'où la vue embrasse cette terre et cette mer si resplendissantes, j'ai senti combien les forfaits humains défigurent la création. J'ai senti aussi toute la bonté de la Providence, qui sait mêler le bien avec le mal. En voyant comment les esclaves des diverses plantations jouissaient de leurs loisirs, j'ai éprouvé une grande reconnaissance de l'institution du sabbat. Le spectacle de ce peuple m'émeut profondément; son sort, quoi qu'on en dise,

Digitized by Google

est déplorable. La douceur même du climat lui fait tort. Dans notre pays, l'hiver et des orages fréquents arrêtent les travaux agricoles; mais ici il n'y a point d'hiver, et les orages sont rares, de sorte que le pauvre nègre ne cesse jamais ses labeurs, depuis le commencement jusqu'à la fin de l'année, si ce n'est le dimanche et les jours de fête. Dans cette île, quoique les esclaves soient bien nourris et qu'ils jouissent d'un bien-être plus grand que les laboureurs de beaucoup de pays, leur nombre décroît : preuve certaine qu'il y a quelque mal effroyable dans leur condition; et tout en continuant de croire que les maux qui les affligent sont surtout d'une nature morale, je suis porté à penser que ce travail sans relâche contribue à les détruire. »

Channing passa l'hiver de 1830 et le printemps suivant à Sainte-Croix. Il y vivait au milieu d'une plantation, c'est-à-dire, sur une terre cultivée par des esclaves. Au pied de la terrasse de sa demeure étaient groupées les huttes des nègres. Leur propriétaire, homme de bien, avait fait faillite et hypothéqué ses terres avec ses esclaves qui, habitués à son joug humain, souffraient doublement de l'oppression de l'agent chargé de les diriger. Souvent, le cœur dévoré de rage et d'indignation, ils montaient chez Channing pour lui faire le triste récit des outrages qu'ils subissaient; leur langue, une espèce d'anglais

Digitized by Google

fort défiguré, n'était pas facile à saisir; quelquefois aussi le mensonge et l'exagération se mêlaient à leurs plaintes; mais le plus souvent Channing comprenait avec douleur qu'il n'y avait pour eux ni justice ni humanité, et que tout recours des esclaves au propriétaire contre leur licencieux oppresseur leur était interdit. « Je vis, dit Channing à ce sujet, que la servitude la plus douce peut, par le changement de propriétaires, devenir le plus cruel esclavage. »

Cependant il paraîtrait que la condition des esclaves que voyait Channing n'était point comparativement dure; car, en écrivant à mademoiselle Roscoe, fille du philanthrope anglais, il déclare que les récits des souffrances physiques des nègres esclaves sont exagérées. Il est probable aussi qu'il se souvenait de ceux qu'il avait vus dans la Virginie, où la servitude domestique a souvent un caractère tout particulier de douceur. Il était peut-être heureux pour Channing que l'esclavage se présentât sous cette forme à ses yeux, et que sa pensée pût ainsi se concentrer sur le côté moral de cette institution. Au lieu d'être entraîné par sa sensibilité, il resta calme et tempéré, dans une cause qui devait exciter si fortement les passions et faire trembler les bases mêmes de l'Union.

Il retourna en juin 1831 à Boston, et, selon son usage, il rendit compte aussitôt à son troupeau de ce voyage. Il va sans dire que l'esclavage occupait

Digitized by Google

presque entièrement ses pensées; il en décrivit les malheurs avec des paroles simples et touchantes. « Rien, leur dit-il, ne peut donner une idée des maux de l'esclavage; ces maux sont surtout moraux; mais en agissant sur l'âme ils engendrent aussi des souffrances corporelles terribles. Autant que l'âme humaine peut être détruite, l'esclavage est son destructeur. Il est en guerre avec toutes les facultés et tous les principes élevés de notre nature, il ravale l'homme presqu'au niveau de la brute. L'esclave est regardé comme une propriété, et traité comme tel; il n'a point de droits, il est assujetti à la volonté arbitraire d'un autre et perd toute idée de ce qu'il est ou devrait être. Il n'a plus le sentiment même de sa dégradation; elle semble faire partie de son âme. Il n'a aucune raison pour exercer ses facultés ou pour s'améliorer; car, quoi qu'il fasse, sa position est toujours la même. Il ne travaille pas en vue d'une récompense, mais parce qu'il y est forcé; car, qu'il travaille ou non, il reçoit toujours les mêmes distributions. Sa femme et ses enfants ne dépendent en rien de lui; ils sont pourvus de tout ce qui leur est nécessaire par le maître commun, de sorte que les relations les plus douces et les plus attachantes sont rompues et que le travail n'est animé par aucune des incitations, n'est consolé par aucune des affections qui le rendent chez nous si bienfaisant.

Digitized by Google

« L'avenir pour l'esclave n'est qu'une répétition du passé ; il n'a point d'espérances ; et si à cela vous ajoutez l'ignorance dans laquelle il est élevé, vous comprendrez qu'il s'abandonne à la jouissance du moment, qu'il devienne une créature sensuelle, qu'il continue à être aussi peu prévoyant qu'un enfant, et qu'il se livre aux vices les plus grossiers. Ce sont ces dérèglements joints quelquefois à un travail excessif, qui font décroître la population esclave ; la maladie, la faiblesse, et une vieillesse prématurée lui apportent une somme affreuse de souffrances physiques. Que sous de telles influences le sentiment de la justice s'éteigne, que ceux dont les droits sont à chaque instant violés ne comprennent pas les droits d'autrui, que les esclaves se fassent du mensonge et de la fourberie une habitude, et qu'ils profitent de chaque occasion qui se présente de voler le tyran par qui ils sont volés, tout cela n'est que trop naturel ; de sorte que tous les vices antisociaux s'unissent en eux aux vices sensuels, et ils ne connaissent plus d'autre frein que la peur. Je vous soumets ces remarques, continue Channing, parce que je sens que nous avons à peine l'idée du mal infini attaché à l'esclavage. Je désire ardemment éveiller en vous un sentiment plus vif sur ce sujet ; et je suis persuadé que l'expression claire et décidée d'un tel sentiment, répandue au loin, produirait de grands résultats. »

Digitized by Google

Il sera peut-être utile de jeter, ici, un coup d'œil rapide sur l'historique de cette grande question, et sur l'état des esprits au moment où Channing appelait ainsi l'attention publique sur ce mal.

Lorsque les premiers colons anglais s'établirent dans la belle et fertile Virginie, ce n'était pas tant la misère ou le manque de travail qui les poussaient à s'exiler de la patrie, que la cupidité et la soif du gain. Que ce fussent des compagnies commerciales ou de grands seigneurs qui possédassent ces terres, ils ne pouvaient les exploiter sans une population agricole. Ils appelèrent donc à grands cris des travailleurs ; l'Angleterre leur envoya premièrement ses criminels, puis ses condamnés politiques, qui devinrent ce que l'on pourrait appeler des esclaves à terme ; c'est-à-dire qu'ils étaient forcés de travailler pour des maîtres pendant un certain nombre d'années ; puis, ils devenaient libres, et quelquefois, à leur tour, propriétaires. On comprend que c'étaient là des laboureurs peu faciles et peu commodes. Aussi lorsqu'en 1620, un Virginien acheta un petit nombre de nègres à un capitaine de vaisseau hollandais, sentit-on bientôt que dans cette race patiente et résignée on trouverait non-seulement tous les bras dont on aurait besoin, mais des travailleurs dociles, que leur constitution physique protégerait contre l'influence dévorante du climat. La culture par les noirs se répandit

Digitized by Google

donc rapidement, et quand, en 1776, l'Amérique déclarait si fièrement au monde son indépendance et ses droits, le nombre des esclaves dépassait déjà 500,000.

La Virginie, comme on le sait, joua un grand rôle dans la lutte contre l'Angleterre ; ce fut un de ses fils qui rédigea la célèbre Déclaration ; et, tant par ses richesses que par le talent de ses hommes d'État, elle fut la puissance principale parmi les colonies. Craignant, peut-être, de l'effrayer ou de l'offenser, les législateurs de 1776, au lieu d'inscrire à côté de la déclaration de leurs propres droits la déclaration des droits du nègre, au lieu de prendre des mesures immédiates pour assurer à ceux-ci la liberté, se contentèrent d'une allusion indirecte à l'esclavage et laissèrent la question dans le vague. Ce fut en vain que plusieurs de ces hommes illustres montrèrent, par l'affranchissement de leurs propres esclaves, leurs dispositions personnelles ; le nombre de ces malheureux, dans le Sud, alla toujours en augmentant. Il n'en fut pas de même dans le Nord. Là, on reconnut bientôt le crime de cette institution ; peut-être aussi s'aperçut-on de son inutilité pour le défrichement et la culture de ces pays, surtout pour toute industrie manufacturière ; et on l'abolit peu à peu. Il restait aussi au Sud bien des propriétaires dont la conscience se soulevait contre la servitude des noirs.

Digitized by Google

Comme un premier pas vers leur affranchissement, on imagina de leur créer une nouvelle patrie, et, aidés par les États du Nord, on forma la Société de colonisation qui devait transporter les nègres libres sur les côtes de l'Afrique. Ils y fondèrent un petit État, appelé la République de Liberia. Ce moyen d'abolition, déjà fort lent, parut tout à coup presque illusoire, lorsqu'on s'aperçut que les vides que pouvaient laisser quelques nègres déportés étaient aussitôt remplis par la reproduction des jeunes esclaves, dont le Maryland et la Virginie faisaient un commerce inique; car, là, on élève des nègres, comme ailleurs on élève des animaux, pour les vendre à l'enchère sur les marchés publics.

Bientôt la question de l'esclavage se présenta sous une forme nouvelle et menaçante pour la constitution même des Etats-Unis. Les éleveurs de nègres avaient, on le comprend, les raisons les plus puissantes pour préconiser et étendre l'esclavage; les propriétaires des plantations eux-mêmes sentaient l'inconvénient du voisinage des États libres; et, en 1820, lorsque l'État de Missouri allait être admis dans la Confédération américaine, tous les États du Sud se coalisèrent pour forcer le congrès à le reconnaître comme État à esclaves, malgré certaines difficultés qu'y apportait la constitution fédérale. L'exaspération du Nord fut extrême; cependant, on gardait encore une

Digitized by Google

sorte de respect traditionnel pour la riche et brillante aristocratie du Sud; on se promit d'être plus avisé et plus fort une autre fois. Et lorsque Channing revint de Sainte-Croix à Boston, la pensée toute remplie des maux terribles que son séjour dans cette île lui avait révélés, l'émotion du Nord s'était calmée, et il régnait dans les esprits, à l'égard de l'esclavage, une apathie apparente, et même une sorte de connivence secrète causée par les rapports commerciaux du Nord avec le Sud. C'est pourquoi Channing se proposa d'éveiller l'attention des âmes généreuses sur ce sujet, et, aidé par elles, de toucher, s'il était possible, le cœur des propriétaires, qui, ayant reçu l'institution de l'esclavage comme un héritage de leurs pères, pouvaient ne pas en comprendre toute l'iniquité.

Plein de respect pour les personnes, indulgent pour les planteurs, qu'il croyait encore plutôt aveuglés que criminels, ne se cachant point les difficultés extrêmes de l'émancipation, voulant plutôt préparer les esclaves à recevoir le bienfait de la liberté que les pousser à la revendiquer par eux-mêmes, ayant une horreur d'autant plus profonde de l'esclavage, qu'il avait une idée plus élevée de la grandeur, de la dignité même de toute âme humaine, Channing était particulièrement propre à entreprendre cette mission délicate et éminemment chrétienne. Mais le calme n'était qu'à la surface, et bientôt Channing n'eut plus

Digitized by Google

à exciter les esprits, mais à les contenir; il ne tarda pas à s'apercevoir que d'autres, plus impétueux, l'avaient devancé dans l'œuvre qu'il se proposait.

Un journal, intitulé *le Libérateur*, venait d'être fondé par un de ces esprits héroïques que les dangers et les difficultés fortifient et exaltent. Garrison, naguère ouvrier dans une imprimerie, poussé par sa haine de l'esclavage et aidé d'un ami nommé Knapp, ouvrier imprimeur comme lui, s'établit dans une petite chambre, où il édita et imprima lui-même une modeste feuille, à laquelle il donna le nom de *Libérateur*. Puis les deux amis, vivant de pain et d'eau, attendirent jusqu'au jour où quelques âmes sympathiques, se prenant d'enthousiasme pour cette œuvre, formèrent la société appelée Société de l'Abolition, et dont le mot d'ordre était : émancipation immédiate. Ce dévouement devint bientôt une passion ardente, enflammée par l'opposition féroce que la Société de l'Abolition ne tarda pas à rencontrer sur tous les points du territoire de l'Amérique. Aristocrates, conservateurs, commerçants du Nord, tous joignirent leurs cris aux plaintes plus excusables des propriétaires du Midi, et accusèrent les abolitionnistes de pousser les esclaves à la révolte et au massacre.

Le *Libérateur*, devenu plus populaire et plus puissant, répondait en flétrissant non-seulement l'insti-

Digitized by Google

tution de l'esclavage, mais les propriétaires eux-mêmes, en termes amers et outrés. D'ardents apôtres de l'abolition parcouraient le pays, semant partout des brochures, des appels à l'abolition, et prêchant à qui voulait l'entendre la destruction immédiate de l'esclavage. Alors on vit un affreux spectacle; on vit des masses d'hommes, mus par une sorte de frénésie, traquant et pourchassant ces trop zélés missionnaires comme autant de bêtes fauves; dans quelques villes, les édifices où ils se réunissaient furent incendiés, et le meurtre donna le sceau du martyr à cette héroïque Société. Cependant, cette association comptait dans son sein des hommes et des femmes de la piété la plus pure; une véritable philanthropie les animait, et une application généreuse des principes de la constitution républicaine était toute leur politique.

Channing, qui était intimement lié avec quelques membres de cette Société, le docteur Follen entre autres, ne voulut point cependant s'y adjoindre; sans parler de son antipathie pour toute grande association, il reprochait aux chefs de celle-ci leur propagande d'une émancipation immédiate, leur défaut de jugement, leur passion et même leur injustice envers les propriétaires d'esclaves; il souffrait de voir une cause à laquelle il était si attaché, compromise par des exagérations et des impatiences que ne pouvaient excuser les plus louables intentions. Ce fut peut-être

Digitized by Google

le moment le plus difficile de sa vie. Accusé de froideur par les abolitionnistes, qui attribuaient sa réserve à la crainte de compromettre sa popularité ; en butte aussi aux reproches de ses amis de Federal-Streêt, indignés que leur pasteur s'occupât de l'esclavage, qui était à leurs yeux, comme aux yeux de toute la société élégante de Boston, un sujet vulgaire et de mauvais goût, Channing resta isolé, et fut l'objet des accusations de tous les partis. Ce ne dut pas être une médiocre épreuve pour un cœur aussi sensible que le sien, de se voir ainsi attaqué et faussement accusé par ceux dont il avait été, pendant tant d'années, le ministre aimé et vénéré ; mais fort du sentiment du devoir, il persista tranquillement dans sa voie, et se dévoua de plus en plus à la cause des nègres.

En 1835, voyant que l'anarchie des opinions était à son comble, il crut devoir rappeler les esprits aux grands principes qu'on paraissait avoir oubliés dans la lutte des passions. Il composa donc et publia son écrit sur l'Esclavage, l'œuvre peut-être la plus remarquable que sa plume ait produite. Là, dans quelques chapitres admirables de clarté, il expose, avec ce calme et cette sérénité qui ne lui firent jamais défaut, les droits naturels de l'homme, et le crime et les maux de l'esclavage ; puis, touchant légèrement quelques-unes des mesures qui faciliteraient l'éman-

Digitized by Google

cipation graduelle des esclaves, il s'adresse aux abolitionnistes, et leur montre comment ils nuisaient par leur zèle aveugle à une cause qui pourrait être bien mieux servie par les moyens tout évangéliques de la justice et de la douceur. C'en fut assez pour attirer sur lui, tout à la fois, les sarcasmes du *Libérateur*, les reproches des abolitionnistes et la colère des propriétaires du Sud. Le livre proscrit par les États du Sud, et que les libraires mêmes de la ville de Washington n'osaient pas vendre publiquement, fut cependant lu avec avidité; et Channing, dans plusieurs lettres, exprime sa reconnaissance au public pour l'attention qu'il donnait à sa parole.

Ce fut vers cette époque que la population de Boston, à la fois dévote et marchande, préférant la politique du laisser-faire, et trouvant qu'il valait mieux confier au temps le soin d'émanciper les esclaves que d'effrayer leurs propriétaires, de plus, redoutant extrêmement d'exaspérer les États du Midi et de provoquer le cri de la dissolution de l'Union, voulut témoigner de sa sympathie pour le Sud, en convoquant un meeting qui devait flétrir les abolitionnistes. Enhardis par un pareil acte, les présidents des divers États du Sud écrivirent à la législature de l'État de Massachussets, demandant qu'elle rendît des lois pour empêcher les abolitionnistes de se réunir et de publier leurs écrits. Ceux-ci réclamèrent le droit d'être entendus devant le

Digitized by Google

Sénat. Leur pétition ayant été admise, les chefs, parmi lesquels se trouvaient Garrison, le fougueux rédacteur du *Libérateur*, se rendirent devant un comité fort hostile pour exposer leurs griefs. Ils attendaient l'ouverture de la séance, quand tout à coup apparut au milieu d'eux la souffrante et pâle figure de Channing. Un murmure prolongé courut dans la salle, lorsqu'on le vit s'avancer la main tendue vers Garrison; puis, la séance étant ouverte, il s'assit derrière le banc des abolitionnistes, et les aida, pendant plusieurs jours que dura le débat, de ses notes et de ses conseils. La victoire resta aux abolitionnistes; mais, pendant quelques jours, les amis de la liberté de la presse et de la parole purent craindre qu'on ne portât des lois qui feraient violence à ce principe. C'était cette crainte qui avait poussé Channing à paraître dans les rangs d'une Société dont il s'était toujours tenu éloigné.

On peut dire qu'il devint, dès ce moment, un homme politique. C'était bien malgré lui, car il était convaincu que la question de l'abolition de l'esclavage devait rester dans le domaine purement moral, et que plus la politique serait mêlée à ces questions, plus aussi elles seraient envenimées, et plus la cause serait affaiblie. Aussi, lorsque les abolitionnistes firent présenter au congrès leur pétition contre l'esclavage, Channing les blâma-t-il; il écrivit dans

Digitized by Google

une lettre à ce sujet : « Le plus grand obstacle, dans le Nord, aux progrès de l'opinion contre l'esclavage, c'est la crainte de la dissolution de l'Union, et cette crainte se fortifie par le spectacle de l'agitation que cause dans le sein du congrès tout débat sur cette question. Je crois qu'il n'y a que des influences morales et religieuses qui puissent toucher efficacement à ce mal, et je crains que ces influences ne soient affaiblies en portant la question de l'abolition devant la législature. »

Mais, malgré le désir de Channing de s'abstenir de toute action politique, les événements ne lui permirent pas cette réserve. En 1837, il fut de nouveau appelé à paraître devant le public comme écrivain politique, et à remplir ce qu'il regardait comme un devoir solennel. Il s'agissait de faire connaître et de flétrir les menées que faisait le Sud pour obtenir la possession d'une contrée appartenant au Mexique, appelée le Texas. Le Mexique avait autrefois permis à une colonie d'Américains de s'y établir; peu à peu cette colonie s'agrandissant conspira, avec les États du Sud, pour en chasser les Mexicains dans le but de faire déclarer le Texas indépendant et de l'admettre ensuite dans la confédération des États-Unis. Les États du Sud y voyaient un grand accroissement de richesses, le trafic des esclaves et des voix de plus au congrès. Au Nord

Digitized by Google

même, cette folle ambition d'extension territoriale, qui semble devoir être l'éternel écueil des peuples et des gouvernements, disposait les populations à favoriser l'annexion du Texas aux États-Unis.

Channing, qui croyait que ce qui est inique et criminel pour un individu ne l'est pas moins pour un État, attendait que quelque voix puissante fît vibrer les cœurs de ceux qui voulaient garder leur chère république sans tache et sans souillure. Mais cette voix ne se fit point entendre; d'un côté, la peur de se compromettre pour les prochaines élections, de l'autre, la difficulté d'arracher les esprits aux sophismes de la politique, tenaient dans le silence ceux qui eussent été capables d'éclairer les populations. Channing donc, voyant le congrès prêt à se réunir, et redoutant ce qu'il regardait comme un déshonneur pour son pays, écrivit et publia une lettre adressée à M. Clay, homme d'État célèbre, pour faire voir le crime d'un pareil acte, ainsi que les dangers et les châtiments inévitables qu'encourraient les États par suite de la reconnaissance de l'indépendance du Texas. Sa lettre fut écoutée; l'honnête homme, parlant courageusement et dévoilant toutes les menées, imposa la réflexion et commanda la pudeur. L'accomplissement de cet acte funeste fut retardé pour un temps; la mort seule épargna à Channing la douleur de voir son pays entrer dans une politique de con-

Digitized by Google

quête dont il prévoyait tous les dangers, et dont il avait signalé l'immoralité. L'annexion du Texas eut lieu en 1845, trois ans après sa mort.

Nous avons vu Channing se rallier au parti des abolitionnistes, lorsque ce parti représentait la liberté de la presse et du droit de réunion. La victoire venait d'être remportée à la législature; mais elle était loin d'être assurée dans l'esprit public, et Channing dut encore une fois quitter la vie douce et tranquille qu'il menait à Newport, pour combattre de nouveau en faveur de principes qu'il regardait comme sacrés.

Cette même année de 1837, l'éditeur d'un journal abolitionniste, dans l'Illinois, fut massacré par la populace, et sa presse fut détruite. Channing pensa que le moment était venu pour la ville de Boston de repousser, par une manifestation publique, toute solidarité avec un parti dont quelques membres avaient pu se souiller d'un tel crime. Une pétition, portant en tête le nom de Channing, fut présentée aux autorités de la ville pour que la grande salle de réunion, appelée Faneuil-Hall, fut mise à la disposition des signataires. Les autorités refusèrent, alléguant la crainte d'une agitation populaire. Channing fit sentir aussitôt avec l'éloquence du cœur, dans une lettre publiée par le journal de Boston, la honte qu'un pareil refus attirait sur la ville. Les autorités,

Digitized by Google

ébranlées dans leur résolution, se rendirent à une seconde pétition; et le 8 décembre, cinq mille personnes s'assemblèrent dans cet endroit si cher aux habitants, et célèbre dans leurs annales sous le nom de Berceau de la liberté.

Ce fut Channing qui dut le premier prendre la parole dans cette immense assemblée, pour exposer le but de leur réunion. « Je sais, dit-il, qu'il y a des hommes qui prétendront que ce n'est pas ici ma place, que ma voix ne devrait se faire entendre que dans les saints temples de la religion. Quoi donc! n'y a-t-il rien de sacré dans ce lieu? N'y avait-il rien de saint dans le cœur de nos pères quand, sous cette voûte, ils invoquaient la bénédiction de Dieu sur leurs luttes pour la liberté? Il n'y a pas de lieu que de saintes actions ne sanctifient. Rien, rien au monde ne me tenterait de venir ici me mêler aux luttes des partis; mais quand une haute question d'humanité et de justice doit être discutée, quand un grand nombre de mes concitoyens se réunissent pour protester contre la violence et le meurtre, et pour défendre les lois et la liberté de la presse, je sens que ma place est ici. J'ai la conscience que j'agis comme il sied à un homme, à un citoyen, à un chrétien. » Les résolutions qui furent votées à la fin de la réunion étaient rédigées par Channing; ces résolutions, tout en témoignant d'un grand esprit de

Digitized by Google

conciliation, montraient combien étaient immenses les périls qui menaçaient les institutions si chères aux Américains, par suite des attaques continuelles dirigées contre la liberté de la parole et la liberté de la presse, libertés qui étaient la source même de la force et de la grandeur de la république des États-Unis.

Le rapprochement entre Channing et les abolitionnistes ne se borna pas à la question des libertés civiles. Il y avait entre lui et eux de trop grands rapports d'opinion et de sentiments, pour ne pas produire à la longue une fusion plus complète. Channing lui-même s'animait à la lutte, et, dans ses derniers écrits, on sent non-seulement l'apôtre des droits naturels des nègres, mais aussi le philanthrope ému de leurs souffrances, le moraliste, et enfin le politique convaincu et prévoyant. Avec sa charité et sa foi dans les principes de vertu et de justice, il avait cru au commencement du débat qu'il suffirait d'exposer fidèlement et sans passion le crime de l'esclavage pour éveiller chez les propriétaires eux-mêmes le désir de concourir à l'abolition. Il modifia un peu cette opinion; et, lorsqu'il crut apercevoir que les calculs d'argent, que la crainte des pertes pécuniaires étaient le secret de l'opposition violente des hommes du Sud, son indignation prit le dessus. Mais ce ne fut que pour un moment, et il continua tou-

Digitized by Google

jours à espérer que le grand mouvement en faveur de l'abolition commencerait du côté des propriétaires. Il écrivit, en 1842, à ce sujet, une lettre qui caractérise fort bien son esprit juste et méditatif. « Il est évident, dit-il à un ami, que vous avez trouvé plus de sympathie parmi les propriétaires d'esclaves qu'on n'aurait pu le croire; et c'est là une leçon utile. Les ennemis de l'esclavage ont été trop portés à donner toute leur sympathie à l'esclave et à refuser au maître tout sentiment humain. Je ne suis jamais tombé dans cette erreur. Ce qui m'en a préservé en grande partie, c'est la profonde impression qu'ont faite sur moi, depuis de longues années, les contradictions du cœur et de l'esprit humain : tantôt je vois un étrange mélange de grandeur et de petitesse dans le même individu, tantôt une horrible union de sentiments et d'actions féroces avec une tendre sensibilité. Rien peut-être dans l'histoire ne m'a plus frappé que les forfaits des hommes vertueux; de sorte que, malgré ma conviction profonde du crime de l'esclavage, je n'ai éprouvé aucune difficulté à garder un sentiment de bienveillance et même de respect envers les propriétaires, quels que soient leurs torts. »

Channing avait de plus la ferme persuasion qu'il n'y avait que les propriétaires eux-mêmes qui pussent entreprendre l'œuvre de l'émancipation. Il pen-

Digitized by Google

sait, avec raison, que le nègre, affranchi par une main étrangère, ignorant, abruti, incapable de se conduire, brûlant peut-être de se livrer à la vengeance, deviendrait un objet de terreur pour les autres, et que sa liberté ne serait pour lui-même qu'une cause de souffrance. Mais, d'un autre côté, il était convaincu aussi que, si les propriétaires tardaient à accomplir cette œuvre de justice et de réparation, le moment viendrait non-seulement de la dissolution de l'Union, mais peut-être d'une horrible guerre sociale, dans laquelle seraient forcément entraînés les États du Nord. On frémit, lorsqu'on songe que déjà, lors de la déclaration de l'indépendance américaine, quand il n'y avait encore que quelques milliers de nègres, leur affranchissement présentait de si grandes difficultés. Quels en doivent être les dangers et les obstacles, aujourd'hui que les esclaves se comptent par millions, et que, dans quelques parties du territoire, ils composent la moitié de la population entière!

On a souvent répété cet étrange sophisme de l'exemple de la Virginie, qui, en 1776, fut l'État le plus fier et le plus résolu dans la revendication de ses droits, et on en conclut que l'esclavage est favorable à l'esprit de liberté chez les possesseurs d'esclaves. Channing accable cet argument de tout le poids de son ironie : « La liberté, s'écrie-t-il, avec un

Digitized by Google

esclave pour piédestal et une chaîne à la main, c'est là une image qui révolte et nos intelligences et nos cœurs; on ne peut imaginer une doctrine plus blessante, plus insultante. »

L'effet de l'esclavage sur les mœurs des blancs ne lui échappait pas davantage, et il en signala avec vigueur la fatale influence. Il n'est que trop vrai que l'esclave se venge de ses maîtres en les corrompant; c'est là un moyen d'émancipation qui ne manquera pas plus à l'Amérique qu'il n'a manqué à l'antiquité, car les lois de la Providence le veulent ainsi. Déjà cette iniquité porte ses fruits, et en envenimant tous les grands débats politiques qui sont, on le sait, la vie quotidienne du citoyen américain, elle engendre, même dans les États du Nord, un esprit de haine, de passion et de défiance hostile à tout progrès et à tout gouvernement calme et éclairé.

Le profond intérêt de Channing pour l'affranchissement des esclaves le porta plusieurs fois encore à prendre la plume, pour éclairer les consciences sur des questions qui touchaient de près aux institutions du Midi. Un de ces écrits, celui sur l'émancipation des nègres dans les colonies anglaises, fut reproduit en Angleterre par milliers d'exemplaires, et lui valut une lettre de remerciements du vénérable Clarkson, apôtre de la même cause, qui, dans son enthousiasme et sa naïve confiance, lui envoya, comme preuve de

Digitized by Google

son amitié, une boucle de ses cheveux. L'acte par lequel l'Angleterre abolit l'esclavage dans ses possessions ajouta encore à la force de l'enthousiasme de Channing pour une cause qui passionnait déjà son âme ; et le dernier sermon qu'il prêcha, deux mois avant sa mort, célébrait l'anniversaire de cet affranchissement avec des paroles pathétiques et pleines d'espérance.

L'Amérique est bien loin de nous sans doute, quoique la rapidité de nos communications nous en rapproche de plus en plus. Mais la Grèce, mais Rome antique ne nous sont-elles pas encore beaucoup plus étrangères? Et cependant, avec quelle ardeur ne cherchons-nous pas dans leurs annales ces grands enseignements qu'y a tracés le doigt de la Providence? Pourquoi dédaignerions-nous les leçons vivantes, palpitantes, que nous offre l'Amérique? Entendez la voix de ses hommes les plus illustres : c'est Washington, Franklin, Jefferson, qui nous disent que ce ne sont pas d'éloquentes paroles ou de solennelles déclarations qui peuvent assurer l'avenir, la gloire et le bonheur d'une nation, si ses actes ne sont pas tous fondés sur la vérité et la justice éternelles. C'est eux qui nous disent encore : Ne transigez jamais avec le mal ; ayez le courage de l'attaquer en face pour en extirper jusqu'aux racines. Il fut un temps où, avec un peu d'énergie et quelques sacri-

Digitized by Google

fices, l'Amérique aurait pu se délivrer de cette gangrène de l'esclavage, qui la gagne tous les jours et l'envahit si fatalement. Elle a hésité, elle a voulu ignorer le mal; et, aujourd'hui qu'il se manifeste à elle dans toute sa terrible réalité, elle voudrait y remédier, mais il est peut-être trop tard.

Écoutez, peuples d'Europe, continuent ces grands hommes, recueillez-vous jusqu'au fond de vos âmes, et si vous trouvez que, vous aussi, vous couvez dans votre sein des maux que vous n'osez pas sonder; si vous aussi vous n'avez pas le courage d'ouvrir les yeux sur ces milliers d'âmes humaines perdues au milieu de vous dans l'ignorance, la misère et le vice; si, méconnaissant quelle sainte et grande chose est la liberté, vous négligez de vous y préparer par l'éducation, par le respect d'autrui, par le sentiment profond de votre dignité morale; et si, confiants dans vos richesses, dans votre industrie, dans vos forces physiques, vous détournez vos regards des maux qui minent secrètement cette apparente prospérité, alors ne nous accusez pas, ne vous en prenez qu'à vous-mêmes, et tremblez de subir la responsabilité de votre imprévoyance et de votre indifférence.

Digitized by Google

CHAPITRE X

Craintes qu'inspiraient à Channing les grandes associations. —Extrait d'un écrit à ce sujet.—Son amour de la liberté.— Il défend des catholiques contre l'émeute. — Procès d'un journal athée.—Condamnation.—Channing signe une protestation contre ce jugement. — Amères attaques qu'il s'attire.

Dans le récit que nous venons de terminer, nous avons parlé de la crainte qu'inspiraient à Channing les grandes associations, même celles qui ont pour but d'opérer un bien moral. Ces vastes associations sont entrées dans les mœurs, non-seulement des populations des États-Unis, mais aussi dans celles de l'Angleterre; elles semblent être, d'ailleurs, la conséquence des institutions démocratiques de ces deux pays, de la liberté de réunion, de la liberté de la presse, et des facilités qu'apporte la civilisation pour répandre, à un moment donné, dans tout un pays, des sentiments destinés à préparer une action com-

Digitized by Google

mune. Il ne sera donc pas sans intérêt peut-être de rechercher pourquoi Channing se séparait sur ce point de ses compatriotes, et pourquoi il croyait voir dans ces associations des institutions dangereuses à la liberté.

« Le principe de l'association, dit Channing dans un écrit composé tout exprès, est digne de l'attention même du philosophe qui cherche seulement à pénétrer les éléments constitutifs des sociétés; mais il est particulièrement intéressant pour le philanthrope et pour le chrétien; car c'est une puissance immense, qui doit agir pour le bien ou pour le mal, avec une force et une étendue que nul homme ne peut calculer. Quiconque connaît la nature humaine sait l'effet de l'enthousiasme au sein des masses; quand cet enthousiasme est excité et prolongé à dessein, il détruit la réflexion et l'empire de soi; l'individu s'absorbe dans la masse, et il est emporté comme par un tourbillon. Toutes les prérogatives de notre nature morale, l'étincelle même de la divinité qui est dans nos âmes, s'effacent sous la servitude à laquelle les grandes réunions sont réduites par la double tyrannie de la passion et de la foule. Dans les associations nombreuses, ce sont toujours quelques hommes qui gouvernent et agissent; et si ces associations sont établies pour un objet sur lequel il y a division d'intérêts ou d'opinions, il ne tardera pas à s'élever des conflits,

Digitized by Google

que les chefs exploiteront pour exciter dans les masses des passions violentes et prendre sur elles un ascendant dangereux. Telle association, répandue sur tous les points du territoire, et cependant étroitement unie par les liens de parti, peut devenir, dans les mains d'hommes ambitieux et habiles, un moyen de faire entendre au loin leurs voix et d'imposer leurs idées; que s'ils y trouvent aussi de grandes ressources d'argent, ils peuvent réunir ainsi une multiplicité d'instruments divers de domination, et, en y ajoutant la menace et l'appel aux intérêts, parvenir à faire taire toute opposition.

« Nous craignons donc que dans ce pays, à l'aide de vastes associations, il ne se propage des influences hostiles à l'esprit de notre république; à moins qu'elles ne soient surveillées avec jalousie, elles porteraient atteinte à la liberté de la pensée, de la parole et de la presse. Je suis persuadé qu'en multipliant habilement des associations dont les objets paraîtraient divers, mais qui, en réalité, obéiraient aux mêmes chefs, on parviendrait à organiser, dans un pays libre, contre des opinions et des partis impopulaires, une persécution tout aussi cruelle que celle qui pourrait exister sous un gouvernement despotique. De là vient la nécessité de s'opposer à toute association qui cherche à établir son pouvoir par la force numérique; car cette force crée des tyrans tout

Digitized by Google

aussi sûrement que pourraient le faire des armées permanentes. Il faut donc les combattre dans toutes les hypothèses. Que leurs opinions soient bonnes ou qu'elles soient mauvaises, jamais les croyances ne doivent être réduites au silence par de tels moyens. Le meilleur but ne saurait légitimer d'aussi dangereux instruments. »

Ces paroles, qui, au premier abord, paraissent trop absolues, se trouvent, dans l'écrit de Channing, tempérées par d'autres réflexions sur les occasions et sur les sujets qui peuvent justifier et même exiger l'intervention du principe d'association. De plus, il faut se rappeler quelle action puissante ont sur la société américaine les brigues électorales et l'appât des grandes fonctions publiques. Qui ne sent combien ces circonstances tendent à faire de certaines associations un instrument politique, sous le masque de la philanthropie? Mais ce qu'il nous importe de remarquer dans ces observations de Channing, c'est la constance de sa foi dans la sainteté du principe de la liberté individuelle, sentiment qui le faisait veiller d'un œil jaloux sur tout ce qui pouvait y porter la moindre atteinte. Animé par cette foi, nous le trouvons sur la brèche à chaque événement de quelque importance, flétrissant les violences, soutenant les cœurs découragés, et s'efforçant d'éclairer les esprits

Digitized by Google

sur les véritables devoirs du ci
sophisme n'obscurcit un seul mo
jamais la crainte, la bigoterie, ni
siasme ne l'égarent hors des voies d
lui font oublier son culte pour la v
que ce culte était fondé sur des pri
et avait sa racine dans la religion n
ning, la foi dans la liberté n'était n
ses études classiques, ni une traditio
ce n'était même pas un généreux i
sentiment réfléchi, que ni les excès
les bienfaits momentanés du des
vaient ébranler. Dans sa pensée, to
sophique et religieuse, la liberté étai
l'homme. Dieu eût pu faire l'homm
créé sujet aux bonnes et aux ma
Dieu eût pu faire l'homme heureux
dût son bonheur à ses pr
révéler le christianisme
été impossible à l'ho
a respecté à ce poi
que la vérité m
sa volonté

Digitized by Google

sur les véritables devoirs du citoyen. Jamais le sophisme n'obscurcit un seul moment son esprit; jamais la crainte, la bigoterie, ni même l'enthousiasme ne l'égarent hors des voies de la justice, et ne lui font oublier son culte pour la vraie liberté. C'est que ce culte était fondé sur des principes raisonnés, et avait sa racine dans la religion même. Chez Channing, la foi dans la liberté n'était ni un souvenir de ses études classiques, ni une tradition de ses ancêtres, ce n'était même pas un généreux instinct; c'était un sentiment réfléchi, que ni les excès de la licence, ni les bienfaits momentanés du despotisme ne pouvaient ébranler. Dans sa pensée, tout à la fois philosophique et religieuse, la liberté était le droit divin de l'homme. Dieu eût pu faire l'homme vertueux; il l'a créé sujet aux bonnes et aux mauvaises passions. Dieu eût pu faire l'homme heureux; il a voulu qu'il dût son bonheur à ses propres efforts. Dieu eût pu révéler le christianisme de telle manière qu'il eût été impossible à l'homme de n'y pas croire; mais il a respecté à ce point la liberté humaine, qu'il a voulu que la vérité même fût adoptée par le libre effort de sa volonté et de sa raison. Tout en nous livrant cependant à notre libre arbitre, Dieu nous dit, dans l'Évangile : « Soyez parfaits comme votre Père cé-« leste est parfait. » Dieu veut donc que l'homme se perfectionne, et il veut que ce progrès soit le fruit

Digitized by Google

de la liberté et du triomphe de l'homme sur ses passions et sur le monde extérieur.

On comprend quelle force et quelle unité une telle croyance a dû communiquer à la pensée et à la vie de Channing ; son cœur l'embrassa avec cette passion qu'il est donné aux seules vérités abstraites d'éveiller dans l'homme. Cette idée et ce sentiment, constamment présents à son esprit, étaient comme une lumière éclatante qui rayonnait sur toutes les questions, et qui élevait Channing bien au-dessus des agitations du jour. Aussi, lorsqu'en 1834, une foule insensée brûla un couvent catholique établi sur le mont Bénédict, il reparut en chaire pour flétrir avec des paroles sévères un acte aussi odieux : « Quelques personnes, dit-il, se consolent d'un tel outrage, parce qu'il est dirigé contre une secte impopulaire, parce qu'il aurait fait crouler une des forteresses du papisme. On convient qu'une émeute est chose dangereuse ; mais, dit-on, elle a fait du bien dans cette circonstance, en détruisant ce monument détesté du romanisme. Ce langage est aussi indigne qu'erroné, et mérite d'être blâmé tout autant que l'émeute elle-même. On n'a fait aucun bien ; et le mal qui en résulte est le plus grand qui puisse humilier un peuple. Non, il n'est pas bon qu'un couvent ait été brûlé ; mieux vaut que vingt couvents s'élèvent, que d'en voir un seul détruit par la force. On se flatte que le catholicisme en

Digitized by Google

aura reçu un échec ; moi, j'espère que non ; mieux vaut qu'il triomphe que d'être ainsi vaincu. L'expérience nous apprend que la persécution fortifie les sectes religieuses. Puisse cette expérience ne pas nous être épargnée à nous-mêmes ! puissent les persécuteurs apprendre, par une déception infaillible, qu'ils préparent leur propre ruine, et que les armes dont ils se servent se retourneront contre eux-mêmes ! »

Ce ne fut pas la seule occasion où l'on vit Channing braver l'impopularité et les reproches pour défendre la liberté religieuse, soit qu'il la vît menacée pour son propre parti, ou qu'elle le fût pour ceux qui professaient des croyances et des opinions opposées aux siennes, quelque antipathie qu'il éprouvât pour ces croyances.

En 1833, il existait à Boston un journal intitulé l'*Investigateur,* dont le but prétendu était le libre examen, mais qui, peu à peu, avait fini par afficher une incrédulité cynique. L'éditeur de ce journal fut cité devant les tribunaux sur une accusation de blasphème, pour avoir publié trois articles : l'un, comprenant un extrait obscène de Voltaire, au sujet de la naissance miraculeuse du Christ ; un deuxième, qui déclarait la prière une chose absurde ; et enfin, un troisième, qui contenait une lettre dans laquelle l'auteur déclarait qu'il ne croyait pas à l'existence d'un Dieu, que Dieu et ses attributs moraux n'étaient qu'une créa-

Digitized by Google

tion chimérique de l'imagination. Quelques difficultés légales arrêtèrent le procès sur les deux premiers points; mais l'éditeur, se reconnaissant l'auteur de la lettre, fut condamné à trois mois de prison, le juge ayant déclaré que « nier Dieu constituait une violation de la loi. »

Le jugement ne fut pas plus tôt rendu, que quelques personnes s'émurent de ce qu'un citoyen se trouvait ainsi condamné par la loi pénale, pour l'expression d'une opinion religieuse. Channing fut consulté, et lorsqu'on lui montra que la condamnation ne portait pas sur les articles obscènes et blasphématoires, mais qu'elle était motivée par le troisième article, qui exprimait seulement une opinion, il n'hésita pas à inscrire son nom en tête d'une pétition adressée au gouverneur de l'État de Massachusetts, demandant la remise de la peine infligée à l'éditeur du journal. Les motifs invoqués par les pétitionnaires furent : Que la condamnation était contraire à l'esprit du temps, ainsi qu'aux droits civils et religieux garantis aux citoyens de la république; que la liberté de la parole et de la presse est le grand instrument des progrès humains, et que la législation ne doit jamais y porter atteinte, à moins qu'elle ne menace les droits d'autrui ou ne pousse au crime; que s'il était permis d'infliger des peines pour de simples opinions, il y aurait peu d'opinions qui ne fussent, aux yeux

Digitized by Google

des partis, un danger pour l'État, que la religion n'avait nul besoin d'un tel soutien. La pétition se terminait en exposant le danger des procès contre la libre manifestation des opinions, et elle exprimait la sollicitude avec laquelle les pétitionnaires veillaient à l'honneur de la république, compromis par un zèle inintelligent.

La pétition fut rejetée par le gouverneur et son conseil ; mais l'effet moral n'en fut pas moins grand, et celui qui nous raconte cet épisode ajoute que c'est probablement la dernière fois qu'on entendra parler, dans l'État de Massachusetts, de procès contre un athée.

Le lecteur devinera quelles attaques amères dut s'attirer Channing par cette démarche ; mais sa grande âme ne ressentit que l'émotion d'une indulgente pitié pour ceux qui avaient si peu de foi dans leurs principes, et qui comprenaient si peu la nouvelle vie que le Christ nous a apportée.

« Je m'attendais, écrit-il à un ami, qu'on crierait au scandale ; c'est pourquoi je n'en suis point ému. Dans de telles occasions, je sens que le seul mal que puisse me faire un homme, c'est de diminuer l'amour que je lui porte, c'est d'éveiller en moi de pénibles pensées. Il m'est doux de sentir que je puis soutenir les reproches sans en vouloir à celui qui me les adresse. J'ai, il me semble, une compassion de plus

Digitized by Google

en plus profonde pour cette portion de la société à laquelle il est de mon devoir de résister. Je vois combien leurs yeux sont fermés à la dignité de l'âme humaine, et je serais heureux de dépenser ma vie pour les éclairer. Quant à la faveur des hommes, je sens qu'il ne faut pas y penser. Si je comprends bien le christianisme, il est si opposé à la société telle qu'elle est aujourd'hui, qu'on ne peut le suivre et agir selon ses préceptes sans scandale. Ce défaut d'esprit chrétien, de cet esprit du Christ envers nos semblables, est quelque chose de triste. C'est de cet esprit que je voudrais pouvoir inonder mon cœur. »

Digitized by Google

CHAPITRE XI

Réflexions sur la vie de Channing.—Son impartialité, sa tolérance, sa piété.—Influence de la nature sur son esprit.—Ses étés à Newport.—Sa biographie écrite par son neveu.—Détails de sa vie intime.—Récit de mademoiselle Martineau.—Passion de Channing pour les scènes de la nature.—Sa conversation.—Ce qu'en dit le docteur Dewey, sa grande activité intellectuelle.—Son désir d'écrire un ouvrage sur l'homme. — Ses œuvres. — Sa correspondance intime.

Nous avons suivi Channing à travers les rudes épreuves de la vie publique. Nous l'avons vu intervenir dans la polémique religieuse de son temps pour revendiquer les droits de la raison humaine et assurer à ses concitoyens la liberté de croyance. Nous l'avons vu, dans son désir d'élever les questions politiques jusqu'à la hauteur de la morale éternelle, braver l'impopularité et les froideurs de ses amis mêmes. Nous l'avons vu plaider la cause des esclaves, en même temps qu'il protégeait leurs maîtres contre les outrages des abolitionnistes. Nous l'avons vu, comme gage suprême de la sincérité de son

Digitized by Google

respect pour la liberté des opinions, inscrire son nom en tête d'une pétition en faveur d'un homme qui, dans ses écrits, avait foulé aux pieds tout ce qu'il y avait pour Channing de plus sacré. Nous l'avons vu, enfin, toujours plein de la grandeur de son ministère, et pénétré d'une foi vive au christianisme, comme à la seule religion capable de sauver les sociétés modernes et d'aider l'homme à s'élever vers la perfection divine.

Il aimait tendrement cette religion; il sentait avec douleur combien l'ignorance, la superstition, les passions des hommes, voilent sa beauté aux yeux même des plus vertueux. Il voyait, avec une tristesse infinie, l'état de dégradation morale du monde, et cependant pas un mot d'amertume ni d'impatience ne lui échappe; pas une seule fois l'intolérance ne trouble son ardeur chrétienne; jamais le découragement n'ébranle un seul moment sa foi dans la haute destinée de l'homme; toujours intrépide, ardent et croyant, il est en même temps toujours compatissant, serein, plein de patience et de respect pour les opinions d'autrui.

Comment expliquer cette union de qualités en apparence si opposées? Sans nul doute, la religion chrétienne était le soutien et l'aliment de cette nature si éminemment spirituelle, si noblement impartiale; mais cette religion ne lui parlait avec une telle

Digitized by Google

autorité, que parce qu'il la sentait en harmonie avec sa propre raison et ses plus hautes aspirations. Avant d'écouter la parole du Christ, il avait entendu celle de la nature qui lui révélait par ses mille voix la toute-puissance, la bonté suprême et la sagesse infinie de Dieu. Sur le rivage de son île natale, au mugissement des flots de l'Atlantique, au majestueux fracas des tempêtes, il avait senti s'agiter en lui des émotions que la prière et les louanges de Dieu pouvaient seules soulager.

Channing aimait à se rappeler et à reconnaître en lui ce travail intérieur, ce premier développement de son âme sous l'influence des scènes sublimes ou gracieuses de la création; et quelques années avant sa mort, dans un sermon prononcé à Rhode-Island, il remerciait Dieu de l'avoir fait naître dans cette île délicieuse. « Rarement, disait-il, je reviens sur cette plage sans penser au travail qui s'opérait en moi, en face de ce beau spectacle, au bruit de ces vagues. Aucun lieu sur la terre n'a eu sur moi autant de puissance que ce rivage aimé. Là, au milieu de la tempête, j'élevais mes louanges vers le ciel; là, pénétré de reconnaissance et ravi d'enthousiasme pour la beauté de la nature, je m'épanchais en larmes et en humbles confessions; là, sympathisant avec les forces qui m'entouraient, je sentis aussi quelle force était en moi-même. » Ces paroles contiennent l'expli-

Digitized by Google

cation que nous cherchions. Il était facile à Channing de reconnaître les droits de la raison et de la conscience, et de respecter les révélations intimes de l'âme, après avoir senti lui-même au plus haut degré leur spontanéité et leur puissance.

Sa vive et exquise sensibilité pour les charmes de la nature fut toute sa vie une source intarissable de bonheur pour lui. Ses lettres, ses notes intimes débordent à exprimer ses jouissances et les actions de grâces qu'il en reportait vers Dieu. « Il me semble, disait-il quelquefois, que plus je vis, et plus j'aime la vie ; l'existence serait encore un bienfait, ne fût-ce que pour voir ce ciel et cette terre ; la nature a toujours été pour moi une vraie amie ; elle me donne plus que du plaisir, elle m'inspire une joie profonde et solennelle. Au milieu des hommes, je me sens souvent étranger ; mais je suis chez moi, lorsque les montagnes, les vallées, les rivières m'entourent... Je vois venir chaque jour avec une nouvelle reconnaissance ; je m'étonne presque de moi-même, quand je pense au plaisir que me donne ce soleil levant que j'ai vu tant de fois. Cette sainte lumière du ciel, comme elle m'est chère ! Cette terre que je foule depuis tant d'années, avec quelle affection je la contemple ! Il n'y a qu'un instant, je regardais la pelouse qui est devant ma maison avec son émail de rosée qui fait mieux ressortir l'ombre des arbres, et j'ai éprouvé une émo-

Digitized by Google

tion plus vive peut-être que je n'en ai jamais ressenti dans ma jeunesse. Je n'aime pas que les anciens aient appelé cette terre notre mère ; elle est si fraîche, si jeune, si pleine de vie et de joie ! Je crois, il est vrai, à un autre monde plus splendide que celui-ci ; mais celui-ci, ma première demeure familière, m'est très-cher, et je ne puis penser sans regret à quitter son soleil, son ciel, son océan, ses champs. »

De tous les lieux, de tous les pays, celui que Channing affectionnait le plus, c'était sa chère Rhode-Island. Ce fut donc avec joie qu'il accepta la proposition de sa belle-mère, madame Gibbs, de venir passer une partie de l'année dans sa campagne, près de Newport. A mesure que la santé de Channing s'affaiblissait, il habita de plus en plus fréquemment ces lieux, dont il gardait un si pieux souvenir, et, pendant les dernières années de sa vie, il y passa ses étés. Suivons-le dans cette retraite, au milieu des scènes de la vie privée où ses amis aiment à le dépeindre.

C'est surtout à son neveu que nous devons de nombreux détails sur l'intérieur de Channing. Cet excellent homme, fils de François, le frère bien-aimé de Channing, est aujourd'hui lui-même un des prédicateurs célèbres de l'Amérique, et un des plus ardents apôtres de l'abolition. Animé d'un tendre respect pour la mémoire de son oncle, il a enregistré avec

Digitized by Google

une sorte de piété filiale tout ce qui pouvait le faire revivre dans le souvenir de ses amis et le faire connaître fidèlement à ceux qui n'avaient pas eu le bonheur de le voir. Nous reproduirons donc, à peu près textuellement, une partie de son récit : « Mon oncle, écrit-il, aimait à se lever de grand matin, pour descendre dans son jardin avant que personne ne fût debout. Puis il passait une ou deux heures à consigner par écrit les pensées qui l'avaient assiégé pendant ses insomnies, ou qui lui étaient venues dans sa promenade. C'était au jardin que la famille se réunissait. Qui de nous ne se rappelle le regard, le ton de voix de mon oncle, le serrement de main qui accompagnait son bonjour ? Cet accueil reflétait bien la prière qu'il adressait tous les jours à Dieu, et dans laquelle il lui demandait de faire que, chaque matin, en revoyant ses amis, il en ressentît de la joie et de la reconnaissance, comme d'un bienfait nouveau.

« Le déjeuner fini, il nous réunissait tous, amis, famille, serviteurs, et le bras passé autour du cou d'un enfant, dont il dirigeait le doigt sur la page sacrée, il lisait quelques passages des Psaumes ou de l'Évangile, qu'il nous expliquait ensuite ; puis venait une simple et courte prière, et après quelques questions bienveillantes sur les occupations qui rempliraient la journée, il se retirait dans son cabinet pour écrire. Il n'y restait jamais plus d'une heure sans

Digitized by Google

passer dans le jardin, tant il avait besoin de ménager ses forces, tant aussi la communication fréquente avec la nature lui était nécessaire. Il y trouvait, non-seulement du repos, mais un réveil de force et d'inspiration, et la pensée qui l'obsédait ne tardait pas à se manifester par son regard et le mouvement de ses lèvres. Souvent la fatigue le forçait d'abandonner tout à fait le travail, et alors il se plaisait à trouver quelque délassement dans la conversation avec les jeunes gens et les jeunes personnes qui habitaient la maison, et qui aimaient à le consulter.

« L'après-midi était consacrée aux excursions. Avec quel plaisir mon oncle conduisait un ami nouveau venu de rocher en rocher, pour voir cet Atlantique venir en grosses vagues se briser à nos pieds! Au retour de ces visites, avant de rentrer dans la maison, il se rendait toujours à une certaine petite promenade au delà du jardin, où rien n'interceptait la vue du coucher du soleil. Ce spectacle avait pour lui un si grand charme, qu'il ne pouvait s'éloigner de ce lieu que lorsque la nuit était tombée. Des lectures, des conversations, la musique, quelquefois même des charades, animaient les soirées, qu'il quittait de bonne heure à raison de sa santé, mais non sans nous appeler pour voir le clair de lune ou les étoiles qui scintillaient à travers les arbres. »

Une Anglaise, mademoiselle Martineau, écrivain

Digitized by Google

bien connu, nous donne aussi des détails, moins intimes, il est vrai, mais qui sont aussi pleins d'intérêt. C'est elle qui nous apprend qu'une certaine réserve dans les manières de Channing, vis-à-vis des étrangers, donnait au premier abord une fausse impression de lui; qu'il se révélait à mesure que la conversation l'animait, et que l'on pouvait seulement alors deviner la tendresse de sa bienveillance et la hauteur de son esprit. « A mesure qu'on l'entend, écrit-elle, on s'étonne des pensées sublimes qui remplissent sa conversation, non moins que de la modestie et de la bienveillance qui font disparaître chez lui *toute* prétention de professeur et de prédicateur. D'abord, sa voix participe de la sécheresse de ses manières; mais peu à peu elle devient plus naturelle et plus sympathique, et on se surprend à l'écouter encore alors qu'il a cessé de parler, tant son accent vous a captivé. Il sait combien son premier accueil est froid, et il le regrette lui-même [1]. »

[1] « Je ne puis perdre tout à fait ma froideur extérieure, « écrivait-il vers la fin de sa vie, mais la glace se fond. » Ce dehors froid, qui cachait une âme si pleine de tendresse et de chaleur, fut pour lui un malheur véritable, en éloignant souvent des personnes dont la société eût été pour lui une source de vives jouissances intellectuelles. C'est ainsi que M. de Tocqueville, dont l'âme élevée et l'esprit éclairé eussent été si profondément sympathiques à Channing, ne pouvant se faire à cet accueil froid et embarrassé, renonça à rechercher sa société : « Ce que vous dites de l'espèce de « réserve de M. Channing à la première vue (nous citons

Digitized by Google

« Il aimait à nous voir passer la plus grande partie de la journée au dehors ; le matin au jardin, à midi sur quelque point de la plage, et l'après-midi dans la vallée qui débouchait sur la mer, et où les soirées d'automne étaient délicieuses : c'était la promenade favorite de la famille de Channing. Quelquefois il nous conduisait à une pointe plus éloignée de la côte, appelée le Purgatoire : c'était une échancrure étroite et profonde du roc, dans laquelle pénètre la mer. Le docteur Channing me dit qu'il y avait là une énigme pour le géologue : les rochers fendus présentent une surface polie comme du marbre, quoique la fente traverse une masse de pierre qui ressemble à la pierre poudingue. Après avoir plongé nos regards dans les profondeurs de ce Purgatoire, nous longeâmes ces masses de rocs à pic, contre lesquels la mer venait se briser et jaillissait en écume autour de nous. Les oiseaux et les araignées ne craignent cependant pas de choisir leur asile au milieu de ce fracas et de ces ébranlements de la nature ; les toiles des unes trem-

« la lettre même de M. J. de Tocqueville) m'explique l'im-
« pression que j'ai reçue de lui, lorsque je fus le voir en 1831
« à Boston. Je le trouvai froid, et cette chaleur qui m'avait
« pénétré en lisant quelques-uns de ses écrits diminua beau-
« coup au contact de l'auteur. Je fus, je l'avoue, un peu re-
« buté par ce premier abord, je ne retournai plus chez lui et
« aujourd'hui je déplore d'avoir perdu une si bonne occasion
« d'entrer en contact personnel avec lui. » (Lettre de M. de Tocqueville, 9 août 1857.)

Digitized by Google

blaient sous ces voûtes de rochers et au-dessus des brisants, les nids des autres étaient suspendus dans les crevasses.

« Tels sont les lieux où Channing a passé son enfance, et où il a entendu ces voix mystérieuses qui lui avaient révélé ce monde inconnu où vit toujours sa pensée. »

L'hospitalité de Channing n'était pas limitée à sa famille ; selon le désir de sa belle-mère, la maison était ouverte à tous les étrangers, qui y affluaient pendant la belle saison. La proximité de Newport multipliait beaucoup les visiteurs, et c'est ainsi que se formait souvent autour de Channing un cercle nombreux. C'est dans ces occasions que son caractère se montrait sous son plus beau jour ; alors la préoccupation du penseur, la réserve du solitaire disparaissaient pour faire place à une conversation riche et variée, à une courtoisie pleine de grâce ; « il devenait une sorte de gentilhomme chrétien. » Le charme de sa conversation était, au dire de tous ses amis, supérieur encore à celui de ses écrits et même de ses prédications.

Goûtant particulièrement le plaisir des causeries intimes et le commerce des pensées échangées, il lui suffisait quelquefois de la présence d'un ami sympathique pour faire disparaître la fatigue et l'abattement, qui furent l'épreuve perpétuelle de son exis-

Digitized by Google

tence. En le voyant pour la première fois, on se demandait comment une intelligence si active pouvait s'allier à un corps si souffrant et si frêle, et par quel miracle la vie s'y maintenait. Mais dès qu'on abordait devant lui un sujet intéressant, son âme prenait feu; sa figure pâle et maladive s'animait peu à peu, et ses yeux d'un gris foncé brillaient et se nuançaient de toutes les impressions qui traversaient son âme.

Comme son esprit s'était familiarisé avec les matières les plus élevées, il lui arrivait fréquemment de discourir pendant des heures entières sur les plus graves sujets, sans effort et sans fatigue apparente; son imagination revêtait d'une forme saisissante et agréable les questions les plus abstraites, et captivait l'attention de ceux qui l'écoutaient. Son ami et copasteur, le docteur Dewey, dit en parlant de ce don merveilleux d'improvisation familière qu'avait Channing: « J'ai souvent pensé que, si à la fin de la journée on avait pu écrire mot à mot la conversation de Channing, elle l'aurait fait connaître au monde d'une manière aussi avantageuse et aussi élevée que ses écrits; un entretien, une pensée, un mot de lui, restaient souvent dans l'esprit de ceux qui les avaient entendus, comme un événement. »

Ne pouvant plus exercer par la prédication cette action sur les âmes qui était sa vocation suprême, la

Digitized by Google

conversation devenait son moyen principal d'influence. Qu'on ne croie pas cependant qu'il ait été un de ces esprits perdus dans les abstractions, qui ne se mêlent qu'avec une sorte de condescendance aux intérêts et aux joies ordinaires de la vie ; l'amour des hommes guidait et échauffait ses études, et son esprit délicat savait jouir des créations de l'art et des chefs-d'œuvre de la littérature. Il possédait même à un degré remarquable le sentiment du comique, et une certaine ironie aimable ne lui était pas étrangère.

Cette vie, toute contemplative en apparence, était cependant une vie pleine de mouvement et mêlée à quantité d'affaires, à en juger par la volumineuse correspondance de Channing datée de Newport, et par le grand nombre de discours et d'articles qu'il y prépara. Ce fut là qu'il composa ses célèbres écrits sur l'esclavage et ses lettres politiques, celles entre autres sur l'annexion du Texas. Ce fut encore là qu'il prépara ses admirables discours adressés aux classes ouvrières. En lisant ces morceaux si pleins de grandes pensées, de conseils pratiques, d'éloquents raisonnements exprimés dans un style toujours si plein de vie, qui pourrait croire qu'ils furent le fruit d'efforts pénibles et d'une lutte obstinée contre un abattement physique extrême, à tel point que, rendant compte à un ami de ces discours, il dit les avoir écrits avec une fatigue pareille à celle d'un malade

Digitized by Google

qui serait condamné à porter un lourd fardeau sur une montagne ?

A côté de ces œuvres provoquées par les événements et les questions du jour, Channing en poursuivait une autre, à laquelle il n'attachait pas une moindre importance. C'était un travail sur l'homme, qui occupait son esprit depuis bien des années.

La pensée dominante dans la vie de Channing, ce fut la grandeur de l'âme humaine et son développement infini. Il aspirait à nous faire connaître, à nous faire aimer cette âme appelée à un progrès éternel ; il voulait rechercher pourquoi, aujourd'hui encore, l'humanité semble répondre si peu à sa haute destinée. Pour cela, Channing étudia surtout les grandes institutions sociales. Aussi son livre devait-il porter ce titre : *Des principes des sciences morales, religieuses et politiques.* Channing n'acheva jamais ce travail, où il espérait déposer enfin l'ensemble des profondes méditations dont il croyait n'avoir donné dans ses autres œuvres que d'incomplets aperçus. « J'éprouve, disait-il, un désir immense d'écrire, car je sens comme si je n'avais communiqué au monde qu'une partie du message dont je suis chargé ; toute ma vie me paraît n'avoir été qu'une préparation pour une œuvre que je n'ai pas accomplie, et que peut-être je n'accomplirai jamais ici-bas? » Un amas de notes, de réflexions, fruits d'un grand nombre d'années

Digitized by Google

d'étude et d'observation, témoigne de l'importance qu'il attachait à ce travail. Un tel ouvrage, écrit par un esprit aussi sincère, aussi original, aussi pratique que celui de Channing, qui avait étudié avec conscience les hommes et les mœurs dans un pays où la liberté des croyances et la pratique des institutions républicaines donnent une forme nouvelle à la société, n'eût pas manqué d'avoir un haut intérêt. Qui sait même s'il n'eût pas jailli de ce livre quelques-unes des grandes vérités qu'il est peut-être de la mission de cette jeune et vaste république de nous révéler ?

Ceux qui ne connaissaient pas l'esprit naturellement méditatif de Channing, qui ignoraient combien, dès sa plus tendre jeunesse, il avait soumis toutes ses pensées à une méthode rigoureuse, avaient peine à comprendre l'ordre, la profondeur et l'unité qui distinguent ses œuvres, en voyant le peu de suite apparente de ses habitudes littéraires. Rarement, en effet, comme nous l'avons déjà vu, tenait-il la plume une heure entière sans s'échapper pour se donner quelques distractions auprès de sa famille. Cette habitude, jointe au peu de soin qu'il prenait de ses compositions une fois qu'elles étaient livrées à la publicité, et la répugnance qu'il avait à reviser ses œuvres, faisaient croire qu'il ne se donnait même pas la peine de corriger les premiers jets

Digitized by Google

de sa pensée. On se trompait; Channing se préparait avec un soin extrême, et s'entourait toujours de nombreux documents avant de prendre la plume; il veillait aussi attentivement à ses corrections, non, il est vrai, pour l'éclat et l'ornement, mais pour resserrer sa pensée et la rendre plus claire. Ces corrections, il les faisait avec la même conscience qu'il avait mise à l'étude du fond de son sujet. Doué par la nature d'une imagination vive et brillante, les figures et les comparaisons poétiques devaient abonder sous sa plume; nous ne pouvons donc qu'admirer l'effort par lequel il réussit à rendre son style aussi simple qu'élevé. Ce style, plein d'une poésie intime et de délicatesse, fait un contraste remarquable avec l'éloquence fastueuse et affectée qui distingue particulièrement les écrivains et les orateurs de l'Amérique.

Ce serait une tâche agréable de suivre Channing dans ses études, de présenter chacun de ses écrits, à l'attention du lecteur pour l'initier mieux encore à tous les développements de sa pensée, toujours une à travers des sujets si variés; mais cette analyse nous mènerait trop loin. Nous nous bornerons à indiquer l'objet et la nature de ces œuvres.

Elles peuvent être ainsi classées : Sermons, Discours adressés aux classes ouvrières, Écrits politiques, Essais ou Revues, et Discours à l'occasion de la

Digitized by Google

mort de ses amis, qu'on peut appeler des oraisons funèbres.

Parmi les sermons, nous citerons surtout ceux qui traitent du caractère de Jésus ; celui intitulé : *Le grand but du christianisme* ; celui qui a pour sujet l'*Affinité de l'homme à Dieu* ; celui qu'il prêcha à l'occasion de l'élection du gouverneur de Massachusetts, sur *la Liberté spirituelle*, et sa grande étude sur *les Preuves de la religion chrétienne.*

Dans la deuxième catégorie se trouve le morceau sur la *Culture de soi-même*, qui a eu de diverses mains les honneurs de la traduction en Europe, et un autre fort remarquable sur l'*Élévation de la classe ouvrière.*

Nous avons eu occasion déjà de parler de la plupart des écrits politiques de Channing, parmi lesquels nous comprenons ceux qui traitent de l'esclavage. Dans les *Revues*, on remarque surtout un morceau d'une grande vigueur sur Napoléon Bonaparte, et un essai plein de tendresse sur Fénelon ; et si, dans l'un, le prestige de la gloire ne l'aveugle point sur la vraie grandeur ; dans l'autre, la piété la plus sympathique ne lui cache pas les erreurs et les dangers de la doctrine qui exige de l'homme le renoncement à sa raison et à son cœur. Le morceau qu'il consacre à montrer l'importance d'une littérature nationale dans les États de l'Amérique mérite d'atti-

Digitized by Google

rer surtout l'attention par la justesse et l'ampleur des vues. Tous ces écrits, qui respirent l'amour de Dieu et des hommes, abondent en aperçus pleins de finesse et de profondeur; on y sent une chaleur qui a son foyer dans le cœur.

Quoique les oraisons funèbres soient la partie des œuvres de Channing la moins connue, c'est là peut-être, selon nous, que se distinguent au plus haut degré toutes les qualités de son esprit et de son cœur. On ne saurait imaginer combien sont suaves et douces ces peintures de simples citoyens, dont toute la gloire fut d'avoir aimé Dieu et lenrs semblables, et quelle délicatesse, quelle sensibilité exquise, quelle véritable piété se révèle dans ces portraits qu'une main amie a religieusement tracés.

Mais ces œuvres ne doivent pas seulement exciter l'admiration par la beauté des sentiments et les grâces du style; elles sont encore plus remarquables par l'intention élevée qui les inspirait. Channing croyait que rien n'est propre à éveiller dans les hommes l'amour de la vertu, l'idée de la dignité de l'âme, comme les grands modèles de sainteté, et c'est ce qu'il se proposait d'atteindre dans ses discours bien plus que de remplir de simples devoirs d'amitié.

Dans son voyage en Europe, il fut surtout touché du culte rendu dans les pays catholiques aux saints

Digitized by Google

illustres que l'Église a canonisés ; ce culte répondait aux besoins de son âme et à sa haute croyance d'une Église universelle, et il en parle avec une grande éloquence dans un de ses derniers sermons sur cette Église après laquelle il aspirait. « Un rapport intéressant et édifiant, dit-il, unit le catholique d'aujourd'hui avec les martyrs d'autrefois et avec une foule d'hommes qui ont acquis, par leur piété, leur génie et leur sagesse, une gloire éternelle. Ce n'est pas peu de chose que d'étendre ainsi les idées et les affections des hommes, que d'éveiller leur vénération pour la grandeur morale, que de leur enseigner leurs relations avec les plus illustres esprits de tous les siècles ; c'est là un des traits du catholicisme qui m'a le plus frappé, lorsque j'ai visité les pays catholiques. Leurs cérémonies religieuses, loin de me toucher, m'inspiraient un sentiment de tristesse ; mais quand, jetant les yeux sur les peintures qui tapissent les murs des églises catholiques, j'y voyais ces saints hommes des temps passés, ici absorbés dans de pieuses extases, là souffrant une mort cruelle pour l'amour de la vérité avec un courage résigné et une foi céleste, j'étais ému et comme rendu meilleur ; je n'entendais pas la voix du prêtre, mais celle de ces morts sanctifiés qui parlait à mon cœur. Jamais l'idée ne me venait que ces saints fussent des catholiques romains ; je ne les rattachais à

Digitized by Google

aucune Église particulière ; ils étaient pour moi les vénérables et vivants témoins du Christ, du pouvoir de la religion et de la grandeur de l'âme humaine ; ils m'apprenaient ce que les hommes peuvent souffrir pour la vérité, combien ils peuvent s'élever au-dessus d'eux-mêmes, combien la simple pensée de Dieu et d'une vie plus noble peut devenir une réalité puissante. N'est-il pas à désirer que, dans nos églises, nous ayons des prédications et des cérémonies qui nous enseignent nos relations avec le grand corps des chrétiens? Je ne demande pas que nos églises soient ornées de tableaux de saints ; si jamais cet usage pouvait s'introduire parmi nous, ce serait par un changement graduel dans nos goûts et dans nos sentiments ; mais pourquoi la chaire ne servirait-elle pas quelquefois à nous faire aimer et connaître la vie et les vertus des hommes éminents des siècles passés? »

Ce vœu de Channing répondait trop aux généreux enthousiasmes du cœur humain pour ne pas trouver de l'écho : ces éloges, adressés aux vertus illustres que la mort a consacrés, sont aujourd'hui un des usages qui distinguent l'église unitairienne de l'Amérique.

Il faut ajouter à cette liste des œuvres de Channing sa correspondance, aussi nombreuse que variée. Nous ne pouvons nous refuser la satisfaction d'in-

Digitized by Google

scrire ici quelques extraits de ces touchantes lettres, adressées à des mères, à des enfants, à des cœurs éprouvés par la souffrance; on y verra une fois de plus la tendre et inépuisable sympathie de Channing. La première de ces lettres, adressée à une amie, peint bien la nature aimable et aimante de celui qui l'écrit.

« Je vous envoie un mot, un seul mot, pour que vous ayez une assurance visible de notre souvenir. Vous n'en avez pas besoin, je le sais; mais notre faible nature aime cela. Vous savez que vous êtes mêlée à toutes nos pensées, et que nous vous sentons près de nous, même quand nous ne pensons pas directement à vous. Ne savez-vous pas ce que c'est que d'avoir une espèce de souvenir latent des amis, lors même qu'ils ne sont pas présents à notre esprit? On a comme un sentiment intime de leur existence qui illumine notre vie, comme les rayons du soleil qui nous éclairent et nous affectent, sans que notre pensée en soit occupée. »

Qui n'a senti, sans pouvoir le rendre, ce que Channing dit ici avec un bonheur d'expression si remarquable?

La lettre suivante est encore un exemple de la délicatesse de sa plume et de ses sentiments; on ne peut lire sans admiration ces conseils si fermes et si élevés, donnés avec un tact exquis à un cœur

Digitized by Google

blessé qui demandait les plus grands ménagements :

« La mission à laquelle m'appelle votre lettre, celle de venir en aide à une âme malade, est, vous le savez, une des plus difficiles ; parce que les maladies morales sont presque toujours accompagnées de maladies physiques ; parce que la souffrance intérieure a souvent sa source dans une individualité morale, qu'une autre individualité ne saurait aisément comprendre. Je crois cependant que cet isolement, cet affaissement de l'âme que vous décrivez, est senti assez communément pour pouvoir être compris jusqu'à un certain point. Vous dirai-je que je l'ai souvent éprouvé, que j'ai traversé les ténèbres les plus sombres, et que moi aussi j'ai su ce que c'est que la solitude du cœur ? Je vous dis ceci, afin que vous ne me croyiez pas étranger à cette douleur secrète que je désire alléger. Il faut, pour triompher de cette désolation de l'âme dont vous me parlez d'une manière si émouvante, qu'une force intérieure s'éveille en nous-même ; aucun secours étranger ne peut nous aider. La sympathie, la tendresse, à moins d'être dirigées avec une sagesse toute particulière, ne peuvent que nous affaiblir. Il faut que l'essor soit en nous-même, et que nous ne nous confiions qu'à nos propres forces. Peut-être me direz-vous que la maladie de l'âme est précisément dans cette faiblesse, et vous me demanderez comment la combattre par une

Digitized by Google

force intérieure. Je répondrai que cette faiblesse est plus apparente que réelle, qu'il y a une puissance infinie en nous-même, et que les souffrances même que vous me décrivez portent des indices de force. Quand je vois une âme qui recherche avec ardeur des objets d'affection sur lesquels elle puisse déverser un amour profond, et dont elle voudrait être elle-même aimée, je reconnais dans cette noble nature un être qui doit s'agrandir à l'infini pour connaître et adorer Dieu, et pour aimer de plus en plus ce qui est bien et beau dans son univers. De quoi une telle âme a-t-elle besoin? Seulement de se connaître, d'être juste envers elle-même, de se respecter, de sentir qu'elle a en elle une puissance d'affection qui ne peut manquer de lui apporter un bonheur infini, à moins qu'elle ne pervertisse cette puissance, qu'elle ne la perde même par sa propre faute.

« Si j'étais appelé à conseiller une femme sensible et richement douée, qui aurait été blessée dans ses plus tendres affections et qui serait prête à se décourager, je lui dirais : Comprenez-vous et honorez-vous vous-même; reconnaissez ce que vous possédez en vous; sentez que vous avez un esprit trop divin pour le livrer au désespoir, pour le sacrifier à aucun désenchantement terrestre; sentez combien vous seriez injuste envers vous-même, si vous permettiez à aucun être humain d'arrêter une âme comme la vôtre

Digitized by Google

dans son élan vers le progrès éternel ; reconnaissez que vous êtes faite pour un amour infini, pour un amour qui ne doit jamais cesser, et qu'aucune affection trompée ne tarisse en vous cette source inépuisable.

« Il se peut que vous soyez appelée à souffrir pendant toute votre existence ici-bas ; mais soyez consciencieusement fidèle aux devoirs que l'épreuve même vous impose, et vous fortifierez de plus en plus les liens qui vous unissent à Dieu et à sa glorieuse famille spirituelle ; vous hâterez l'arrivée du moment où il vous sera donné de goûter un amour plus pur, des amitiés plus heureuses que nous ne pouvons en connaître dans ce monde. Je ne veux pas blâmer votre désir de la mort : je ne connais pas de privilége aussi grand que la mort ; mais c'en est un seulement pour ceux en qui le mal est de plus en plus anéanti, et qui vivent toujours plus en dehors d'eux-mêmes. Combien je me réjouirais de pouvoir éveiller en vous, ainsi qu'en moi-même, cet esprit de sacrifice et d'amour désintéressé ! Combien je voudrais pouvoir vous donner une plus profonde conscience de notre nature spirituelle, une force intérieure plus puissante, une foi plus vive dans le principe divin, qui est l'essence même de notre être, ainsi que dans l'amour que Dieu porte à ce rayon de sa divinité qui est en nous ! Rien ne peut nous nuire, si nous ne

Digitized by Google

sommes pas infidèles envers nous-mêmes, si nous reconnaissons avec respect la grandeur de notre âme. En y manquant, nous devenons esclaves des circonstances et de nos semblables; en nourrissant ces sentiments nous sommes forts et libres. »

Les lettres suivantes offrent aussi un grand intérêt, non-seulement pour la douce sensibilité qui y respire, mais par l'exposition des idées de Channing sur la destinée de l'âme et sur la vie future.

« Je ne suis nullement disposé, écrit-il en juin 1838 à une autre personne, à blâmer le chagrin profond que vous cause la perte de votre enfant. Il me semble qu'il y a quelque chose de sacré dans nos affections naturelles, et surtout dans l'amour maternel. Le cœur d'une mère a été formé pour aimer ardemment, et quand l'objet de son amour lui est enlevé, n'est-il pas juste, n'est-il pas bien qu'elle pleure? La religion chrétienne n'étouffe pas les sentiments de la nature; elle ne cherche pas à purifier le cœur en l'endurcissant, et ne nous rend pas nos enfants moins chers; au contraire, elle donne de nouveaux droits à l'enfant, en lui donnant une nouvelle beauté, en répandant sur lui une lumière céleste, et le sceau divin qu'elle lui imprime le recommande à notre amour comme un enfant immortel de Dieu. L'excellence de notre religion, c'est qu'elle éveille en nous une affection plus pure et plus profonde pour nos enfants, et

Digitized by Google

qu'elle nous donne en même temps la force de nous en séparer. Vous n'avez aucune raison de penser que vous ayez trop aimé votre enfant; peut-être, seulement, ne l'avez-vous pas aimé avec autant de sagesse et un amour aussi sanctifié que le doit une mère chrétienne. Voilà où aura été sans doute votre erreur.

« Je m'aperçois que vous êtes incertaine sur la manière dont vous devez prendre votre affliction. Vous dites que vous ne pouvez l'envisager comme un châtiment, et vous dites bien, si vos idées sur le châtiment sont justes; car, par là, vous semblez entendre des châtiments infligés par la colère, et infligés pour tel ou tel péché ou pour l'oubli de quelque devoir. De telles punitions ne me paraissent pas entrer dans le gouvernement de Dieu. Cependant, on peut dire avec une grande vérité que Dieu nous afflige pour nos péchés, et nous ne devons pas l'oublier dans nos moments d'épreuve. La grande cause de l'existence des douleurs humaines, ce sont les péchés, les forfaits des hommes. Nous sommes des êtres sujets à faillir, et nous avons besoin d'être châtiés pour nous tenir sur nos gardes, pour humilier nos cœurs et les adoucir. »

« J'espère, écrit-il encore à une autre amie également éprouvée, que C*** vous aura aidés, vous et votre mari, à vous confier à l'Être suprême, comme à votre père, et le père de vos chers enfants. Oui, ils

Digitized by Google

étaient ses enfants, et ils le sont aujourd'hui plus que jamais. L'amour que vous leur portiez, cet amour si ardent et si profond, c'est lui qui vous l'inspirait. C'est de cette source de tout amour que le vôtre a découlé, et il n'était qu'une faible image de l'ineffable bonté paternelle avec laquelle Dieu a regardé et regarde encore vos enfants; combien l'intérêt qu'il leur porte doit-il dépasser le vôtre! L'amour de la créature peut-il égaler celui du Créateur? le faible jet d'eau peut-il se comparer à la source inépuisable? C'est par un effet de la bonté de Dieu envers vous et vos enfants, qu'ils vous ont été donnés; et c'est cette même bonté qui vous les enlève. Ils sont venus dans ce monde afin de développer une nature immortelle; ils sont entrés dans l'autre pour accomplir plus pleinement cette fin. Ils n'ont point vécu en vain, quoique leur vie ait été si courte. Les soins que vous leur avez prodigués ne sont pas perdus; ces facultés que vous avez aidées à se développer vivent toujours et vivront éternellement; vous devez être heureuse et reconnaissante d'avoir commencé une œuvre aussi glorieuse, qui doit se continuer à l'infini. Vos enfants sont entre les mains d'un père meilleur que vous, laissez-les lui avec une sainte confiance. Travaillez à continuer en vous-même l'œuvre qui s'opère en eux. Ils croissent en perfections, qu'il en soit de même de vous. C'est là le moyen le plus sûr de vous réunir à

Digitized by Google

eux; vous les retrouverez un jour dans l'autre monde, si au lieu de vous abandonner à un chagrin stérile, vous travaillez à purifier votre cœur, et si vous cherchez l'allégement de vos peines dans un plus grand dévouement à Dieu et à vos semblables... Nous nous exprimons quelquefois comme si l'enfant, en mourant si jeune, n'avait rempli aucune fin. Mais nous nous trompons; quel bien, quel grand bien ce petit enfant n'a-t-il pas fait en vous! de quelle chaleur n'a-t-il pas inondé votre cœur! que de saintes émotions il y a éveillées! quelle douce image il vous a léguée! Et quel lien nouveau n'a-t-il pas formé entre vous et le monde invisible! Tout cela n'est-ce rien? n'avons-nous pas raison de remercier Dieu toutes les fois qu'un être pur est confié à notre tendresse? Pleurons ceux qui nous quittent; mais que le sentiment de leur perte ne nous fasse pas oublier tout ce qui nous a été donné avec eux, et quelles précieuses espérances nous restent encore. »

Souvent les lettres de Channing nous découvrent des vérités profondes, enveloppées dans un style d'une grâce charmante. Il semble que rien dans l'étude de l'homme ne lui échappe; il a un art, qui est tout à lui, de nous faire voir les secrets replis où se cachent les petites faiblesses du cœur, et de nous les analyser avec une finesse presque microscopique, tout en y mêlant une bonté inépuisable et des consi-

Digitized by Google

dérations d'une nature si élevée, qu'elles laissent toujours dans l'âme une vive impression de lumière et de force. Le lecteur a dû le sentir déjà plus d'une fois, et il le sentira plus intimement encore peut-être dans les lettres suivantes.

« Vos aspirations généreuses, écrit-il à un ami, le 3 septembre 1838, m'encouragent à espérer que vous vivrez pour de grandes choses, et que votre vie ne sera pas seulement une répétition machinale et monotone des occupations et des préceptes qui ont cours autour de vous. En même temps, j'aperçois en vous des tendances contre lesquelles il faut vous mettre en garde. On a tort de se conformer en toutes choses sans réflexion aux usages du monde, de même qu'on aurait tort aussi de leur chercher querelle sans raison. L'excentricité, surtout lorsqu'elle est affectée et qu'elle est une prétention d'indépendance dans des choses indifférentes, ou un refus de s'associer à des usages innocents, est une sottise, une perte des forces que l'on devrait garder pour des objets plus importants, une preuve d'entêtement et de vanité. Dans bien des choses, la société est plus éclairée que l'individu ; le véritable esprit de bienveillance qui doit nous animer, c'est de nous prêter même à ses chimères. Un homme qui respecte les usages établis là où ils ont un caractère innocent, a bien plus de poids lorsqu'il lui faut devenir l'avocat des grands prin-

Digitized by Google

cipes qui sont en opposition avec le monde. Je désire avant tout que vous soyez un homme de principes inflexibles, que vous ayez l'esprit de justice et de charité; et ces qualités vous forceront souvent à vous séparer de la foule. Mais je ne voudrais pas vous voir attaquer des choses indifférentes ou appeler sur vous l'attention par d'inutiles particularités. Il n'est guère sage de se frayer un chemin à soi, lorsqu'il y a une grande route contre laquelle il n'y a point d'objection.

« Quant à la toilette, évitez tout ce qui est singulier. Gardez-vous de la vanité, qui peut se cacher tout autant dans le mépris des usages établis que dans le culte de la mode; ne vous habillez jamais dans le but d'être remarqué. En même temps, il est bien de faire entrer le bon goût dans nos vêtements, aussi bien que dans nos manières et dans l'arrangement de nos demeures. La toilette convenable, c'est celle qui est l'expression d'une beauté et d'une dignité intérieures; mais c'est à un autre siècle de faire cette découverte. Cette lettre me fait sourire. Que moi je devienne le professeur des grâces, cela me semble un peu déplacé. On me dira : Médecin, guéris-toi toi-même. »

Écrivant, en 1839, à un ami qui souffrait comme lui d'un peu trop de réserve et de timidité, il dit : « Quel mystère est cette espèce de mauvaise honte, cette défiance de soi-même? Nous tremblons devant

Digitized by Google

ceux que nous ne pouvons respecter, quelquefois même devant ceux que nous méprisons. Ce n'est pas un signe de lâcheté, car les hommes les plus braves l'éprouvent ; ce n'est pas un signe de modestie, car je l'ai vu dans des personnes pleines d'orgueil et d'ambition. On dirait, au premier abord, que c'est un indice d'égoïsme, la preuve qu'un homme s'occupe sans cesse de lui-même, qu'il s'inquiète de l'opinion qu'on aura de lui ; et cependant ne le voit-on pas dans les hommes les moins personnels ? c'est un grand mystère. Étudiez-le, je vous en prie. Je crois que c'est là le seul moyen de le vaincre. On dit ordinairement qu'un homme s'est rendu maître d'un sujet lorsqu'il le comprend, et une véritable connaissance apporte avec elle une grande puissance. Cette mauvaise honte, cette sauvagerie, est-ce un sentiment primitif, ou dérive-t-il d'autres sentiments? Sa rencontre fréquente chez les enfants semble indiquer que c'est un sentiment primitif. S'il en est ainsi, pour quelle fin nous aurait-il été donné? Comment se relie-t-il à toute notre nature ? Vous voyez que je voudrais vous obliger à réfléchir sur ce tyran qui est en vous ; je vous avoue que je ne le comprends pas, quoiqu'il m'ait assez souvent paralysé et énervé pour que j'en reconnaisse la puissance.

« Il y a deux grands moyens d'en triompher. Le premier, c'est de se mêler beaucoup au monde, de

Digitized by Google

combattre ce sentiment sur son propre terrain, de nous endurcir en nous affranchissant de ceux qui nous font peur; c'est là le procédé qui transforme de jeunes recrues en soldats aguerris. L'autre moyen de combattre cet ennemi invisible est plus élevé : c'est la culture et le respect de soi-même; c'est la résolution, non de paraître digne de la considération d'autrui, mais de l'être; c'est d'avoir une sage estime de soi, et de sentir que le jugement que d'autres portent sur nous ne peut nous rendre meilleurs ni pires. Il faut se dire combien peu les autres s'occupent de nous, et combien ils sont incapables de nous connaître. Il faut nous oublier nous-mêmes en nous intéressant généreusement aux autres, en adoptant de nobles et immuables principes d'action, en y restant fermement attachés, que la voix du public soit avec ou contre nous, en appréciant les faiblesses et les folies de ceux devant qui nous tremblons, sans cesser de rendre justice à leurs bonnes qualités, en triomphant enfin de l'ambition et en nous élevant au sentiment de la présence de Dieu en nous-mêmes. Je me suis assuré que ces moyens moraux sont très-efficaces; malheureusement cette même défiance de nous-mêmes nous décourage sur la possibilité d'en triompher; mais si ce sentiment ne peut jamais tout à fait s'effacer, je sais qu'on en peut neutraliser ce qu'il a de paralysant et d'accablant. »

Digitized by Google

« J'ai eu grand plaisir, écrit-il, dans une autre lettre, à lire un article de vous sur le *Songe d'une nuit d'été*, dans lequel vous parlez de Don Quichotte. Cet ouvrage n'a jamais produit sur moi un effet complet, à raison de l'intérêt profond que m'inspire le héros, intérêt qui fait que je m'indigne de toutes les humiliations qu'on lui fait subir. J'ai trop de sympathie et de respect envers le chevalier pour rire à ses dépens, et je serais bien plus disposé à me joindre à lui pour mettre en déroute ceux qui l'attaquent. L'auteur avait-il une idée bien nette de son ouvrage au moment où il le commença? Le premier portrait qu'il trace de Don Quichotte est celui d'un fou, et on n'est nullement préparé à l'élévation de son âme. Cervantes aurait-il commencé avec cette première intention, et disposé les aventures de son héros en conséquence, et puis, une plus noble conception de son sujet lui serait-elle survenue? Je ne sais si d'autres ont fait cette observation; mais, pour moi, il y a quelque chose d'incohérent entre les diverses parties de cet ouvrage. J'aime Don Quichotte beaucoup trop pour trouver du plaisir à son histoire.

« Je ne puis vous dire l'effet qu'a produit sur moi la mort de lord Byron. Qu'un esprit si bien doué ait pu consacrer tout ce qu'il avait de puissance à propager le vice et l'impiété, et qu'il ait été sitôt et si soudainement emporté, avant d'avoir fait réparation à la

Digitized by Google

vérité et à la vertu outragées ; qu'un tel esprit doive se survivre pendant des siècles dans ses écrits, seulement pour dégrader et pour corrompre, c'est là, pour moi, un des mystères de l'action de la Providence divine ici-bas. J'avais toujours espéré qu'après la fièvre des passions de la jeunesse, ce malheureux homme, réfléchissant, se repentirait et donnerait la preuve que dans le génie il y a toujours quelque chose qui se relie à la religion ; mais il est aujourd'hui là où les reproches humains ne peuvent l'atteindre. De tels exemples de talents pervertis devraient réconcilier à leur obscurité ceux qui sont moins richement doués.

« Vous me demandez ce que je pense de la doctrine de Moore, quand il prétend que les hommes de génie sont impropres aux affections de la vie domestique. Je ne suis pas de son avis. Je ne doute pas que le génie ne soit souvent mêlé au vice, mais ce n'est ni naturellement ni nécessairement. La médiocrité d'esprit peut se flatter de compter autant d'hommes licencieux, obstinés et pervertis, qu'il y en a parmi les grands talents. Moore semble croire que le génie est une espèce de fièvre, de frénésie, d'enivrement ; comme il en comprend peu le caractère divin ! Je sais que quelquefois le cœur de l'homme s'émeut jusque dans ses dernières profondeurs, et que l'âme est alors pour ainsi dire inondée par un torrent de

Digitized by Google

pensées et de sentiments; mais le vrai génie se montre ordinairement capable de se gouverner . . . . . Je crois que le génie le plus élevé est une puissance calme et vaste. Animé du même esprit que l'auteur de l'univers, il crée avec ordre; il y a de la vérité jusque dans ses plus fantasques créations, et il illumine les plus sombres tableaux de quelques rayons de beauté. Quant à l'idée que le génie doit bientôt se dégoûter des réalités, parce qu'il aime l'idéal, c'est faux; c'est le contraire qui est vrai. Celui qui conçoit et qui aime la beauté dans ses formes les plus élevées est aussi le plus sensible à ses charmes dans ses formes les plus humbles; il l'aime, non par comparaison, mais pour elle-même. Celui qui a le culte du beau le trouve dans la plus petite fleur qui s'épanouit à ses pieds, autant que dans les étoiles impérissables. »

Digitized by Google

CHAPITRE XII

La révolution française de 1830. — Anecdote. — Lettres de Channing à M. de Sismondi et à M. le baron de Gérando. —Réflexions sur ces lettres.—Comment Channing comprenait les diverses formes de gouvernement.

On a déjà vu, dans la première partie de cet écrit, l'intérêt et la sympathie de Channing pour la France. La révolution de 1830 donna un nouvel aliment à son enthousiasme. On cite, à ce sujet, une anecdote qui montre la vivacité et la jeunesse de ses sentiments. Quand arriva en Amérique la nouvelle des journées de Juillet, Channing se trouvait encore à Newport. Ce grand événement, qui semblait devoir ouvrir à la France une ère nouvelle de progrès et de liberté, le remplit de joie ; il quitta précipitamment la campagne pour retourner à Boston, où il pouvait partager son émotion avec ses amis, et épancher publi-

Digitized by Google

quement ses espérances du haut de sa chaire. La part prise par le général Lafayette à cette révolution lui parut surtout de bon augure. Mais quelle fut sa peine, lorsqu'il vit que la population de Boston, absorbée par le commerce et les intérêts matériels, restait indifférente ; sa douleur fut encore plus grande, lorsqu'il remarqua que c'était surtout dans la jeunesse que toute ardeur semblait éteinte. Son désappointement fut tel qu'il lui arriva de dire un jour, avec un accent d'amertume, à un jeune étudiant qui le visitait : « Et vous, Monsieur, êtes-vous aussi, comme les jeunes gens de Harward, si vieux et si sage, que vous n'ayez point d'enthousiasme à dépenser pour les héros de l'École polytechnique de Paris ? — Ce n'est que trop vrai, répliqua l'étudiant, je ne connais ici de jeune homme que vous. — Oui, répartit Channing en lui serrant chaleureusement la main : oui, je suis toujours jeune pour la liberté ! »

Mais, au milieu de sa joie, une pensée le préoccupait : on lui assurait que les principes religieux ne tenaient que peu de place dans la vie de la France ; et il sentait que, sans ces principes, tout changement de gouvernement, tout effort politique serait une déception. C'est le cœur rempli de crainte qu'il écrit, en 1832, à M. de Sismondi : « L'immense puissance morale qu'exerce aujourd'hui la France sur tout le monde civilisé, puissance qu'elle doit à sa position

Digitized by Google

géographique, à son initiative politique, comme centre et foyer du grand mouvement révolutionnaire de l'Europe, à l'universalité de sa langue et de sa littérature, en fait, dans ce moment, la nation la plus digne d'intérêt qu'il y ait dans le monde ; la cause des institutions libres et du progrès humain semble lui avoir été spécialement confiée. Avec une telle idée de la France, je ne puis qu'être profondément affligé d'apprendre qu'il existe aussi peu de sentiments religieux dans la population française ; car, sans la religion, un peuple ne peut jamais s'élever à la grandeur morale, ni rien faire pour le bien de l'humanité. Je désire savoir si ce que l'on nous dit à ce sujet est vrai ; si le christianisme est réellement relégué par la grande majorité des hommes sérieux de ce pays parmi les impostures avérées ; si la religion, sous quelque forme qu'elle se présente, y est négligée, méprisée et sans aucun pouvoir ? Ceux qui reconnaissent son importance, car il en existe nécessairement, sont-ils en si petit nombre et si clairsemés, qu'ils ne puissent exercer aucune influence générale ? Voltaire est-il toujours un oracle ? Je l'ai regardé autrefois comme l'expression la plus vraie de l'esprit français ; cela est-il encore vrai pour la France d'aujourd'hui ? Je ne veux pas vous accabler de questions, mais il me reste à vous en adresser une importante : Par quels moyens, par quels efforts

Digitized by Google

pourrait-on préparer un meilleur état de choses en France? Que peut-on faire pour la religion dans ce pays?..... J'ai la conviction que le christianisme ne peut revivre en France sous aucune de ses vieilles formes; le catholicisme, et même le protestantisme, sont à jamais tombés. En vérité, ce dernier n'était que l'antagoniste du premier, une religion toute de lutte, constituée pour combattre l'Église de Rome. Sous ce rapport, il a fait un grand bien, mais sa mission est terminée; il n'est pas assez adapté aux besoins de l'esprit humain pour reconquérir son pouvoir. Une forme de christianisme plus pure, plus élevée, est devenue nécessaire; une forme telle, qu'elle devra se recommander par elle-même à tous les hommes d'un savoir et d'un sentiment profonds, comme étant la source réelle et l'instrument le plus efficace de l'élévation de l'âme, d'une morale puissante et d'un amour désintéressé. S'il m'était permis de vous adresser une autre question, je vous demanderais s'il existe quelques symptômes, en France, de l'avénement de cette religion plus pure; si le besoin, au moins, commence à s'en faire sentir? Le saint-simonisme, d'après ce que j'en connais, est un instrument politique, un mouvement d'intérêts purement matériels; on n'y reconnaît point la tendance de la nature morale, religieuse, immortelle de l'homme vers une action plus libre et vers un développement

Digitized by Google

nouveau. Les écrits de M. Cousin et de Benjamin Constant feraient espérer un meilleur état de choses: représentent-ils une partie notable de la classe intelligente? Pourriez-vous me désigner quelques hommes doués d'intelligence qui s'intéresseraient à ce sujet, et qui voudraient entretenir une correspondance avec moi? Pouvez-vous m'indiquer quelques ouvrages propres à m'éclairer; j'ai lu les travaux de Damiron sur la philosophie des temps actuels en France. »

Les mêmes préoccupations sur l'état religieux de la France se remarquent dans d'autres lettres, dont nous croyons devoir reproduire également ici quelques extraits.

A M. le baron de Gérando, à Paris.

..... juin 1831.

« Je ne désire rien tant que de connaître avec exactitude l'état religieux de la France, les tendances de la classe intelligente et de la masse du peuple, et les vues des hommes éclairés sur les moyens les plus efficaces d'étendre l'influence de la religion au milieu de vous.

« Je sais que des événements récents ont absorbé les esprits, et que le moment serait mal choisi pour espérer un réveil un peu énergique du sentiment

Digitized by Google

religieux en France; et cependant l'aspiration vers un meilleur état de choses, si elle était réelle et profonde, se manifesterait par quelques signes extérieurs. Je désire vous poser une question à laquelle, j'en suis assuré, vous répondrez avec une entière franchise. Les opinions sur la religion, que j'ai développées dans mon volume, répondent-elles, dans une certaine mesure, aux besoins et à l'état des esprits d'une classe considérable en France? Je ne suis pas fâché que les efforts que font les sectes d'Angleterre pour importer parmi vous leurs formes de christianisme aient échoué, c'eût été de pauvres superstitions. Depuis bien longtemps, l'Angleterre a fait peu de progrès dans les hautes vérités ; si la France se laissait entraîner à sa suite, elle reculerait de trois siècles. Je désire que la religion, lorsqu'elle reparaîtra au milieu de vous, s'y manifeste dans une forme plus divine. J'espère que la France, après toutes ses luttes pour le progrès, n'est pas destinée à reprendre la théologie des temps de barbarie.

« Vous voyez quelles sont les préoccupations de mon esprit. Lorsque la France combattait pour la liberté, elle a eu mes plus ardentes sympathies; mais je désire pour elle une liberté digne de ce nom, et ce désir ne peut être exaucé qu'autant que cette liberté s'alliera avec une religion épurée et rationnelle. J'ajouterai qu'une partie de mon volume peut

Digitized by Google

ne pas rencontrer votre entière approbation : je vous parle de mes réflexions sur Bonaparte. Ce que je puis dire en toute sincérité, c'est que j'ai écrit cet article sous l'inspiration d'un intérêt bien vrai pour la cause de la liberté et de l'humanité. Je puis m'être trompé cependant ; et, si mes erreurs méritent d'être signalées et rectifiées, je prie tout ami de la vérité de le faire, et je l'en remercie d'avance. »

En décembre 1832, il écrit de nouveau à M. de Sismondi : « Je continue à tourner mes regards vers la France avec un vif intérêt. Tôt ou tard, elle sortira de son indifférence actuelle pour suivre une nouvelle impulsion religieuse, et ce fait aura une immense influence sur les progrès de la société. Je ne suis nullement découragé par l'avortement de toutes les tentatives qui ont été faites pour restaurer les anciens systèmes de théologie. Je n'attends ni je ne désire que le christianisme revive en France sous ses vieilles formes ; il faut quelque chose de mieux. Le christianisme ne peut être rétabli que par le développement clair et saisissable de ses vérités essentielles et primitives. Un des moyens les plus sûrs de lui rendre sa force, c'est de le dégager de ses vieilles formes, de rompre avec cette habitude, à peu près universelle en France, qui l'identifie avec le catholicisme et le vieux protestantisme. Un autre moyen, c'est de montrer sa parfaite harmonie avec l'esprit

Digitized by Google

de liberté, de philantropie, de progrès, et de prouver que cet esprit ne peut recevoir son complet développement, sans emprunter l'aide du christianisme. L'identité de cette religion avec la bienveillance la plus universelle et le plus pur dévouement a surtout besoin d'être bien comprise. Aucune religion ne peut désormais prévaloir, si elle ne se présente comme l'aliment de nos sentiments et de nos facultés les plus nobles; et, à moins que le christianisme ne satisfasse pleinement à cette condition, je ne peux faire des vœux pour son succès.

« Avec de telles opinions, je ne puis en aucune manière acquiescer à ce que vous pensez être, en ce moment, le devoir des partisans d'une religion éclairée. Votre avis est qu'ils doivent attendre. Si, par là, vous entendez que le temps n'est pas venu pour eux de s'organiser en sectes nouvelles, je suis d'accord avec vous, et je doute que ce temps arrive jamais. Je doute que le christianisme épuré, dont je prévois l'avénement, puisse se reproduire sous la forme d'une secte ou d'un parti, que ses amis aient à se distinguer par aucun signe extérieur, ou qu'il ait à faire son chemin en s'imposant par le nombre. Le temps des symboles, des cérémonies pompeuses, des clergés, des organisations religieuses toutes-puissantes, est passé; la religion doit se répandre de plus en plus par des moyens purement rationnels, c'est-à-

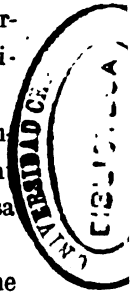
Digitized by Google

dire, par les efforts libres des esprits individuels, par le développement lumineux des grandes vérités, par la persuasion morale et par l'exemple de la sublime efficacité du christianisme sur le caractère et sur la vie. Il est toujours opportun d'employer de tels moyens, et jamais ils n'ont été plus nécessaires qu'en ce moment. J'ai la confiance que ceux qui sont frappés de cette haute manifestation du christianisme seront attirés les uns vers les autres, et uniront leurs efforts autant qu'ils le pourront en conservant la parfaite liberté de leur intelligence ; mais la largeur de leur esprit et de leurs sympathies, aussi bien que leur respect pour la religion, les empêcheront de s'enchaîner dans les liens d'une secte.

« L'intérêt, dit-il ailleurs, que m'inspire l'état actuel de l'Europe est très-grand, et je puis si peu me fier aux rapports contradictoires que m'en transmettent les feuilles publiques, que je suis vraiment très-reconnaissant aux amis intelligents de la liberté et de l'humanité qui, résidant sur les lieux mêmes, veulent bien me transmettre leurs vues et leurs impressions. J'ai foi en l'avenir du monde, mais je ne suis pas sans inquiétude. Il y a bien des motifs pour s'alarmer, quand on considère la force que le despotisme puise dans la concentration et dans l'unité de son action, dans les divisions qui se glissent nécessairement parmi les hommes dont la pensée est indépendante, et sur-

Digitized by Google

tout dans l'esprit factieux et égoïste des prétendus amis des institutions libres. Pour moi, rien ne me décourage plus que l'absence du principe moral et religieux en France ; je n'entrevois pas comment un peuple corrompu pourrait atteindre à un meilleur état de choses, et comment un gouvernement libre pourrait s'établir solidement dans un pays où il n'y aurait aucun élément de confiance mutuelle, ni aucune source de dévouement. J'attends avec un ardent désir quelque manifestation du sentiment religieux en France. »



Peu de temps avant sa mort, Channing écrivit encore à M. de Sismondi une dernière lettre, où on sent quelque chose de l'accent prophétique mêlé à sa sympathie persévérante pour la France :

« Septembre 1841. — Les récents désastres ne me découragent pas autant que vous. Je m'attends à ce que le peuple se trompe souvent dans son chemin. Il semble que les lois de la Providence veulent que nous n'avancions qu'après bien des essais inutiles ; quelquefois nous ne découvrons la véritable voie qu'après avoir essayé toutes les autres. J'aperçois d'immenses obstacles à surmonter. Réconcilier la liberté et l'ordre, la législature populaire et un pouvoir exécutif assez fort, le labeur manuel et la culture intellectuelle, le suffrage étendu et une administration stable, l'égalité et le respect mutuel, une population

Digitized by Google

croissante et le bien-être pour tous : tout cela, c'est l'œuvre des siècles, c'est presque défaire tout notre passé et reconstituer la société à nouveau. Pouvons-nous espérer accomplir tant de choses en un jour? De tous côtés, je vois des forces hostiles; dans ce pays, ce sont des idées fausses et malfaisantes sur la démocratie; c'est le scepticisme des institutions libres. Je ne m'aveugle pas sur les dangers qui nous menacent, quoique nos amis autant que nos ennemis, en Europe, me semblent les avoir exagérés.... Ce que vous appelez la science sociale est encore dans l'enfance, et toute notre civilisation est si infectée d'égoïsme, de cupidité et de sensualité, que je crains parfois qu'il ne faille qu'elle disparaisse pour faire place à quelque chose de mieux. Mais, au milieu de ces maux, est-ce que des germes d'amélioration ne se révèlent pas? Les intelligences ne se développent-elles point? Est-ce que de grandes idées, quoique restant encore à l'état vague, ne travaillent pas l'esprit des masses? L'idée des droits de l'homme ne peut plus désormais être étouffée.

« Il est vrai qu'il y a un danger dans le vague des grandes pensées; mais ne faut-il pas qu'elles passent par ce vague avant de prendre une forme précise et pratique? L'esprit du christianisme me semble s'affranchir de plus en plus des croyances pernicieuses qui l'ont si longtemps enchaîné. Le christianisme

Digitized by Google

prend une puissance nouvelle dans le monde. Je ne m'attends pas à des changements merveilleux; vous et moi nous ne verrons pas le millénium. La révolution française n'a été peut-être que la première éruption du volcan. Mais cette éruption terrible n'a-t-elle pas produit un grand bien ? Est-ce que chaque gouvernement en Europe n'en est pas depuis lors mieux administré ? Mais je m'arrête ; je désirais seulement vous dire que je vois autant de rayons de lumière que de points obscurs dans l'époque où nous vivons, et que je m'achemine vers le tombeau sans ressentir rien de cette tristesse qui, trop souvent, nous vient avec les années. Il y a un sujet sur lequel je voudrais m'entretenir avec vous : c'est l'état des classes laborieuses, pour lesquelles j'ai une vive sympathie. Il est inévitable que de grands changements aient lieu dans leur condition. Il est impossible qu'elles n'aient pas une plus large part aux fruits de leurs labeurs et aux bienfaits de l'éducation. Comment accomplir cette transformation ? C'est un problème qui me préoccupe constamment; je désirerais voir la route s'éclaircir. »

On remarquera, dans toutes ces lettres sur la France, que Channing ne fait pas la plus légère allusion à la forme du gouvernement que pouvait se choisir ce pays. Il n'admettait rien d'exclusif, pas plus en politique qu'en religion. Sans doute, il pré-

Digitized by Google

férait, surtout pour son pays, la forme républicaine ; il la croyait la plus en harmonie avec la dignité et le progrès de l'homme ; mais il ne se cachait pas que ce qui pouvait convenir à une jeune société, habituée à la pratique des institutions libres, n'était point peut-être la forme de gouvernement convenable à une nation qui conservait encore tant de traces des institutions monarchiques. C'est que, à son avis, la liberté et le progrès étaient indépendants de la constitution politique de l'État. De plus, il avait vu de près les dangers qui peuvent menacer la liberté dans un gouvernement républicain tout autant que dans une monarchie absolue. Channing ne demandait au gouvernement qu'un seul bien : c'était de faire respecter les lois également par tous et pour tous, et il ne reconnaissait pas d'autres mérites et d'autres droits à l'État que celui d'assurer le libre et parfait développement des facultés humaines. Le gouvernement qui approchait le plus près de cet idéal, c'est-à-dire du rôle de protecteur impartial des libertés publiques et individuelles, avait seul ses sympathies, que ce gouvernement s'appelât république ou monarchie. Du reste, Channing répétait sans cesse que le bonheur et la dignité d'un peuple dépendent de la valeur morale des individus qui le composent ; que tant que le citoyen n'est pas vertueux, il ne peut y avoir de gouvernement libre. Il avait appris par l'expérience ce

Digitized by Google

que Montesquieu avait senti par le génie, qu'il n'y a de république possible que pour un peuple qui pratique les vertus privées, et qui respecte religieusement les droits d'autrui. C'est cette opinion que Channing exprimait dans une lettre remarquable adressée à un démocrate de son pays :

« Le 27 mai 1825. — Je trouve à regret, dans vos remarques, quelque chose que j'appellerai la bigoterie du républicanisme, je veux dire, cette opinion que la liberté ne peut exister avec d'autres institutions que les nôtres, et cette disposition à voir avec des regards hostiles et à traiter en ennemi toute constitution différente de la nôtre. C'est là une erreur si commune qu'elle mériterait de trouver une place parmi les Idoles de Bacon ; cette erreur consiste à confondre les moyens avec la fin.

« Vous parlez comme si nous étions le seul peuple libre dans le monde, parce que nous sommes le seul dont tout le système politique repose sur l'élection. Souvenons-nous cependant que l'Angleterre est notre mère, que toutes nos institutions libérales sont venues de cette source, et qu'elle aussi est très-réellement libre avec un roi et une noblesse héréditaires. C'est à tort que l'on suppose que l'opinion publique ne peut se faire jour par une infinité d'autres voies. Il n'y a pas de pays dans le monde où l'opinion publique ait plus d'empire qu'en Angleterre, et cependant

Digitized by Google

vous ne faites aucune distinction entre ce pays et les autres monarchies de l'Europe. Je ne voudrais, dans un si excellent discours, rien qui puisse diminuer la sympathie, déjà trop affaiblie, qu'inspire cet admirable pays, auquel Dieu a accordé l'insigne honneur, depuis deux siècles, d'être le boulevard du protestantisme et de la liberté. Vous ne trouverez pas sur la terre un peuple plus éclairé, plus jaloux de ses droits, plus hardi dans l'expression de sa pensée, plus résolu et plus persévérant dans le développement de toutes les facultés de la nature humaine; et quelque contradiction que ce fait semble offrir avec vos théories, nous voyons dans ce pays, sous une aristocratie qui possède une grande partie du royaume, une agriculture perfectionnée et productive donnant au sol un aspect de beauté et de fécondité auprès duquel toutes les autres contrées paraissent presque incultes.

« La base la plus solide de la liberté est dans une presse libre, dans la liberté de penser et de parler, et d'influencer l'esprit d'autrui dans une mesure qui n'est limitée que par les facultés de chacun. C'est par là que se forme ce que nous appelons l'opinion publique : puissance qui n'existe dans aucun pays de l'Europe à un aussi haut degré qu'en Angleterre, et qui fonctionne là avec une admirable énergie. L'influence de la presse en Angleterre trouve des auxiliaires puissants dans des causes particulières à ce pays.

Digitized by Google

La principale est l'existence d'une métropole comme Londres, ce vaste cœur à travers lequel circule tout le sang de l'empire, et qui, dans le même jour, reporte dans chaque village la nouvelle des services ou des fautes de l'homme public, produisant ainsi un sentiment commun profond, et communiquant au corps entier une impulsion électrique dont aucun autre pays n'est susceptible. Le pouvoir de l'opinion publique s'est surtout manifesté d'une manière remarquable dans les changements apportés au système prohibitif qui, jusqu'à ce jour, et depuis des siècles, avait été regardé comme la sauvegarde des nations et la source de leurs richesses. Ce système a cédé devant les progrès de l'intelligence du peuple, et devant des doctrines plus libérales sur les rapports des nations entre elles, doctrines non-seulement proclamées hautement aujourd'hui, mais consacrées encore par les lois commerciales de ce pays. Portez vos regards sur les immenses travaux de l'Angleterre : ils ont été construits, non par le gouvernement, mais par des associations privées. Qui n'est frappé de cette confiance de l'homme envers l'homme, de cette influence des lois égales pour tous, et de l'énergie indomptable de caractère que de tels travaux supposent?

« Mais ce n'est pas seulement une injustice envers l'Angleterre, ce noble modèle de la liberté, que je

Digitized by Google

déplore dans votre écrit ; je crains aussi que vos remarques ne fassent tort à la bonne cause, en prêchant l'incompatibilité du progrès et de la liberté avec l'existence d'une royauté et d'une aristocratie. Si cette opinion se répandait, elle pousserait tous les souverains à une opposition désespérée contre les institutions libres et exaspérerait les passions du peuple contre leurs vieux gouvernements. Pourquoi ne pas enseigner, au contraire, aux monarques que leur pouvoir deviendra plus fort, mieux établi, comme cela se voit en Angleterre, en accordant à l'opinion une plus grande influence sur le gouvernement, et en développant l'intelligence, l'énergie, l'industrie, l'esprit public de la nation, sources véritables de la richesse et de la grandeur du pays? Pourquoi ne pas enseigner aux sujets qu'ils seraient plus certains d'améliorer leur condition et d'étendre leur puissance, si, au lieu d'importer chez eux des innovations empruntées à des pays étrangers avec lesquels ils ont peu de sentiments communs, ils s'attachaient à perfectionner ce qu'il y a déjà de bon dans leurs propres institutions, en bâtissant sur les anciens fondements ; s'ils procédaient par le développement progressif, plutôt que par des bouleversements ; s'ils se contentaient de changements qui relieraient leur avenir à leur passé, et d'institutions conformes à leur génie, à leurs ha-

Digitized by Google

bitudes, à leur caractère national ; si enfin, ce qui n'est pas moins important, quoique j'en parle en dernier lieu, ils faisaient des efforts persévérants pour croître en science, en industrie, et surtout en vertu.

« Cette prétention de donner les mêmes institutions à toutes les nations n'est à mes yeux qu'un empirisme ; nous n'avons pas, je le crains, le droit de penser que des institutions formées comme les nôtres dans l'enfance de la science du gouvernement soient, malgré tous les bienfaits qui en sont découlés, tellement parfaites, qu'elles méritent une imitation universelle.

« Voici ce que je veux vous dire : je désire que nous nous exprimions avec plus de modestie sur nous-mêmes, et dans un langage plus conciliant pour les autres ; que nous attendions l'affranchissement du monde d'une réforme plutôt que d'une convulsion ; que nous prêchions la paix aux rois comme aux sujets ; que nous ne parlions jamais de guerre, et surtout de guerre civile, sans éprouver ce sentiment d'horreur que le christianisme et la philosophie nous inspirent. Quant aux rois, souvenons-nous que ce sont des hommes comme nous, ne valant pas mieux que les plus humbles de leurs sujets ; mais ne leur refusons pas la justice due à tous les hommes. C'est le hasard de leur naissance, et non leur

Digitized by Google

volonté, qui les a faits maîtres des nations, et la plupart d'entre eux, lors même qu'ils le voudraient, ne pourraient pas descendre sans forfaiture de leurs trônes ; car les peuples, mal préparés pour un gouvernement libre dont ils seraient appelés à jouir trop soudainement, ne manqueraient pas de remplir le trône vacant par des tyrans pires que leurs anciens maîtres. La liberté n'est pas le fruit de la violence; c'est sans doute le plus grand des biens politiques, et il doit être apprécié au-dessus de tout ; mais c'est aussi un bien moral, et il ne peut se répandre que par cet esprit d'amour qui rend l'homme cher à l'homme, et qui, le jour où le christianisme sera mieux compris, unira d'un lien doux et puissant toutes les classes de la société. »

Digitized by Google

CHAPITRE XIII

Channing à Boston.—Mort de sa mère.—Mort du révérend Noah Worcester, de Follen et de Tuckerman.—Portrait que fait Channing de la femme de Tuckerman.—Visite à Philadelphie. — Sermon sur l'Église universelle. — Institutions littéraires pour les ouvriers.—Lettre à un communiste.

Channing rentrait à Boston pour y passer ses hivers. Là, sa vie était naturellement plus active et plus répandue qu'à Newport. Des sermons, des discours, des réunions, des conférences pour étudier quelques grandes questions, ou pour coopérer à quelque réforme, étaient le principal emploi de son temps. Souvent aussi son salon se remplissait d'hommes et de femmes distingués, venant s'entretenir avec lui de publications nouvelles, œuvres de poésies, de philosophie, d'histoire, et quelquefois même d'une littérature moins sérieuse. Un de ses plus grands plaisirs était d'entendre réciter des vers de Shak-

Digitized by Google

speare. Quant à la musique, il regrettait de n'en avoir pas cultivé le goût. « J'ai beaucoup perdu, disait-il quelque temps avant sa mort, en négligeant la musique ; il me semble que j'y deviens plus sensible à mesure que mes oreilles vieillissent ; je sens que la musique touche dans les profondeurs de mon âme des cordes que nulle autre puissance ne fait vibrer ; j'en éprouve un plaisir qui ne ressemble à aucune autre sensation. Rien ne me paraît plus mystérieux, plus inexplicable ; un sentiment secret a toujours poussé les hommes à regarder la musique comme une des joies du ciel, et je comprends que le chrétien, sous son influence, puisse avoir comme une conscience surnaturelle de son immortalité. De tels phénomènes me montrent combien notre nature est pleine de mystères. » Aussi Channing croyait-il à l'influence toute morale et civilisatrice de la musique, et il eût voulu en répandre le goût parmi les masses. « Je désire, écrit-il, que les peuples soient non-seulement instruits, mais sensibles et délicats, et je crois que la musique leur fera plus de bien que toutes les connaissances arides qu'on pourra leur inculquer. » S'il en était besoin, on verrait ici une preuve de plus de la passion avec laquelle Channing poursuivait son grand problème de l'élévation morale et intellectuelle des peuples. Pas une seule de ses observations psychologiques, soit sur lui-même, soit sur

Digitized by Google

les autres, qu'il ne mît à profit pour la mission qu'il s'était assignée de révéler l'homme à lui-même.

Dans ses promenades journalières au parc de la ville, appelé la Commune, Channing n'avait pas de plus grand bonheur que de s'arrêter pour voir les enfants dans leurs ébats, pour les contempler; il aimait à s'en entourer et à se mêler à leurs jeux.

En 1835, son fils aîné partait pour le collége, emportant avec lui ces lignes d'une austère tendresse : « Souvenez-vous que ce qui distingue surtout un homme, c'est de savoir se gouverner, et que celui qui ne peut être constant dans ses résolutions, qui ne peut suivre avec persévérance, soit les études qu'il se propose de faire, soit un plan d'action, n'aura jamais dans ce monde qu'une position inférieure, et, ce qui est encore pis, qu'il perdra dans sa propre estime.

« Je vous supplie d'être toujours vrai, loyal, franc et juste en face de toutes les tentations; quoi qu'il doive vous en arriver, dites toujours la vérité. Soyez entièrement digne de la confiance de vos compagnons; regardez le juste comme étant toujours absolument obligatoire. Il n'est pas nécessaire que vous conserviez vos biens, ni même que vous conserviez la vie; mais il est de toute nécessité que vous gardiez sans tache votre honneur.

« Entrez au collége avec la ferme résolution d'o-

Digitized by Google

béir à toutes les règles; ne faites rien dont il faille vous cacher; que ce soit pour vous un principe et un point d'honneur de vous abstenir de tout ce qui pourrait nuire à l'institution dont vous êtes membre. N'excitez jamais dans vos camarades le moindre esprit de révolte; soyez ami de l'ordre. S'il vous arrivait quelquefois d'avoir à vous plaindre de vos maîtres, abordez-les avec franchise, et expliquez devant eux avec calme vos griefs. Soyez envers vos compagnons plein de magnanimité et de loyauté; sympathisez avec eux, et cherchez leur amitié autant que vos principes vous le permettront; mais ne leur sacrifiez jamais vos convictions du bien. Que le ridicule ne vous fasse jamais abandonner la vertu; mettez-vous hardiment sur votre propre terrain, et vous imposerez bientôt le respect. Vos compagnons ne pourraient vous faire un plus grand mal que d'affaiblir en vous l'idée du bien et du juste.

« Respectez et aimez Dieu, et vivez comme étant toujours en sa présence. Chaque matin, nous prierons Dieu pour vous; que chaque matin, vous aussi, vous fassiez de même pour nous; et qu'à cette heure, nous nous rencontrions tous devant le trône de la miséricorde de notre Père commun. »

Ce fut à Boston, en 1834, que Channing ferma les yeux de sa vénérable et bien-aimée mère; elle avait quatre-vingt-deux ans; mais ses facultés avaient

Digitized by Google

presque échappé à l'influence des années, et l'âge n'avait en rien refroidi la vivacité de ses affections.

« Hier est morte ma mère ! écrit Channing dans son journal avec la sensibilité d'un enfant. Quel changement pour moi ! elle dont la tendresse ne m'a jamais fait défaut dans tout le cours de ma vie ; elle qui, pendant tant d'années n'a cessé de me porter et dans son cœur et dans ses pensées ! Que j'ai été heureux de pouvoir contribuer à son bonheur ! J'espère que mon affection lui aura rendu la vie plus douce. Et maintenant elle nous a quittés, cette amie de toute ma vie ; celle qui, au milieu de tant d'autres changements, n'a jamais changé dans sa tendresse ; celle à qui toute mon existence était rattachée ! Cette voix, la première que j'ai entendue, je ne l'entendrai plus ; ces bras qui m'ont soutenu sont maintenant immobiles ; ces yeux si expressifs n'ont plus de lumière ; la chambre où pendant tant d'années j'ai reçu ses conseils et sa bénédiction ne contient que ses restes inanimés ; son fauteuil est vide ! Chère amie, dont le cœur partageait mes épeuves, tu n'es plus ! Je ne puis plus serrer ta main, lire dans ton regard, écouter tes paroles de pieuse gratitude envers Dieu, offrir avec toi des prières à notre Père commun ! Celle qui donnait l'unité à toute mon existence, qui, par sa présence, par son affection, par l'intérêt qu'elle me portait, reliait ensemble tous les événements de ma vie,

Digitized by Google

elle m'a quitté ! Qui peut me la remplacer? à qui puis-je être ce que je fus pour elle? Un lien est brisé, qui ne peut plus être renoué sur cette terre. Oh ! saint et doux lien que celui qui unit la mère et l'enfant ? combien n'est-il pas vrai que les dons les plus précieux de Dieu se trouvent dans les sentiers ordinaires de la vie ! Oh ! que n'avons-nous pu prolonger ses jours avec bonheur pour elle-même? Mais elle est maintenant auprès de Celui qui l'aime plus que nous n'aurions pu l'aimer. Je me soumets à ses volontés. »

Cette perte fut suivie de celle de son ami, le révérend Noah Worcester, l'Apôtre de la paix. Ces morts douces et sereines, et venues à leur temps, ne laissaient après elles que de pieux souvenirs, et Channing dut s'y résigner moins amèrement, comme au cours naturel de la vie. Mais la fin terrible de son ami Follen, qui eut lieu quelques années plus tard, fut une des plus douloureuses épreuves de sa vie. Follen revenait de New-York sur le bateau à vapeur le *Lexingston*, quand, près d'aborder, le navire prit feu et s'engloutit avec tous ceux qui étaient à bord, à l'exception seulement de quatre personnes. En apprenant la mort tragique de son ami et les détails de cette effroyable agonie au milieu des flots et des flammes, Channing éprouva un moment d'émotion convulsive ; mais retrouvant bientôt sa sérénité habituelle, il prit la plume pour célébrer dans un sermon les vertus

Digitized by Google

extraordinaires de son ami, et pour affermir la foi de son troupeau dans les hauts desseins de Dieu, même quand il nous entoure des épreuves les plus douloureuses. Ce triste événement eut lieu en 1840.

Une année après, Channing assistait à la dernière maladie de l'excellent docteur Tuckerman. Les forces de cet homme, dont le cœur recélait des trésors de tendresse et de compassion, étaient déjà minées par les soins infatigables qu'il prodiguait à son troupeau de pauvres, quand une blessure intime vint l'accabler. Il succomba à la douleur que lui causa la perte de sa femme. Channing, dans le sermon qu'il fit à la mort de son ami, nous a tracé, avec l'exquise délicatesse qui caractérise sa plume, le portrait de cette personne intéressante. « J'ai connu particulièrement, écrit-il, cette femme avec qui il passa une grande partie de sa vie, et je suis heureux de pouvoir offrir un hommage à ses vertus. Sa réserve, et une pudeur extrême, jetaient un voile sur ce gracieux caractère. Elle était peu connue hors du foyer domestique; mais là, elle répandait silencieusement cette douce et pure lumière dont on ne comprend bien le prix que lorsqu'elle est éteinte. Cette bonté particulière de la Providence qui adapte les bienfaits qu'elle nous prodigue à nos besoins, fut surtout visible lorsqu'elle donna à notre ami une telle compagne. Sa sagesse si calme, sa douce modestie, sa sympathie qui, bien

Digitized by Google

que pleine de tendresse, était aussi d'un caractère trop serein pour nuire à sa raison, tout la rendait propre à agir, à son insu, sur l'esprit plus ardent de son époux, sans qu'aucun des deux en eût la conscience; elle était vraiment un esprit bienfaisant, qui répandait secrètement et sûrement ses heureuses influences. Le coup qui l'enleva à son mari laissa à celui-ci une blessure que le temps ne put cicatriser.

« Si les forces de mon ami lui eussent permis de s'échapper de sa maison de deuil pour visiter les demeures de la misère, il eût peut-être oublié pour un moment le sentiment de sa perte; mais, après quelques instants de promenade, il était obligé de rentrer chez lui épuisé. Là, ce regard aimant qui avait toujours brillé à son retour ne répandait plus sur lui son doux reflet; cette voix était muette, qui chaque jour le questionnait sur ses labeurs, et qui, comme une seconde conscience, murmurait une tendre approbation; il ne la trouvait plus cette main aimée sur laquelle s'appuyait sa tête souffrante, et qui avait, par ses soins assidus, si souvent éloigné pour lui l'heure de l'épuisement et de la maladie. Il n'était pas seul, il est vrai, car l'amour et le respect filial l'entouraient; mais, tout en reconnaissant le prix de ces dévouements, il sentait que rien ne pouvait remplacer celle qui lui avait été enlevée. Il ne fit voir, à l'occasion de cette grande perte, aucun

Digitized by Google

violent éclat de chagrin ; c'était une douleur intime, profonde, le sentiment d'un vide immense, le dernier fardeau dont l'âme puisse s'affranchir. Dès lors, son attachement pour la vie diminua sensiblement ; par moments, il aurait voulu la quitter. Il gardait toujours près de lui le portrait de son amie, et il me parlait souvent de la consolation que cette image lui apportait comme d'une chose que moi, plus heureux que lui, je ne pouvais comprendre. Il entendait sa voix lui venir d'un autre monde, et sa foi en ce monde meilleur, toujours profonde, devint encore plus vive et plus touchante. Il fut un martyr de la cause du pauvre. Le travail incessant abrégea sa vie. Pour plaire à ses amis, il voulut restreindre ses labeurs ; mais les pauvres le suivirent jusque chez lui, et il ne pouvait résister à leurs supplications. Jeune encore par les années, la vieillesse l'avait surpris ; ses promenades devinrent de plus en plus rares, et il fut enfin emprisonné chez lui. Une fièvre ardente, une toux déchirante suivirent la perte de ses forces. Pendant bien des semaines, j'étais le seul de ses amis qui pût le voir ; et c'était pour moi une joie que de contempler sa pâle et maigre figure tout illuminée de sentiments de gratitude envers Dieu pour l'œuvre qui lui avait été confiée, et d'espérance que cette œuvre continuerait quand il dormirait dans la poussière. Sa fin fut triste. Quelquefois, par une dispen-

Digitized by Google

sation mystérieuse de la Providence, la puissance de souffrir survit, après que les facultés de la raison ont semblé succomber. Tel fut le sort de mon ami : il trépassa en proie à des douleurs épouvantables ; enfin son martyre cessa, et qui de nous peut concevoir ou exprimer la béatitude de cet esprit s'élevant de ces sombres ténèbres à la lumière céleste ? »

On pardonnerait volontiers à Channing si, dans ses écrits intimes, dans ses lettres, il laissait échapper quelque accent de tristesse ou de découragement, en voyant disparaître ainsi un à un ceux qui l'avaient animé et soutenu dans les hautes missions de la vie ; mais telle était sa piété que la douleur, la joie, la santé, la souffrance, tout servait à alimenter sa foi en Dieu et à l'immortalité. Les années, en s'accumulant, loin de refroidir son cœur, lui rendaient la vie plus belle et plus précieuse, et l'inondaient d'un amour toujours plus profond. « Quels êtres mystérieux nous sommes ! écrivait-il quelques mois avant sa mort ; me voici trouvant le calice de la vie plus doux à mesure que j'approche de ce qu'on appelle la lie ; me voici contemplant cette belle, cette glorieuse création avec un amour toujours plus serein, et trouvant plus de raisons pour espérer dans l'avenir des sociétés, au moment même où leurs maux pèsent le plus sur mon esprit... Les affections les plus communes me paraissent tous les jours plus pleines de charmes ;

Digitized by Google

je sens quelquefois comme si je n'avais rien connu de la vie jusqu'à présent, et il en sera toujours ainsi. Nous ne cesserons d'ouvrir les yeux à des merveilles et à des beautés pour lesquelles nous avons été jusqu'alors aveugles, et nous découvrirons de nouvelles créations sans mettre le pied hors de nos vieilles demeures. » Plus loin, il écrit : « Au milieu de tant de devoirs, d'affections, et au sein d'un pays dont les beautés ont pour moi un charme infini, je n'étudie pas beaucoup ; je sens de plus en plus que l'amour vaut mieux que la pensée, ou plutôt que la pensée vaut peu quand elle n'est pas trempée dans l'amour. Je ne puis perdre tout à fait, après tant d'années, ma froideur extérieure, mais la glace se fond. » Channing avait plus de soixante ans quand il écrivait ces paroles ; on comprendra maintenant pourquoi, lorsqu'on lui demanda un jour quel était l'âge le plus heureux, il répondit en souriant que c'était l'âge de soixante ans : il en eût dit autant, sans doute, à soixante-dix et à quatre-vingts.

Channing éprouvait, à mesure qu'il vieillissait, le besoin de se rapprocher toujours davantage des hommes. Il multiplia ses voyages pour agrandir le cercle de ses relations ; il visita les campagnes, les lieux célèbres, les grandes villes des États-Unis, s'arrêtant tantôt pour prêcher, tantôt pour adresser un discours à quelque association d'ouvriers. Ce fut

Digitized by Google

à cette époque (1841) qu'il séjourna quelques semaines à Philadelphie et qu'il prêcha, le 30 mai, un sermon sur l'Église universelle, devant un nombreux auditoire, composé de personnes appartenant à des croyances religieuses diverses et accourues pour écouter sa parole célèbre.

Ce sermon, dont le but est de montrer qu'il y a une tolérance plus élevée et plus philosophique que celle qui est fondée sur l'indifférence, mérite surtout notre attention en ce que, étant un des derniers discours de Channing, nous devons le regarder comme l'expression calme et réfléchie de sa pensée mûrie par les années et par la recherche de la vérité. Tout, dans ce discours, est si grand, si serein, si céleste ; le sujet qui y est traité est si vaste ; Channing nous fait planer avec si peu d'efforts dans une région si élevée, il y marcha lui-même d'un pied si ferme, que ce serait une grande lacune dans sa biographie si nous ne nous arrêtions pas pour considérer, un peu en détail, cette exposition lumineuse de ses principes sur la religion et sur l'Église.

La vie de Channing, comme le sait le lecteur, fut une longue protestation contre l'esprit de secte, et une défense constante de la sainteté et de la beauté de la vertu, abstraction faite de toutes croyances doctrinales. Sa passion pour la vertu la lui faisait reconnaître, avec une sorte d'instinct, partout où

Digitized by Google

elle se trouvait, et ce seul rayon de la divinité dans l'homme effaçait à ses yeux toutes les distinctions de rang, de conditions ou de croyances. Quoi qu'il eût aspiré toute sa vie après une société qui serait unie seulement par la pratique d'une large charité et par l'amour de Dieu, ce ne fut cependant que dans ce sermon sur l'Église universelle qu'il donna une forme nette à sa pensée.

Channing n'était ni un théoricien, ni un doctrinaire, et c'est sans songer à faire un système qu'il a peut-être trouvé la solution du grand problème qui a préoccupé et préoccupe encore tant d'esprits. Il nous a montré l'unité religieuse la plus parfaite, accompagnée de la liberté la plus entière des consciences et du complet affranchissement de toutes les facultés humaines; il nous a fait voir un terrain commun, sur lequel tous les chrétiens peuvent se rencontrer : celui de l'amour de Dieu et des hommes; mais à côté de cette union des cœurs, il a voulu la variété, la diversité de l'esprit. Pour qu'une telle unité fût possible, il sentit qu'aucune de nos nombreuses Églises ne devait avoir le droit de se dire une institution divine. C'est pourquoi, au début de son discours, il recherche si, dans les enseignements du Christ ou de ses disciples, on peut trouver l'institution d'une Église avec un rituel et une organisation immuables. Voici ce qu'il dit :

Digitized by Google

« Dans le sermon sur la montagne, lorsque le Christ traite particulièrement de la prière, il ne fait aucune mention de l'Église; de même, ses disciples n'ont jamais défini d'une manière exacte le symbole ni les pratiques extérieures nécessaires au culte; il devait en être ainsi d'une religion telle que le christianisme. Le judaïsme avait été institué pour former et élever une nation à part : c'est pourquoi il enfermait le peuple juif dans une multitude de formes et de pratiques. Mais la grande mission du christianisme était d'étendre le culte spirituel et intérieur de Dieu à toutes les nations, à toutes les phases de la société, à toutes les variétés de climat, de gouvernement et de conditions : on ne peut donc pas supposer qu'une pareille religion s'enchaîna dans une forme extérieure quelconque. Le Christ n'a point institué un mécanisme de cérémonies et de rites, les mêmes pour tous les pays et pour toutes les époques; il ne nous a point donné une législation minutieuse sur le culte et l'organisation de son Église; mais il a laissé ces choses extérieures à régler par l'esprit, par les besoins et les progrès des siècles successifs. » Channing en conclut qu'aucune Église ne peut prétendre avoir une constitution divine telle, que ceux qui n'en feront pas partie se trouvent, par cela seul, en état de désobéissance envers Dieu... « La pureté du cœur et de la vie, dit-il, l'amour de Dieu et de nos sembla-

Digitized by Google

bles, voilà les seules choses essentielles, et l'Église qui contribue le plus à éveiller en nous cet esprit est la vraie Église, quels que soient son culte et son organisation. »

Channing connaissait trop le cœur humain et son besoin de sympathie pour ne pas respecter le sentiment qui nous porte à nous réunir à d'autres, dans le but d'exprimer à Dieu en commun notre gratitude, ou de chercher ensemble un soutien à notre foi et une consolation dans nos douleurs ; il comprenait aussi que la nature humaine est infiniment diverse et que l'expression du sentiment religieux peut varier selon les degrés d'esprit, d'intelligence ou d'imagination des peuples comme des individus :

« Dieu, disait-il, aime la variété dans la nature et dans l'âme humaine, et il ne la rejette pas dans l'adoration chrétienne. Ce n'est pas que je prétende, continue-t-il, que toutes les Églises soient également bonnes ; il y en a sans doute qui sont plus ou moins en harmonie avec l'esprit et le but du christianisme, avec la simplicité des temps primitifs et avec les principes de notre nature ; toutes ont leurs superstitions, leurs corruptions, et nous devons chercher celle qui nous paraît la plus pure et qui nous aide le plus à devenir pieux, désintéressés et forts ; mais gardons-nous de la choisir pour notre prochain. Son tempérament, son intelligence, les impressions que l'édu-

Digitized by Google

cation et l'habitude ont laissées sur son esprit, diffèrent des nôtres ; peut-être que le culte qui vous touche le plus l'émeut à peine ; il a besoin, lui, qu'on excite son cœur, et vous, qu'on parle à votre raison ; ne l'en blâmez pas. Si, dans une atmosphère spirituelle plus ardente, il atteint à une foi plus vive que la nôtre, son Église est meilleure pour lui que la nôtre ne l'est pour nous. Ne jugez jamais un homme, en bien ni en mal, à cause de l'Église à laquelle il appartient ; chassez de vos cœurs ce démon de l'esprit de secte, de bigoterie, d'intolérance ; nourrir cet esprit n'est pas, comme nous le croyons, un péché léger : c'est la négation même de la suprématie de la vertu. »

Au-dessus de toutes les manifestations extérieures de toutes les diverses associations religieuses, Channing plaçait une seule Église qui les contenait et les embrassait toutes : l'Église universelle du Christ, c'est-à-dire l'union de tous les cœurs vertueux, de tous ceux qui s'inspirent de l'esprit du Christ, qui cherchent avec ardeur la vérité, le progrès dans le bien, qui reconnaissent dans leurs semblables des frères et dans Dieu le père juste et plein d'amour pour tous. « Oui, s'écrie-t-il dans son saint enthousiasme, il y a une Église plus sublime, plus grande que toutes celles que vous connaissez, une Église qui s'étend sur toute la terre et ne fait qu'un avec celle qui est dans

Digitized by Google

le ciel. Dans cette Église sont réunis tous ceux que des dénominations diverses ont séparés ou séparent encore. Là, il n'y a ni Église romaine, ni Église grecque, ni Église anglicane; il n'y a que l'Église du Christ...

« Tous ceux qu'anime l'esprit chrétien sont essentiellement unis; car cet esprit a une puissance qui attache plus fortement que tous les autres liens. Des océans peuvent séparer les membres de cette Église; mais leurs sympathies ne sont pas moins étroites et moins inébranlables. Je tressaille de joie au nom des saints hommes qui ont vécu il y a des siècles; le temps ne peut nous séparer; je les vénère, au contraire, d'autant plus à raison de ce qu'ils sont plus anciens. Ne sommes-nous pas les ministres d'une même cause? cette union n'est-elle pas une réalité? Vous pouvez m'exclure de vos Églises romaines, épiscopales, calvinistes, à cause des prétendus défauts de ma doctrine ou de mon symbole, et je ne m'en plains pas; mais je ne veux pas qu'on me retranche du grand corps du Christ. Qui est-ce qui peut me séparer d'hommes tels que Fénelon, Pascal, Charles Borromée, Newton, Howard? Qui peut rompre les liens qui m'attachent à eux? Est-ce que je ne les chéris pas? est-ce que leur esprit, coulant à larges flots de leur vie et de leurs écrits, ne pénètre pas mon âme? ne sont-ils pas une partie de mon être?

Digitized by Google

serais-je devenu ce que je suis si leur esprit n'avait pas agi sur le mien? est-il donné à un synode ou à un concile de me séparer d'eux? La bulle d'un pape ou l'excommunication d'un concile peuvent-elles étouffer en moi la pensée et l'affection qui m'attachent à eux? Mon âme brise avec mépris ces barrières, ces toiles d'araignée, pour aller se joindre à ces esprits grands et excellents; qu'ils soient morts ou vivants, me repousseront-ils parce que je ne suis pas de telle ou telle secte? Une âme pure se meut librement dans l'univers; elle appartient à l'Église, à la grande famille des âmes pures de tous les mondes, et nul homme ne peut être exclu de cette Église que par lui-même, en laissant mourir la vertu dans son propre cœur. »

Les lettres de Channing ont fait voir qu'il regardait comme assez prochain le moment où le christianisme se montrerait enfin dégagé des formes dans lesquelles il a été jusqu'à présent trop emprisonné. Il décrit, dans ce sermon, la marche de l'esprit humain vers ce but inévitable. « C'est la tendance, dit-il, des progrès de la civilisation, de l'éducation et de l'élévation des âmes, de faire naître un sentiment opposé à l'esprit sacerdotal et à la croyance en certaines Églises, en certaines pratiques comme étant nécessaire pour assurer le salut. A mesure que le monde avance, il laisse derrière lui ces questions de

Digitized by Google

formes extérieures ; à mesure que les hommes entrent dans le cœur d'un sujet, ils se soucient moins des manifestations matérielles ; à mesure que la religion devient pour nous une réalité intime, nous nous lassons du spectacle de ses pompes. Dans la succession des siècles, on trouve toujours un nombre d'hommes de plus en plus grand, dont la virile pensée embrasse la liberté spirituelle, et qui, unissant le respect d'eux-mêmes au respect de Dieu, ne peuvent, sans un sentiment de honte et d'humiliation, se soumettre à une Église qui les oblige d'approcher du Père infini par un culte simplement extérieur. Une voix en eux proteste contre cette répétition des mêmes signes, des mêmes mouvements, des mêmes paroles, comme contre quelque chose qui est au-dessous de leurs facultés spirituelles, au-dessous surtout de Celui à qui s'adresse l'hommage le plus élevé de leur raison et de leur cœur. Dans la vie ordinaire, un esprit supérieur s'exprime d'une manière simple et naturelle, et cette même tendance se retrouve dans les choses religieuses.

« Le progrès qu'opère le christianisme, c'est de développer en nous une connaissance et un sentiment plus profonds de ce culte spirituel du Père que le Christ a annoncé comme l'objet de sa mission ; et devant ce progrès, l'ancienne foi idolâtre des formes et du symbole doit disparaître. Il y a donc un courant qui se

Digitized by Google

grossit de siècle en siècle, et contre lequel les Églises exclusives auront à lutter ; tôt ou tard il les engloutira.

« Mes amis, dit-il en terminant, respectez la vertu, la sainteté, la volonté forte qui reste fidèle au devoir et au bien. N'honorez rien en comparaison de ces vertus. Des diversités de goût, d'opinions, d'habitude peuvent nous porter à adorer Dieu avec des formes diverses ; mais la variété n'est point le schisme, elle ne rompt point l'unité de l'Église du Christ. Malgré nos dissidences, nous pouvons nous aimer, nous respecter et nous réjouir de nos progrès mutuels ; nous pouvons unir nos cœurs et nos mains en faisant le bien, en avançant les desseins de l'amour de Dieu pour la race humaine ; en travaillant, en souffrant pour l'humanité ; en protégeant l'intelligence, la liberté, la vertu ; en faisant arriver à Dieu la vénération, l'amour de ses créatures ; en résistant aux abus et aux corruptions du monde ; en recherchant et en tarissant les sources de la misère. Puisse cette charité universelle posséder nos cœurs, et par sa douce influence faire disparaître de la terre tout esprit de secte et de bigoterie ! »

Le grand désir de Channing, comme il ne cessait de le dire à son ami Tuckerman, était de voir l'Église dont il se faisait l'apôtre, se distinguer surtout par une large tolérance, par une philanthropie ac-

Digitized by Google

tive, et par une conciliation pleine de bienveillance avec l'esprit éclairé des temps modernes. Il aurait voulu que ses membres prissent simplement le nom de *Philanthropes chrétiens*, et qu'ils se dévouassent spécialement au progrès matériel et moral de la classe ouvrière et de la classe indigente. Il semble, en effet, que nulle forme nouvelle du christianisme ne puisse s'élever aujourd'hui que sur ces deux bases : la foi en la destinée infinie de l'humanité et une sympathie universelle pour ses souffrances.

La ville de Philadelphie, comme celle de Boston, est remarquable par le nombre de ses Sociétés littéraires, établies, non pour quelques érudits ou quelques hommes de goût, mais pour les ouvriers, les artisans, les commis et les jeunes gens de toutes les classes. Ce sont de vastes cercles et cabinets littéraires ; les membres, en payant une souscription annuelle, peuvent non-seulement y lire les journaux, les revues, ou étudier des œuvres plus sérieuses dans une riche bibliothèque qui contient quelquefois jusqu'à 15,000 volumes, mais aussi emporter chez eux un certain nombre de livres. Comme chacune de ces institutions est établie dans un but spécial, et qu'elles sont gouvernées par un comité de membres pris dans leur sein, elles varient nécessairement dans leur organisation. Les connaissances et le degré d'éducation des membres déterminent la nature des

Digitized by Google

études qui s'y font ; car ce sont aussi des espèces de colléges, où les plus instruits enseignent aux autres moins avancés ou moins heureusement doués.

Quelquefois des professeurs sont engagés pour prononcer devant les jeunes gens réunis ce qui, dans leur langue, s'appelle une *lecture* ; c'est un discours instructif sur un sujet choisi. L'histoire, la poésie, la littérature, les arts, tout sert de matière à ces conférences intéressantes. Un orateur célèbre vient-il à visiter leur ville, une députation de membres d'une de ces Sociétés s'empresse de se présenter devant lui pour lui demander la faveur d'une *lecture*. Ce fut ainsi que Channing, prié par la Société littéraire des commerçants de Philadelphie, se rendit à leur cercle, où il fit, en mai 1841, son beau discours sur les Signes distinctifs de l'époque actuelle, dont le caractère principal est à ses yeux la tendance à l'universalité ; discours qui témoigne du vif intérêt avec lequel il suivait la marche morale et intellectuelle du siècle.

Ce même intérêt se retrouve dans une lettre qu'il écrivit vers cette époque (mars 1842), et qui est empreinte d'une sensibilité si particulière, que nous ne croirions pas avoir donné une juste idée de Channing si nous ne la reproduisions ici, à peu près en entier.

« Je crains, y est-il dit, d'être trop porté à me dérober au travail des réformes. Réformer, c'est s'opposer à des corruptions, à des maux enracinés; et moi, je

Digitized by Google

suis plutôt tenté de détourner mes yeux du mal. Mon âme cherche le bien, le parfait, le beau ; c'est pour moi une espèce de torture d'être obligé d'étudier ce que l'homme souffre de ses propres crimes ou de la méchanceté et de la cruauté de ses frères. Aucune perfection de l'art ne peut m'attacher à des sujets purement tragiques ou horribles ; c'est seulement par un sentiment de devoir que je me décide à lire dans les journaux le récit d'un malheur ou d'un crime. Il est vrai que quand le côté sombre du tableau est éclairé par la grandeur ou la beauté morale, non-seulement je le supporte, mais même j'en éprouve du bonheur.

« Vous voyez que je suis assez pauvrement constitué pour un réformateur. Mais c'est pour cela que cette œuvre m'est bonne ; j'en ai besoin, non pour m'exciter, car je le suis suffisamment par les événements de la vie ordinaire et par la méditation des vérités abstraites, mais pour me sauver d'un égoïsme raffiné, et pour me donner le désintéressement, le courage, la vraie dignité et la vraie grandeur, pour me lier à Dieu par une foi plus vive, par un amour plus profond pour mes semblables. Il ne faut pas rejeter cette croix ; acceptons-la plutôt avec gratitude et bonne volonté, quand Dieu nous l'impose ; et il nous l'impose toutes les fois qu'il pénètre nos cœurs d'un sentiment profond de la dégradation, de la

Digitized by Google

misère, de l'oppression et des crimes de nos frères, et que nous désirons ardemment leur rédemption.

« La persécution qui s'attache presque toujours aux bienfaiteurs de l'humanité est peu de chose, comparée à la douloureuse nécessité d'arrêter nos regards et notre pensée sur le mal, avec le sentiment constant de notre impuissance à y remédier ; voilà où est l'épreuve. L'œuvre du réformateur serait trop douce si nous pouvions d'un seul effort élever notre prochain au bonheur et à la perfection où nous aspirons ; mais, hélas ! si nous parvenons à remédier à quelques-uns de ces maux les plus sensibles, combien n'en reste-t-il pas, et quel sombre nuage pèse encore sur la terre ! Quelquefois le mal semble s'agrandir sous les efforts mêmes que nous faisons pour le réprimer. Si la foi ne nous soutenait, qui pourrait persévérer ? Mais avec cette foi, quelle joie encourageante se mêle secrètement à tous nos travaux sincères pour l'humanité ! Le peu que nous accomplissons devient un gage de succès pour ce qui nous reste à faire d'infiniment plus grand. Nous savons que cette vie future, vers laquelle aspirent nos cœurs, n'est point un songe, que le bien doit triompher du mal, et triompher par le sacrifice des bons.

« Je voudrais que nous pussions unir nos efforts pour la réforme ; mais nous devons être quelque

Digitized by Google

chose de plus que de simples réformateurs. Il faut donner pleine carrière à notre nature, et ne pas l'enchaîner dans des bornes trop circonscrites. Que votre génie se développe donc librement ; nous serons des réformateurs d'autant plus puissants que nous aurons l'esprit plus à l'aise et plus calme ; nous aurons plus de moyens pour notre œuvre, si nous donnons un vaste horizon à notre pensée, à notre imagination, à notre goût et à nos affections. Nous devons aussi garder notre sérénité d'humeur dans la guerre contre le mal ; car un esprit chagrin peut facilement devenir de la morosité ou de l'amertume. »

Une autre lettre, adressée vers cette époque à M. Blanco-White, qui habitait l'Angleterre, et que de terribles souffrances physiques, autant que morales, avaient entouré d'une sorte de sympathie publique, nous initie à la méthode ingénieuse que pratiquait Channing pour triompher de la vivacité de ses impressions. Après être convenu qu'il n'a éprouvé dans sa vie que très-peu de souffrances excessives, il ajoute : « Je me suis persuadé qu'en analysant la douleur, je pouvais y trouver des éléments de bonheur ; j'ai pensé aussi que regarder la souffrance en face et la comprendre pouvait en affaiblir l'intensité. Une perception distincte, loin d'aggraver le mal, le diminue. J'ai reconnu ce fait à la lecture de quelques accidents épouvantables qui m'avaient d'abord fait frémir ; en

Digitized by Google

les analysant et en me rendanf compte de tous les détails, j'ai pu y penser avec calme et me sentir même capable de les braver. Ce procédé agrandit la sympathie, mais non la crainte. La sympathie fait disparaître toute terreur pour soi-même; mais ce n'est pas là toute l'explication de ce phénomène : l'âme, en résistant à sa première émotion et en se transportant par un effort de sa volonté au milieu du péril, développe une énergie qui la révèle à elle-même, et lui donne la conscience de quelque chose de plus puissant que la souffrance. Je ne me souviens pas que d'autres aient remarqué combien l'appréciation exacte d'un danger ou d'un mal fortifie notre courage, et cependant j'en ai fait sur moi-même l'expérience. L'inconnu, le vague, le sombre, tout ce qui fait rêver l'imagination d'infini, voilà ce qui nous épouvante. Il me semble que ceci s'applique également aux souffrances morales. »

Nous avons fait connaître, dans un précédent chapitre, le désir que nourrissait Channing de voir une rétribution plus équitable du travail. La lettre suivante, adressée à un communiste, nous montre avec quelle patience dévouée il continua de chercher, jusqu'à sa dernière heure, la solution de ce grand problème; peut-être, en écrivant ces lignes si pleines de charité, se souvenait-il des rêves généreux de sa jeunesse, et se rappelait-il ses propres paroles à son

Digitized by Google

grand-père : Que le jugement du prochain peut être fort mauvais et son cœur excellent.

27 février 1841.

« Cher Monsieur, j'ai reçu hier votre écrit ; et la promptitude avec laquelle je vous réponds vous sera, j'espère, une preuve de l'intérêt que m'inspire la société fraternelle que vous avez dessein de former.

« Le but que vous vous proposez me semble digne de tout intérêt ; je vois, je sens les grands maux de notre état social ; la matière domine trop l'esprit, la vie animale est plus forte que la vie morale et intellectuelle. On a presque perdu la conscience de ce que l'homme peut devenir, de ce que vaut l'âme immortelle ; il s'ensuit que tous nos rapports sociaux doivent être malheureusement défectueux, et que les facultés les plus élevées de l'homme y sont à peu près oubliées. Je désire ardemment voir le moment où la masse des hommes sera affranchie d'un labeur incessant qui les abrutit, où ils ne seront plus absorbés par les soins du corps, où le travail pourra se combiner avec la culture de l'esprit, de telle sorte qu'il soit, non une tâche dégradante, mais un bienfait. Depuis des années, j'ai rêvé une société dont les membres, au lieu d'être la proie les uns des autres, au lieu de chercher à se rabaisser, comme il arrive dans ce monde, vivraient en frères, cherchant mu-

Digitized by Google

tuellement leur bien spirituel et leur élévation morale ; mais je n'ai pu trouver les éléments d'une pareille communauté. Je sympathise entièrement avec les intentions qui vous dirigent ; mais jusqu'à quel point avez-vous adopté les moyens les plus efficaces pour exécuter votre projet ? et même dans l'état actuel de l'esprit chrétien et de l'humanité pourriez-vous le réaliser ? Ce sont là des questions à part, et la plupart des hommes répondraient que non. Je ne voudrais, cependant, décourager aucun effort sincère pour l'amélioration de la société ou de l'individu ; je vous dirai seulement : que Dieu vous aide. Il y a un ton de bonne foi et de sincérité dans votre travail qui me fait espérer ; et cependant je ne vous dis pas que je sois sans crainte. J'ai vécu si longtemps en dehors du monde des affaires, j'ai eu si peu de relations avec la société, excepté celles de mon ministère religieux, que je ne puis former un jugement sur les obstacles que vous rencontrerez.

« Je crois cependant apercevoir celui qui vous sera le plus grand, et il faudra que vous le regardiez en face. Le voici : c'est la difficulté de faire accorder tant de volontés diverses, d'amener les individus à cette unité d'opinions et de sentiments nécessaires pour le gouvernement d'une affaire aussi étendue ; c'est la difficulté que vous aurez d'empêcher cette malveillance, ce scandale, cet entêtement, ces jalousies et

Digitized by Google

cette soif de pouvoir qui sèment la discorde et le chagrin dans tous nos rapports sociaux. Les catholiques se sont défendus de ces maux, dans leurs communautés religieuses, par l'établissement d'une autorité absolue, et en enseignant aux membres de la communauté que l'obéissance est leur premier devoir; il reste à savoir si l'on peut conserver une unité suffisante dans une institution libre, fondée seulement sur les sentiments de fraternité et d'égalité. Je désire que vous en fassiez l'essai, et qu'afin de réussir vous envisagiez toutes les difficultés, et que vous sentiez que celle que je viens d'indiquer en est une très-grande; on ne peut la surmonter qu'à l'aide du renoncement à soi-même, et surtout par la culture de l'humilité, de la douceur et de la charité.

« Sans doute, des dangers particuliers accompagnent toutes les conditions sociales, et nous devons nous en rendre compte afin de les prévenir. Ce qu'il faut craindre, dans une communauté comme la vôtre, c'est la perte de l'énergie individuelle par suite de la dépendance où l'individu est de la communauté; ce sont les facilités données aux paresseux de rejeter le fardeau du travail sur les autres mieux disposés; c'est le relâchement des liens de famille, conséquence de l'adoption virtuelle des enfants par la communauté; c'est la restriction de la liberté de pensée et d'action, par suite de la nécessité inévitable de faire ployer la

Digitized by Google

volonté individuelle sous la volonté de la majorité, ou celle d'un directeur, et la tendance à une uniformité de vie qui rétrécira et abrutira l'esprit. Ces dangers ne sont pas imaginaires ; on doit redouter la perte de l'esprit d'individualité, de la force et de la vie de l'âme ; il faut chercher des sauvegardes contre ces dangers, en entretenant l'esprit de philanthropie et de liberté, auquel vous attachez, avec raison, une si grande importance.

« Je n'ignore pas qu'il y a de grands avantages économiques à réunir une communauté dans une même habitation. Mais ce système a aussi ses écueils. Il est fort à craindre que les familles ne soient pas assez séparées, que les sentiments domestiques soient lésés, et, plus encore, que les individus perdent cet esprit de solitude, de recueillement, de méditation et de piété intime, sans lequel les relations sociales sont remplies de dangers, et le caractère perd toute force et toute dignité. Il me semble que ces points demandent votre attention particulière.

« J'aurais désiré voir, parmi vos articles, quelques mots qui reconnussent l'importance que vous attachez aux manières polies ; elles contribuent beaucoup à entretenir la bienveillance et le respect mutuels. Dans ce pays, nous souffrons beaucoup de la grossièreté des manières ; la délicatesse, la déférence réciproques sont les fruits du christianisme, et sont sur-

Digitized by Google

tout nécessaires dans la réunion que vous voulez fonder. Si, en visitant une communauté, je voyais le plancher couvert de salive, il me serait difficile de croire que les membres de cette société se respectent, ou qu'avec un tel manque d'ordre et de convenance il existe chez eux une grande aspiration vers la pureté intérieure. A mesure que les chrétiens se reconnaîtront les uns les autres pour les enfants spirituels et immortels de Dieu, une déférence sans affectation distinguera le ton de leur voix et de leurs manières ; et la réaction de cette déférence sur le sentiment d'où elle naît est très-grande. Là où existeront ces habitudes de vie, il n'y aura aucune difficulté à réprimander celui qui serait en faute. Des paroles douces, que l'on sait inspirées par l'amour, ne blessent jamais ; et, pour dire vrai, dans une telle société il y aurait peu à réprimer.

« J'espère que cette lettre sera une preuve de l'intérêt sincère que je porte à vos efforts. Je prie Dieu de vous bénir. Je mourrais en paix si je pouvais entrevoir l'espérance d'une organisation plus heureuse de la société. Mon âme est oppressée par ce que je vois ; puisse l'aurore de quelque chose de mieux apparaître à mes yeux, avant qu'ils ne soient fermés par la mort ! »

Digitized by Google

CHAPITRE XIV

Voyage de Channing dans la Pensylvanie.—Son séjour à Lenox.—La famille Sedgwick.—Dernier discours.—Paroles célèbres.—Abattement de Channing.—Il quitte Lenox.—Les montagnes vertes.—Il tombe malade à Bennington.—Craintes des médecins.—Sa famille l'entoure.—Ses derniers moments.—Sa mort.—Douleur universelle.—Paroles du docteur Dewey.—Réflexions.

En 1842, dérogeant à son habitude de passer l'été à Newport, Channing fit un voyage dans l'intérieur de la Pensylvanie, aux célèbres vallées de la rivière Juniata et de la Susquehanna. Comme il craignait la fatigue que les grandes chaleurs lui feraient éprouver, il voyagea la nuit sur des canaux. La suite de ces nuits sans sommeil fut un accès de fièvre qui le retint un mois enfermé à l'auberge.

Remis de cette maladie, il alla se reposer à Lenox, dans le Massachusetts, délicieux pays de montagnes,

Digitized by Google

qu'affectionnent surtout les artistes et les célébrités littéraires de la Nouvelle-Angleterre. De petits lacs cachés dans le sein des montagnes, de vastes forêts s'ouvrant sur de vertes et riantes prairies où paissent d'immenses troupeaux de bœufs, source principale de la richesse de ce pays; un certain air de bien-être, une nature calme, aimable et gracieuse ; une société peu nombreuse, mais choisie, rendaient ce séjour fort attrayant à Channing; il y passa deux mois auprès de la famille Sedgwick, qui unissait le goût des lettres aux plus hautes qualités morales.

Madame Sedgwick, qui ne connaissait Channing que par ses œuvres, ressentit bientôt pour lui une vénération pleine d'affection, et elle enregistra soigneusement les impressions qu'elle recevait de la présence de cet ami si sympathique et si bon, qui caressait si bien ses enfants et qui avait dans son regard, dans le ton de sa voix et dans sa parole une sainteté qui semblait appartenir à un être d'un autre monde. « Lorsque Channing parle, écrit-elle, que ce soit chez lui ou en public, surtout lorsqu'il touche à des sujets religieux, sa figure est tout à fait inspirée; ses prières sont simples, comme l'expression d'un enfant tendre et aimant qui serait plein de dévouement et d'amour pour son père. L'impression faite sur nous par sa prière, dans une simple chambre, est si profonde, qu'il nous semble que l'atmosphère qui l'entoure en

Digitized by Google

est sanctifiée; nos cœurs, au moins pour un moment, sont purifiés et élevés, et nous tardons à nous en éloigner, comme si, en quittant ce lieu, nous devions perdre quelque sainte influence. »

Le 1er août, il prononça son dernier discours, celui-là même dont nous avons déjà parlé dans le chapitre sur l'esclavage. Malade, faible, Channing, mû par son seul enthousiasme, s'offrit spontanément et par une impulsion du cœur, à célébrer l'anniversaire de l'émancipation des esclaves dans les colonies anglaises, par un discours aux habitants de Lenox. « Le jour était magnifique, écrit madame Sedgwick, chacun paraissait joyeux et ému. Jamais je n'oublierai l'effet que Channing fit sur moi; sa figure resplendissait d'une sainte beauté, et quand il prononça la touchante invocation qui termine son discours, il avait l'air inspiré. » Voici ces paroles, qui devinrent célèbres, et que les Américains appelèrent le dernier chant du cygne :

« J'ai ouvert ce discours par des paroles d'espérance, je le termine de même. Je vous ai parlé de la grande iniquité qui souille notre pays, et qui nous rend un objet de honte aux yeux de toutes les nations; mais je ne puis désespérer d'un meilleur avenir. Des forces puissantes agissent en ce moment dans le monde; et qui peut les arrêter? Dieu a envoyé au loin sa parole;

Digitized by Google

elle ne peut lui revenir impuissante. Une nouvelle intelligence de l'esprit chrétien, un nouveau respect pour l'humanité, un nouveau sentiment de notre fraternité et du lien qui unit tous les hommes à un père commun : voilà ce que je découvre parmi les signes de notre siècle. Nous les voyons, et ne les sentons-nous pas aussi ?

« Devant cette nouvelle force, toutes les oppressions tomberont ; la société, qui en est silencieusement travaillée, sera renouvelée, et changera en paix une guerre universelle. La puissance de l'égoïsme, qui nous semble invincible, doit céder à cette force divine. Le chant des anges : Paix sur la terre, ne résonnera plus comme une fiction. Venez, ô royaume des Cieux, pour lequel nous prions sans cesse ! Venez, Sauveur, ami de notre race, qui avez versé votre sang sur la croix pour réconcilier l'homme avec l'homme et le ciel avec la terre ? Venez, âges promis de vertu et d'amour, dont nos cœurs sont si avides ! Venez, Père éternel, couronner de votre toute-puissance les humbles efforts que font vos enfants pour triompher de l'oppression et du mal, pour étendre la lumière et la liberté, la paix et la joie, la vérité et l'esprit de votre Fils sur toute la terre ! »

L'effort que fit Channing fut suivi d'un abattement

Digitized by Google

qui lui ôta jusqu'à l'usage de la parole pendant plusieurs jours. « Lorsqu'il fut mieux, dit madame Sedgwick, il s'asseyait dans le coin du sofa, nous écoutant, mais ne pouvant parler. »

Aussitôt que sa santé le lui permit, il quitta Lenox et l'aimable famille Sedgwick, se disposant à retourner à Boston. C'était au mois de septembre, saison qui revêt les paysages de l'Amérique d'un éclat et d'une beauté extraordinaires, dus en partie aux immenses forêts de hêtres qui couvrent sa surface, et qui, touchées par les premières gelées, deviennent, dans une seule nuit, resplendissantes de couleurs d'or, d'ambre et de cramoisi. Channing, entraîné par sa passion pour les belles scènes de la nature, et attiré par le voisinage des montagnes Vertes, se proposa d'y faire un petit détour pour en visiter les gorges pittoresques. Ces montagnes, qui donnent leur nom à l'État de Vermont, ont un caractère de sauvage grandeur. Channing avait déjà, plus de vingt ans auparavant, admiré leurs côtes taillées à pic, leurs sombres forêts de pins, leurs cascades, leurs hautes cimes et leurs profondes solitudes, mais il ne devait plus retrouver ces émotions. Arrivé à Bennington, au pied des montagnes, la fièvre le prit de nouveau; bientôt elle s'aggrava, et les symptômes furent si alarmants que les médecins durent en prévenir sa famille, qui se réunit aussitôt autour de lui.

Digitized by Google

Pendant vingt-six jours, on passa alternativement de la crainte à l'espérance; mais tous les soins furent inutiles. L'action excessive de l'esprit dévorait ses forces. « Que ne pouvez-vous m'aider à chasser de ma pensée ces foules d'images, disait-il, ces visions immenses qui me poursuivent! » La nuit même était agitée par des songes pleins des choses éternelles. Souvent, cependant, il causait avec animation des desseins qu'il avait encore à cœur d'accomplir; il discourait sur les moyens de faire triompher ses idées, qui lui semblaient plus vraies à mesure que la terre disparaissait à ses yeux. « Y a-t-il dans le monde, disait-il, aucune puissance qui assure le bonheur et le progrès des hommes autant que la religion chrétienne? Je sens tous les jours plus profondément combien est intime la relation qui existe entre le Père céleste et ses créatures, et combien est puissant le lien de cette nature spirituelle qui nous unit tous. Mais il faut être en garde contre des idées exaltées, contre une sentimentalité vague; il faut craindre de mêler nos théories ou nos rêves à la vérité. Ce qu'il nous faut, c'est de sentir la réalité de la vie spirituelle; oui, la réalité, répétait-il, appuyant sur ce mot. Dans nos affections, dans nos relations ordinaires et les plus communes, dans tous les faits de notre existence journalière, il faut que nous apprenions à distinguer une Providence toujours présente, une bonté qui or-

Digitized by Google

donne tout. » Puis, la fatigue le gagnant, il dit : « Mais j'ai assez parlé... »

Trois jours avant sa mort, il sentit qu'il s'affaiblissait, et, appelant le médecin, il lui dit avec sa sérénité habituelle : « Je me sens de plus en plus mal ; j'aurais désiré, si c'eût été la volonté de Dieu, retourner chez moi.—Et, après un moment d'hésitation, il ajouta :—Pour y mourir; mais c'est bien, tout est bien. » Le dimanche, 2 octobre, lorsqu'il nous pria, dit un de ceux qui veillaient auprès de lui, d'aller à l'église, nous lui répondîmes que c'était agir selon la vraie religion que de soigner ses amis malades. « Oui, répondit-il, vous avez raison. » Il nous demanda ensuite de lui lire le Sermon sur la montagne ; nous le fîmes, et comme nous terminions la prière du Seigneur, il dit : « C'est assez ; ces paroles me donnent une consolation immense ; elles sont pleines de l'esprit divin de notre religion. » Le reste de la journée, il parla peu et d'une voix éteinte ; les seuls mots que je pus entendre furent : « J'ai reçu bien des messages de l'esprit. » A mesure que le jour s'avança, ses traits s'altérèrent, et il devint de plus en plus faible. Nous l'aidâmes à se tourner vers la fenêtre, d'où la vue s'étendait sur les vallées et les collines boisées de l'Est. Nous ouvrîmes les rideaux, et la lumière tomba sur sa figure; quoique le soleil fût couché, le ciel était encore resplendissant. Sa respiration devint de plus en plus

Digitized by Google

faible; et, sans un effort, sans un soupir, il s'endormit du dernier sommeil, le visage tourné vers l'Orient. C'était au milieu des splendeurs de l'automne, dans une heure qu'il avait toujours sanctifiée par de pieuses pensées, et le jour même consacré au souvenir du Christ ressuscité. » Il était dans sa soixante-troisième année.

Son corps fut transporté à Boston, où il fut reçu au milieu des larmes de ceux dont il avait été, pendant plus de quarante ans, le pasteur dévoué, l'ami compatissant, le guide et le soutien. Dans une adresse de condoléance offerte à madame Channing, les habitants exprimèrent le vœu d'un enterrement aux frais du public. Pendant la célébration de l'office funèbre, le cercueil fut déposé ouvert au milieu de l'église, selon l'usage du pays; et, à la fin de la triste cérémonie, tous les assistants, obéissant à une même émotion, s'avancèrent pour contempler une dernière fois ces traits vénérés qui, dans leur immobile repos, semblaient illuminés d'un reflet céleste.

« Tout le pays sentit, dit le docteur Dewey, qu'un grand homme n'était plus, qu'un soleil qui avait pendant si longtemps brillé d'un éclat si pur dans notre ciel, s'était éteint. Tous ceux qui l'avaient connu et aimé étaient consternés, entendant à peine ce qu'on leur disait. Ils ne croyaient pas possible qu'un tel homme fût mort. C'était comme si sa vie eût fait par-

Digitized by Google

tie de notre lumière de tous les jours, et qu'elle n'eût pu cesser de rayonner sur nous, comme si sa sagesse eût été un aliment journalier, qui ne pût nous manquer; comme si son influence fût devenue une loi de notre nature, qui ne dût jamais cesser. »

Ce n'était pas seulement la société de Federal-Street qui pleurait la perte d'un éloquent et pieux pasteur; ce n'était pas seulement la ville de Boston qui regrettait un de ses plus nobles ornements : c'était l'Amérique entière qui déplorait la mort d'un citoyen généreux et éclairé; et lorsque, au sortir de l'enceinte sacrée, on entendit tout à coup résonner la cloche funèbre de la cathédrale des catholiques en l'honneur de celui qui avait si bien compris et aimé leur évêque Chéverus, tous sentirent que Channing n'était d'aucune secte, d'aucune communauté, mais que son vœu le plus ardent était réalisé et qu'il appartenait seulement à l'Église universelle du Christ.

Ainsi mourut cet homme de bien, qui fut, jusqu'à l'heure suprême, jeune de cœur, jeune d'enthousiasme, jeune de foi et d'espérance. Il nous a légué plus que ses écrits, plus encore que son souvenir; il nous a légué la noble et douce assurance qu'une vie consacrée tout entière à Dieu et à la vérité, qu'une vie passée dans le dévouement aux grandes et belles choses, dans le culte de la pureté intérieure et dans l'amour de nos semblables, conserve à l'âme une

Digitized by Google

jeunesse et une beauté éternelles. Admirable et consolant spectacle, qui, dès ici-bas, nous donne et la conscience du rôle que Dieu nous assigne et le sentiment de notre immortalité !

FIN DE LA VIE DE CHANNING.

Digitized by Google

Digitized by Google

DEUXIÈME PARTIE

EXTRAITS

DES

ŒUVRES DE CHANNING

Digitized by Google

Digitized by Google

EXTRAITS

DES

ŒUVRES DE CHANNING

1

LETTRES POLITIQUES DE CHANNING.

En 1839, éclata aux États-Unis une de ces immenses perturbations financières qui suivent inévitablement les époques de spéculations frénétiques. Le système monétaire, fondé sur une extension excessive du crédit et du papier-monnaie, montra tout à coup combien cette richesse apparente était illusoire et impuissante. La banque des États-Unis suspendit ses payements ; et, à sa suite, quatre cent cinq des neuf cent cinquante-neuf banques privées des divers États se déclarèrent incapables de remplir leurs engagements. La ruine et l'épouvante se répandirent dans toute l'Amérique, et l'honneur national reçut la plus

Digitized by Google

grave atteinte, lorsque plusieurs des États, notamment celui de la Pensylvanie, allèrent jusqu'à renier leurs obligations financières à l'égard des pays étrangers dont l'argent les avait enrichis de canaux, de chemins de fer et de diverses grandes industries. Ce fut surtout l'Angleterre qui protesta contre ces vols audacieux, et une plume cléricale[1], la plus piquante et la plus spirituelle de ce pays, châtia et immortalisa cette violation de la foi publique.

Dans les lettres suivantes, Channing nous trace un tableau animé de l'état d'excitation de son pays, qui, entraîné par le sentiment de ses jeunes forces, s'était lancé dans une fièvre de spéculations trop semblable à celle de l'époque de Law.

« J'ai été très-frappé dernièrement, dit Channing, de voir combien en Europe on est porté à rejeter tout le mal qui nous arrive sur le compte de nos institutions libres, comme si la liberté était le seul élément de notre constitution sociale. La vérité est que, dans ce moment surtout, la liberté a moins d'influence sur nous que n'en ont bien d'autres causes. Un des traits qui nous distinguent le plus, c'est que nous sommes une nation jeune qui se sert de toutes les forces d'une civilisation avancée et d'une énergie extraordinaire dans le travail, pour agir sur une con-

[1] Le révérend Sydney Smith.

Digitized by Google

trée vierge dont les richesses sont inépuisables. Chaque jour nous révèle de nouvelles sources de richesses. Non-seulement notre propre capital abonde; mais le capital étranger nous arrive en masse, et les occasions d'un placement avantageux semblent s'accroître avec le capital lui-même. Vous pouvez facilement vous imaginer ce qui en arrive. Le peuple est enivré d'une excitation à laquelle la nature humaine n'a jamais été assez forte pour résister. L'esprit de la spéculation, la passion d'un gain sans limite nous dévore, et nous nous soucions peu de politique à côté des améliorations matérielles; car c'est là ce qu'on cherche dans les nouvelles applications de la vapeur, dans les nouvelles colonies de l'Ouest. En un pareil moment, il n'est pas un homme qui se sente dans une position un peu fixe. A peine connaît-on ici cet attachement si puissant qu'on a dans d'autres pays pour une certaine localité. Un débordement immense de population entraîne, comme un torrent irrésistible, notre jeunesse aventureuse vers l'Occident. Des voyages de cinq cents lieues, de mille milles, nous sont un amusement. L'imagination se repaît sans cesse du lointain et du vaste. Il résulte de là un développement très-vigoureux, mais très-partiel de la nature humaine. Nous comprenons mieux que tout autre peuple les intérêts positifs et matériels; mais l'effet de cette activité sans bornes, c'est que les inté-

Digitized by Google

rêts élevés de l'humanité, les intérêts spirituels, ne sont ni compris, ni recherchés. Nous surpassons même l'Angleterre dans notre culte de l'utile ; le prix de la culture intellectuelle, de l'étude des arts et des sciences qui ennoblissent les hommes, n'est pas senti. Mais ceci n'a rien à faire avec notre liberté, et ne doit pas être mis sur le compte de nos institutions. Et cependant, quand je réfléchis à la tendance qu'a notre prospérité à matérialiser et avilir les esprits, je m'étonne que notre condition morale soit encore aussi saine qu'elle l'est, et j'y vois un argument bien plus puissant en faveur des institutions libres que contre elles. Pour ceux qui estiment les institutions d'après la prospérité d'une nation, les nôtres devraient être les meilleures qui aient jamais existé ; car jamais peuple ne fut plus florissant.

« Quant à moi, je voudrais que nous fussions moins prospères ; notre liberté et notre gloire sont en danger par suite de notre développement si rapide, surtout dans l'accroissement de notre population, venue de l'étranger. Cette population nous devient peu à peu un fléau ; nos pères, ne pouvant prévoir ce qui est arrivé, et voulant faire de notre pays un asile pour l'humanité opprimée, ont commencé par donner trop facilement le droit de citoyen ; et nous, exagérant leur erreur, nous avons conféré la franchise électorale à toutes les hordes ignorantes arrivant de

Digitized by Google

l'Europe, qui ne peuvent qu'en abuser. Cette profanation d'un si haut privilége soulève toute mon indignation. Vous vous méprenez, quand vous pensez que j'ai dit que notre civilisation actuelle accroît la distance entre les classes ; j'ai voulu dire seulement qu'elle est cause d'un paupérisme plus accusé. Laissez-moi, en finissant, ajouter que ces tendances matérialistes de mes compatriotes ne me découragent pas. Peut-être est-il mieux que la nature humaine se développe complétement dans une certaine direction. Elle est trop noble, et ses facultés sont trop variées pour qu'elle travaille toujours dans une même voie. Une activité plus élevée se manifestera, quoique peut-être ce ne soit pas de mon temps. »

7 février 1842.

Je ne doute pas que vous n'entendiez des bruits bien lugubres vous arriver à travers l'Océan. Notre pays est abaissé aux yeux de l'étranger ; quant à moi, je trouve que la perspective de son avenir est plus rassurante. C'est un bien immense que notre crédit en Europe ait été ébranlé ; nous avons été ruinés par la facilité avec laquelle nous avons pu emprunter, et par le vertige de la spéculation que cette facilité a développé. Ce que nous appelions si faussement notre prospérité était la prospérité d'un prodigue. On nous dit que nous marchons vers une

Digitized by Google

crise; ce qui veut dire que les hommes qui ne peuvent payer ce qu'ils doivent cesseront de paraître solvables, que les banques sans argent tomberont, et qu'il y aura un grand écroulement de tout ce qui aurait dû tomber il y a déjà longtemps. Mais de quelle autre manière un soulagement peut-il nous arriver? Du moins il me semble, à voir les choses de loin, que cela doit être ainsi. Je vous avoue que quand je contemple la folie des individus et des États, je m'étonne qu'ils en soient quittes encore à si bon marché. L'idée que notre pays doit succomber sous le fardeau du moment est absurde; mais que notre système monétaire doive produire de grands maux lorsque les affaires reprendront un peu d'activité, c'est là une chose à laquelle je m'attends. Du reste l'expérience que nous avons payée si cher ne peut pas être entièrement perdue. Peut-être que les États qui ont le plus souffert seront les premiers à remédier à leur système monétaire, et qu'ils donneront une leçon à leurs voisins. Le Congrès est dans un malheureux état; il est furieux, factieux, et dépourvu de tout bon sens; et, si je ne voyais pas ailleurs dans mon pays de puissantes influences qui le gouvernent, et que quelques politiques fous ou égoïstes ne peuvent arrêter, je pourrais avoir de grandes craintes; heureusement que ces gens-là dépensent leurs forces à s'entre-déchirer et qu'ils ne font rien; et le résultat

Digitized by Google

de cette politique est plus heureux pour le pays que ne le serait le triomphe d'aucun parti.

7 février 1842.

C'est une singulière énigme de savoir comment il se fait qu'un peuple aussi intelligent et aussi pratique que nous le sommes, au fond, soit représenté par de pareils hommes. Ce qui est encore plus extraordinaire, c'est que chacun de ces hommes, pris isolément, est, dans la vie privée, probablement un fort honnête homme. Le mot de l'énigme, c'est que le pouvoir politique aveugle, corrompt et enivre plus que tout autre pouvoir, et nous devrions apprendre à restreindre l'action du gouvernement dans les limites les plus étroites que comporte l'ordre social. L'Europe, en voyant notre Chambre des représentants, doit nous croire une nation moitié folle, moitié idiote; et cependant, en fait de progrès politique, nous sommes en avance sur l'Europe. C'est seulement sur la scène politique que de telles extravagances ont lieu; le peuple paraît sentir l'humiliation que le Congrès inflige au pays. Cependant, il se passera encore bien du temps avant que les esprits turbulents ne soient domptés.

5 mars 1836.

Quant à notre état politique, nous sommes aussi grognons et pessimistes que jamais. Nous sommes

Digitized by Google

bien peu raisonnables; nous nous donnons un gouvernement populaire, et ensuite nous refusons d'en accepter la condition essentielle, qui est que ce gouvernement ait les imperfections du peuple. Un souverain absolu peut être plus avancé que son peuple, mais un peuple ne peut pas se dépasser lui-même; il doit gouverner selon ses capacités et son caractère. Si, au lieu de gémir, nous nous mettions à améliorer notre souverain, nous montrerions que nous comprenons un peu mieux notre situation.

. . . . . 1842.

De tout temps, j'ai combattu l'idée que la classe ouvrière ne doit pas avoir de pouvoir politique. Je dois cependant à la cause de la vérité de dire que je crois la franchise électorale trop étendue dans notre pays. Je trouve que ce grand privilége ne devrait pas être confié à celui qui n'aurait pas été instruit des principes de notre gouvernement et des devoirs d'un bon citoyen, et qui ne peut donner quelques preuves d'une vie au moins honnête. Un des buts principaux de nos grandes écoles publiques, ce devrait être d'enseigner aux personnes de toutes les classes leurs devoirs comme citoyens, et de leur donner assez de connaissance des principes politiques pour qu'ils puissent faire un usage éclairé de leur vote. Ce devrait être une fête nationale, une solennité publique

Digitized by Google

que l'admission des jeunes gens au privilége du vote. Ce pouvoir ne devrait être conféré qu'après un examen des aspirants, et il faudrait que cet examen se fît entouré des cérémonies les plus imposantes, propres à éveiller dans la jeunesse et dans toute la communauté le sentiment de la haute responsabilité et de l'honneur de cette charge. Aucun de nous ne semble assez comprendre que, conférer la franchise de l'élection, c'est admettre celui qui la reçoit à participer à la souveraineté, au pouvoir suprême de l'État. La légèreté avec laquelle cette dignité se donne, le peu de réflexion qui en a accompagné l'extension, est un de nos plus grands dangers politiques. Nous devrions aviser à exclure du suffrage universel ceux qui en sont indignes, quel que soit le rang qu'ils occupent. Une société est tenue de s'assurer le meilleur gouvernement possible, ce qui implique l'obligation de priver du pouvoir politique tous ceux que l'ignorance grossière ou la mauvaise conduite rendent incapables de comprendre et de chercher le bien général, et qui ne peuvent exercer la souveraineté sans nuire à la chose publique. Je reconnais parfaitement les obstacles que la violence de l'esprit de parti mettrait au système que je viens d'indiquer, et je crains même que le pouvoir politique n'ait été déjà tellement prostitué dans ce pays qu'il n'y ait guère plus de remède. Cependant, il n'est pas inutile de montrer à un

Digitized by Google

peuple ce qu'il se doit à lui-même. Au moins ces remarques empêcheront-elles que nos concitoyens me regardent comme l'avocat du suffrage universel dans l'état actuel de notre société. Je crois cependant que nous devrions établir au sein de la République un système d'éducation dans le dessein de rendre possible le suffrage universel, c'est-à-dire une éducation qui préparerait les hommes au vote. Mais il faut enlever tout pouvoir politique à ceux qui ne veulent pas se servir des moyens d'amélioration qui leur sont offerts.

24 juin 1837.

Je vous remercie de votre lettre et des journaux qui l'accompagnaient. En vérité, l'émeute était une affaire bien douloureuse, et cependant de telles explosions ont leur utilité. Elles nous montrent au milieu de quels éléments inflammables et destructifs nous vivons, et il est bon que le mal se montre quelquefois à nu. Le dégât produit par l'émeute n'était rien; un seul incendie suffit quelquefois pour en causer dix fois plus: le terrible de l'affaire, c'est l'esprit infernal qui l'a causé. On a convoqué un meeting pour condamner ce qui s'est passé et pour réparer le dégât; on n'en a point convoqué pour rechercher le moyen d'extirper des âmes le mal moral, l'esprit licencieux, les passions horribles qui engendrent l'émeute, et le moyen de les remplacer par l'esprit

Digitized by Google

pur et généreux du christianisme. C'est ainsi que nous vivons, replâtrant la surface et laissant la vraie maladie sans y toucher. Nous possédons cependant des moyens moraux d'opérer un notable changement dans notre ville. Est-ce que nous ne nous en servirons jamais? Une grande partie de notre cité sera-t-elle toujours abandonnée à la tentation, à l'ignorance et à la corruption? Et ceux qui prétendent avoir atteint quelque degré de pureté et de lumière seront-ils toujours si peu touchés du bien-être spirituel de leurs semblables? Vivant sous des institutions qui ne permettent pas l'usage de la force matérielle, nous sommes tous coupables de nous refuser d'y suppléer par des moyens moraux. Quel peu d'intérêt, par exemple, nous a inspiré le mouvement en faveur de la tempérance! Je me réjouis de votre dévouement à cette cause. Continuez, et que votre zèle s'étende, au delà de cette cause, à tous les moyens d'améliorer les hommes.

Je souffre quand j'entends les hommes parler de la prochaine législature, comme si des lois plus sévères étaient tout ce qu'il nous faut pour notre sécurité. Ayons ces lois, mais, à moins qu'elles ne soient accompagnées d'efforts généreux, patients et éclairés pour l'amélioration des classes ignorantes, elles ne nous seront que d'un faible secours. Le peuple, quoiqu'il nous ait parlé avec des cris confus et discordants,

Digitized by Google

nous a cependant exprimé bien clairement une vérité, et cette vérité, c'est qu'il existe parmi nous ce qui ne devrait pas exister dans un pays chrétien, un amas de vices et une ignorance grossière. Cette vérité enseigne aux personnes pieuses, vertueuses, philanthropiques, riches, et qui ont reçu de l'éducation, qu'elles ont une grande œuvre à accomplir, qui est d'éclairer et de relever une bonne portion de leurs semblables ; qu'elles n'ont pas le droit de dépenser leur vie à accumuler des richesses ou à satisfaire des besoins égoïstes, mais qu'elles doivent travailler, et sacrifier, s'il le faut, leur temps, leurs pensées, leurs richesses, pour arracher les masses qui les entourent aux ténèbres, à la sensualité, aux excès et aux crimes sous lesquels elles succombent. Voilà la grande leçon que doit nous enseigner l'émeute. Si nous refusons de l'écouter, si nous cherchons à nous sauver par des lois pénales plutôt que par notre dévouement au devoir individuel, par les efforts désintéressés qu'inspire l'amour chrétien, et par l'usage constant de tous les moyens qui peuvent purifier et élever la société, nous n'aurons qu'à nous en prendre à nous-mêmes si la société devient la proie de la violence et de la sédition.

8 septembre 1837.

Je ne suis jamais découragé ; mais cependant je n'ai pas grande foi dans le résultat immédiat de ce

Digitized by Google

que j'ai fait. Les journaux de Boston gardent le silence, le peuple est entièrement absorbé par la question monétaire, de sorte qu'on juge plus convenable de ne pas essayer de tenir un meeting. J'espère cependant un certain bien de ma lettre ; elle pourra peut-être porter quelques personnes à appliquer, plus qu'elles ne l'ont fait jusqu'ici, les principes du christianisme à la morale, et à faire intervenir la religion dans les questions politiques. Ce ne serait pas peu de chose. J'attache une si grande importance à l'influence qu'on peut exercer sur l'âme individuellement, que je me trouverais pleinement récompensé si une ou deux personnes seulement avaient été touchées de mon écrit. Il est impossible de détourner le torrent qui emporte mon pays. Un peuple qui s'est laissé absorber par une idée en vivra et la poursuivra jusqu'à ce qu'il l'ait épuisée. L'idée de la richesse, de la grandeur matérielle a possédé notre nation ; et certainement elle opère des merveilles. La civilisation, une civilisation, il est vrai, un peu dégradée, s'étend sur tout le pays avec une rapidité extraordinaire, et la nation est enivrée de ses succès. Mais, encore une fois, je le répète, je ne désespère pas ; aucune idée ne peut posséder un peuple exclusivement. La nature humaine est trop vaste, trop variée, trop généreuse pour être absolument sous le joug d'une passion basse. Il y a parmi nous des

Digitized by Google

hommes qui luttent contre les chaînes matérielles qui pèsent sur la société ; et tout homme converti au spiritualisme et à la vraie liberté prépare le terrain pour la révolution qui doit inévitablement avoir lieu. Je dis qu'il faut que cette révolution arrive ; la violence même d'un mouvement tend à l'épurer. L'esprit humain ne peut pas travailler toujours dans une même voie : il poursuit silencieusement son grand but, le développement de ses facultés, alors même qu'il semble s'amoindrir. De nouveaux besoins se développent peu à peu, et l'âme n'agit jamais avec plus d'énergie que lorsqu'elle s'élance dans une direction opposée à celle qu'elle a longtemps poursuivie. Ce qui m'a conduit à vous soumettre ces réflexions, c'est que j'ai cru sentir que vos remarques indiquaient du découragement. Je voudrais que vous vissiez l'étendue du mal, sans que cette connaissance vous inspirât ou un sentiment de désespoir, ou le besoin de vous dépenser en efforts exagérés ; vous êtes en danger d'être entraîné par ce dernier mouvement. Votre lettre m'a laissé entrevoir un état d'esprit que je connais par expérience, et qui vous porte à des actes de désespoir. Travaillons avec calme et sagesse, autant qu'avec une forte volonté. Je mourrais content, si je pouvais voir seulement un petit groupe d'hommes qui fussent pleins de respect pour l'humanité, d'ardeur pour la vraie liberté, et de foi dans

Digitized by Google

une constitution plus chrétienne de la société. Jusqu'à présent, les quelques indices de ce sentiment çà et là répandus ont fait toute ma consolation ; mais ceux en qui se révèlent ses aspirations sont perdus dans la foule, ne se connaissent pas et ne font rien pour s'entr'aider et se raffermir les uns les autres. Je suis sûr cependant que cet esprit d'humanité ne mourra pas ; je suis sûr qu'il s'étendra, et je rends grâces à Dieu de ce que je puis espérer que ma faible voix a contribué en quelque chose à le réveiller.

. .ᵉ . septembre 1838.

Si je devais décrire en peu de mots l'État ou le pays qui me semble le plus glorieux, je dirais que c'est celui où la nature humaine a son plus libre et plus parfait développement. Ce pays-là est le plus heureux et le plus grand, dont les institutions et les tendances permettent à tous les hommes le libre usage de leurs forces et de leurs affections, et le développement de toutes les diverses facultés humaines. Ce pays-là est le plus heureux, où il y a le plus d'intelligence et de liberté de la pensée, le plus de dévouement et d'amour, le plus d'imagination et de goût, le plus d'industrie et d'énergie, le plus d'esprit public, le plus de vertu privée, le plus de conscience et de piété. Les richesses ne sont estimables que lorsqu'elles représentent l'usage vigoureux des forces humaines,

Digitized by Google

et elles n'ont de prix que lorsqu'elles aident à grandir l'homme dans ses facultés et ses affections. L'homme, l'individu, est le seul titre de gloire d'un pays, et c'est l'amélioration, le développement de sa nature qui est le véritable intérêt d'un État.

Si ce que nous venons d'affirmer est vrai, nous apprenons par là que la fin suprême d'un gouvernement et le plus grand bien politique, c'est la liberté. Je suis presque tenté de dire que c'est le seul bien politique, le seul don précieux que les lois et l'ordre peuvent assurer à un pays. Je ne parle pas de ce qui autrefois s'appelait la liberté, et qui souvent n'en avait que le nom, je veux dire la protection de chaque individu, dans ses droits garantis contre toutes autres restrictions que celles qu'exige le bien public. Nous n'avons pas besoin qu'un gouvernement nous donne tel ou tel bienfait, mais seulement qu'il nous assure le libre usage de nos forces pour travailler à notre propre bien. La source du bonheur est dans le sein de l'individu, et non dans le gouvernement sous lequel il vit; et le meilleur service que le gouvernement puisse lui rendre, c'est d'enlever tout empêchement à l'action de cet esprit inépuisable et de cette énergie qui vit en lui. La liberté est donc le plus grand des biens politiques; c'est elle qui distingue un pays bien gouverné. La liberté, en un mot, est un bien incommensurable. Ainsi donc, la gloire d'un pays réside

Digitized by Google

dans le caractère libre de ses institutions et dans la sécurité qu'elles donnent aux droits de tous. Chacun peut contribuer à la gloire de son pays, car chacun peut, quelle que soit sa position, s'exercer à des occupations utiles, se vouer à la défense des principes justes et des affections vertueuses. Qu'aucun ne s'imagine qu'il ne peut aider au bien de la chose publique parce qu'il est dans une position obscure. La grande erreur a toujours été d'attribuer aux hommes publics et aux institutions une trop large part dans la prospérité d'une nation. Les grandes forces du monde physique, celles d'où dépendent le mouvement, la vie, la beauté, le bonheur, sont subtiles; elles pénètrent partout. De même les véritables causes de la félicité d'un peuple sont bien différentes du mécanisme grossier par lequel agissent les gouvernements humains. Ces causes sont aussi cachées, aussi subtiles que l'est le principe vital qui est en nous. Elles ont leur source dans ce qui s'appelle l'esprit d'un peuple, dans le respect du droit, qui est le seul fondement de la liberté civile, dans l'industrie, dans la sobriété, dans l'intelligence, dans l'esprit d'humanité et dans la piété. Voilà les éléments qui font vivre un pays, et l'homme qui les multiplie ou les fortifie est un bienfaiteur public. L'idée que c'est la vertu qui fait le bonheur d'un peuple n'est point neuve, je le sais; mais, si je ne me trompe, cette vérité se démontre aujourd'hui d'une

Digitized by Google

manière toute nouvelle, et le moment semble approcher où l'on sentira cette force comme on ne l'a point sentie jusqu'ici. Quiconque jette les yeux sur l'Europe y verra, je crois, qu'un esprit nouveau s'y réveille; qu'il y a partout un vaste ébranlement, que la société exige une organisation différente, et que des forces nouvelles, d'une nature toute morale, peuvent seules soutenir les institutions du vieux monde. Les moyens surannés par lesquels on imposait l'ordre, je veux dire la force militaire, les religions d'État, et l'éclat, le faste des cours ont perdu une bonne partie de leur efficacité, et cela, non par des causes temporaires, mais par les progrès mêmes de l'esprit humain. Il y a aujourd'hui un trésor d'intelligence et d'énergie, une conscience de puissance dans la masse du peuple, comme jamais on n'en a vu dans l'histoire du monde, et un pareil état de développement semble exiger le secours d'une plus forte influence des principes moraux et religieux et la dissémination plus large de ces principes parmi les peuples. La superstition et l'ignorance ne peuvent plus servir à réprimer les masses; il faut y substituer une religion plus pure, une moralité plus élevée, ou sans cela l'avenir du monde est en vérité bien sombre. Il est certain que les gouvernements sont affaiblis; ils ont perdu, à un degré inouï, la confiance des gouvernés; le peuple est plus intelligent et plus uni, et

Digitized by Google

à moins que des principes d'ordre, dans son propre sein, ne remplacent la force extérieure, à moins que les gouvernements ne se réforment eux-mêmes en même temps qu'ils aident à réformer la société, nous pourrons bien trouver que nous sommes à la veille de toutes les horreurs d'une époque révolutionnaire. Il se peut que ces réflexions soient fondées sur une connaissance imparfaite de l'état du monde ; mais je ne puis douter que nous traversons un temps d'épreuve d'où sortira avec plus de force cette vérité : que la justice seule fait la stabilité des gouvernements, et que la prospérité des peuples a sa source dans l'amélioration morale, dans une religion pure et éclairée et dans un esprit d'humanité exercé au sein de la nation même et envers le monde entier.

II

LETTRES SUR DES POINTS DE DOCTRINE RELIGIEUSE.

Je ne vois pas que l'inspiration entraîne nécessairement l'infaillibilité. L'inspiration n'est qu'un des nombreux moyens que Dieu a choisis pour nous instruire ; elle ne renverse pas du tout les principes de notre nature. Cette nature est bornée, sujette à l'erreur, incapable de saisir en entier aucune vérité, in-

Digitized by Google

capable surtout de comprendre la vérité morale au delà du degré de pureté qu'elle a elle-même atteint. Elle est condamnée, par les lois de son organisation intellectuelle, à mêler aux connaissances nouvelles qui l'éclairent une partie d'erreur qui lui est propre. L'homme peut beaucoup apprendre par les voies ordinaires comme par les voies extraordinaires de Dieu; mais l'histoire des apôtres du temps même du Christ nous montre que sous les auspices les plus heureux, que sous l'influence même d'une aide miraculeuse, l'esprit de l'homme se conforme toujours aux lois de notre état imparfait. On a eu l'idée que l'infaillibilité des apôtres était nécessaire pour protéger de l'erreur les nouveaux convertis. Mais cette protection est une chose impossible, et elle ne peut pas faire partie de l'économie divine. Aucun précepteur ne peut garantir ses élèves de l'erreur, ni leur communiquer entièrement sa pensée. L'aptitude de notre intelligence à recevoir les idées d'un esprit plus vaste que le nôtre doit être en proportion de notre capacité, de nos perceptions intérieures et de nos progrès moraux. Les hommes ne pouvant être instruits qu'à l'aide des mots, un mélange d'erreur est inévitable, car tous les esprits n'attachent pas une même idée aux mêmes mots. Que les disciples du Christ l'ont peu compris, lorsqu'il vivait au milieu d'eux ! Et les apôtres purent-ils garantir de l'erreur leurs disciples convertis ! Avec

Digitized by Google

quelle rapidité le christianisme fut obscurci par les idées juives ou païennes des premiers croyants! Sans doute l'inspiration, comme toutes les aides extérieures, peut nous communiquer des lumières précieuses; mais sommes-nous obligés de croire que cette lumière est sans ombres? Il me semble que nous avons eu le tort d'embrasser l'idée païenne de l'inspiration, c'est-à-dire de croire que c'est quelque chose qui transporte un homme hors de lui-même et qui suspend le travail de ses facultés. Cette idée est non-seulement contraire à la raison, mais elle est en contradiction avec le Nouveau-Testament. Il en est résulté que le prix de l'inspiration a été immensément exagéré, comme si elle faisait de l'homme plus qu'un mortel.

Quant à moi, il me semble qu'il y a quelque chose de plus noble à trouver une vérité par les efforts de notre propre nature morale et intelligente que de la recevoir d'une autorité extérieure. J'exprime ces pensées à la hâte, mais je crois qu'elles répondront à quelques-unes de vos difficultés. Quant à votre objection qu'on ne peut pas être tenu de croire au christianisme sur ses seules preuves historiques, je vous dirai aussi que ce ne sont pas là les seules preuves sur lesquelles doit reposer notre foi. Il me semble que vous êtes trop porté à faire de la foi un effort intellectuel, un assentiment à des propositions. Je la

Digitized by Google

regarde beaucoup plus comme une aspiration spirituelle, comme la soif de la vertu, comme la confiance dans le Christ envoyé de Dieu pour nous guider à la perfection et vers la vie intérieure, morale, céleste et éternelle. Voulez-vous me permettre de vous dire que j'ai été peiné de la pensée que vous pourriez perdre quelques-uns de ces appuis, et cette force qui nous est si nécessaire lorsque nous approchons de la fin de la vie? Vous me direz que la vérité seule doit nous occuper. Mais ne faut-il pas voir un signe de vérité manifeste dans la conformité de certaines doctrines aux plus hauts besoins de notre âme ? Encore une fois, je vous écris à la hâte et poussé par un sentiment que vous apprécierez. J'aurais une grande satisfaction à apprendre que votre santé s'améliore et que vous pouvez encore vous servir de vos forces pour votre propre bien et pour celui d'autrui. En relisant ma lettre, je sens tout ce qui y manque; mais telle est ma confiance en vous, que je vous l'envoie ne sachant pas quand je pourrai en écrire une autre.

20 novembre 1839.

Je ne puis être d'accord avec vous dans toutes les parties de votre lettre. Vous me semblez trop porté à regarder la religion comme étant exclusivement un produit de notre raison, et à vous défier par trop

Digitized by Google

de l'imagination, quoiqu'une pareille défiance soit naturelle de la part d'une personne qui a été nourrie dans le catholicisme. Si l'imagination ne servait qu'à donner des formes matérielles à Dieu et au ciel, je serais de votre avis ; mais n'est-ce pas la fonction de cette admirable faculté de voir dans l'univers un type de la divinité, dans le soleil l'emblème de sa gloire, et dans toutes les choses belles, sublimes ou terribles de la nature, les signes d'une beauté et d'une puissance spirituelles ? L'imagination n'est-elle pas le principe qui tend vers l'idéal, qui s'élève au-dessus du temps et du fini, qui conçoit le parfait, et ce que l'œil et l'ouïe n'ont ni vu ni entendu ? Je m'assure que vous et moi nous différons plutôt en paroles que dans le fond. Je regarde cependant la religion comme basée sur l'action commune de toutes nos facultés, comme nous étant révélée par la raison, par l'imagination et par les sentiments moraux. Je trouve aussi que vous méprisez trop la vérité historique du christianisme ; mais, peut-être, sur ce point, je ne saisis pas bien votre pensée. Quant à moi, je ne saurais vous dire combien l'histoire du christianisme, telle qu'elle est décrite dans les Évangiles, m'est précieuse. La vie, l'esprit, les œuvres et le caractère de Jésus-Christ me paraissent les preuves les plus éclatantes de la vérité de sa mission. Je ne connais point d'histoire qui puisse être comparée aux Évangiles pour leur carac-

Digitized by Google

tère intrinsèque de vérité, pour leur profondeur et l'effet qu'ils produisent sur le lecteur. J'attache une grande importance aux miracles ; ils ont un rapport intime avec la religion du Christ, et ils ont avec elle une harmonie extraordinaire. Ce ne sont pas des événements anormaux, arbitraires, sans but, des impossibilités morales ; mais les miracles du Christ lui sont propres ; ils font partie de sa mission et sont en harmonie parfaite avec la vérité qu'il nous révèle; ils confirment cette vérité et ils en reçoivent à leur tour confirmation. Quelque nombreux que fussent les témoins, je serais peu touché du récit de la résurrection d'un homme vulgaire qui serait mort sans but, et qui n'aurait été ressuscité que pour mener une existence aussi vile que celle qu'il avait menée avant sa mort. Mais la résurrection du Christ, telle qu'elle est enregistrée dans les Évangiles, cette résurrection que les réformateurs de l'humanité ont prêchée et scellée de leur sang, est tellement en harmonie avec le caractère et la religion du Christ, qu'il y a peu d'histoires anciennes qui se présentent à mon esprit entourées d'une aussi grande apparence de vérité. Les preuves puisées dans les miracles qui accompagnèrent le christianisme me paraissent avoir été précisément ce que demandaient les besoins moraux des hommes dans les temps passés, et ce qu'ils demandent encore dans les temps présents,

Digitized by Google

c'est-à-dire à une époque où le développement moral est suffisant pour apercevoir ce qu'il y a de divin dans la vérité chrétienne, mais non pour éveiller une foi ardente et profonde. J'ai aujourd'hui moins besoin de miracles qu'autrefois ; mais serais-je arrivé au point où je suis si les miracles n'avaient pas fait partie de l'histoire du monde ? Un autre sujet sur lequel je ne vous aurai probablement pas compris, c'est le *super-naturalisme ;* mais le temps me manque pour vous en parler. Je dirai seulement que je n'ai rien de commun avec ceux qui méprisent le naturel. La nature, je prends ce mot dans le sens le plus large, c'est-à-dire comme exprimant toute la création, avec son ordre et ses lois, me devient de plus en plus chère et même de plus en plus divine ; mais une lettre ne contiendrait pas ce que je pense sur ce sujet.

Novembre 1839.

Je crois que vous n'envisagez pas aussi sérieusement que moi la question de la personnification du mal ; car je m'aperçois que le monde en vient à craindre l'être qui personnifie le mal et la puissance de cet être, plus que le mal moral lui-même, et que toutes les fois que l'idée de cette personnification devient plus vive, le sens moral s'éteint dans le sentiment d'une peur égoïste. Quelquefois je me dis que le Diable a été un objet plus formidable pour la race

Digitized by Google

anglaise qu'il ne l'a été pour les chrétiens du continent. Luther l'appela un misérable, lui jeta son encrier à la tête, et il nous dit qu'il ne trouva pas de moyen plus efficace pour le chasser que d'en rire. Satan, évidemment, était, aux yeux de Luther, un pauvre être qui ne pouvait pas résister à ceux qui s'en moquaient. Milton l'a-t-il rendu plus terrible? Je ne connais rien de l'histoire de cette incarnation du mal dans les siècles plus modernes. Je ne trouve aucune explication qui me satisfasse de ce qui est dit de Satan dans l'histoire de notre Sauveur. Tout ce sujet est fort obscur ; mais comme il n'entre pas dans l'essence du christianisme, il y a longtemps que je ne m'en occupe plus.

La partie de votre discours qui m'a donné le plus de bonheur et pour laquelle je vous remercie sincèrement, c'est celle où vous protestez contre la doctrine de la nécessité philosophique. Rien depuis longtemps ne m'a fait autant de plaisir; car je sentais que cette doctrine, avec ses conséquences forcées, était pendue comme une pierre au cou des unitairiens d'Angleterre. Je ne connais personne qui ai fait ressortir aussi clairement la contradiction de cette doctrine avec la puissance et la bonté de Dieu, et avec les sentiments de confiance et d'amour que lui reportent ses créatures. J'ai toujours regretté que l'autorité du docteur Priestley eût imposé cette doc-

Digitized by Google

trine à ses disciples. On m'a accusé d'avoir employé un ton de protecteur en parlant du docteur Priestley ; je manquerais singulièrement d'humilité, si je ne sentais mon infériorité auprès de cet homme extraordinaire, ou si je pouvais croire qu'il a quelque besoin de ma protection. Ce qui est vrai, c'est que je n'ai jamais pu le nommer sans mettre des restrictions à l'admiration qu'il m'inspire, parce que je suis profondément convaincu du mal qu'il a fait à la cause de la vérité par ses théories de la nature morale de l'homme, théories qui s'étendent jusqu'à la nature même de Dieu.

. . . . . 1841.

La somme immense de mal et de souffrance dans le monde vous trouble l'esprit et pèse sur votre âme. Comment concilier la bonté de Dieu avec ce que nous voyons dans les affaires humaines ? C'est là le vieux problème de l'origine du mal, qui a tourmenté les penseurs depuis le commencement du monde. Je ne puis espérer d'expliquer ce que les plus grands esprits ont laissé dans les ténèbres. En vérité, je ne désire pas enlever aux voies de la Providence l'obscurité qui les entoure ; car, en rendant l'univers compréhensible, je l'abaisserais au niveau de la petitesse de mon propre esprit, je lui ôterais toute sa grandeur. Si l'univers est infini, et s'il est l'œuvre d'un esprit

Digitized by Google

infini, il doit dépasser les limites de ma pensée et de mon intelligence, et je dois vivre entouré d'impénétrables mystères. L'obscurité de la Providence divine est à mes yeux une expression de son immensité et de sa grandeur incommensurable. Je ne doute pas ; je me prosterne en adoration. Je vois les causes et le remède de beaucoup de maux dans cette vie. Il y a bien des natures de souffrance que je ne voudrais pas bannir, quand même je le pourrais ; car c'est à elles que nous devons toute la dignité et l'intérêt de notre existence ; et je suis sûr qu'à mesure que je pourrai pénétrer au fond du système qui nous gouverne, bien des choses que je ne puis aujourd'hui comprendre m'apparaîtront comme étant pleines de gloire pour nous. L'homme est un agent libre ; il faut donc qu'il soit mis à l'épreuve, qu'il soit exposé à la tentation, que son champ d'action s'étende, et qu'il soit sujet à bien des péchés et à bien des peines. Il ne peut être heureux au début de sa carrière ; il ne peut avoir de bonheur que celui qu'il gagne au milieu des séductions. La brute peut naître heureuse ; l'homme, l'enfant libre de Dieu, ne peut connaître le bonheur que quand, par ses propres efforts, il s'est élevé à la vertu et à la sainteté. Je ne vois pas comment effacer le mal et la souffrance de notre monde, sans effacer de notre nature les principales causes de sa grandeur.

Digitized by Google

III

LETTRES SUR DIVERS SUJETS.

Juillet 1824.

Une mère, c'est-à-dire la plus ancienne, la plus constante, la plus sûre de toutes nos amies, dont le dévouement date de l'heure de notre naissance et se mêle à toutes les parties de notre existence, ne peut pas descendre au tombeau sans laisser dans nos âmes un vide profond. Je ne pense pas qu'il y ait sur la terre une image aussi frappante de la bonté de Dieu que l'amour d'une mère. Un fils sans doute en sent tout le prix ; mais la vie intime d'une fille doit surtout développer en elle les sentiments filiaux. Il faut remercier Dieu de vous avoir donné les occasions et les forces nécessaires pour assurer le bonheur de votre mère, et de vous avoir permis de faire tout ce qui pouvait adoucir ses dernières heures. Vous ne pouviez l'arracher à la mort ; mais ce n'est pas une raison pour que vous regardiez tous vos efforts comme infructueux. Il y a quelque chose de doux et de consolant dans le ton de voix, dans le regard, dans le dévouement affectueux d'enfants bien-aimés ; c'est une mère bénie, celle dont le lit de mort est entouré de tels enfants. Cet événement, quoiqu'il ait lieu

Digitized by Google

selon ce qu'on appelle l'ordre de la nature, ne vient pas moins de la main de Dieu ; et, quand on le regarde avec le flambeau de la raison, on s'aperçoit que c'est un effet de la bonté divine. Les grands changements dans notre position, qui accompagnent souvent la mort de nos chers parents et amis, sont destinés à opérer un changement dans nos âmes et nos existences. Dieu veut que le cœur amolli par le chagrin reçoive de plus profondes impressions, et que, voyant la vie sous un jour plus solennel, nous cherchions à la mesurer avec sagesse et à en approfondir les vastes destinées. Qui de nous n'a la conscience de grands défauts, surtout de notre manque de piété et de notre peu d'amour envers Dieu ? Le but de la douleur, c'est de transporter la religion extérieure jusque dans les profondeurs les plus intimes de notre cœur, de changer le simple assentiment de notre intelligence en une foi vivante, d'élever nos prières jusqu'à la hauteur d'une communion spirituelle avec Dieu, de transformer le vague du monde invisible en une glorieuse et consolante réalité. Voilà en quoi consiste la rédemption de l'âme ; et c'est là l'œuvre la plus grande que Dieu opère sur la terre. Cette œuvre se fait en silence, en secret ; mais un jour nous verrons qu'elle dépasse en grandeur et en félicité tous les travaux bruyants des hommes. Nous savons tous combien la douleur est propre à cette

Digitized by Google

fin. Il semble que si quelque chose pouvait détacher l'âme des intérêts grossiers et transitoires, lui donner plus d'élévation, la tourner vers le monde futur, lui enseigner ses rapports avec le Tout-Puissant et lui apprendre le besoin qu'elle a d'être soutenue par le Père infini, ce serait de voir ses amis transportés de ce monde à une existence invisible ; et c'est un des traits les plus tristes de notre nature, que si peu de personnes soient touchées et instruites par cet enseignement solennel.

11 novembre 1832.

A M. William Rathbone.

Cher Monsieur,

J'ai reçu votre lettre, que m'a apportée M. le docteur Spurzheim. C'est avec un vif regret que je vous envoie une réponse aussi douloureuse. Le docteur Spurzheim est mort cette nuit ; cet événement ne peut pas vous affecter plus tristement que nous ; car il a causé ici un chagrin général, qu'on doit attribuer à l'intérêt que notre ami a su éveiller dans cette ville. L'accueil bienveillant que le public faisait à ses leçons et à sa personne le poussa à trop abuser de ses forces ; il travaillait lorsqu'il aurait dû garder la chambre ; et quand enfin il fut alité, il voulut malheureusement être son propre médecin, refusant de

Digitized by Google

se servir des remèdes que sa maladie exigeait. Il était en proie à une fièvre qui devint bientôt le délire. Ce sera une consolation pour ses amis d'apprendre qu'il reçut toutes les attentions et tous les soins possibles. En vérité, il ne pouvait fermer les yeux au milieu d'un peuple plus sensible à ses grands mérites. Non-seulement il s'était acquis le respect dû à ses connaissances scientifiques, mais par ses manières aimables, par sa philanthropie et par la simplicité de son cœur, il s'était fait aimer de tout le monde. Le discours funèbre sera prononcé par le docteur Follen, son compatriote, et les offices religieux sont confiés aux soins du docteur Tuckerman, qu'affectionnait beaucoup le docteur Spurzheim. Malheureusement, j'ai peu connu votre ami. A son arrivée, j'étais à la campagne, où je fis ensuite une maladie. En rentrant en ville, il y a quatre semaines, aussitôt que mes forces me le permirent, j'eus le plaisir de le voir, et avant que ma santé me permît une seconde visite, il était de son côté trop malade pour sortir. Cet homme de bien nous a été enlevé au moment de ses plus vives espérances. Ses succès parmi nous lui avaient fait regarder ce pays comme un champ admirable pour ses labeurs, et il pensait consacrer plusieurs années à répandre ses doctrines dans le Nouveau-Monde. Quand je parle de ses succès, je ne veux pas dire qu'il convertit beaucoup de personnes à ses doctrines ;

Digitized by Google

mais il en trouvait beaucoup qui étaient disposées à approfondir son système, et qui avouent même avoir reçu des secours importants et des lumières nouvelles de son analyse et de ses vues sur la nature humaine. Notre consolation dans une telle perte, c'est que ce monde d'ici-bas n'est pas le seul lieu où les hommes vertueux poursuivent leurs travaux bienfaisants.

Boston, 6 février 1834.

J'espère que votre voyage vous aura fait un bien durable. Les tristes nouvelles qui tant de fois nous sont parvenues de chez vous ont dû vous faire passionnément aspirer après les entretiens et les consolations intimes du foyer domestique. Mais j'espère que ces nouvelles n'auront pas eu pour effet d'affaiblir votre sensibilité pour les beautés de la nature et de l'art. Jamais l'affliction n'a émoussé l'émotion avec laquelle je contemple la nature ; jamais elle ne m'a fermé l'esprit à l'amour et au beau dans les œuvres de Dieu ; il y a un caractère solennel dans les grandes productions de l'art qui les met au rang de nos premiers adoucissements dans les moments de douleur. Il faut vous faire un devoir de vous prêter à tout ce qui peut avoir une heureuse impression sur votre corps et sur votre âme. Vous voyagez afin de trouver des forces qui vous permettent de travailler à votre retour ; gardez religieusement ce but devant votre

Digitized by Google

pensée; voyez tout ce que vous pourrez, jouissez de tout ce qui peut vous faire plaisir, et revenez fortifié pour votre grande œuvre.

Lenox, août 1854.

A Madame Georges Lee.

« Vous parlez de vous comme d'un automate, c'est ainsi que le cœur se repose, après de douloureuses émotions et un chagrin profond. Il est heureux pour nous que nos émotions ne puissent conserver leur vivacité sans intermission, et que les plus violentes s'adoucissent. Par cette bienfaisante disposition de la Providence, nous sommes protégés contre le danger d'être absorbés par un seul sentiment et de renfermer notre âme dans la pensée d'un seul événement. Toutes les parties de notre nature sont ainsi mises en action.

Bien des personnes souffrent de la fausse et triste idée que nous devons à nos amis morts de renoncer à ceux qui nous restent, de renoncer au genre humain, de nous entretenir de sombres peintures de la vie, de rejeter enfin les bienfaits que nous prodigue un père tendre parce que quelques-uns de ses bienfaits nous auraient été retirés. La mort, la perte des êtres bien-aimés devrait éveiller en nous des idées plus vives, plus élevées sur la nature spirituelle de l'âme

Digitized by Google

immortelle; sur son avenir infini, alors que nos facultés et nos affections s'agrandiront jusqu'à atteindre à une vie et à une félicité divines. Animés par ces célestes espérances, nous devrions chercher à commencer dès ici-bas une noble carrière. Les morts nous ont quittés pour voir, pour aimer et pour servir avec une nouvelle ardeur et une nouvelle élévation d'esprit le Père infini, et nous devrions nous efforcer de sympathiser avec eux, de leur être unis en prenant part à leur progrès. Nous sommes trop portés à croire que nous ne pouvons rien faire ici-bas qui ait rapport à ce que font les saints dans cet autre et meilleur monde, mais nous avons tort. Le ciel et la terre ne sont pas si éloignés l'un de l'autre. Chaque action désintéressée, chaque sacrifice au devoir, chaque effort pour le bien « d'un des plus petits des frères du Christ, » chaque nouvelle connaissance des œuvres de Dieu, chaque nouvelle impulsion donnée à l'amour du vrai et du bien nous associent à ceux que nous avons perdus, nous rapprochent d'eux et appartiennent autant au royaume céleste que si nous agissions non point sur cette terre, mais dans le ciel. Je répète là des vérités ordinaires; mais nous n'y croyons pas. Nous ne sentons pas, comme nous le devrions, le bien spirituel qui nous unit aux morts; chaque jour, quand nous avançons dans le bien, nous rapproche d'eux.

Digitized by Google

Je ne suis jamais étonné d'entendre une personne se plaindre de doutes, de craintes, de défiance de soi-même ; c'est là, pour bien des personnes, la grande épreuve de la vie ; c'est aussi un des indices les plus frappants de notre destinée, que notre idéal de la vertu et de la sainteté dépasse tellement notre pouvoir d'y atteindre. Le perfectionnement même de notre sens moral nous devient souvent une source de trouble ; et tout, jusqu'à notre progrès même dans le bien, tend, à chaque pas que nous y faisons, à nous révéler de nouveaux devoirs, contribue à notre découragement. Notre humilité ne peut que s'accroître avec notre progrès dans la vertu et une connaissance plus profonde de Dieu. Je n'ai eu, pendant toute ma vie, qu'une seule grande épreuve : c'est la disproportion que je sens exister entre mon idée et ma pratique du devoir. Nos craintes sur ce sujet sont en partie déraisonnables ; notre idée du parfait et du saint ne doit pas être le type sur lequel nous nous jugeons au delà de ce que nous sommes capables d'atteindre. La perfection nous est révélée, non pour nous torturer avec la pensée d'y rester toujours si fort inférieurs, mais pour nous guider et nous animer par la pensée que c'est à cette fin que nous sommes destinés, si nous restons fidèles à la lumière et au soutien qui nous sont aujourd'hui accordés. Nous ne devrions point gémir de ce que dans notre

Digitized by Google

état d'enfance nos forces et nos lumières sont si peu développées ; excitons plutôt nos cœurs avec la pensée de ce que nous pouvons devenir. Cependant, quelque excuse que nous cherchions pour nous, je sens que nous devons souffrir des reproches de notre conscience. Que de bonnes résolutions de vivre d'une vie plus pure, plus spirituelle ont succombé en nous ! Mais ne désespérons jamais ; la conscience de l'erreur est en elle-même un indice de notre vie morale ; le remords du bien omis, c'est la voix de Dieu, c'est son appel à de nouveaux efforts, sa promesse de nous accorder son appui. Rien ne me soutient autant que la pensée que Dieu me protége toujours et qu'il m'accordera son aide de plus en plus, en proportion de mes désirs. Quand la présence ou la voix d'un ami ranime mon âme, quand la nature touche et élève mon cœur, quand un mot de quelque auteur inspiré pénètre jusqu'aux profondeurs de ma nature morale, quand le désappointement corrige et purifie mes idées sur la vie, dans toutes ces occasions je sens que Dieu me parle ; je reconnais dans ces émotions l'assurance de son désir paternel pour ma rédemption ; j'y vois l'action du Tout-Puissant pour mon bien ; je sens le souffle de son esprit, la confirmation de cette promesse d'un prix si infini : que le soutien divin est accordé à la faiblesse humaine. Je suis fort seulement de la conscience de mon union avec Dieu.

Digitized by Google

Août 1842.

Je ne désire pas que vous soyez « du siècle, » afin de vous guérir de votre mécontentement du monde tel qu'il est, ni que vous vous plongiez sans remords dans le torrent qui emporte l'aveugle multitude. Ne perdez jamais la foi que vous avez dans le but supérieur de votre existence et dans la destinée infinie de l'homme. Je voudrais rendre cette foi plus large, plus robuste ; je voudrais vous voir confiant en la bonté et en la sagesse de cette Providence qui a trouvé bien d'unir l'âme et le corps, de placer l'héritier du Ciel pour un moment sur cette terre, de nous assujettir à des besoins, à des travaux, à des soins de détails innombrables, et qui a ordonné que ce fût en partie par ces moyens que nous avançions vers une vie plus haute. A vos yeux, le monde extérieur et le monde qui est en vous sont hostiles l'un à l'autre. Croyez-moi, on peut les réconcilier. Soyez sûr que la persévérance dans votre vocation, que l'usage de votre jugement et de vos facultés, que la pratique de la patience et de la bonté dans les affaires ordinaires peuvent être si bien alliés aux méditations les plus élevées, être si bien sanctifiés par la pureté des intentions, que toute votre nature se trouvera bien plus complétement et bien plus harmonieusement développée, si vous y mettez votre application, que si vous vous consacriez à ce que vous appelez une

Digitized by Google

existence purement spirituelle. Nous devons faire servir les circonstances et les relations ordinaires de la vie au but suprême ; et cela peut se faire très-bien. Pour nous intéresser aux hommes, il faut travailler avec eux, nous mêler à eux, et toujours animés par de bonnes intentions, tantôt coopérer avec eux, tantôt les combattre. Ne craignez rien ; vous trouverez les forces et le courage nécessaires si vous vous embarquez dans une bonne voie. Tous, tant que nous sommes, nous reculerions devant notre vocation si, dès le commencement, il nous était possible de prévoir les difficultés qui vont nous entourer. Mais les épreuves amènent la force. Des ressources inattendues accompagnent les obstables inattendus.

Digitized by Google

EXTRAIT D'UN SERMON

INTITULÉ :

DU RENONCEMENT A SOI-MÊME.

. . . . . .

J'ai l'intention, dans ce discours, de vous présenter quelques réflexions sur la juste étendue de l'abnégation chrétienne et sur le dessein qu'a eu la Providence en nous formant de manière à la rendre nécessaire ; en traitant ce sujet, je vous montrerai toutes les conditions, la nécessité et l'excellence de cette vertu.

Nous devons renoncer à nous-mêmes ; mais jusqu'à quel point ? Voilà ce qu'il faut d'abord bien établir. Devons-nous renoncer entièrement à nous-mêmes ? Devons-nous faire abnégation complète des pouvoirs, des facultés et des affections de notre nature ? Ce devoir n'a-t-il point de bornes ? Par exemple, devons-nous faire abnégation des parties les plus élevées de

Digitized by Google

notre âme, je veux dire la conscience ou le principe moral ? Devons-nous combattre notre sens du juste, notre désir de vertu ? Tout chrétien répond : Non ; la conscience est sacrée et la révélation a pour but de la vivifier et non de la détruire.

Ou bien encore devons-nous faire abnégation de la raison, des facultés intellectuelles par lesquelles nous discernons l'évidence et nous suivons à leur source les effets et les causes, pour remonter ensuite aux vérités universelles et chercher à mettre de l'harmonie dans toutes nos idées ? La réponse, à ce qu'il paraît, est aussi simple pour cette question que pour la première. Cependant bien des hommes excellents ont semblé redouter la raison ; ils ont imaginé une incompatibilité entre la foi et le libre usage des facultés intellectuelles, et ils ont soutenu que c'est un devoir religieux d'humilier notre intelligence. Pour quelques-uns même c'est là un des points principaux de l'abnégation chrétienne. Pour moi, je pense que c'est une grande erreur ; et c'est parce que je crois que l'honneur, le progrès et l'influence bienfaisante du christianisme en exigent la réfutation, que je veux l'examiner en peu de mots.

On me dit que je dois renier ma raison. Je demande : dois-je la renier quand elle m'enseigne qu'il y a un Dieu ? En ce cas, je détruis le fondement même de la religion et je tombe dans une incrédulité complète. Ou bien encore dois-je renier la raison quand elle me défend d'interpréter trop littéralement le texte qui nous commande de haïr notre père et

Digitized by Google

notre mère et notre propre vie ? Me faudra-t-il donc briser les liens les plus sacrés de la famille et ajouter le crime du suicide à tant de maux qui affligent la société ? Assurément on ne doit pas renoncer aux leçons de la raison sur ces grands sujets ; on doit au contraire la révérer et lui obéir; et si on la révère en ceci, où donc devrons-nous la condamner et la renier ?

On me dit que nous avons dans la parole de Dieu un guide encore plus sûr que la raison, que nous devons renoncer l'une et suivre l'autre. Mais je le demande : comment sais-je que le christianisme est la parole de Dieu ? Est-ce que les preuves de cette religion ne sont pas soumises à la raison ? Et si cette faculté est indigne de notre confiance, est-ce que la révélation tout entière n'est pas impliquée dans la même réprobation ? Ce qui est vrai, et il ne faut pas nous le cacher, c'est que notre dernier recours est et doit être à notre propre raison. Toute autre croyance repose sur notre foi à cette faculté. Il n'y a pas de confiance possible en Dieu si nous discréditons la faculté par laquelle nous connaissons Dieu. J'ai une autre objection contre la doctrine qui prétend que nous devons renier la raison pour suivre la révélation. La raison est la faculté même à laquelle s'adresse la révélation, et qui seule peut l'expliquer ; sans elle nous ne serions pas faits pour l'enseignement divin, tout comme sans les yeux nous perdrions les effets les plus heureux du soleil. Ceux qui voudraient nous décourager de l'emploi de la raison

Digitized by Google

pour nous préparer à mieux recevoir la révélation, ressemblent à quelqu'un qui voudrait nous bander ou nous arracher les yeux pour nous faire jouir de toute la splendeur du jour.

Peut-être me rappellera-t-on les erreurs nombreuses et grossières dans lesquelles est tombée la raison sur presque tous les sujets, et me dira-t-on que ce sont là autant de motifs pour se défier d'elle et la renoncer. Je répondrai premièrement en demandant comment on découvre ces erreurs ? Par quelle puissance apprenons-nous que la raison nous égare si souvent ? N'est-ce point par la raison elle-même, et devons-nous donc la renoncer parce qu'elle a la faculté de corriger ses propres fautes ? Considérons ensuite qu'il n'y a point de sujet sur lequel la raison se soit autant égarée que dans l'interprétation des Écritures ; de sorte que s'il faut la renier à cause de ses erreurs, on doit surtout l'exclure de l'étude de la révélation : en d'autres termes, il faudrait de désespoir fermer le livre de la parole de Dieu, conséquence qui, pour un protestant, est une réfutation suffisante de la doctrine d'où elle découle.

Une manière assez ordinaire de démontrer le renoncement de la raison, c'est de la mettre en opposition avec l'intelligence infinie de Dieu, et de demander si elle peut devant lui ou se trop abaisser ou se sacrifier avec trop d'humilité. Je reconnais respectueusement la supériorité incommensurable de Dieu sur la raison humaine ; mais il ne s'ensuit pas que je la méprise ou que je la renie ; car, en premier lieu,

Digitized by Google

il est vrai, du séraphin lui-même dans son ravissement comme de l'homme, que son intelligence est infiniment étroite, comparée à l'intelligence divine. Mais faudrait-il pour cela refuser toute valeur à la sagesse des anges ? Puis, je remarque que la raison humaine, quelque imparfaite qu'elle soit, est encore l'enfant de Dieu, unie intimement à lui et digne de son divin auteur. Il n'y a pas d'exagération à l'appeler comme on l'a fait quelquefois « un rayon de la lumière infinie ; » car elle renferme dans son essence ces immuables et éternels principes de vérité et de droiture qui constituent la gloire de l'Esprit divin. Elle s'élève à l'idée sublime de Dieu par la possession d'attributs semblables et le connaît seulement par l'affinité qu'elle soutient avec lui. Elle porte en elle le germe de cette perfection spirituelle qui est la fin suprême de la création. Ne peut-on donc pas dire avec vérité qu'elle participe à la nature divine ? Pouvons-nous la regarder ou en parler avec trop de reconnaissance et de respect ? L'infinité de Dieu, loin de m'imposer l'abaissement et l'anéantissement de ma raison, agrandit la conception que je puis m'en faire. C'est la foi que j'ai dans cette perfection de l'Esprit divin qui me remplit de respect pour l'esprit humain ; car ils sont intimement liés, puisque l'un dérive de l'autre et qu'il est doué de la puissance de se rapprocher de plus en plus de sa source et de son modèle pendant toute l'éternité.

Détachée de Dieu, la raison perdrait sa grandeur ; dans l'infini de Dieu elle trouve à la fois une cause et

Digitized by Google

un gage de progrès illimité. Dieu aime à se communiquer ; et de là vient que sa grandeur, loin d'inspirer le mépris de la raison humaine, la revêt d'un caractère sacré et ouvre devant elle les espérances les plus hautes. L'erreur des hommes n'est pas d'exagérer, mais d'ignorer et de ne pas soupçonner le prix et la dignité de la raison.

Peut-être me dira-t-on que nous ne devons pas renier toujours la raison, mais seulement dans les cas où ses enseignements contredisent la révélation. A quoi je réponds qu'il ne peut exister de contradiction entre la raison et la véritable révélation. Une doctrine qui prétendrait à une origine divine se réfuterait elle-même, si elle était contraire à aucune des vérités que la raison discerne instinctivement ou qu'elle déduit de la nature. Dieu est le père de la lumière et la source de l'harmonie, et il ne peut obscurcir ni tourmenter l'esprit humain par des leçons inconciliables ou discordantes. Il ne peut pas renverser l'autorité de cette faculté par laquelle nous arrivons à le connaître. Une révélation de l'auteur de notre nature rationnelle sera certainement conforme aux lois fondamentales de cette même nature. Je sais qu'il est très-possible de donner le nom de raison à des préjugés téméraires, à des opinions corrompues, par cela même que nous pourrions et que nous pouvons ainsi courir le risque d'accuser une vraie révélation d'être en désaccord avec la raison ; et le danger de cette illusion doit nous obliger à ne porter notre jugement qu'avec calme et réflexion, et

Digitized by Google

dans la crainte de Dieu. Mais si, après une application impartiale et réfléchie de nos facultés les plus parfaites, une prétendue révélation nous paraît évidemment se contredire elle-même ou jurer avec les grands principes dont nous ne pouvons douter, nous ne devons pas hésiter à lui refuser notre foi. Je suis plus sûr que ma nature rationnelle me vient de Dieu, que je ne suis sûr qu'un livre quelconque soit une expression de sa volonté. Cette lumière que je porte en moi est sa première révélation et toutes les révélations subséquentes doivent s'accorder avec elle et n'ont d'autre fin que de s'y associer et de la rendre plus claire. O vous qui m'écoutez, puisque vous estimez le christianisme, ne dites jamais qu'il soit en rien opposé à la nature rationnelle de l'homme ! Ne vous unissez pas à ses ennemis pour l'accabler de ce reproche. Il nous a été donné non pas pour remplacer notre raison, mais pour la vivifier et l'affermir, pour ouvrir à la pensée un champ plus vaste, pour apporter la paix à l'esprit aussi bien qu'au cœur et pour harmoniser toutes nos facultés. Nous faisons un tort immense au christianisme en supposant qu'il nous appelle à combattre la raison ou qu'il nous demande le sacrifice de nos facultés les plus nobles; ces facultés sont, au contraire, ses alliées, ses amies, sa famille ; elles vivent avec le christianisme en un accord invariable. Toutes les fois qu'on vous enseigne des doctrines tirées des traditions chrétiennes, qui sont contraires à quelque claire conviction de votre raison et de votre conscience, soyez assurés que

Digitized by Google

ce que vous entendez n'est pas l'enseignement du Christ.

C'est un interprète téméraire, c'est un interprète humain qui substitue à la voix de Dieu les sons discordants de sa faible voix, qui n'y ressemblent pas plus que le bruit criard des roues d'une voiture ne ressemble au roulement solennel du tonnerre. Jamais, oh ! jamais ne faites violence à votre raison. Celui qui, dans une circonstance quelconque, admet des doctrines qui sont contraires à la raison, a brisé la grande barrière qui sépare la vérité du mensonge ; il a ouvert son esprit à toutes les illusions. Le signe manifeste de l'erreur, l'inconséquence, ne le choque plus ; il a violé la première loi de l'intelligence et doit subir le terrible châtiment de sa faute, heureux si, en renonçant à la raison, il ne s'est pas préparé à commettre un excès contraire et par une réaction naturelle s'il ne se précipite pas dans l'extrême incrédulité. Dans l'histoire des individus et de l'humanité, il n'est point rare qu'une époque d'abaissement intellectuel soit suivie d'une ère de hautaine et licencieuse philosophie; et ces alternatives ne cesseront d'être le sort de l'esprit humain, que lorsque les droits de la raison seront respectés. . . . . .

. . . . . .

Il est vrai que, tels que nous sommes faits, nos appétits et nos désirs luttent souvent contre la raison et la religion; mais pourquoi ce combat est-il ordonné ? Ce n'est pas pour éteindre ces grands principes, c'est pour les réveiller et les fortifier; c'est pour leur don-

UNIVERSIDAD GENERAL
BIBLIOTECA
DERECHO
Digitized by Google

ner un champ d'action plus vaste, des occasions de combats et des moyens de triomphe. Il est vrai que la vertu est ainsi exposée et en danger ; mais la vertu doit sa force et sa vigueur aux obstacles qu'elle rencontre ; elle gagne sa couronne par la lutte qu'elle soutient. Je ne dis pas que Dieu ne pût trouver, pour former l'âme et le caractère de l'homme, d'autre école que celle de la tentation, de l'épreuve et des désirs impétueux ; mais je dis que notre état présent est une école pleine de dignité et de noblesse. Vous, mes amis, vous voudriez que le sentier de la vertu, dès son début, fût uni et parsemé de fleurs ; mais est-ce ainsi que l'âme pourrait acquérir l'énergie ? Vous voudriez que le plaisir fût toujours d'accord avec le devoir ; et comment donc attesteriez-vous votre fidélité au devoir ? Vous voudriez que la conscience et le désir parlassent toujours un même langage et vous attirassent dans la même voie ; comment alors la conscience revendiquerait-elle sa suprématie ? Dieu a mis en vous des désirs aveugles qui s'élèvent souvent contre la conscience et la raison, afin de donner à ces hautes facultés l'honneur de l'empire et la joie de la victoire. Il a mis autour de nous des rivaux de lui-même, pour que nous puissions l'aimer sans contrainte et, de notre libre volonté, ériger son trône dans nos cœurs. Il nous a donné d'ardents désirs pour des choses inférieures, afin que le désir de la perfection soit plus ardent qu'eux tous. Faites un monde tel que vous le voudriez, qu'aucun appétit ni aucune passion ne résistent à la loi de Dieu, qu'au-

Digitized by Google

cun désir ne fasse opposition au devoir, où seraient alors la résolution, l'énergie, la constance, l'effort, la pureté, le mépris des vils intérêts, le généreux sacrifice de soi, le dévouement héroïque, et toute la sublimité de la vertu, qui maintenant jette son éclat sur la nature de l'homme et nous parle de son immortalité? Vous effaceriez des Écritures le précepte du renoncement à soi-même et l'obligation nécessaire qu'en a la vie humaine, du même coup vous effaceriez presque toutes les pages qui nous intéressent dans l'histoire de l'homme. Quand vous lisez cette histoire, je vous le demande, qu'est-ce qui vous y attache et vous y absorbe le plus? Qu'est-ce qui frappe votre imagination, s'empare de votre souvenir et agite votre âme dans ses profondeurs? Quel est l'homme que vous choisissez dans le cours des siècles pour l'objet de votre admiration particulière? Est-ce celui qui a vécu pour jouir? dont la vie s'est écoulée du cours le plus égal et le plus agréable? dont les désirs furent le plus largement satisfaits? dont la table était fournie des mets les plus délicieux? et dont la fortune par l'abondance de ses faveurs faisait un objet d'envie? Sont-ce là les hommes auxquels on a élevé des monuments et dont le souvenir, vivifié par les larmes de la joie et de la vénération, grandit et s'étend à travers les âges. Oh! non; celui que nous aimons, dont nous souhaiterions la gloire, c'est celui qui s'est le plus sacrifié, qui s'est le plus dompté, qui a fait à Dieu, à la vertu, aux hommes le plus entier sacrifice de ses penchants, de ses passions et de ses

Digitized by Google

intérêts personnels ; qui a marché dans de rudes sentiers et est resté fidèle à de bonnes et grandes fins sous le coup de la persécution et de la douleur ; qui au milieu des obsessions de l'ambition, de la prospérité et de l'amitié, des menaces de la tyrannie et de la malignité, a écouté la voix de la conscience et a trouvé dans le sentiment de sa loyauté et dans la faveur de Dieu une compensation à des espérances déçues et à de longues souffrances. Qui aimons-nous le plus dans la vie privée ? C'est le martyr de l'affection domestique, c'est la mère qui, oublieuse d'elle-même, est prête à travailler, à souffrir, à mourir pour le bonheur et la vertu de ses enfants. Qui honorons-nous dans la vie publique ? C'est le martyr de la patrie, qui ne la sert pas seulement quand elle est au comble de la gloire et des richesses, mais qui s'attache à elle dans le danger et dans le déclin de la fortune, qui croit sa propre vie un faible sacrifice pour assurer le salut et la liberté de son pays. A qui l'Église garde-t-elle le plus de reconnaissance et de souvenir ? qui déclare-t-elle saint et béni ? C'est l'apôtre qui s'immole et fait abnégation de lui-même, c'est le confesseur sans crainte, c'est le martyr dévoué, ce sont ceux qui ont soutenu hautement la vérité, même dans la mort, et qui, teinte de leur sang, l'ont léguée aux âges futurs. Et par-dessus tout, quel est le moment de la vie de Jésus que le chrétien contemple pour avoir le témoignage le plus touchant et le plus sublime de son divin caractère ? C'est lorsque, dans un esprit de dévouement, reniant toutes les passions

Digitized by Google

humaines et rejetant tout intérêt de ce monde, il se charge de la honte et de l'angoisse de la croix. C'est ainsi que toutes les grandes vertus portent l'empreinte du renoncement à soi-même ; et la constitution actuelle de notre nature et de notre vie que Dieu nous a donnée fût-elle changée au point de n'exiger aucun renoncement à nos désirs, l'intérêt principal et la gloire de notre existence d'aujourd'hui s'évanouiraient. Il n'y aurait rien dans l'histoire pour nous faire tressaillir d'admiration. Nous n'aurions aucune conscience de la puissance et de la grandeur de l'âme. Nous aimerions faiblement et froidement, car nous ne trouverions rien dans les autres à aimer avec ardeur. Ne nous plaignons donc pas de la Providence parce qu'elle a rendu le renoncement nécessaire ; ne nous plaignons pas de la religion parce qu'elle nous appelle à cette œuvre pénible. Sur ce point, la religion et la nature tiennent un même langage. Nos âmes portent ce témoignage à l'enseignement du Christ, que c'est le sentier étroit du renoncement qui conduit à la vie.

Mes amis, si à l'heure de la mort la raison nous est conservée et si la mémoire retient le souvenir du passé, serons-nous satisfaits de voir que nous avons vécu non pour nous renoncer, mais pour jouir ; que nous avons courbé notre âme sous toutes les passions, que nous avons lâché la bride à la sensualité, que nous nous sommes laissé paralyser par la paresse, que par amour du gain nous nous sommes endurcis contre les requêtes de l'humanité souffrante, que

Digitized by Google

pour capter la faveur des hommes nous avons perdu l'intégrité et l'indépendance morale, et qu'enfin en toutes choses la raison et la conscience ont été sacrifiées aux entraînements de la passion, et que Dieu a été oublié pour la satisfaction et le plaisir de l'heure présente ?

En ce moment-là trouverons-nous une consolation dans le souvenir de nos tables somptueuses, de nos lits de duvet, de nos richesses amassées à des fins égoïstes ou des honneurs gagnés par une basse complaisance envers le monde ? Jamais homme à sa mort a-t-il regretté ses luttes contre lui-même, ses triomphes sur ses appétits, son mépris des plaisirs impurs, ou ses souffrances pour la cause de la justice ? Y eut-il jamais un homme qui alors ait pleuré de s'être appauvri par son intégrité ou d'avoir usé son corps au service de ses semblables ? Sont-ce là les souvenirs qui déchirent l'âme et qui remplissent l'heure suprême de terreur et de ténèbres ? Pour qui la dernière heure est-elle la plus sereine et la plus remplie d'espoir ? N'est-ce pas pour l'homme qui, au milieu de périls et de tentations, a renoncé à lui-même et s'est chargé de la croix avec le saint courage de Jésus-Christ ?

Digitized by Google

NAPOLÉON Ier

Il nous paraît important de se faire une juste idée du dernier empereur de France, de cet homme extraordinaire qui, après avoir exercé pendant sa vie une action sans pareille sur le monde, l'influence encore aujourd'hui par son caractère ; et ce caractère, nous le craignons, n'est pas jugé comme il devrait l'être. L'espèce d'admiration qu'il excite, même dans les pays libres, est un mauvais symptôme. Le plus grand crime qui puisse être commis contre une société, celui de la dépouiller de ses droits et de la charger de chaînes, n'inspire pas encore cette horreur profonde qu'il mérite. Regardant la liberté comme le premier intérêt de l'humanité, la regardant comme essentielle à son intelligence, à sa moralité, à sa religion, nous ne

[1] Nous n'avons pas cru pouvoir nous dispenser de publier cette Notice, écrite par Channing à l'occasion du mémoire sur Napoléon que Walter Scott venait de faire paraître, et dans laquelle se réfléchit plus encore que dans ses autres écrits tous ses sentiments religieux, philosophiques et politiques ; c'est le complément indispensable de sa biographie. Il est à peine nécessaire de faire nos réserves sur les jugements qui blessent les opinions les plus générales et les plus accréditées en France : le public fera la part de l'Américain, du protestant et du républicain, jugeant un étranger et un ennemi.

Digitized by Google

pouvons envisager les hommes qui se sont signalés par leur hostilité contre elle qu'avec une indignation tout à la fois sévère et pleine de douleur, qui ne peut être refoulée dans notre cœur ni par l'éclat d'une guerre heureuse, ni par l'admiration de la foule.

Nous voulons parler librement de Napoléon ; mais si nous ne nous abusons, aucune considération ne nous portera à formuler contre lui un reproche injuste ; nous parlerons d'autant plus franchement que nous avons la conscience de n'être inspiré par aucun sentiment d'animosité personnelle. Nous ne faisons pas la guerre à un mort ; nous voudrions seulement combattre la pernicieuse influence que ce mort peut exercer. Nous nous dévouons à la cause de la liberté et de l'humanité, qui est perpétuellement trahie par l'admiration prodiguée aux crimes heureux et à l'ambition triomphante. Notre sujet est l'étude du caractère de Napoléon et, de ce sujet, naîtront naturellement les observations que nous avons à faire relativement aux grands intérêts sur lesquels il a constamment agi.

Nous commencerons par cette réflexion, que c'est un acte de justice envers Bonaparte de se souvenir qu'il a vécu sous des influences désastreuses, dans des temps de trouble, où les esprits des hommes étaient bouleversés, les vieilles institutions détruites, les vieilles opinions ébranlées, les vieux freins brisés, alors que l'autorité de la religion était méprisée et la jeunesse abandonnée à une licence inouïe ; dans un temps où l'imagination était enfiévrée des rêves d'un

Digitized by Google

bonheur indéfini et où le torrent des passions, gonflé des sympathies de millions d'hommes, était devenu irrésistible. Certes, il est difficile de concevoir une école plus dangereuse pour le caractère d'un homme. Celui qui voit tout, qui connaît les épreuves auxquelles il a soumis ses créatures et qui juge les cœurs, peut seul décider dans quelle mesure la culpabilité des crimes commis au milieu de circonstances aussi malheureuses peut être atténuée : nous ne devons point l'oublier, lorsque nous relisons l'histoire des hommes qui ont été exposés à des épreuves que nous n'avons pas connues. Mais de ce que le crime du coupable peut être amoindri à raison des malheurs de son éducation ou de sa position, il n'en résulte certes pas que nous devions abolir les immuables distinctions du bien et du mal, ni ménager notre réprobation aux atrocités qui ont répandu au loin la misère et l'esclavage.

Nous devons aussi à Napoléon de remarquer qu'il y a toujours eu et qu'il existe encore dans le monde une triste oblitération du sentiment moral à l'égard des crimes d'une vie militaire et politique. Les mauvaises actions des hommes publics, dans une sphère élevée, n'ont jamais provoqué cette sincère et cordiale répulsion qu'inspire le vice privé. Les nations semblent courtiser l'usurpation et l'esclavage par leur stupide admiration pour les tyrans heureux. Les torts dont les hommes ont le plus souffert, et dans leurs corps et dans leurs âmes, sont en général impunis. Il est vrai que le christianisme met sur nos lèvres des

Digitized by Google

censures contre les ambitieux et les usurpateurs; mais ces reproches sont bien peu de chose de plus que des mots et des lieux communs sans portée. On les répète pour la forme; mais quand nous les entendons ou que nous les lisons, nous sentons qu'ils manquent de profondeur et de force. Ils n'ont pas cette spontanéité, cette solennité, cette ardeur de conviction, ce ton de vérité que donne l'élan d'une âme indignée et qui force le coupable à se cacher. Le vrai sens moral à l'égard des crimes des hommes publics est presque encore à naître. Aussi pensons-nous qu'un caractère tel que celui de Bonaparte s'est développé sans avoir à peine la conscience de sa dépravation, et que la société, qui a tant contribué à le grandir, en est responsable et mérite une partie des malheurs qu'il a produits.

Nous ne savons que peu de chose des premières influences sous lesquelles Bonaparte s'est formé. Il a été élevé dans une école militaire, genre d'institution, nous le craignons, peu propre à développer la délicatesse et l'indépendance du sens moral; car le premier devoir qu'on enseigne au jeune soldat, c'est d'obéir à son supérieur, sans prendre conseil de sa conscience; de disposer de la vie d'un homme d'après l'ordre d'autrui; d'accomplir cette action, qui, plus que toute autre, exigerait une conviction raisonnée, sans s'enquérir un seul instant de sa justice, et de se placer en instrument passif dans des mains qui, l'histoire entière nous l'apprend, ont souvent fumé d'un sang innocent.

La première liaison politique de Napoléon fut celle

Digitized by Google

des Jacobins, la plus sanguinaire des factions qui alors violentaient la France, et dont l'empire est justement appelé *le règne de la terreur*. Ce qui lui valut le commandement en Italie, ce fut d'avoir tourné ses canons contre le peuple qui, bien que dangereux lorsqu'il agit comme attroupement, se trouvait néanmoins, dans cette circonstance, combattre pour le maintien de ses droits, et dirigeait ses violences contre une usurpation manifeste.

La première campagne de Bonaparte fut en Italie, et nous avons encore le souvenir très-vif de cette admiration entraînante avec laquelle nous suivions ses premiers triomphes ; car nous étions alors assez simples pour le considérer comme le protecteur de la liberté. Ses desseins particuliers n'étaient pas encore connus ; le secret de ses succès ne nous était pas révélé, et ses rapides victoires poussaient l'imagination à lui attribuer le pouvoir mystérieux d'un héros de roman. Nous avouons que nous ne pouvons, même maintenant, lire l'histoire de ses guerres d'Italie sans ressentir un tressaillement dans les veines. La rapidité de ses conceptions, la fécondité inépuisable de ses inventions, l'énergie de sa volonté, la décision qui ne laissait pas l'intervalle d'un instant entre le projet et l'exécution, la puissance d'esprit qui, au milieu de revers soudains et en présence d'une ruine imminente, découvrait des moyens de salut et de succès ; toutes ces facultés du commandement, jointes à un courage personnel qui, contesté plus tard, ne lui fit jamais défaut alors, nous forcent à lui accorder ce que, du

Digitized by Google

reste, nous n'avons nul dessein de lui dénier, l'admiration due à une grande puissance intellectuelle.

Que les amis de la paix ne s'en offensent pas : nous l'avons dit et nous le répétons, nous n'avons pas l'intention de refuser notre admiration aux énergies que la guerre fait souvent naître. De grandes facultés, même lorsqu'elles sont perverties, attestent une glorieuse nature, et il nous est permis de sentir leur grandeur, même en condamnant avec toute la force du sentiment moral les mauvaises passions qui les ont dépravées. Nous accordons volontiers que la guerre, quelque détestable qu'elle soit, développe souvent et fait ressortir avec éclat une force d'intelligence et de conception qui nous donne une plus haute idée de l'âme humaine.

Il n'y a peut-être pas de moment dans la vie où l'esprit reçoive une plus vive impulsion, où la volonté soit plus énergique et l'excitation à la fois plus entraînante et plus contenue par le sang-froid que dans l'heure de la bataille ; et cependant cette grandeur du guerrier est bien mesquine, bien infime, comparée à la magnanimité de la vertu. Elle s'évanouit devant la grandeur du devoir. Le martyr de l'humanité, de la liberté, de la religion, l'adhérent inébranlable d'une vérité méconnue et désertée, celui qui seul, abandonné, dédaigné, sans entourage pour entretenir son courage, sans distractions extérieures pour le soulager de sa propre pensée, n'a pas même l'occasion d'une lutte, d'une résistance pour provoquer et soutenir son énergie, et qui cependant sup-

Digitized by Google

porte avec calme et résolution, et avec une invincible philanthropie, cette souffrance intime et prolongée qu'un seul mot de rétractation suffirait à éloigner de lui, cet homme est aussi supérieur au guerrier que le ciel tranquille et infini qui domine sur nos têtes l'est à la terre abjecte que foulent nos pieds.

Nous avons parlé des énergies de l'âme que la guerre fait naître ; mais s'il nous était permis de faire une courte digression, qui cependant se rapporte à notre sujet principal, c'est-à-dire aux mérites de Napoléon, nous ferions observer que le talent militaire, même de l'ordre le plus élevé, est loin de mériter la première place parmi les facultés intellectuelles ; c'est une des formes les moins élevées du génie, car il ne se relie pas aux objets les plus féconds et les plus sublimes de la pensée. Nous concédons qu'un esprit qui, dans une vaste contrée, saisit tout d'abord et reconnaît comme par intuition les positions qui doivent assurer le succès d'une campagne, est éminemment lucide et vigoureux. Le général qui dispose ses troupes de manière à concentrer une plus grande force sur un point donné, qui supplée au nombre par l'intelligence, la science et l'invention, qui pénètre les projets de ses ennemis, qui donne l'unité, l'énergie et le succès à une foule d'opérations diverses, au milieu des accidents, des obstacles que la sagesse ne pouvait prévoir, manifeste sans contredit une grande puissance d'esprit. Néanmoins le principal travail du général consiste toujours dans l'emploi de la force physique, dans l'art d'écarter des obstacles physiques, de se

Digitized by Google

prévaloir d'aides et d'avantages physiques, d'agir sur la matière, de triompher des rivières, des remparts, des montagnes et même des muscles humains; or, toutes ces choses ne sont pas les objets les plus hauts de l'esprit et ne demandent pas une intelligence de l'ordre le plus élevé. Aussi rien n'est-il plus commun que de trouver des hommes éminents dans cette carrière qui sont dépourvus d'ailleurs des plus nobles énergies de l'âme, de pensées profondes et libérales, d'imagination et de goût, de la faculté d'apprécier les œuvres du génie, et de vues neuves et larges sur la nature humaine et la société. L'office d'un grand général ne diffère pas beaucoup de celui d'un grand mécanicien, dont le rôle est de trouver de nouvelles combinaisons de la force physique, d'en faire l'emploi dans des conditions nouvelles et de surmonter de nouvelles résistances. C'est pourquoi de grands généraux, hors de leur camp, souvent ne sont pas de plus grands hommes que des mécaniciens hors de leurs ateliers. Dans la conversation, ils se montrent bien souvent incapables de suivre un raisonnement profond et délicat. Nous savons qu'il y a d'éclatantes exceptions. Ainsi César, en même temps qu'il était le plus grand guerrier et l'homme d'État le plus sagace de son temps, laissait bien loin derrière lui, en littérature, en éloquence, presque tous ceux qui s'y consacraient exclusivement. Mais de tels exemples sont rares. Le vainqueur de Napoléon, le héros de Waterloo, possédait incontestablement de grands talents militaires; mais nous ne comprendrions pas que ses admirateurs les plus

Digitized by Google

passionnés réclamassent pour lui une place parmi les grands esprits. Nous n'irons pas jusqu'à citer pour exemple des hommes comme Nelson, grand homme à son bord, mais dégradé par des vices grossiers, et qui ne prétendit jamais à aucun développement de l'intelligence. Établir une comparaison sous le rapport du génie et du talent entre de tels hommes et Milton, Bacon et Shakspeare, c'est presque faire un outrage à ces noms illustres. Qui peut penser à ces véritables et grandes intelligences, à la portée de ces sublimes esprits à travers le ciel et la terre, à leurs intuitions dans les profondeurs de l'âme, à leurs nouvelles et éclatantes combinaisons de la pensée, à l'énergie avec laquelle ils savaient saisir et s'approprier, pour mettre en lumière leurs grandes conceptions, les matériaux infinis que leur offraient la nature et la vie; qui peut songer à ces formes de beauté et de grandeur transcendantes qu'ils ont créées ou plutôt qui étaient des émanations de leur propre esprit; à cette sagesse calme qu'ils combinaient avec une imagination ardente, à ce langage puissant dans lequel, malgré la mort, ils nous parlent encore, excitent l'intelligence, la sensibilité et le génie dans les deux hémisphères; qui peut penser à de tels hommes et ne pas sentir l'immense infériorité vis-à-vis d'eux des guerriers les mieux doués, qui n'ont pour but de leurs pensées que des forces et des résistances physiques, et dont la destinée est de combiner les objets de l'ordre le plus inférieur auxquels un puissant esprit puisse s'appliquer?

Digitized by Google

Mais revenons à Napoléon. Ses brillantes victoires en Italie firent retentir son nom comme la foudre dans le monde civilisé. Malheureusement elles encouragèrent en lui cet esprit impérieux et sans frein, ces agressions ouvertes et immorales, qui devaient plus tard signaler sa carrière et qui grandissaient en même temps que son pouvoir. Dans le cours de ses victoires, il se trouva bientôt en contact avec des États qui, comme la Toscane et Venise, avaient reconnu la République française, tandis que d'autres, comme Parme et Modène, s'étaient renfermés dans une stricte neutralité. Le vieux droit des gens, qui devait protéger ces États, ne parut pas même un instant avoir occupé la pensée du jeune vainqueur. Non content de violer leur neutralité, il s'empara du port de Livourne et ruina d'un seul coup le commerce florissant de la Toscane ; et après avoir levé de lourds tributs sur Parme et Modène, il força ces États à lui livrer, ce qui, jusqu'à ce jour, avait été respecté même au milieu des plus grandes extrémités de la guerre, la plupart de leurs tableaux les plus précieux, ces ornements principaux de leurs capitales. On nous a quelquefois parlé du bien que Napoléon aurait fait à l'Italie ; cependant nous avons entendu maudire son nom là comme ici. Un Italien ne saurait oublier que c'est lui qui a dépouillé cette contrée de ses plus nobles objets d'art, de ses gloires et de ses trésors les plus chers, de ce qui a fait de ce pays comme un lieu de pèlerinage pour les hommes de goût et de génie du monde civilisé tout entier, et de ce qui soutenait et

Digitized by Google

consolait son orgueil au milieu des humiliations et des conquêtes. Par cet usage qu'il fit de son pouvoir à l'aurore de sa fortune, on pouvait aisément prévoir quelle part il prendrait dans cette crise qui approchait et où le sceptre de la France et de l'Europe allait être offert à la première main assez audacieuse pour le saisir.

Après l'Italie, c'est l'Égypte qui devint le théâtre de l'activité de Napoléon. L'Égypte, province appartenant au Grand Seigneur avec lequel la France était en paix profonde, et qui, d'après les rapports établis depuis longtemps en Europe, était son allié naturel. Il paraît que cette expédition fut une pensée propre à Bonaparte ; ses motifs ne sont pas distinctement déterminés par ses biographes ; nous ne doutons pas que son but principal ne fût la célébrité ; il choisit un théâtre qui devait nécessairement fixer tous les regards sur lui. Il avait reconnu que le moment n'était pas encore arrivé en France, et, pour nous servir de son langage, *que le fruit n'était pas encore mûr ;* il avait besoin d'un champ d'action où il fût placé sous les regards du monde, et d'où cependant il pût revenir au moment favorable pour poursuivre son entreprise en France. A cette époque, il caressait dans son âme, que le temps avait déjà enivrée, une foule d'espérances vagues et indéfinies de faire impression sur l'Orient, qui lui confierait ses destinées et lui donnerait un trône bien préférable à celui qu'il pourrait obtenir en Europe. Sa course en Égypte offre les mêmes caractères de mépris pour le droit et pour

Digitized by Google

tout ce qui pouvait faire obstacle à son pouvoir que nous avons déjà remarqués. Aucun moyen, pourvu qu'il promît le succès, n'était repoussé par lui, quelque coupable qu'il fût. Ce n'était pas assez de se glorifier de ses triomphes contre la Croix ou de professer le Mahométisme ; il se prétendait inspiré de Dieu et voulait joindre le caractère de prophète à celui de héros. Ce fut le début de cette faiblesse, de cette aberration dans lesquelles il fut entraîné par cette infatuation de lui-même, qui, grâce à l'influence de ses succès passés et d'une adulation effrénée, fut portée jusqu'à une sorte de frénésie léthargique. Selon lui, il était digne d'être le compère de Mahomet ; et l'idée qu'il avait de sa grandeur l'aveuglait jusqu'à cette folie de réclamer un pouvoir surnaturel auprès des Turcs, qui méprisaient en lui le Franc plus encore qu'ils ne l'abhorraient et qui auraient été bien plus disposés à le vendre comme un esclave aux chrétiens, que de reconnaître dans un chrétien renégat l'associé des gloires du prophète. Ce n'était pas assez pour Bonaparte d'insulter Dieu et d'afficher une impiété aussi insensée qu'audacieuse. Il foula aux pieds avec le même cynisme les sentiments et les lois de l'humanité. Le massacre de Jaffa est connu de l'univers : douze cents prisonniers, et peut-être plus, qui s'étaient rendus à Napoléon, et, selon toute apparence, avaient été reçus à quartier, furent deux jours après éloignés du fort qu'ils occupaient, d'abord divisés en petits pelotons, puis massacrés de sang-froid. La baïonnette acheva ce que le mousquet avait épar-

Digitized by Google

gné. Ce fut là un attentat que ne justifient pas les lois de la guerre, quelque barbares qu'elles puissent être ; ce fut l'action d'un bandit et d'un sauvage méritant l'exécration de tous les hommes de bien qui apprécient et veulent maintenir les adoucissements que le christianisme a introduits dans les procédés de la guerre entre les nations.

L'événement qui suit dans l'histoire de Napoléon fut l'usurpation du pouvoir suprême et l'établissement du despotisme militaire en France. Nous n'avons pas l'intention d'entrer dans les détails de cet acte criminel, et nous ne voulons pas rechercher si, dans cette occasion, notre héros manqua de courage et de sang-froid, ainsi qu'on l'a rapporté. Nous préférons de beaucoup exprimer nos convictions sur l'infamie de cet attentat contre la justice et la liberté. Pour atténuer ce crime, on allègue une seule excuse : Napoléon, dit-on, a saisi les rênes de l'État dans un moment où, s'il les avait abandonnées, elles seraient tombées dans d'autres mains ; il a asservi la France alors que, s'il l'eût épargnée, elle se fût livrée à un autre tyran. En admettant la vérité de cette assertion, qu'y trouvons-nous ? Le raisonnement du voleur de grand chemin qui dépouille et tue le voyageur parce que le butin aurait été saisi par d'autres mains que les siennes, ou parce qu'un autre assassin était prêt à accomplir le meurtre. Nous savons bien que l'indignation avec laquelle nous jugeons le crime de Napoléon ne trouvera pas d'écho dans beaucoup de consciences ; car, pour la multitude, un trône est une

Digitized by Google

tentation à laquelle aucune vertu ne saurait résister; mais la vérité morale est immuable au milieu des sophismes, des ridicules et des jugements abjects de certains hommes. Un temps viendra où il se trouvera une voix vengeresse pour assurer à cette vérité une éclatante manifestation. De tous les crimes contre la société l'usurpation est le plus noir. Oui, que celui qui porte une main parricide sur la liberté et les droits de son pays, qui met sous ses pieds les têtes de trente millions d'hommes, ses semblables, qui concentre dans une seule main les pouvoirs d'un grand empire, qui en absorbe l'autorité, en dissipe les trésors, en verse le sang comme de l'eau, et cela pour rendre d'autres nations esclaves, et faire du monde sa proie; que cet homme, de même qu'il réunit dans sa sanglante carrière tous les crimes, soit mis au ban de l'humanité, comme un objet d'exécration unanime et infinie, et que sur sa tête coupable soit imprimé un signe aussi flétrissant que celui que portait le premier meurtrier! Nous ne pouvons voir de sang-froid un homme forgeant des chaînes pour tout un peuple, asservissant des millions d'hommes à son bon plaisir, et des contrées entières opprimées par la tyrannie d'un être fragile comme nous-mêmes. Dans les angoisses de notre âme, nous nous écrions : combien de temps encore un monde abject baisera-t-il le pied qui l'écrase? combien de temps le crime trouvera-t-il l'impunité dans son aggravation même et dans ses excès?

Peut-être me dira-t-on que mon indignation semble

Digitized by Google

éclater contre Napoléon, non pas tant parce qu'il fut despote qu'à raison de ce qu'il le fut par usurpation, que ce n'est pas la tyrannie en elle-même que je hais, mais les moyens par lesquels elle est acquise. Je regarde, il est vrai, l'usurpation comme un crime de la plus odieuse espèce, particulièrement lorsque, comme dans le cas de Napoléon, il est commis au nom de la liberté. Cependant, tout despotisme, qu'il soit héréditaire ou usurpé, m'inspire de l'horreur. Je le tiens pour le plus grand mal et le plus grand outrage qui puissent être faits à la race humaine ; mais, pour le despote héréditaire, je ressens plus de compassion que de colère ; nourri, élevé au milieu des illusions, adoré dès son berceau, n'entendant jamais les accents d'une vérité hardie, instruit à ne voir dans la masse de ses semblables qu'une race inférieure, et à considérer le despotisme comme une loi de la nature, comme l'élément nécessaire de la vie sociale, un tel prince, dont l'éducation et la position éloignent toute possibilité d'acquérir les sentiments d'une saine moralité et d'une mâle vertu, ne doit pas être jugé sévèrement. Cependant, tout en absolvant le despote pour son pouvoir illégal et abusif, nous n'en déclarons pas moins que le despotisme est un mal et un fléau ; son terme, nous en avons la confiance, approche, et il ne saurait être trop prompt ; assez longtemps le despotisme a dépouillé le travailleur du fruit de ses sueurs ; assez longtemps il a prodigué les richesses des nations à ses parasites et à ses mignons ; assez longtemps il a enchaîné la liberté

Digitized by Google

de l'esprit humain et arrêté les progrès de la vérité ; les donjons se sont assez remplis des gens de bien et des braves ; le sang des patriotes a suffisamment coulé ; que la fin du despotisme arrive enfin, elle n'arrivera jamais trop tôt.

Nous avons suivi Napoléon jusqu'au moment où il venait de s'investir lui-même du pouvoir suprême. Ceux qui s'étaient réunis à lui pour renverser le gouvernement du Directoire essayèrent de restreindre les pouvoirs du premier consul qui allait leur succéder ; mais il les repoussa avec emportement, il montra son épée, et, par ce moyen, non-seulement il terrifia les égoïstes, mais il contint et réduisit au silence les patriotes qui virent trop clairement qu'on ne pourrait la lui arracher qu'en renouvelant les horreurs de la Révolution.

Nous allons maintenant considérer quelques-uns des moyens par lesquels il consolida son pouvoir et s'éleva jusqu'à la dignité impériale, ce qui, selon nous, servira bien mieux à le caractériser que ses campagnes, auxquelles, par conséquent, nous ne donnerons plus que peu d'attention.

L'une de ses premières mesures pour consolider son pouvoir naissant était d'une sagesse incontestable et parfaitement appropriée à son caractère comme à sa position. S'étant emparé de la première dignité de l'État à l'aide de la force militaire, et s'appuyant sur le dévouement des soldats, il n'était pas obligé de subir le vasselage d'aucun des partis qui avaient déchiré le pays, vasselage auquel il

Digitized by Google

eût été bien difficile à son esprit dominateur de se soumettre. La politique et son amour du pouvoir le portaient à employer indistinctement les hommes éminents de tous les partis ; et un bon nombre d'entre eux, tant étaient grands l'égoïsme et le découragement qu'avait produits le progrès désastreux de la Révolution, n'hésitèrent pas à rompre de vieux engagements et à partager avec le maître les dépouilles de la République. En conséquence, il adopta un système de douceur et de ralliement, dont les émigrés eux-mêmes ne furent pas exclus ; et il eut la satisfaction de voir presque tous les talents, que la Révolution avait développés, réunis pour l'exécution de ses plans. Sous les hommes capables dont il fit ses auxiliaires, les ministères des finances et de la guerre, qui étaient tombés dans un désordre menaçant pour le salut de l'État, furent bientôt réorganisés ; et des ressources et des forces furent accumulées pour réparer les récentes défaites et les malheurs des armées de la France.

Ceci nous conduit à faire mention d'un moyen encore plus important et plus efficace par lequel il assura et étendit son pouvoir : nous voulons parler de la brillante campagne qui suivit immédiatement son élévation au consulat, et qui rendit à la France l'ascendant qu'elle avait perdu pendant son absence. De son succès et de cette conjoncture dépendaient entièrement sa fortune et son avenir ; c'est dans cette campagne qu'il se montra le digne émule d'Annibal. L'énergie avec laquelle il conduisit une armée accom-

Digitized by Google

pagnée de sa cavalerie, de son artillerie et de toutes ses munitions à travers les Alpes, que le chasseur de chamois, né et nourri au milieu des glaciers et des neiges éternelles, avait seul foulées, laissa cette impression qu'il voulait surtout produire de sa supériorité sur la nature comme sur les résistances humaines. Cette entreprise, sous un certain point de vue, fut d'un effrayant augure pour l'Europe ; elle prouva qu'il avait sur ses soldats un empire dont les effets ne pouvaient se mesurer. Le passage du Saint-Bernard par l'armée française combla l'orgueil de la nation. Mais une chose plus surprenante encore était le pouvoir qu'avait eu le général d'inspirer à son armée cette force, cette confiance, cette résolution, cette passion qui pouvaient seules accomplir une telle entreprise. La victoire de Marengo, gagnée par un de ces accidents de la guerre, au moment même d'une défaite et d'une ruine apparentes, assura à Bonaparte la domination qu'il convoitait. La France, qui, dans sa démence et sa folie, avait placé son bonheur dans les conquêtes, sentit que la gloire de ses armes ne pouvait être préservée que par les mains du premier consul, tandis que les soldats, qui avaient disposé du sceptre en sa faveur, ne pouvaient voir qu'avec une nouvelle satisfaction le triomphe et le butin suivre ses étendards.

Un autre moyen important et essentiel, dont il se servit pour affermir et élever son pouvoir, fut le système d'espionnage appelé la police, qui, sous le Directoire, avait déjà reçu un développement digne de ces

Digitized by Google

amis de la liberté, mais qui était destinée à être perfectionnée par le génie de Napoléon. Il semblait que le despotisme, mettant à profit l'expérience des âges, eût appliqué toute sa subtilité et toutes ses ressources à former la police française, à fabriquer un instrument qui ne pût jamais être surpassé, pour étouffer jusqu'au plus faible murmure de la désaffection, et enchaîner toute pensée libre. Ce système de l'*espionnage* (nous sommes fiers de n'avoir pas de mot anglais pour exprimer cette infernale machine) a été employé sous toutes les tyrannies ; mais il fallait la ruse de Fouché et l'énergie de Bonaparte pour en découvrir toutes les propriétés. Selon notre auteur, l'espionnage s'introduisit dans toutes les branches de la société, ce qui veut dire que tout homme de quelque importance eut l'œil d'un espion sur lui ; il fut surveillé aussi bien dans son intérieur qu'au dehors, dans le boudoir comme au théâtre, dans le bureau et la maison de jeu ; et c'est surtout dans les mauvais lieux que se recrutait cette police aux yeux d'Argus. Il y eut ainsi une oreille ouverte dans toute la France pour recueillir les soupirs du mécontentement; il s'y organisa un pouvoir du mal, qui entreprit de rivaliser avec la puissance bienfaisante de la divinité, qui est partout présente et partout invisible. De tous les instruments de la tyrannie, celui-là est le plus détestable; il glace les rapports sociaux, resserre les cœurs, infecte et noircit les âmes de jalousie, de défiance mutuelle, et systématise une dissimulation cauteleuse, subversive de toute force et de toute

Digitized by Google

virilité de caractère. Nous trouvons cependant quelque consolation à voir que les tyrans sont victimes de leurs défiances, aussi bien que le peuple sur lequel ils font peser une si cruelle surveillance, qu'ils ne peuvent avoir confiance dans leurs propres espions, et qu'ils sont obligés de veiller sur cette machine que nous avons décrite, de peur qu'elle ne se retourne contre eux. Bonaparte, à la tête de son armée, offre un spectacle brillant; mais Bonaparte dirigeant une horde d'espions, condamné à redouter et à soupçonner les vils instruments de son pouvoir, forcé de les diviser en petites bandes et de recevoir les rapports journaliers de chacun d'eux, de manière à pouvoir découvrir la vérité, en les contrôlant les uns par les autres et en pesant leurs témoignages, Bonaparte ainsi occupé n'est rien moins qu'imposant. Il ne faut pas une grande élévation d'esprit pour considérer avec dégoût une telle occupation, et nous voyons, dans l'anxiété et la dégradation qu'elle apporte avec elle, le commencement de cette expiation à laquelle la tyrannie ne peut échapper.

Un autre moyen employé par le premier consul pour protéger son pouvoir ne nous étonne pas. Enchaîner la presse, bannir ou emprisonner les écrivains réfractaires, assujettir les journaux et de plus importants ouvrages de littérature à une censure jalouse, c'était chose qui allait de soi; la liberté de la parole et le despotisme sont des ennemis si implacables que nous blâmons à peine un tyran de ne pas faire quartier à la presse; il ne le peut vraiment pas;

Digitized by Google

autant vaudrait qu'il choisît un volcan pour y asseoir son trône ; c'est une nécessité pour lui de supprimer toute expression forte et honnête de la pensée, à moins qu'il ne s'expose de gaieté de cœur à la ruine. Mais cette nécessité ne dépend que de lui ; elle est la conséquence de son choix. Que l'infamie s'attache donc à l'homme qui saisit le pouvoir et qui, pour s'y maintenir, asservit l'esprit et transforme la presse, ce grand organe de la vérité, en un instrument de mensonge et de dégradation morale.

Nous passons à un autre moyen de triompher des obstacles opposés à son pouvoir et à son ambition, encore plus odieux que les précédents : nous parlons de la terreur qu'il répandit par ses rigueurs, au moment de saisir le pouvoir impérial. Le meurtre du duc d'Enghien fut présenté par Napoléon comme une manière de frapper d'effroi les Bourbons, qui, selon lui, complotaient pour le tuer. Cela peut avoir été un de ses motifs; car nous avons des raisons de penser qu'il était en effet, dans ce moment, menacé d'assassinat; mais nous croyons, en outre, qu'il voulut soumettre cette opposition que devaient infailliblement soulever l'abolition des formes de la république et l'établissement de l'empire. Il fut un temps où Bonaparte désavouait la pensée du meurtre du duc d'Enghien ; mais aucun autre n'aurait pu la concevoir. Elle porte avec elle les signes distinctifs de son auteur. L'audace, la décision, la rapidité foudroyante du crime signalent, à ne pas s'y méprendre, l'âme dans laquelle cette pensée a été conçue. Nous pensons qu'un des

Digitized by Google

principaux motifs de ce meurtre fut de frapper de crainte et de stupeur la France et l'Europe, et de leur apprendre qu'il était prêt à verser le sang de quiconque s'opposerait à lui et à balayer tout obstacle qui se trouverait sur le chemin de sa domination absolue. Il est certain que ce meurtre ouvertement consommé, et les assassinats justement soupçonnés de Pichegru et de Wright produisirent un sentiment de terreur qui n'avait pas été éprouvé jusqu'alors; et tandis qu'auparavant quelques légers souvenirs de liberté s'étaient fait sentir dans les corps législatifs, il ne se trouva plus qu'une seule voix, celle de Carnot, pour protester contre Bonaparte se saisissant de la couronne impériale et abattant la France à ses pieds comme une victime sans défense.

Il nous reste à considérer d'autres moyens de gouvernement employés par Bonaparte pour fonder son pouvoir, moyens d'un caractère tout autre que ceux que j'ai déjà indiqués, et que par ce motif nous ne pouvons passer sous silence. Parmi ces moyens est le Concordat, qu'il extorqua du pape, sous le prétexte de rétablir la religion catholique en France. Nos préjugés religieux n'influencent en rien le jugement que nous portons sur cette mesure; nous n'y faisons aucune objection comme moyen de restaurer un culte que, sous certains rapports, nous condamnons; nous l'envisageons simplement comme un instrument politique, et à ce point de vue le Concordat ne nous paraît pas faire honneur à la sagacité de Bonaparte. Ceci confirme une impression, qui ressortait déjà pour

Digitized by Google

nous de plusieurs autres parties de son histoire, à savoir qu'il n'avait aucune intelligence de l'esprit particulier de son temps ou de la politique spéciale et toute nouvelle que le siècle exigeait. Il ne sut qu'user des moyens les plus vulgaires du pouvoir, bien que les circonstances au milieu desquelles il vivait fussent sans précédent, et qu'elles exigeassent un système qui combinât des ressources nouvelles et ouvrît de nouvelles sphères d'action. Parce que les vieux gouvernements avaient trouvé un auxiliaire utile dans la religion, Napoléon imagina qu'elle serait un accessoire et un appui nécessaire à sa domination, et en conséquence il résolut de la restaurer. Mais en ce moment il n'existait pas en France d'éléments pour un établissement religieux qui pût donner de la force et une consécration au pouvoir suprême. Il n'y avait comparativement ni foi ni dévotion, et encore moins de superstition pour y suppléer. Le temps pour la réaction des principes religieux n'était pas encore arrivé, et, il faut le dire, il eût été difficile de trouver un moyen plus assuré de la retarder que cette sollicitude toute paternelle, affectée envers l'Église par Bonaparte, ce sectateur récent de Mahomet, ce contempteur bien connu de l'ancienne foi, cet homme qui n'avait d'autre culte dans le cœur que le culte de lui-même. Bien loin de fortifier la religion pour venir en aide à l'État, il était impossible qu'un pareil homme y touchât sans achever d'étouffer le dernier souffle de sentiment religieux qui existait encore chez le peuple. Il n'y eut personne

Digitized by Google

d'assez simple pour être la dupe du premier consul dans cette circonstance : hommes, femmes, enfants, tous savaient bien qu'il jouait le jeu d'un jongleur, qu'il ne pouvait exister aucun rapport sérieux entre la religion et son caractère ou son gouvernement.

Une preuve bien frappante de cette vanité outrecuidante de Bonaparte et de son ignorance des principes les plus élevés de la nature humaine ressort de cette prétention non-seulement de faire revivre et de tourner à son profit l'ancienne religion, mais même, si cela lui était nécessaire, d'en créer une nouvelle. *Si la papauté n'existait pas, il faudrait la créer pour l'occasion*, tel était le langage de ce charlatan politique, comme si les convictions et les sentiments de la religion étaient choses qui pussent se fabriquer par un décret consulaire. Les anciens législateurs, en adoptant, en tolérant des superstitions populaires et déjà enracinées, purent les faire servir à leurs institutions ; ils furent assez sages pour fonder leur puissance sur une foi déjà existante et pour s'y conformer scrupuleusement. Bonaparte, dans un pays d'impiété et d'athéisme, et alors qu'il était impuissant à refréner les sarcasmes contre le système qu'il patronnait, eut la faiblesse de penser qu'il pourrait en faire le support principal de son gouvernement. Il ne manqua pas sans doute de se féliciter des louanges qu'il obtint du souverain pontife, et qui n'avaient jamais été accordées aux plus puissants monarques, ne s'apercevant pas que ce succès apparent était la défaillance même de son

Digitized by Google

système ; car plus il séparait l'Église du souverain pontife pour se mettre lui-même ouvertement à sa tête, plus il détruisait les rapports qui pouvaient donner de l'influence à cette Église ; et plus le pouvoir du clergé sur l'opinion et les consciences s'évanouissait, jusqu'à ne plus être aux yeux du peuple qu'un grossier et méprisable instrument de gouvernement, servant seulement à signifier les prétentions de son maître. Aussi les évêques français refusèrent-ils, en général, de tenir leurs dignités de ce nouveau chef, et préférèrent-ils l'exil au sacrifice des droits de leur Église, laissant après eux, dans le cœur des membres les plus zélés de la communion, une horreur profonde pour le Concordat. Napoléon eût été plus heureusement inspiré s'il eût laissé la papauté et l'Église à elles-mêmes, en les reconnaissant et en les employant tour à tour, selon l'occasion. Plus tard, en insultant et en dégradant le pontife romain, il exaspéra la meilleure partie de la chrétienté, attacha sur lui les flétrissures de l'impiété et alluma dans les cœurs une haine religieuse qui contribua dans une large mesure à sa chute.

Un autre moyen employé par Bonaparte pour fortifier et illustrer son gouvernement fut ce que nous appellerons la grandeur des travaux publics. Il les commença sous son consulat et les continua pendant l'Empire. Ils émerveillèrent la France et ils frappent encore d'admiration les étrangers. Si nous pouvions les séparer de son histoire et s'il ne survivait aucun autre indice de son caractère, nous pourrions incon-

Digitized by Google

testablement l'honorer comme un souverain bienfaisant; mais comme il est impossible de les en détacher, ils changent peu ou même pas le jugement que nous portons sur lui comme usurpateur insatiable et sans principes.Paris fut le principal objet de ces travaux. Cela se comprend : marchant à la domination universelle, il était naturel qu'il fût porté à orner la métropole de son empire. C'est l'habitude des despotes de prodiguer les dépenses dans leur résidence et au siége de leur gouvernement. Ceux qui voyagent en France, comme dans les autres États du continent, sont frappés du contraste qui se présente entre la magnificence de la capitale et la malpropreté des villages ou l'insignifiance de la province. Bonaparte avait un motif tout particulier pour décorer Paris; car Paris c'est la France, ainsi qu'on l'a dit si souvent. En se conciliant la vanité de cette grande cité, il s'assurait l'obéissance du pays tout entier. Ces améliorations intérieures mériteraient à peine d'être citées si nous comparions leur influence aux effets produits par d'autres actes de son gouvernement, à ceux de la conscription, qui priva l'agriculture de ses bras les plus vigoureux; à ceux du système continental, qui ferma les ports, anéantit le commerce de son empire et réduisit la France à un état d'épuisement auquel les stimulants artificiels qu'il donna à l'industrie et ses splendides projets ne purent faire compensation. Celui de ses travaux publics qui est peut-être le plus admiré, c'est la route qu'il fit à travers le Simplon.

Digitized by Google

Tous les voyageurs s'accordent à la vanter comme une merveille. Mais qu'y a-t-il de si surprenant que celui qui aspirait à une domination sans bornes voulût relier entre elles, par de grandes communications, les différentes parties de son empire? Devons-nous nous étonner que celui qui avait eu à escalader les glaciers du mont Saint-Bernard désirât un passage plus facile pour transporter ses troupes en Italie? Est-il surprenant que celui qui disposait des revenus de l'Europe, et qui vivait dans un temps où le génie civil avait été porté à une perfection jusqu'alors inconnue, pût accomplir une entreprise plus hardie que celles de ses prédécesseurs? Ajoutons que Napoléon partage avec Fabroni la gloire de cette route du Simplon, car celui dont le génie l'a conçue et construite en est bien plus véritablement l'auteur que celui qui l'a commandée.

Il est cependant une grande œuvre qui donne à Bonaparte un beau titre à la reconnaissance de la postérité et lui assure une honorable renommée. C'est le nouveau Code de lois qui, sous ses auspices, fut donné à la France ; sa participation à ce travail a, il est vrai, été exagérée sans mesure et jusqu'au ridicule. Parce qu'il avait assisté aux délibérations de la commission chargée de ce travail et fait quelques observations utiles et sagaces, on l'a loué comme si, par un miracle de son génie, il avait tout à coup enfanté un nouveau code. La vérité est qu'il employa judicieusement pour ce grand travail les jurisconsultes les plus éminents de l'empire; et il

Digitized by Google

n'est pas moins vrai que ces savants n'eurent eux-mêmes que très-peu de droits à une création originale ; car, ainsi que l'observe notre auteur, ce code « a peu de dispositions particulières, qui établissent une différence entre ses principes et ceux de la loi romaine ; » en d'autres termes, ils préférèrent la sagesse à la nouveauté. Néanmoins, Bonaparte a eu encore le mérite d'avoir attaché un grand prix à ce travail, d'avoir imprimé une vive impulsion à ceux à qui il était confié, et de lui avoir donné son temps et sa pensée au milieu des soins de son vaste empire. Que ce soit l'ambition qui l'y ait invité, nous n'en doutons pas. Il voulait mêler les lauriers de Justinien à ceux d'Alexandre ; mais nous ne chicanons pas son ambition quand elle est assez sage pour s'employer au bonheur des hommes. Dans cette circonstance particulière il montra qu'il comprenait quelque chose à la vraie gloire, et nous apprécions d'autant plus cet exemple, qu'il est à peu près unique dans son histoire. Nous ne voyons qu'avec aversion le conquérant, l'usurpateur, le spoliateur des royaumes, l'insatiable despote ; et dans ce caractère nous n'apercevons qu'une essentielle vulgarité d'esprit ; mais quand nous trouvons en lui la source de la justice pour un grand empire, alors nous l'assimilons à la divinité juste et bienfaisante, et nous lui accordons très-volontiers l'honneur d'avoir assuré à toute une nation le plus grand des bienfaits qu'il fût donné à un homme de lui procurer. Toutefois, ce fut le malheur de Bonaparte, et la malédiction encourue par ses

Digitized by Google

crimes, qu'il ne put toucher à rien sans y laisser la souillure de son despotisme. Son usurpation ne lui permit pas de faire des lois généreuses là où son intérêt était en jeu. Il put bien pourvoir à une bonne justice d'homme à homme, mais non du citoyen au gouvernant. Les délits politiques, qui surtout doivent être soumis à un jury, furent enlevés à cette juridiction. Des jurés furent appelés à décider les autres questions criminelles; mais il ne leur fut pas permis de s'interposer entre le despote et ceux de ses sujets qui avaient eu le malheur d'exciter ses soupçons. Ceux-ci furent livrés à des tribunaux spéciaux investis d'un caractère semi-militaire, instruments toujours prêts pour les poursuites atroces et qui étaient destinés seulement à revêtir de formes légales les meurtres du tyran.

Nous avons passé en revue quelques-uns des moyens par lesquels Bonaparte consolida et étendit son pouvoir. Nous allons le voir maintenant s'approchant de ce trône impérial sur lequel, depuis si longtemps, il portait un regard avide. Nous voyons la France, tour à tour fascinée, éblouie par les influences que nous venons de décrire, abandonnant, par des actes délibérés publiquement, sans résistance, sans une ombre d'opposition, ses droits, ses libertés, ses intérêts et son pouvoir à un maître absolu et à sa postérité pour toujours; ainsi périt la forme et le nom de la république, ainsi s'évanouirent les espérances de la philanthropie. L'air qui, peu d'années auparavant, résonnait des cris d'un grand peuple brisant ses

Digitized by Google

chaînes et revendiquant ses droits naturels à la liberté, est maintenant frappé des clameurs serviles, des vivat en faveur d'un usurpateur souillé de sang. Il y avait cependant encore en France de généreux esprits, de vrais patriotes comme notre Lafayette, mais peu nombreux, disséminés, ils ne pouvaient que verser en secret les larmes d'un désespoir plein de douleur et d'indignation. Par ce dénoûment honteux et désastreux de sa révolution, la France n'a pas seulement renoncé à ses droits, mais elle s'est chargée, vis-à-vis de la cause de la liberté, d'un reproche dont les siècles ne pourront jamais l'absoudre. C'est là un souvenir plus pénible, que ne le sont même toutes les désolations que la France a répandues sur l'Europe, et que les cruelles souffrances qu'elle a eu à subir elle-même quand l'heure du châtiment a sonné pour elle. Les champs qui avaient été ravagés sont de nouveau chargés de moissons. Les gémissements qui remplissaient ses villages et ses cités, quand ses plus braves enfants périssaient par mille et dix mille à la fois dans les neiges de la Russie, ont cessé, et sa population décimée s'est renouvelée ; mais les blessures qui ont été faites à la liberté par les crimes commis en son nom, et par l'esprit d'abjection avec lequel cette cause sacrée a été désertée, sont encore fraîches et saignantes. La France ne s'est pas seulement soumise à un tyran, elle a fait quelque chose de pis, elle a fourni à la tyrannie, en tous lieux, de nouveaux titres et de nouveaux arguments ; elle l'a encouragée à proclamer publiquement, à la face du

Digitized by Google

ciel, des doctrines impies de pouvoir absolu et de soumission sans réserve.

Napoléon était enfin empereur, et quelqu'un qui eût ignoré la nature humaine eût supposé qu'un empire, dont les limites s'étendaient jusqu'au Rhin, devait satisfaire un homme, quelque avide qu'il fût. Mais Bonaparte obéissait à cette soif d'ambition à laquelle les plus grands esprits sont particulièrement soumis ; une acquisition allumait plutôt qu'elle n'éteignait en lui le besoin de dominer. Il s'était proposé depuis longtemps la conquête de l'Europe et du monde. Le titre d'empereur ne faisait que donner une nouvelle énergie à cette pensée. Si nous ne craignions d'affaiblir par des répétitions la conviction que nous avons le plus à cœur de rendre profonde, nous nous étendrions davantage sur la criminelle énormité qu'impliqua ce projet d'empire universel. Napoléon connaissait très-distinctement de quel prix il aurait à payer cette élévation qu'il convoitait; il savait bien qu'il ne pouvait se frayer un passage vers ce but qu'en foulant aux pieds des millions d'hommes blessés et tués, des monceaux de cadavres, des champs ravagés, des ruines fumantes , des cités pillées. Il n'ignorait pas que chacun de ses pas serait accompagné des gémissements de mères veuves et d'orphelins affamés, du deuil de l'amitié, des désespoirs de l'amour, et qu'à cet amas de misères il ajouterait un autre amas de crimes en multipliant indéfiniment les instruments et les complices de ses rapines et de ses fraudes. Il

Digitized by Google

connaissait ce prix et il n'a pas hésité à le payer. Mais nous n'insisterons pas sur ce sujet; que peu degens, bien peu, même aujourd'hui, comprennent et sentent. Nous détournant de l'aspect moral de cette entreprise, nous allons l'envisager sous un autre point de vue qui a aussi une grande importance : celui d'une juste appréciation des droits qu'une telle entreprise réclame de l'admiration des hommes; nous ferons porter notre examen sur la nature et l'habileté des mesures employées pour arriver à la domination de l'Europe et du monde.

Nous savons que cette discussion nous expose aux reproches d'une grande présomption; on peut dire que quand on n'a pas accès dans le secret des cabinets, lorsqu'on ne participe pas aux affaires publiques, on ne saurait être bon juge de la politique d'un homme tel que Napoléon. Ce reproche, nous sommes loin de le repousser; nous ne nions pas les désavantages de notre position et ne contestons pas à nos lecteurs le droit de mettre en doute la sagesse de nos opinions. Cependant nous affirmons que, quoiqu'à distance, nous n'avons pas été observateur indifférent des grands événements de notre temps, et que, bien qu'ayant la conscience d'être exposé à certaines erreurs, nous avons la persuasion de la justesse profonde de nos jugements. Nous ne craignons donc pas d'affirmer de la manière la plus absolue que, dans notre opinion, la politique de Napoléon a manqué de sagacité, et qu'il s'est montré incapable, ainsi que nous l'avons déjà fait remarquer, de comprendre le

Digitized by Google

caractère et de répondre aux besoins de son temps. Son système ne fut qu'une répétition de vieux moyens, alors que le monde s'était renouvelé. L'épée et la police lui avaient suffi pour enchaîner la France; mais ses desseins contre toute la race humaine exigeaient en outre d'autres forces. Il fallait découvrir ou créer d'autres ressources, et nous pensons que le génie nécessaire pour les trouver n'appartenait pas à Napoléon.

Les circonstances au milieu desquelles Napoléon se trouvait lorsqu'il aspirait à l'empire universel différaient, sous plusieurs rapports, de celles dans lesquelles furent placés les anciens conquérants. Il fut aisé pour Rome, après avoir conquis des royaumes, de les réduire en provinces et de les gouverner par la force; car les nations, à cette époque, n'avaient entre elles aucun lien; elles avaient peu de communications ensemble; les différences d'origine, de mœurs, de religion, de langage, de manière de faire la guerre, différences aggravées par des guerres féroces et prolongées et par le manque général de civilisation, prévenaient toute action combinée, et rendaient ces nations à peu près étrangères au sort l'une de l'autre. L'Europe moderne au contraire formait une réunion d'États civilisés, étroitement unis par le commerce, la littérature, par une foi commune, par l'échange de leurs idées, de leurs progrès et par l'existence d'une politique, qui se proposait depuis des siècles, pour objet principal, de maintenir un certain équilibre entre les puissances, de manière à

Digitized by Google

ce que l'indépendance nationale d'aucune d'elles ne pût être menacée. Grâce à ces influences, l'esprit humain avait fait un grand progrès et la révolution française elle-même n'était que le résultat d'une impulsion nouvelle et du développement donné aux facultés humaines, l'extension du pouvoir et de l'intelligence dans des classes beaucoup plus nombreuses que celles qui y avaient participé jusqu'à cette époque.

Le mobile que Napoléon devait employer était dans cet enthousiasme généreux, dans cette tendance manifeste du monde civilisé vers de meilleures institutions. Il est évident que les vieux plans de conquêtes et les maximes d'âges comparativement barbares ne pouvaient convenir à un tel état de la société. Un homme ambitieux devait se préparer les voies, en se faisant un auxiliaire de ces nouveaux progrès et de cette impulsion du monde. L'existence d'une immense puissance maritime, telle que l'Angleterre, qui par sa prééminence sur les mers et par l'extension de son commerce se trouvait en contact avec toutes les nations et qui, en même temps, jouissait du bonheur de posséder les institutions les plus libres de l'Europe, eût été une raison suffisante pour que l'empereur dût faire de grandes modifications à sa politique, mais il n'a jamais paru comprendre le caractère particulier de l'influence de l'Angleterre ; et les violentes mesures par lesquelles il essaya de détruire les vieilles relations de ce pays avec le continent n'ont fait que leur donner plus de force, en ajoutant

Digitized by Google

aux liens de l'intérêt, la puissance des sympathies, des souffrances et d'un danger commun.

La force et la corruption furent les grands instruments de Napoléon, et il les employa sans déguisement ni réserve, se souciant peu d'outrager et de soulever contre lui les sentiments moraux et nationaux de l'Europe. Sa grande ressource était dans l'esprit militaire et l'énergie du peuple français. Faire de la France un peuple de soldats était un des principaux moyens de sa politique et il y réussit. Il est vrai que la révolution lui avait préparé les voies. Pour le compléter, il créa un système national d'éducation, destiné à préparer la jeunesse française à la vie militaire, à former son esprit dès ses plus tendres années pour cette carrière, et à placer l'idée de la gloire presque exclusivement dans les armes. La conscription mit pleinement en vigueur ce système; car tout jeune homme dans l'Empire s'attendant à être appelé pour l'armée, le premier objet de son éducation était naturellement de se rendre propre à entrer en campagne. Des honneurs publics conférés au talent militaire, une rigoureuse impartialité dans les promotions accordées au seul mérite, sans que la naissance, quelque obscure qu'elle fût, fît obstacle à l'acquisition de ce qui était alors regardé comme formant les situations les plus élevées de l'Europe, avaient allumé l'ambition de tout ce peuple et le poussaient vers les camps. Il est bien vrai que la conscription qui faisait des vides si terribles dans les rangs de la jeunesse, qui apportait l'anxiété et le

Digitized by Google

deuil à tous les foyers, était cruellement ressentie. Mais Napoléon connaissait la race à laquelle il avait affaire, et par l'éclat d'une victoire, par la gloriole du titre de grand empire, il parvint à lui faire supporter au moins momentanément les privations domestiques les plus pénibles et une consommation, sans exemple jusqu'alors, de la vie humaine. Il s'assura ainsi ce qu'il considérait comme l'instrument principal de sa domination, une importante force militaire; mais d'un autre côté les stimulants que, dans ce but, il fut obligé de donner incessamment à la vanité française, l'ostentation avec laquelle l'invincible puissance des armes de la France fut proclamée dans le monde, le style hautain, vantard, qui caractérisa de plus en plus ce peuple enivré, furent des sujets incessants d'irritation pour l'orgueil et l'esprit national de l'Europe, et firent naître contre le nouvel et insolent empire cette haine profonde qui n'attendait que le moment favorable pour venger, avec usure, son humiliation.

L'état de l'Europe ne permet pas, dans notre opinion, l'établissement d'une puissance universelle par la seule force matérielle; l'épée, en dépit de son importance, est condamnée à ne plus jouer qu'un rôle secondaire; la véritable voie pour Napoléon était donc indiquée, non-seulement par l'état de l'Europe, mais aussi par les moyens que la France, au commencement de sa révolution, avait trouvés le plus efficaces. Il n'avait qu'à s'identifier avec quelques-uns de ces intérêts considérables, de ces opinions ou de ces institutions nouvelles qui lui eussent rattaché,

Digitized by Google

dans chaque nation, un grand parti. Il devait se faire le défenseur de toutes les causes au moins spécieuses qui pouvaient amener la destruction des vieux établissements, et présenter le contraste le plus frappant et le plus avantageux avec les gouvernements qui existaient. Telle devait être la clef de sa politique, il aurait dû se placer à la tête d'un nouvel ordre de choses qui eût représenté une amélioration dans l'état social. Le renversement des formes républicaines n'empêchait pas d'adopter cette politique où toute autre de nature à lui assurer les sympathies des masses. Il pouvait encore tracer, entre son administration et celle des autres pays, une ligne de démarcation profonde dont l'effet eût été de jeter dans l'ombre les vieilles dynasties. Il pouvait laisser de côté le faste et l'étiquette des anciennes cours, se distinguer par la simplicité de son établissement, et ne pas craindre d'exagérer le soulagement qu'il apporterait à son peuple, en l'allégeant du fardeau d'une cour dissipatrice et luxueuse. Il pouvait insister sur ces avantages qui résultaient, pour la France, d'une législation uniforme protégeant également toutes les classes, et s'engager lui-même virtuellement à l'abolition de toutes les inégalités féodales, qui défiguraient encore l'Europe. Il pouvait s'appuyer sur les changements heureux à introduire dans la propriété, par la destruction des substitutions qui la paralysent, des droits de primogéniture, et des principes exclusifs d'une aristocratie insolente. Il aurait, certes, trouvé assez d'abus à détruire.

Digitized by Google

Devenant ainsi le chef d'une institution nouvelle qui faisait passer le pouvoir dans de nouvelles mains et appelant sous son étendard tout ce qu'il y avait d'énergique et d'entreprenant en Europe, il aurait désarmé les préjugés nationaux dont il a fini par devenir la victime. La révolution était encore le plus puissant instrument de pouvoir ; en un mot, Napoléon vivait à une époque où il ne pouvait fonder une puissance universelle et durable qu'au moyen d'institutions et de principes auxquels il aurait paru se dévouer.

Mais il était impossible, à un homme tel que Napoléon, d'adopter, peut-être de concevoir le système que nous venons de tracer. Ce système était trop profondément incompatible avec cet égoïsme, cette infatuation de lui-même, qui étaient un des traits les plus frappants de son esprit. Il s'imagina qu'il pouvait non-seulement conquérir, mais retenir ensemble les nations par la seule admiration et par l'étonnement que son caractère leur inspirerait, et il préférait ce moyen à tout autre. Une force indirecte telle que la lui eussent donnée des institutions, des principes ou des préjugés dont il eût été seulement l'apôtre et le défenseur, était absolument incompatible avec cette volonté violente, avec ce besoin d'étonner l'humanité, et avec cette persuasion de sa propre invincibilité qui dominaient en lui et faisaient de la force brutale l'instrument préféré de sa puissance. Il aimait mieux être à lui seul le grand, le saisissant, l'unique lien de son empire, voir son image empreinte sur chaque établissement, se constituer le

Digitized by Google

centre où aboutissaient tous les rayons de gloire, et d'où partait toute impulsion. Par suite de cette personnalité effrénée il ne songea jamais à s'adapter lui-même à la condition morale du monde. L'épée fut son instrument favori, et il en usa sans ménagement; il insulta les nations aussi bien que les monarques, il n'essaya même pas de dorer leurs chaînes ou de rendre leur joug plus doux. L'excès de ces extorsions, l'audace de ses prétentions, l'insolence de son langage envers l'Europe, qu'il traitait comme une vassale de son grand empire, annonçaient qu'il entendait régner non-seulement sans aucun égard pour les intérêts, les préjugés et les sentiments nationaux des hommes, mais en jetant un défi insultant au monde entier.

Il serait aisé de signaler une multitude de circonstances dans lesquelles il sacrifia la seule politique qui pouvait prévaloir, à cette persuasion que sa propre grandeur était plus que suffisante pour balancer toute opposition quelconque que sa violence avait pu soulever. Dans un âge où le christianisme exerçait quelque pouvoir, une certaine déférence était due au sentiment moral de la société; mais Napoléon pensait qu'il était lui-même le fanal sur lequel devaient se régler les instincts moraux et les sentiments de notre nature. Il prétendait couvrir de la splendeur de son nom les actes les plus atroces et même arracher des applaudissements pour ses crimes par l'éclat de ses succès. Il ne prit aucune peine pour se concilier l'estime. Selon son appréciation, il était placé bien au-dessus de la conscience, et c'est ainsi qu'il tour-

Digitized by Google

nait contre lui le pouvoir et le ressentiment de la vertu, partout où ce principe divin existait encore.

C'est, aveuglé par ce même égoïsme, qu'il voulut remplir tous les trônes de l'Europe d'hommes portant son nom, et multiplier partout des images de lui-même. Au lieu de confier le gouvernement des contrées conquises à des hommes capables, choisis dans leur propre sein, qui, en fondant de meilleures institutions, se fussent rattaché la masse du peuple, et qui, à raison de leur hostilité contre les vieilles dynasties, fussent restés solidement liés à sa fortune; il plaça à la tête des nations des hommes étroitement liés à sa personne. De cette manière il sema la jalousie contre son pouvoir, et le compromit; car aucun des princes de sa création, quelque bien disposé qu'il fût, n'eut la permission de s'identifier avec ses sujets, ou de prendre racine dans leurs cœurs, mais tous furent obligés d'agir comme des satellites ou des préfets de l'empereur de France; ils ne purent acquérir aucun ascendant sur leurs sujets, et ne furent d'aucun secours pour le maître au jour du danger. Napoléon ne fit entrer dans aucune de ses combinaisons la pensée d'assurer à sa cause l'affection des nations. L'étonnement, l'intimidation, la force furent ses armes et son grand nom fut le seul appui qu'il choisit pour son trône.

Bonaparte était si éloigné de vouloir établir un contraste ou une différence entre lui et les vieilles dynasties de l'Europe, et de s'attacher les hommes par des institutions et des principes nouveaux qu'il eut la

Digitized by Google

faiblesse, du moins nous en jugeons ainsi, de singer les manières de la vieille cour et de se réunir ainsi au troupeau des souverains légitimes. C'était non-seulement priver son gouvernement de son air imposant, de l'intérêt que lui eût donné l'amélioration des anciennes institutions, mais c'était entrer comme compétiteur dans une carrière où il ne pouvait être que distancé. Il pouvait sans doute s'emparer des couronnes qui ornaient la tête des rois; mais il n'avait aucun moyen d'infuser leur sang dans ses veines, ni de détourner vers lui les idées qui ne s'attachent qu'à une longue ligne d'ancêtres, pas plus que de donner à sa cour cette grâce de manières qui appartient au vieux régime. Sa vraie politique eût été de mépriser ces distinctions, dans lesquelles il ne pouvait atteindre ses modèles; et s'il eût possédé le génie et le caractère de fondateur d'une nouvelle ère, il eût substitué à une couronne et à ce bagage usé du pouvoir, un autre genre de simplicité et de grandeur, de nouveaux insignes de dignité, plus convenables à un siècle éclairé et plus dignes d'un homme qui eût dédaigné d'être un roi vulgaire. Par la politique qu'il adopta, si toutefois on peut l'appeler de ce nom, il ne parvint qu'à être un roi ordinaire et montra un esprit incapable de répondre aux besoins et aux exigences de son siècle. Il est notoire que les progrès de l'intelligence avaient beaucoup fait en Europe pour affaiblir le respect des hommes pour le faste et la représentation. Les nobles avaient appris à se dégager de leurs oripeaux dans la vie ordinaire et à ne pa-

Digitized by Google

raître que des gens bien élevés. La royauté elle-même avait commencé à retrancher de sa pompe ; et c'est en présence de ce vrai progrès que Bonaparte descend de sa hauteur pour étudier des costumes, pour légiférer sur des étiquettes et des manières de cour et qu'il entreprend d'éclipser ses frères les monarques dans leur propre sphère. Il ambitionnait sans doute de joindre la gloire d'un maître des cérémonies à celle du conquérant des nations. Dans son désir de s'affilier à la caste des rois, il exigea scrupuleusement les observances de l'étiquette avec laquelle on les approche. Peu satisfait de ressembler en cela aux vieux souverains, avec lesquels il n'avait aucun intérêt commun et dont il ne pouvait trop s'éloigner, il songea à s'allier par un mariage avec les familles royales de l'Europe et à greffer lui et sa postérité sur une vieille souche impériale. C'était le meilleur moyen pour refouler l'opinion dans ses vieilles voies, pour ramener l'Europe à ses antiques préjugés, pour faciliter la restauration de l'ancien ordre de choses, pour remettre en honneur la légitimité, pour étouffer tout espoir de voir en lui le fondateur d'un changement parmi les nations. Il peut paraître étrange que même par égoïsme il ne se soit pas éloigné de toute imitation de l'antique monarchie : c'est que son égoïsme, quelque excessif qu'il fût, n'avait rien d'élevé, et n'était pas soutenu par un génie riche et créateur, excepté sur un seul point, la guerre.

Nous avons suivi Napoléon jusqu'à l'apogée de sa

Digitized by Google

puissance et donné notre opinion sur la politique au au moyen de laquelle il espérait rendre son pouvoir perpétuel et illimité. Sa chute est facile à expliquer : elle a eu sa cause première dans cet esprit de confiance et d'infatuation personnelle, dont nous avons vu tant de preuves. Elle commença en Espagne. Ce pays était en réalité une province de son empire ; il ne se contenta pas du fait, il voulut y ajouter le nom et pour cela il y plaça un Bonaparte comme manifestation plus éclatante de sa puissance. A cet effet il enleva la famille royale, souleva l'esprit de ce peuple indomptable, et après avoir versé le sang le plus précieux de la France dans les plaines et sur les montagnes de ce pays, il finit par le perdre pour toujours. A la suite vient son expédition en Russie, expédition contre laquelle protestaient ses plus sages conseillers, mais qui devait avoir un attrait particulier pour un homme, qui se regardait comme formant une exception à l'humanité et comme capable de triompher même des lois de la nature. Telle était la folie de son outrecuidance et son intolérance contre toute opposition qu'il força la Suède, ce vieil allié de la France, à se jeter dans les bras de la Russie au moment même où il allait pénétrer au cœur de ce vaste empire. Nous n'avons pas l'intention de nous étendre sur cette campagne de Russie ; de toutes les pages douloureuses de l'histoire, il n'en est pas de plus sombres que celles qui retracent la retraite de l'armée française de Moscou. Nous nous souvenons que lorsque la nouvelle du désastre de Napoléon en Russie parvint dans notre

Digitized by Google

pays, nous fûmes du nombre de ceux qui s'en félicitèrent, ne pensant qu'à ses conséquences. Mais quand des rapports ultérieurs et détaillés nous montrèrent cette armée française sans égale, brisée, affamée, massacrée, cherchant un abri sous la neige et périssant par la rigueur du froid, nous pensâmes, avec une sorte de remords, à la joie que nous avions d'abord ressentie et nous expiâmes par une véritable douleur notre première insensibilité aux souffrances de nos semblables. Nous savons que des notes intéressantes sur Napoléon, tel qu'il apparut dans cette désastreuse campagne, se trouvent dans les mémoires du comte de Ségur, livre que nous avons dû rejeter à raison des misères et des douleurs qu'il décrit. Nous ne connaissons pas de sujet plus digne de Shakspeare que l'esprit de Napoléon à ce moment où sa destinée s'accomplissait, où le cours de ses victoires fut tout d'un coup arrêté et refoulé en arrière ; quand ses rêves d'invincibilité furent subitement dissipés comme par un coup de tonnerre ; lorsque ce nom, qui naguère frappait de terreur les nations, mourut au milieu de ces solitudes glacées, comme un vain son ; quand celui dont l'esprit ne pouvait être contenu en Europe, fuyait pour échapper au sort d'un prisonnier. Le coup fut terrible pour une âme aussi hautaine, aussi dédaigneuse et qui n'était pas préparée à l'humiliation. L'angoisse profonde de ce moment où il dut donner le signal inusité de la retraite, le désespoir de son âme quand ses braves soldats et sa garde d'élite disparaissaient dans les neiges et mouraient en masse

Digitized by Google

autour de lui; son refus de connaître les détails de ses pertes de peur d'en être troublé; les légèretés et les propos badins de son entrevue avec l'abbé de Pratt à Varsovie; les efforts d'un esprit qui cherchait à rejeter un fardeau insupportable, qui luttait avec lui-même, combattait le malheur et, comme dernier trait non moins saisissant, persistait dans sa pensée fixe et tournait les yeux vers cet empire perdu, but unique de sa vie; les angoisses d'un tel esprit auraient fourni au grand tragique un sujet digne de son génie.

Par cet irréparable désastre de la campagne de Russie, l'empire du monde était à jamais perdu pour Bonaparte, le temps des conquêtes s'était évanoui pour ne plus revenir; le charme qui avait tenu les nations enchaînées était rompu; Napoléon n'était plus l'invincible; la force militaire qui avait comprimé les peuples était brisée et le sentiment des maux et des outrages soufferts, longtemps étouffé, fit irruption comme le feu d'un volcan. Bonaparte aurait peut-être pu encore conserver le trône de France; mais celui de l'Europe était à jamais perdu. C'est ce que cependant il ne put ni ne voulut comprendre. Il s'était trop obstinément identifié avec le rôle de maître du monde pour pouvoir y renoncer. A travers les symptômes alarmants qui se produisaient autour de lui, il cherchait dans son passé le souvenir de miracles qui l'avaient sauvé, et, dans l'excitation extrême de sa propre énergie, les moyens de relever sa puissance tombée. En conséquence, la pensée d'abandonner ses prétentions ne traversa même pas son esprit;

Digitized by Google

et son irréparable défaite ne fut pour lui qu'une excitation à de nouveaux efforts. Nous doutons que Napoléon, alors même qu'il eût connu au vrai sa situation, eût agi autrement. Quoique sans espoir il eût encore levé de nouvelles armées, et combattu à outrance. Pour un homme qui avait mis son bonheur à n'avoir pas d'égal, la pensée de descendre, même au niveau des autres rois, était insupportable. L'esprit de Napoléon avait été tellement rempli de l'idée de l'empire universel que la France, quoique s'étendant du Rhin aux Pyrénées, lui semblait trop étroite; il ne pouvait s'y renfermer; et dans ce moment où son étoile commençait à pâlir, nous n'apercevons de sa part aucune disposition à se modérer. Il ne pouvait, disait-il, porter une couronne ternie, c'est-à-dire une couronne qui ne fût pas plus brillante que celle de l'Autriche ou de la Russie. Il continua à parler en maître et ne montra aucun changement, que celui que la résistance produit toujours sur les hommes obstinés; il perdit son calme et il s'aigrit; il accabla de reproches ses maréchaux et le Corps législatif; il insulta Metternich, cet homme d'État dont, plus que tout autre, dépendait sa destinée; il irrita Murat par des sarcasmes qui portèrent en lui le venin de la haine et accélérèrent, si elles ne la déterminèrent pas, sa désertion de la cause de son maître. C'est un exemple frappant de justice distributive que ce fut précisément cette véhémence, cette roideur de volonté qui l'avaient poussé vers la domination, qui le porta à refuser des conditions qui lui eussent

Digitized by Google

laissé encore une puissance formidable et qui consomma ainsi sa ruine. Refusant de prendre conseil des événements, il persévéra à combattre avec l'opiniâtreté d'un enfant auquel on enlève un jouet, qui saisit ce qu'il sait bien être forcé d'abandonner, lutte sans espoir et ne cesse de résister que quand ses petits doigts sont détachés l'un après l'autre de l'objet de son caprice. Ainsi tomba Napoléon. Nous ne poursuivrons pas son histoire plus loin. Sa retraite à l'île d'Elbe, son irruption en France, sa chute éclatante et son bannissement à Sainte-Hélène, quoique ajoutant au romanesque de cette histoire, ne répandent aucune lumière nouvelle sur son caractère, et par conséquent ne sont d'aucune utilité pour notre sujet. Il se rencontre dans cette partie de sa vie des incidents qui ne sont point en accord avec la fermeté et le sentiment de supériorité qui lui appartenaient. Mais un homme sur qui les principes avaient si peu d'influence ne pouvait conserver sans tache, au milieu de si cruels revers, la dignité et le respect de soi, d'un empereur, d'un héros.

Dans le cours de ces remarques, notre jugement sur le conquérant, sur le premier consul, sur l'empereur, a été porté en toute liberté. Le sujet est cependant si important, si plein d'intérêt, que nous avons pensé que notre temps ne serait pas inutilement employé, au risque même de quelques répétitions, si nous réunissions dans un tableau resserré ce que nous considérons comme les principaux

Digitized by Google

traits du caractère moral et intellectuel de Napoléon.

Son intelligence était remarquable par la rapidité de la conception. Il saisissait du premier regard ce que les autres hommes même supérieurs ne découvraient qu'à force d'études. La conclusion jaillissait pour lui, plutôt par inspiration que par raisonnement. Dans la guerre, où il était maître, il découvrait en un instant les points principaux de sa position et de celle de son ennemi, et combinait tout d'un coup les mouvements au moyen desquels une force irrésistible pouvait être jetée avec une impétuosité inattendue sur le point vulnérable de la ligne ennemie, et décider du sort d'une armée en un seul jour. Il voyait dans la guerre une science; mais son esprit était trop hardi, trop rapide, trop indomptable, pour se laisser enchaîner dans les règles techniques de la profession. Il trouva les vieilles armées combattant selon la règle, et il découvrit avec ce coup d'œil qui appartient au génie, quand et comment, sans mépriser les règles, il fallait cependant s'en affranchir. Il sut discerner l'immense puissance qui s'obtient par la nouveauté et la rapidité d'une opération. Il étonnait et paralysait ses ennemis par l'imprévu et par l'impétuosité de ses assauts, par la rapidité avec laquelle la tourmente de la bataille s'abattait sur eux, et tout en donnant à ses soldats les avantages de la discipline moderne, il leur inspirait par ses manœuvres rapides et décisives, l'enthousiasme des premiers âges. Ce pouvoir de déconcerter l'ennemi et de répandre, au contraire, dans son armée, la confiance

Digitized by Google

et le courage exalté, qui réduisait la guerre à un jeu et semblait faire de la victoire une certitude, distinguait Napoléon dans un temps où il existait de grands talents militaires. A ce pouvoir se rattache la principale cause de sa puissance.

Les effets merveilleux de cette promptitude de la pensée qui distinguait Bonaparte, le succès éclatant de sa manière de faire la guerre et la rapidité presque incroyable avec laquelle sa renommée se répandit dans le monde, n'eurent pas peu d'influence sur son caractère et décidèrent pour un temps des destins des empires. Ces influences actives fortifiaient en lui la conscience de sa puissance; elles ajoutaient à l'audace et à l'activité de son ambition, donnaient une force et une substance à ses rêves de gloire et allumaient ses ardentes convoitises de l'empire. Le débordement d'admiration, que les premiers actes de sa puissance excitèrent, eut surtout l'effet d'imprimer à son ambition ce changement qui le caractérisa et qui contribua également à son élévation et à sa chute. Il commença à étonner le monde en produisant une sensation soudaine, universelle, que les temps modernes n'avaient pas connue. Étonner aussi bien que dominer par son énergie devint le but principal de sa vie; aussi n'était-ce pas assez pour Bonaparte de *régner*, il voulut *étonner, éblouir, écraser* les hommes par des résultats hardis, éclatants, imprévus. Gouverner, même d'une manière absolue, ne pouvait le satisfaire s'il gouvernait dans le silence; il entendait régner par le merveilleux et l'étonnement, par la

Digitized by Google

grandeur et la terreur de son nom, par le déploiement d'une puissance qui enchaînait tous les regards sur lui et faisait de sa personne le sujet de toutes les conversations. Le pouvoir, sans doute, fut son principal objet, mais le pouvoir qui se voyait aussi bien que celui qui se sentait, qui frappait les hommes comme un prodige, ébranlait les vieux trônes comme un tremblement de terre et qui, par la soudaineté de ses créations nouvelles, excitait quelque chose de pareil à l'ébahissement que produit un miracle.

Tel fut le caractère distinctif et nouveau de son amour de la renommée. Cet amour devint chez lui une passion désordonnée pour cette espèce d'admiration qui, d'après les lois de notre nature, ne peut être permanente et qui aurait exigé, pour être entretenue, des nouveautés continuelles et de plus en plus éblouissantes. La simple estime, il l'eût méprisée. Une admiration calme quoique universelle lui eût paru insipide. Il voulait électriser, renverser. Il vivait d'effet. Le monde était pour lui un théâtre, et il lui importait peu quel rôle il y jouait, pourvu qu'il fût le seul héros sur la scène et qu'il y provoquât des torrents d'applaudissements, qui ne laissaient que le silence aux autres renommées. Dans la guerre, les triomphes qu'il préférait étaient ceux par lesquels il semblait enlever son ennemi comme dans un tourbillon; et les sacrifices d'hommes, immenses, inouïs, qu'il était obligé de faire dans les marches rapides et les attaques hardies auxquelles il devait ses victoires,

Digitized by Google

n'en diminuaient pas le prix à ses yeux. Dans la paix, il aimait à courir à travers son empire, se multipliait par la rapidité de ses mouvements pour saisir d'un coup d'œil les améliorations dont chaque place était susceptible, pour concevoir des plans qui frappaient par leur originalité et leur grandiose, pour projeter subitement des travaux qu'une vie entière ne pouvait accomplir, et pour laisser derrière lui l'impression d'une énergie surnaturelle.

Nous n'aurions pas complété le portrait de Bonaparte si nous n'ajoutions que rien ne le caractérisait plus que l'infatuation de lui-même. Cette singulière énergie d'intelligence, de volonté, avec laquelle il avait triomphé de tant de rivaux et d'ennemis, et surmonté des obstacles qui semblaient insurmontables, lui persuadèrent qu'il était quelque chose de plus qu'un homme. Ses naturelles et violentes tendances à l'orgueil et à l'amour-propre, entretenues, caressées, par des succès extraordinaires et des applaudissements infinis, lui inspirèrent une conviction presque insensée de sa grandeur surhumaine. A ses yeux, il était un homme à part, on ne pouvait lui appliquer la mesure ordinaire de l'humanité ; il ne pouvait être arrêté par les difficultés devant lesquelles tous les autres reculaient ; il n'était pas sujet aux devoirs et aux lois auxquels tout autre se fût soumis. La nature comme la volonté humaine devait obéir à son pouvoir ; il était l'enfant et le favori de la fortune, le maître, au moins le principal objet, du destin. Son histoire montre un esprit d'infatuation sans

Digitized by Google

pareil dans des siècles éclairés, et qui nous rappelle ces rois de l'Orient encensés depuis leur naissance comme des divinités. Ce fut là la source principale de ses crimes. Il n'avait pas le sentiment d'une nature commune avec ses semblables; aussi n'avait-il aucune sympathie pour son espèce. Ce sentiment de fraternité qui se développe avec une énergie particulière dans les âmes vraiment grandes, et qui les pousse à se dévouer comme des victimes volontaires et à se sacrifier avec joie pour les intérêts de l'humanité, lui était totalement inconnu. Son cœur, dans ses sauvages pulsations, n'eut jamais une pulsation pour un amour désintéressé. Les liens qui unissent l'homme à l'homme, il les avait complétement brisés. Cette joie vraiment humaine, et qui consiste dans la victoire de l'énergie morale et du dévouement social sur les passions égoïstes, il la rejetait pour cette joie solitaire des despotes. Avec des facultés qui eussent pu faire de lui l'instrument glorieux d'un Dieu bienfaisant, et une puissance naturelle de sentiments qui aurait pu être érigée en une vertu sublime, il préféra se séparer de ses semblables, rejeter leur amour, leur estime, leur reconnaissance, pour n'aspirer qu'à les étonner, les terrifier, les éblouir; et pour ce bonheur égoïste et isolé, il renonça à la paix et à un renom impérissable.

Cette insolente exaltation de lui-même au-dessus de la race à laquelle il appartenait, éclata dès le début de sa carrière. Ses premiers succès en Italie lui donnèrent le ton d'un maître, et depuis il ne le quitta plus

Digitized by Google

jusqu'à sa dernière heure. On ne peut s'empêcher d'être frappé de cette manière toute naturelle avec laquelle il s'arrogeait la suprématie dans ses conversations et ses proclamations. Il ne paraît pas emprunté dans ses airs de maître, dans ses plus hautaines prétentions; il parle sans apprêt un langage naturel. Son style est enflé mais pas forcé, comme il l'aurait été s'il eût eu la conscience que ses prétentions étaient au-dessus de son droit. Même quand il fut assez impie et assez fou pour s'attribuer le pouvoir miraculeux d'un envoyé de Dieu, son langage attestait en lui la pensée intime que son caractère et ses exploits justifiaient ses prétentions blasphématoires. L'empire du monde lui paraissait, en quelque sorte, dû; car rien autre chose ne pouvait répondre à l'opinion qu'il avait de lui-même; et ce ne fut point une vaine phraséologie, mais un langage qu'il sut rendre sérieux, lorsqu'il appelait ses conquêtes successives l'*accomplissement de sa destinée*.

Cet amour-propre excessif lui valut de terribles châtiments, et cela en viciant, en pervertissant ses hautes facultés. D'abord il troubla sa belle intelligence, fit dominer l'imagination sur le jugement, changea son esprit inventif et fécond en une énergie emportée, impatiente et infatigable, qui le précipita dans des projets dont la conséquence forcée, d'après les prévisions de ses plus sages conseillers, devait être sa perte. Pour un homme que sa vanité plaçait en dehors des rangs de l'humanité, il n'y avait plus de place pour aucun raisonnement,

Digitized by Google

Toute chose lui paraissait possible; son génie et sa fortune ne pouvaient être arrêtés par les barrières que l'expérience assigne aux autres hommes. Les règles ordinaires n'étaient pas faites pour lui. Il ne trouvait, dans les obstacles devant lesquels tout autre eût hésité, qu'un motif et une excitation de plus; car ces obstacles devaient rehausser la gloire du triomphateur et devenir un nouvel aliment à l'admiration du monde. C'est sous cette impulsion qu'il ne craignit pas de se plonger de plus en plus dans les profondeurs d'un pays ennemi, risquant, dans une seule bataille, et sa fortune et sa puissance. Sa témérité était la conséquence nécessaire de son amour-propre et de sa foi exagérée en lui-même, car, pour paraître un être supérieur à ses yeux et à ceux des autres, il fallait bien oser ce que nul autre n'eût osé, accomplir ce que nul autre n'eût voulu tenter. L'impatience, l'horreur du repos étaient une autre conséquence forcée de ce caractère que nous avons décrit. Le calme de la sagesse lui était refusé. Celui qui était, à ses propres yeux, à peu près tout-puissant, qui se plaisait à frapper et à étonner par des opérations soudaines et retentissantes, ne pouvait supporter un délai ni attendre l'action seule du temps. Une œuvre qui avait besoin d'être graduellement préparée par l'action combinée de causes multiples ne pouvait convenir à un homme qui, avant tout, voulait qu'on vît en lui la grande et même la seule cause de tout, qui voulait imprimer en éclatants caractères son action personnelle sur tout ce qu'il faisait, et qui prétendait rivaliser par sa

Digitized by Google

soudaineté énergique avec le travail progressif et sûr de la nature. De là maints projets qui ne furent jamais réalisés, mais tout au plus annoncés. Ils n'en soulevaient pas moins des flots d'adulations, qui lui attribuaient l'honneur d'avoir accompli des choses qui n'étaient pas encore commencées; et alors que son esprit sans repos courait à de nouvelles entreprises, il oubliait ses promesses et ne laissait de traces des prodiges annoncés de son génie inventif que dans l'adulation de ses courtisans. Ainsi fut dépravée l'intelligence rapide et féconde de Bonaparte, qui méconnut la véritable grandeur; il put élever sans doute un édifice vaste et imposant, mais disproportionné et disjoint, sans solidité et sans base. Une forte rafale suffit pour l'ébranler et le briser sans que son génie pût le soutenir; heureux encore pour sa renommée s'il eût été enterré sous ses ruines.

Une des qualités les plus distinctives du caractère de Bonaparte était la décision, et elle fut, comme nous l'avons déjà dit, pervertie par cette infatuation, par cet entêtement que les conseils ne pouvaient éclairer, que la force des circonstances ne pouvait dompter. Une fois qu'il avait fait le premier pas, il poussait en avant, voulait qu'à tous les yeux ses projets parussent une loi de la nature, un arrêt du destin. Il faut que ce soit. Toute opposition ne faisait que le fortifier dans ses résolutions, et il avait si souvent triomphé des résistances qu'il semblait persuadé que sa volonté indomptable, réunie à sa haute intelligence, devait triompher de tout. Sur un tel esprit,

Digitized by Google

les enseignements de la sagesse humaine et de la Providence étaient inutiles, et l'homme de la destinée devait vivre pour enseigner aux autres, si ce n'est à lui-même, combien est puérile et folle cette prétention de tout défier, et de faire rivaliser les projets d'un mortel avec l'immuabilité des desseins du Très-Haut.

Une autre influence, encore plus funeste de cet amour-propre excessif qui caractérisait Bonaparte, nous reste à décrire. Ce sentiment dépravа, à un degré extraordinaire, son sens moral. L'idée du devoir n'était pas entièrement oblitérée en lui; mais, par une étrange perversion, il était poussé à l'imposer exclusivement à autrui. Il n'était jamais entré dans son esprit qu'il pût être soumis à ces grands devoirs de la moralité dont il commandait le respect aux autres. C'était un être tout exceptionnel. Tout ce qui se trouvait sur le chemin de son ambition, il se croyait le droit de l'écarter. Les traités ne liaient que ses ennemis. Aucune nation n'avait de droits, si ce n'est sa France. Il prétendait au monopole de la perfidie et de la violence. Il n'était pas naturellement cruel, mais quand une vie humaine entravait sa marche, c'était une victime justement sacrifiée. Le meurtre, l'assassinat lui causaient aussi peu d'émotion que la guerre. L'exposition la plus lumineuse de son code moral se trouve dans ces conseils qu'il donnait à son frère, le roi de Hollande : « N'oubliez jamais que, « dans la situation où ma politique et l'intérêt de « mon empire vous ont appelé, votre premier devoir

Digitized by Google

« est envers moi, le second envers la France. Tous « les autres devoirs, même ceux envers votre peuple « dont je vous ai confié le gouvernement, ne vien- « nent qu'après ceux-là. » Dans son opinion, il était la source et le centre de tout devoir. Il était trop à part, trop haut placé pour être atteint de cette tache vulgaire qu'on appelle le crime. Les crimes cessaient d'être tels quand ils étaient commis par lui ; aussi parlait-il toujours de ses transgressions comme d'actes indifférents ; il ne pensait pas qu'ils pussent ternir sa gloire, ni diminuer ses droits aux hommages du monde. A Saint-Hélène, quoique parlant perpétuelle- ment de lui-même, repassant souvent sa carrière coupable, nous ne savons pas qu'un seul regret lui soit échappé. Il parlait de sa vie avec autant de calme que si elle eût été tout entière consacrée au devoir et à de bonnes actions, tandis qu'au même instant il avait l'audace de condamner, avec la dernière sévé- rité, le manque de foi de presque tous les individus et de toutes les nations avec lesquels il fut en relation. Nous doutons que l'histoire fournisse un plus frap- pant exemple de l'aveuglement et de l'endurcisse- ment moral auquel l'égoïsme effréné expose et aban- donne l'esprit.

Cet esprit d'infatuation se manifestait principale- ment dans le besoin qu'il éprouvait d'adulation. Sa po- lice lui fournissait le moyen de mettre son éloge dans la bouche de tous les vils esclaves qui suivaient son despotisme. Mais la flatterie ne se serait pas permis de telles exagérations, tantôt nauséabondes, tantôt ridi-

Digitized by Google

cules, d'autrefois impies, si dans le cœur même du maître il n'y eût pas eu un flatteur qui chantait ses louanges sur une note encore plus élevée qu'aucun de ceux qui l'entouraient. Il était remarquablement sensible à l'opinion, et regardait comme un outrage la suppression de son éloge. La presse de tous les pays était surveillée, et des États libres furent sommés de la détruire parce qu'elle s'était permis certaines libertés à son sujet. Même dans les livres publiés en France sur des sujets généraux, il exigeait un hommage à son autorité; des ouvrages de mérite étaient supprimés quand les auteurs refusaient leur tribut d'encens au nouveau dieu. Il voulait imprimer aussi son nom sur la littérature, comme il l'avait fait sur la législation, la politique et sur l'art de la guerre de son temps, et forcer le génie, dont les pages survivent aux statues, aux colonnes, aux empires, de prendre place parmi ses tributaires.

Nous terminerons notre jugement sur Bonaparte, en disant que ses dispositions naturelles affranchies de tout frein, favorisées par une indulgence qui fut rarement accordée à ce degré à aucun mortel, devinrent le despotisme le plus rigoureux et le plus absolu qui jamais ait envahi un cœur d'homme. L'amour du pouvoir et de la domination absorba et dévora son âme; aucune autre passion, aucun attachement domestique, aucune amitié privée, aucun amour du plaisir, aucun goût pour les lettres et les arts, aucune sympathie pour les hommes, aucune faiblesse humaine ne balança dans son âme sa pas-

Digitized by Google

sion pour la domination et pour les manifestations imposantes de son pouvoir. Devant cette passion, le devoir, l'honneur, l'amour, l'humanité s'évanouissaient. Joséphine lui était chère, dit-on. Eh bien! cette femme dévouée, qui était restée ferme et fidèle dans les jours douteux de sa fortune, fut rejetée dans les jours de sa prospérité pour faire place à une étrangère qui pouvait être plus utile à sa puissance. On assure qu'il aimait ses frères et sa mère; mais ses frères, du moment qu'ils cessèrent d'être ses instruments, il les disgracia; et sa mère n'était pas admise à s'asseoir en présence de l'empereur son fils. Il fut, dit-on, quelquefois attendri par le spectacle d'un champ de bataille jonché de morts et de blessés; mais si le Moloch de son ambition réclamait de nouveaux monceaux de cadavres le lendemain, il ne les lui refusait jamais. Avec cette prétendue sensibilité, il livra des millions d'hommes au glaive avec aussi peu d'émotion qu'il en eût éprouvé à chasser devant lui autant d'insectes qui eussent entravé sa route. Il fallait que toute volonté, tout désir, tout pouvoir humain pliassent devant lui. Sa suprématie ne pouvait être contestée. Il insultait les vaincus qui avaient commis le crime de faire obstacle à sa marche, et même la grâce d'une femme ou la dignité d'une reine ne pouvait les protéger contre ses outrages. Ses alliés étaient ses vassaux, et leur vasselage n'était pas dissimulé. Trop hautain pour employer l'art de la conciliation, préférant le commandement à la persuasion, violent, insatiable, il sema dans toute l'Eu-

Digitized by Google

rope la défiance, l'exaspération, la peur, la vengeance, et, quand vint le jour de la rétribution, toutes les vieilles antipathies et les mutuelles jalousies des nations entre elles se changèrent en un désir ardent de renverser le tyran commun, l'ennemi universel.

Tel fut Napoléon. Mais, quelques-uns me diront : Il n'en fut pas moins un grand homme. Nous n'entendons pas le nier. Mais qu'on sache bien qu'il y a diverses sortes de grandeur, et que la plus élevée ne lui appartient pas. Parmi les différents ordres de grandeur, le premier rang est incontestablement dû à la grandeur morale ou à la magnanimité, à cette énergie sublime par laquelle l'âme toute remplie d'amour pour la vertu se lie indissolublement dans la vie et dans la mort, à la vérité et au devoir; qui épouse comme siens les intérêts de l'humanité, méprise toute bassesse, défie tout péril, entend dans sa propre conscience une voix plus forte que la menace et la foudre, résiste à toutes les puissances qui prétendraient l'écarter de la cause de la liberté et de la religion ; qui, dans les plus grandes épreuves de la vie, met une foi inaltérable en Dieu et est toujours prête à s'immoler sur l'autel de la patrie ou de l'humanité. De cette grandeur morale, qui éclipse toute autre grandeur, nous ne voyons aucune trace dans Napoléon. Quoique investi d'un pouvoir presque divin, la pensée de se consacrer à l'introduction d'une ère nouvelle et plus élevée, à l'amélioration du caractère et de la conduite de son espèce, ne paraît pas même avoir effleuré son âme; l'esprit de désintéres-

Digitized by Google

sement et de dévouement ne paraît pas avoir un seul instant lutté chez lui contre l'égoïsme et l'ambition. Ses passions dominantes étaient à la vérité étrangement en désaccord avec la magnanimité. La grandeur morale a trop de simplicité, elle a trop peu d'ostentation, elle se suffit trop à elle-même et elle sympathise trop ardemment avec les intérêts des autres, pour vivre un instant de ce qui remplissait la vie de Napoléon, c'est-à-dire du besoin de faire de lui-même la préoccupation, l'admiration, le prodige du monde étonné. Après la grandeur morale vient la grandeur intellectuelle, ou le génie dans le sens le plus élevé du mot, et, par là, nous comprenons cette faculté sublime de la pensée par laquelle l'âme possède l'amour du vrai et du beau, essaye d'embrasser l'univers, s'élève jusque dans les cieux, pénètre jusque dans les profondeurs de la terre, se reconnaît elle-même, interroge le passé, devance l'avenir, fait connaître les lois générales et universelles de la nature, relie ensemble, par leurs affinités et leurs rapports innombrables, tous les objets de la science, s'élève du fini et du passager à l'infini et à l'éternel, crée par elle-même et de sa propre substance les formes les plus aimables et les plus sublimes, découvre les harmonies qui existent entre le monde qui est en nous et le monde extérieur, et aperçoit dans chaque partie de l'univers, les types, les interprètes de ses profonds mystères et de ses glorieuses inspirations. Voilà la grandeur qui appartient aux philosophes et aux esprits du premier ordre, dans la

Digitized by Google

poésie et dans les arts. Après vient la grandeur d'action, c'est-à-dire ce pouvoir supérieur de concevoir des plans hardis et vastes, d'organiser et de diriger pour un grand but une action compliquée de moyens, de manière à produire de grands effets extérieurs. Cette grandeur était celle de Bonaparte; qu'il l'ait possédée, nous n'avons pas besoin de le prouver, car personne ne serait assez hardi pour le nier. Un homme qui s'est élevé de l'obscurité au trône, qui a changé la face du monde, qui s'est fait sentir aux nations les plus puissantes et les plus civilisées, qui a répandu la terreur de son nom à travers les océans, dont la volonté a été formulée et redoutée à l'égal de celle du destin, dont les présents étaient des couronnes, dont l'antichambre était remplie de princes soumis, qui brisa la barrière effroyable des Alpes et en fit une grande route, dont la renommée se répandit au delà des limites du monde civilisé, jusqu'aux steppes des Cosaques, jusqu'aux déserts de l'Arabie, un homme qui a laissé un tel souvenir de son nom dans l'histoire ne nous permet pas de mettre en question s'il doit être appelé *grand*. Tout le monde lui concédera le pouvoir sublime de l'action et une énergie capable de grands résultats.

Nous ne sommes cependant pas disposés à lui accorder le premier rang dans ce genre de grandeur. La guerre fut sa sphère principale; c'est par l'épée qu'il conquit son ascendant en Europe. Mais la guerre n'est pas le champ d'action des talents les plus élevés, et Bonaparte lui-même, nous le soupçonnons,

Digitized by Google

avait la conscience de cette vérité. La gloire d'être le plus grand général de son siècle ne le satisfaisait pas; il eût dédaigné de prendre place à côté de Marlborough ou de Turenne; c'est comme fondateur d'un empire qui devait pour un temps embrasser le monde, ce qui exigeait d'autres talents que celui de la guerre, qu'il prétendait à une renommée sans rivale, et cette prétention, nous la lui contestons. En ce point, nous ne pouvons reconnaître sa supériorité. Le projet d'un empire universel, tout imposant qu'il soit, il ne l'avait pas inventé; les gouvernements révolutionnaires de la France l'avaient conçu avant lui; et en vérité nous ne pouvons voir dans un tel projet l'indice certain de la grandeur, quand nous nous souvenons que le faible et vain esprit de Louis XIV fut cependant assez grand pour le nourrir. La question est si Napoléon apporta dans ce dessein la capacité de l'accomplir, au moyen de conceptions hardies et neuves, les seules qui convinssent à un siècle de civilisation, qui se distingue surtout par une surabondance de vie morale et intellectuelle? Sut-il découvrir de nouvelles bases pour le pouvoir? Forma-t-il de nouveaux liens d'union pour les nations subjuguées, ou créa-t-il quelques liens communs pour maintenir l'intérêt de son empire? Souffla-t-il un nouvel esprit qui pût suppléer aux anciens attachements? ou inventa-t-il quelque chose de nouveau, à substituer à ces vieux instruments de force et de conquête dont tout usurpateur a fait emploi? Jamais dans les plus vieux souvenirs des temps le monde n'avait fourni de tels matériaux à travailler,

Digitized by Google

autant de moyens pour modeler les nations à nouveau, pour constituer un nouveau pouvoir, introduire une ère nouvelle, que l'Europe dans cette période de la révolution française. Jamais l'esprit humain ne fut mieux préparé à recevoir une impulsion nouvelle. Napoléon fut-il au niveau de cette situation du monde? Nous ne pouvons découvrir aucune conception originale dans ses moyens pour réaliser l'empire universel. Sut-il saisir dans l'enthousiasme de son âge ce principe puissant, plus efficace que les armes ou la politique et le ployer à ses projets? ou bien ne fit-il que suivre la route battue et employer la force et la police, dans leurs formes les plus grossières? Napoléon fit preuve d'un esprit vulgaire, lorsqu'il fit de sa personnalité la source de tout acte humain. Avec l'épée dans une main et de l'or dans l'autre, il s'imagina qu'il serait le maître absolu des esprits. Il n'était pas capable de comprendre la force du sentiment moral, national et de famille. Les éléments les plus raffinés, et après tout les plus puissants de notre nature, pouvaient à peine entrer dans sa conception; et alors comment pouvait-il établir un empire durable sur la race humaine? Nous ne pouvons mieux prouver son manque d'originalité et de sagacité comme fondateur d'empire que par ce seul fait qu'il choisit pour ses principaux conseillers Talleyrand et Fouché, noms qui parlent assez par eux-mêmes. Nous pouvons juger de la grandeur de ce *Maître Esprit* par les intelligences qu'il trouva le plus en harmonie avec la sienne. En un mot, dans

Digitized by Google

la guerre Bonaparte fut grand, parce qu'il fut hardi, original et créateur; hors des camps, il montra sans doute des talents, mais non d'un ordre supérieur à celui d'autres hommes éminents.

Deux circonstances ont beaucoup contribué à désarmer ou du moins à affaiblir la réprobation qui pèse sur Bonaparte : elles méritent d'être rappelées. Ce sont les maux qu'il est supposé avoir supportés à Sainte-Hélène et l'indigne usage que les puissances alliées ont fait de leur triomphe contre Napoléon. En premier lieu, quant à ses prétendus maux à Sainte-Hélène, ils ont excité en sa faveur une sympathie qui a étendu un voile sur ses crimes. Nous ne nierons pas qu'une sévérité injustifiable, parce qu'elle n'était pas nécessaire, fut déployée contre Bonaparte. Nous pensons qu'il n'est pas très-honorable pour le gouvernement anglais d'avoir tourmenté son prisonnier si susceptible, en lui refusant le titre qu'il avait longtemps porté. Nous sommes d'avis que non-seulement la religion et l'humanité, mais le respect de soi-même nous défend d'infliger un seul tourment inutile à un ennemi abattu. Mais nous serions bien faible en vérité, si le jugement et le sentiment moral que l'histoire de Bonaparte nous a inspirés faisait place à la sympathie en raison des souffrances qui ont terminé cette histoire. A l'égard des scrupules qu'un assez grand nombre de personnes ont exprimés sur le droit qu'on avait de l'exiler à Sainte-Hélène, nous nous bornerons à dire que notre conscience n'est pas encore raffinée jusqu'à cette excessive délicatesse,

Digitized by Google

qui nous rende le moins du monde sensible dans cette circonstance. Rien ne nous étonne plus dans Bonaparte que l'effronterie avec laquelle il invoqua la protection du droit des gens. Qu'un homme qui avait foulé aux pieds les lois des nations se soit placé sous leur protection; que l'oppresseur du monde ait pu réclamer ses sympathies, comme opprimé; et que ses prétentions aient trouvé des avocats, ce sont là des choses qui doivent être rangées parmi les événements extraordinaires de ces temps, si extraordinaires eux-mêmes. Il faut en convenir, la race humaine est digne de pitié; elle peut être foulée aux pieds, dépouillée, chargée comme une bête de somme, livrée comme une proie à la rapacité, à l'insolence, au glaive; mais il ne faut pas toucher un cheveu ou déranger l'oreiller de ses oppresseurs, à moins qu'il ne se trouve un chapitre ou une disposition au code du droit des gens, qui autorise cette rudesse vis-à-vis de l'offenseur privilégié. Pour nous, nous nous réjouirions de voir tout tyran, usurpateur ou héréditaire, confiné sur un rocher solitaire au milieu de l'Océan. Quiconque offre la preuve claire, même douteuse, qu'il est prêt et fermement résolu à faire de la terre le théâtre du meurtre, à briser toute volonté contraire à la sienne, devrait être enfermé comme une bête féroce. Exiger de l'humanité qu'elle ne procède contre lui que d'après des lois et des procédures, comme on agirait vis-à-vis d'un citoyen privé dans une paisible cour de justice, ce serait tout aussi juste, tout aussi raisonnable que de demander

Digitized by Google

à un homme au moment d'être assassiné d'attendre, et de ne poursuivre son assassin que d'après les formes les plus lentes de la justice. Il y a de grands et solennels droits de la nature qui précèdent les lois ordinaires et en sont la source. Il y a dans les affaires humaines des nécessités suprêmes qui parlent par elles-mêmes; il n'est pas besoin de précédents pour découvrir le droit qui en dérive; il existe dans l'histoire de notre race des périodes terribles qui n'appartiennent pas à l'état ordinaire et ne se gouvernent ni ne se jugent d'après les règles communes. Une de ces périodes fut celle où Bonaparte, en violant les engagements les plus solennels, a fait invasion en France et convulsionné le monde; ceux qui confondent de telles circonstances avec les incidents communs de l'histoire et ne voient dans Bonaparte qu'un ennemi ordinaire de la paix et de l'indépendance des nations, ceux-là ont des appréciations complétement différentes des miennes.

Nous confessons que non-seulement nous ne pouvons voir une injustice dans l'exil de Napoléon à Sainte-Hélène, mais que nous ne pouvons éprouver beaucoup de sympathies pour les désagréments et les privations qu'il eut à endurer. Nos sympathies sont fantasques et intraitables sur ce sujet. Lorsque nous voudrions les diriger vers cette île solitaire, et les fixer sur l'illustre victime de la cruauté britannique, elles ne veulent pas s'y arrêter sur ce point; mais elles prennent leur vol à travers la Méditerranée jusqu'à Jaffa, et à travers l'Océan jusqu'à la place où fut tué

Digitized by Google

le duc d'Enghien, jusqu'à la prison de Toussaint-Louverture, et vers ces champs de bataille où des milliers d'hommes par son fait furent noyés dans leur sang. Quand nous nous efforçons d'exciter notre pensée par les souffrances du héros outragé, d'autres et de plus terribles souffrances dont il fut la cause s'emparent de nous, et ses plaintes, quelque bruyantes et douloureuses qu'elles soient, sont étouffées par les gémissements et les exécrations qui, de tous les pays qu'il traversa, viennent frapper nos oreilles. Nous n'avons pas de pleurs à verser sur une grandeur déchue, quand elle était fondée sur le crime, et cimentée par la violence et la perfidie. Nous les réservons pour ceux sur la ruine desquels elle s'est élevée. Nous accordons nos sympathies à notre race, à notre nature humaine dans ses plus humbles formes, au paysan appauvri, à la mère en deuil, à la vierge violée; et nous sommes assez pervers pour nous réjouir de ce que l'Océan ait eu une prison où l'auteur de tant de misères ait pu être sûrement confiné. L'histoire de Bonaparte est trop solennelle pour nous, ses crimes envers la liberté et l'humanité trop flagrants, pour nous permettre de faire du sentimentalisme autour de sa tombe à Sainte-Hélène. Nous laissons cela à l'âge plus raffiné dans lequel nous vivons, espérant qu'il viendra une génération d'une constitution moins tendre, mais douée de sentiments plus fiers, plus sévères, et de sympathies plus profondes pour la race humaine. Si nos humbles pages vivent alors, nous avons la ferme confiance que l'indignation absolue avec laquelle

Digitized by Google

nous plaidons la cause de notre nature opprimée, outragée, ne sera pas attribuée à un cœur dur et vindicatif.

Nous avons remarqué que la réprobation morale contre Bonaparte avait été affaiblie, non-seulement par des torts supposés envers lui, mais par l'usage indigne que les puissances firent de leur victoire. On assure que quel que fût son despotisme, la Sainte-Alliance a été pire encore, et que Napoléon était un moindre fléau que la coalition actuelle de rois, constituée pour l'oppression systématique de la liberté; ce qui pallie ses crimes, et fait de sa chute un thème de lamentations. Ce n'est pas une des moindres erreurs et des fautes des souverains de la Sainte-Alliance d'avoir réussi par leur basse politique à détourner sur eux-mêmes les ressentiments et l'animadversion qu'avait encourus l'usurpateur. Nous n'avons pas de justification pour ces souverains, nous ne le cédons à personne dans notre haine contre la Sainte-Alliance, qui a profané ce nom. A nos yeux ses doctrines sont tout aussi fausses, tout aussi empoisonnées qu'aucune de celles professées par le jacobinisme. Les monarques alliés ont ajouté à tous les autres méfaits du despotisme, celui d'une flagrante ingratitude, de l'ingratitude envers des nations braves et généreuses auxquelles ils étaient redevables de leurs trônes, et dont l'esprit d'indépendance, le patriotisme et la haine de l'oppression avaient plus contribué que les armées permanentes à relever les monarchies tombées, et à soutenir celles qui étaient défaillantes. Que l'on n'ou-

Digitized by Google

blie jamais dans les annales du despotisme, et que l'histoire grave sur ses tablettes les plus durables, que le premier usage que firent de leur pouvoir les souverains restaurés fut de conspirer contre ces espérances et ces droits auxquels ils devaient leur salut; de coaliser tous les pouvoirs militaires de l'Europe contre des institutions libres, contre la presse, contre l'esprit libéral et patriotique, qui avait éclaté dans la glorieuse lutte avec Napoléon, contre le droit des peuples; d'exercer une influence sur les gouvernements auxquels leurs plus chers intérêts sont confiés. Qu'on n'oublie jamais que c'est ainsi que les souverains ont honoré et récompensé le sang versé spontanément pour leur défense; que la liberté et l'humanité poussent contre eux un cri accusateur et puissant, devant ce tribunal où rois et peuples comparaîtront un jour en égaux !

Nous serions cependant étrangement aveugles si nous n'apercevions pas que la chute de Bonaparte fut un bonheur pour le monde. Qui peut regarder la France, par exemple, et ne pas y trouver un degré de liberté que n'y eût jamais excité la main du terrible usurpateur? Il est vrai que la vie de Bonaparte devait finir, bien qu'elle parût protégée par un charme; son empire, nous dit-on, se serait alors brisé, et du cataclysme serait sorti par un coup mystérieux une liberté plus étendue et plus durable que celle qu'on peut actuellement espérer. Mais de pareilles suppositions nous paraissent reposer sur une étrange ignorance de la nature et des conséquences forcées

Digitized by Google

du pouvoir de Napoléon. C'était un pouvoir purement militaire; il avait fait de l'Europe un camp, et tourné ses plus grands talents vers l'art de la guerre. Ainsi l'Europe rétrogradait à cet âge de ténèbres et de calamités où la seule loi était celle de l'épée. Le progrès des siècles qui a consisté surtout à substituer l'intelligence, l'opinion publique, et toutes les autres influences rationnelles et pacifiques à la force brutale, était détruit. A la mort de Bonaparte, son empire se fût, il est vrai, dissous, mais ses généraux comme ceux d'Alexandre se le seraient partagé. L'épée seule eût servi à tailler les nouveaux royaumes; et, après des années de désolation et de meurtres, l'Europe eût trouvé non le repos, mais un répit, une trêve armée sous des guerriers dont le seul titre à l'empire eût été dans la trempe de leurs bonnes lames, et dont les trônes n'auraient reposé que sur la force militaire. Au milieu de telles convulsions pendant lesquelles la presse eût été enchaînée, et l'esprit militaire triomphant, et s'élevant au-dessus de la gloire et de l'esprit des lettres et des arts libéraux, nous craignons bien que l'intelligence humaine n'eût perdu son impulsion actuelle, sa soif du progrès, et ne fût retournée vers la barbarie. Que les amis de la liberté ne se dégradent pas eux-mêmes, et ne désertent pas leur cause en établissant des comparaisons entre Bonaparte et les souverains légitimes, pour en faire sortir des éloges en sa faveur. Quant à nous, nous n'avons aucune sympathie pour la tyrannie, qu'elle s'appelle usurpation ou légitimité. Nous ne plaidons

Digitized by Google

pas la cause des souverains alliés. Dans notre opinion, ils se sont rendus coupables de la faute même contre laquelle ils avaient prétendu se coaliser. Selon nous, une conspiration contre les droits de la race humaine est un crime aussi infâme que le serait une révolte contre les droits des souverains, et il n'y a pas moins de trahison à combattre contre la liberté publique que d'attaquer le pouvoir royal. Et cependant, la vérité nous force de convenir que les souverains alliés ne sauraient être mis sur la même ligne que Bonaparte, dont l'attentat contre l'indépendance des nations et les libertés du monde, dans ce siècle de civilisation, de pensée libérale, et de profession chrétienne, est dans notre opinion l'entreprise la plus néfaste qui ait jamais été décrite dans l'histoire.

La série des événements qu'il nous a été donné de passer en revue offre des sujets profonds de réflexions, et des enseignements solennels au moraliste et au politique. Nous les avons racontés avec un sentiment pénible. Ils nous montrent un grand peuple qui avait entrevu les perspectives vagues de la liberté et d'une meilleure et plus noble constitution, trahi par ses guides et chargé par un despote militaire des chaînes les plus lourdes qui aient jamais été brisées. Nous voyons avec indignation un homme, un de nos semblables, assujettissant toutes les nations à sa volonté absolue. C'est ce malheur, cet outrage infligés à notre race, qui nous ont surtout ému. Si un fléau, par les ordres de Dieu avait passé sur l'Europe, renversant ses capitales, ravageant ses villages, enterrant des

Digitized by Google

millions d'hommes sous des ruines, nous nous serions lamenté et nous aurions tremblé; mais il n'y aurait eu là qu'un désastre matériel, tandis qu'ici il y a de plus la dégradation morale. Pour nous, il y a quelque chose de profondément révoltant dans la pensée que la volonté d'un homme peut devenir la loi de tous ses semblables, dans la pensée que des multitudes, de vastes aggrégations d'hommes peuvent asservir leur conscience, leur intelligence, leurs affections, leurs droits, leurs intérêts aux ordres impérieux d'une créature, leur égale. Quand nous voyons sur un seul mot d'un être fragile gouvernant la France, cent mille de ses enfants arrachés de leurs foyers, les liens sacrés de la famille brisés, des myriades de jeunes gens ayant le meurtre pour mission, le pillage pour seul moyen de vivre, arrachant aux nations leurs trésors, et cela pour étendre cette désastreuse domination, nous sommes tenté de nous demander si c'est un rêve. Et quand nous sommes forcé de reconnaître la triste réalité, nous rougissons pour une race qui a pu accepter un sort si abject. A la fin, il est vrai, nous voyons le tyran renversé, mais renversé par ceux qui voudraient, à leur tour, jouer sur une plus petite échelle le rôle de despotes, et courber l'esprit des nations sous le même joug de fer.

Comment s'est-il fait que la tyrannie ait ainsi triomphé? que les espérances avec lesquelles nous avions salué la révolution française aient défailli? qu'un usurpateur ait arraché jusqu'aux dernières racines

Digitized by Google

de l'arbre de la liberté et planté le despotisme à sa place? La cause principale n'en est pas difficile à découvrir, et on ne saurait trop souvent la rappeler aux amis de la liberté. La France a failli par suite du défaut de cette préparation morale à la liberté, sans laquelle rien de bon ne peut être assuré. Elle n'était pas mûre pour le bien auquel elle aspirait. Elle était trop corrompue pour être libre. La France avait sans doute à lutter contre une grande ignorance politique; mais si cette ignorance ne se fût pas combinée avec un profond défaut de moralité, elle eût pu encore se frayer un chemin vers des institutions libres. Son caractère ne lui permit pas d'être libre, et maintenant nous nous étonnons que nous ayons pu jamais espérer pour elle un tel bien. Comment avons-nous pu nous imaginer que la liberté, alors que Voltaire, le cynique railleur, en était l'apôtre, pourrait triompher? La plupart des prédicants de la liberté française avaient commencé par rejeter toutes les convictions qui ennoblissent l'âme. Ils avaient brisé les liens qui rattachent l'homme à Dieu; car ils déclarèrent qu'il n'y avait pas de Dieu, en qui se confier dans la grande lutte de la liberté. L'immortalité de l'âme, cette vérité qui est la source de toute grandeur, ils la rejetaient. Dans leur philosophie, l'homme n'était que le produit du hasard, un composé de la nature, un éphémère, un ver qui devait bientôt pourrir et s'anéantir pour toujours. Quelle folie que d'attendre que de tels hommes pussent travailler efficacement à l'émancipation de leur race! et que

Digitized by Google

dans de telles mains les espérances et les droits les plus sacrés de l'humanité fussent en sûreté! La liberté était souillée par leur contact, polluée par leur souffle, et cependant nous avions la confiance qu'elle sortirait saine et glorieuse de leurs étreintes. Nous attendions des hommes qui fissent ouvertement entrer la moralité dans les intérêts privés; qui pratiquassent les sacrifices, le dévouement, les vertus héroïques, que la liberté exige toujours de ses défenseurs.

La grande cause de la défaite qu'a essuyée la liberté de l'Europe dans sa dernière lutte est aisément comprise par un Américain qui se reporte à l'histoire de notre propre révolution; celle-ci a fini heureusement parce qu'elle a commencé et a été conduite sous les auspices de la vertu publique et privée. Notre liberté ne nous est pas venue par un accident, et nous n'en sommes pas redevables à quelques chefs. Les semences avaient été largement répandues dans l'esprit du peuple entier. Elle avait ses racines dans la conscience et la raison de la nation. C'était le fruit de convictions raisonnées et de principes généreux partout répandus. Nous n'avions pas un Paris, une métropole, théâtre de quelques chefs, qui répandait au loin ses influences, comme un vaste cœur sur des provinces dépendantes et soumises. C'est le pays entier qui était le cœur. Le principe vivifiant pénétrait toute la communauté, et chaque village ajoutait sa force à cette résolution solennelle, prise par tous, d'être libre. Telle est l'explication de ce fait remarquable dans

Digitized by Google

l'histoire de notre révolution, celui du défaut et de l'absence de cette espèce de grands hommes qui se sont rencontrés dans les autres pays ; de ces hommes qui, par leurs actions personnelles et distinctes décident de la destinée d'une nation. Il y avait trop de grandeur dans le peuple américain, pour admettre cette grandeur absorbante de quelques chefs. Aussi les États-Unis n'ont-ils pas eu de libérateur ni de sauveur politique. Washington nous a sans contredit fait beaucoup de bien ; mais Washington n'était pas un héros dans l'acception commune du mot. Nous n'avons jamais parlé de lui comme les Français le font de Bonaparte ; nous n'avons jamais dit que son coup d'œil d'aigle, son génie irrésistible nous avaient sauvés. Nous sentons qu'avec l'aide de Dieu, nous sommes devenus libres par notre propre courage, notre énergie, notre sagesse, inspirés et guidés par l'influence de ce grand et bon esprit. Washington nous a servis surtout par la sublimité de ses qualités morales ; à lui appartient l'honneur insigne d'avoir été le chef d'une révolution, sans qu'il soit permis d'élever un seul doute, un seul soupçon, sur la pureté sans tache de ses desseins ; sa gloire est d'avoir été la plus éclatante manifestation de l'esprit qui régnait dans le pays ; et aussi fut-il, pour un peuple éclairé, une source d'énergie, un lien d'union, un centre de confiance. Dans une révolution telle que celle de la France, Washington n'eût été rien ; car la sympathie qui existe entre lui et ses concitoyens, et qui fut le secret de son pouvoir, n'eût pas existé. Par un instinct qui ne se

Digitized by Google

trompé pas, nous appelons Washington, avec un sentiment profond de reconnaissance, *le père du pays*, mais non *son sauveur*. Un peuple qui a besoin de sauveur et qui ne possède pas dans son propre cœur les gages et les titres de sa liberté, n'est pas près d'être libre.

Une question s'offre ici d'elle-même, sur laquelle nous jetterons un seul coup d'œil. Si une préparation morale est exigée pour la liberté, comment, demandera-t-on, l'Europe pourra-t-elle jamais être libre? Comment, sous le despotisme qui écrase le continent, les nations peuvent-elles mûrir pour la liberté? Pouvons-nous espérer qu'à l'école de l'esclavage, les hommes apprendront les vertus et l'esprit qui seuls, nous le répétons, peuvent opérer leur délivrance? Dans les gouvernements absolus de l'Europe, les seuls instruments capables de produire un amour généreux et éclairé de la liberté, sont employés au service de la tyrannie. Les écoles, les établissements d'éducation sont consacrés à pénétrer l'esprit de la jeunesse des maximes du despotisme. Le christianisme lui-même se convertit en prédication de légitimisme, et ses temples sont profanés par l'enseignement abject d'une soumission absolue. Comment dès lors l'esprit d'une sage et morale liberté pourrait-il naître et se répandre! Nous avons présenté la difficulté dans toute sa force; car il ne sert de rien de détourner les yeux des obstacles terribles que les principes et les institutions de la liberté ont à surmonter. Nous n'avons pas le temps, quant à présent, de répondre à cette

Digitized by Google

grave question que nous venons de poser. Nous dirons seulement que nous ne désespérons pas; nous nous hasarderons à indiquer en peu de mots le principal moyen par lequel la cause de la liberté, quelque entravée qu'elle soit en ce moment, pourrait être avancée. Que dans les États despotiques, les hommes que Dieu a doués de sentiments éclairés et de la soif de la liberté, et il s'en trouve dans toute l'Europe, que ces hommes, dans leur capacité individuelle, agissent sur ceux avec qui ils sont en relation. La cause de la liberté sur le continent ne peut en ce jour être servie par l'action des hommes en masse; mais dans chaque pays il en est qui ont le sentiment de leur dégradation, de leurs maux, qui abhorrent la tyrannie comme le principal obstacle aux progrès des nations, et qui sont résolus et préparés à souffrir pour la liberté; que ces hommes répandent autour d'eux leur propre esprit par tous les canaux qu'un despotisme ombrageux n'a pas fermés; qu'ils donnent un plein essor aux sentiments de magnanimité dans leurs entretiens privés et plus encore dans la presse, car il y a une manière d'envelopper et d'exprimer les bienfaisantes vérités qui, nous le présumons, les mettront hors des atteintes de la censure. Qu'ils enseignent surtout cette grande vérité qui est le principe fécondant de toute honnête liberté et le fondement véritable de la morale et de la religion : nous voulons dire cette doctrine qui fait de la conscience, cette voix de Dieu dans chaque cœur, un guide bien supérieur à tous les autres

Digitized by Google

guides ou maîtres, qui constitue en nous-mêmes un souverain, bien plus puissant, bien plus légitime que tout maître extérieur, qui rend digne du nom d'homme celui qui se dévoue solennellement, résolûment à suivre ce guide intérieur au milieu des dangers et même au péril de sa vie. Là est l'esprit de la liberté; car aucun homme n'est invariablement et complétement libre, qui n'a brisé tout joug extérieur pour n'obéir qu'à sa conscience éclairée par la raison. Ceci est une leçon qui convient aussi bien aux républiques qu'aux États despotiques; et cependant elle commence à peine à poindre dans le monde, il lui reste à s'y développer par une complète application. Que ceux qui, dirigés par une expérience éclairée, ont reçu le baptême de cette vérité vivifiante qui embrasse tout, se fassent en tous lieux ses propagateurs. Chaque conversion faite auprès du trône d'un despote brise un des anneaux de la chaîne de ce despote. C'est surtout dans la diffusion du sentiment moral élevé que nous plaçons notre espoir pour la liberté et nous avons cet espoir, parce que nous savons que ceux qui une fois ont bu à cette coupe de la vérité sont prêts, quand Dieu les appelle, à devenir ses martyrs. Nous ne désespérons pas, parce que nous savons qu'il y a une contagion, disons mieux, un pouvoir divin dans le sublime principe moral. Là repose surtout notre confiance. Nous attendons de moins en moins de la force et du meurtre des moyens efficaces pour racheter l'homme de l'esclavage. L'histoire nous montre bien des princes qui ont conquis

Digitized by Google

ou raffermi leurs trônes par l'assassinat et par la guerre; mais la liberté qui n'est qu'un autre nom de la justice, de l'honneur, de la bienveillance, méprise l'usage du poignard et ne recourt qu'en tremblant au glaive public. La véritable conspiration devant laquelle la tyrannie doit tomber, c'est celle des esprits vertueux, élevés, qui se consacreront eux-mêmes à la mission d'éveiller chez les hommes la conscience de leurs droits, de leurs pouvoirs, de la grandeur de la nature humaine; qui opposeront à la force l'héroïsme de l'intelligence et de la conscience et l'esprit de dévouement. Nous pensons que, dans ce moment, il y a assez d'hommes vertueux et sages pour ébranler les trônes des despotes, pourvu qu'ils se confient, comme ils le doivent, en Dieu et dans leur propre puissance, et qu'ils soient résolus à se répandre eux-mêmes dans l'esprit public par tous les moyens.

Nous terminons ce travail en plaçant sous la protection du Dieu tout-puissant la cause de la liberté et de l'amélioration humaines. Nous adorons sa sagesse et sa bonté qui a voulu que la liberté ne pût se conquérir que par la magnanimité, le courage et les sacrifices. Nous le bénissons pour les glorieux efforts que cette cause a déjà provoqués de la part de ses intrépides défenseurs.

Digitized by Google

DE LA LIBERTÉ SPIRITUELLE.

DISCOURS PRONONCÉ, A L'OCCASION DE L'ÉLECTION ANNUELLE, LE 26 MAI 1830.

Saint Jean, 31, 32, 36 : « *Alors Jésus*
« *dit à ceux des Juifs qui croyaient*
« *en lui : Si vous persistez à suivre*
« *mes préceptes, vous serez bien*
« *vraiment mes disciples ; alors*
« *vous connaîtrez la vérité et la*
« *vérité vous donnera la liberté.*
« *C'est pourquoi, lorsque le Fils de*
« *Dieu vous rendra libres, vous*
« *serez vraiment libres.* »

L'Écriture emprunte continuellement à la nature et à la vie sociale des explications et des emblèmes de la vérité spirituelle. Le caractère, la religion et les bienfaits de Jésus-Christ y éclatent souvent en images sensibles. Son influence sur l'âme est rendue par la lumière du soleil, par l'union vitale de la tête et des membres, par le berger ramenant son troupeau errant, par le cep de vigne nourrissant et couvrant de fruits ses branches, par le fondement soutenant l'édifice, par le pain et le vin fortifiant l'organisme animal. Dans notre texte, nous trouvons, de cette sainte influence, une explication figurée qui sera particulièrement intelligible et chère dans ce pays. Jésus-Christ parle de lui comme donnant la liberté, ce grand bien des individus et des États ; et par ce rapprochement,

Digitized by Google

il a certainement voulu placer devant les hommes, sous le jour le plus éclatant et le plus séduisant, cette liberté spirituelle et intérieure que la foi confère à ses fidèles disciples. La liberté spirituelle et intérieure, c'est là le grand bienfait de Jésus-Christ ; j'en ferai le principal sujet de ce discours. Je me propose de démontrer que là est le bien suprême des hommes, et que la liberté civile et politique est de peu de valeur quand elle n'y puise pas sa source et sa force.

Par ce que je viens de dire, on peut aisément pressentir l'esprit général de ce discours. J'établirai que le plus grand intérêt des sociétés comme des individus, est l'intérêt spirituel; que les biens extérieurs et terrestres n'ont de valeur qu'autant qu'ils profitent à l'âme, qu'ils tendent à l'affranchir, à la fortifier et à l'élever. Je sais bien qu'en entreprenant cette démonstration, je rencontre des objections. On me dira que je fais preuve d'ignorance de la nature humaine en essayant d'intéresser les hommes à des vues aussi raffinées de la société; que je suis trop spéculatif; que la liberté spirituelle est trop subtile, trop chimérique pour être proposée à des hommes d'État comme le but de la législation, et que les rêves du cabinet ne doivent pas être imposés à des hommes politiques; que de grosses et tangibles réalités peuvent seules émouvoir la multitude, et que parler à des hommes politiques des intérêts spirituels de la société comme étant d'une suprême importance, c'est aussi puéril que d'essayer d'arrêter avec un souffle la force d'un ouragan.

Digitized by Google

Je prévois ces objections ; mais elles ne me touchent nullement ; je crois fermement que la seule vérité qui puisse donner aux hommes le bien suprême, c'est celle qui concerne l'âme, qui nous fait pénétrer dans ses profondeurs, qui nous révèle ses facultés et le but de la création. Rien ne retarde les progrès de la société comme l'idée trop basse que ses chefs se font de la nature humaine. L'homme a une âme aussi bien qu'un corps; c'est ce qu'il doit surtout savoir. Tant qu'il ne le sait pas, ne le sent pas, et n'en est pas profondément pénétré, il est dans le faux; son corps doit, en quelque sorte, s'évanouir devant son âme; ou, pour parler le langage de Jésus-Christ, l'homme devrait détester sa vie animale par comparaison avec sa vie intellectuelle et morale, qui doit durer éternellement. Cette doctrine est cependant considérée comme trop raffinée. La vérité utile et pratique, selon ses professeurs les plus accrédités, consiste à savoir que nous avons une nature animale et à en faire le principal objet de nos soins, à apprendre que nous avons une bouche à remplir, des membres à vêtir, que nous vivons sur la terre et que nous devons la cultiver, que nous avons la faculté de nous enrichir, et que dans cette faculté est la mesure de la grandeur de la société ! Je n'ai aucun respect pour de pareilles doctrines; je ne connais pas d'autre sagesse que celle qui révèle l'homme à lui-même et qui lui apprend à ne considérer toutes les institutions sociales et sa vie entière que comme des moyens de développer et d'exalter en lui l'élément spirituel. Toute politique

Digitized by Google

qui ne reconnaît pas cette vérité me semble misérable; l'homme d'État qui ne combine pas ses mesures, à raison de leur portée sur l'esprit d'une nation, est indigne de toucher à un seul des grands intérêts de l'humanité. Malheureusement les hommes d'État comprennent rarement toute la sainteté de la société et de la nature humaine. Aussi la politique est-elle devenue un mot déshonoré; et les gouvernements des fléaux pour l'humanité.

Je n'entends pas pour cela déprécier la science politique. Trouver la meilleure constitution, la meilleure administration pour un État est un sujet digne des plus profondes méditations. Mais ces bases de la prospérité publique ne sont ni les seules ni les plus puissantes, et l'homme d'État qui prétendrait les substituer à la vertu, qu'il devrait avant tout cultiver et exalter, ne fera qu'ajouter son nom à ce long catalogue des politiques avortés, dont l'histoire nous a transmis les noms. Il est insensé d'espérer, par nos combinaisons à courte vue, d'assurer au peuple un bonheur que son propre caractère ne lui a pas mérité. Nous ne pouvons pas abolir les lois éternelles du gouvernement moral de Dieu; et les constitutions sur parchemin, quelque sages qu'elles puissent être, ne peuvent affranchir une société dégradée de l'expiation qui l'attend. Avec de telles convictions, je sens qu'il n'est aucun enseignement aussi pratique que celui qui pénètre tout un peuple de l'importance de ses intérêts spirituels; avec de telles convictions, je sens que je ne puis mieux

Digitized by Google

répondre aux exigences de la circonstance qu'en vous portant à préférer à tous autres droits, à toutes autres libertés, cette liberté intérieure que Jésus-Christ nous a apportée. C'est pour ce sujet que je réclame maintenant toute votre attention.

Et d'abord, on me demandera ce que j'entends par la liberté intérieure et spirituelle? La réponse simple et vraie serait que c'est l'affranchissement du péché. Je crains néanmoins que, pour plusieurs et même pour la plupart de mes auditeurs, ces mots ne soient trop vagues pour rendre dans sa plénitude et sa profondeur le sentiment de la grandeur de ce bienfait. Qu'il me soit donc permis de présenter ici une brève explication. La plus importante remarque à faire dans la démonstration de cette liberté, c'est qu'elle n'est pas simplement négative et ne consiste pas dans la seule absence du péché; car une pareille liberté pourrait être attribuée à des animaux d'un ordre inférieur, ou aux enfants avant qu'ils aient atteint l'âge de la raison. La liberté spirituelle est l'attribut de l'âme dans laquelle la raison et la conscience ont commencé à exercer leur action, et qui est libre par sa propre énergie, par son culte de la vertu, par sa résistance à la tentation. Je ne peux donc mieux exprimer ma pensée sur la liberté spirituelle, qu'en disant que c'est cette énergie morale ou cette force de résolution sainte qui lutte contre les sens, contre les passions, contre le monde, et qui affranchit l'intelligence, la conscience et la volonté, de manière à ce qu'elles puissent agir avec vigueur et se développer à

Digitized by Google

l'infini. L'essence de la liberté spirituelle, c'est la force. Un homme qui ne serait affranchi de la luxure que par une paralysie ne serait pas pour cela intérieurement libre. Celui-là est libre qui, par la victoire qu'il remporte sur lui-même, et par sa résolution morale, soutenu par sa confiance en Dieu, dompte les passions qui l'auraient dégradé, et qui, échappant à l'esclavage des choses viles, aspire à celles qui sont les plus pures et les plus sublimes. Cette âme est seule libre qui, s'élevant vers Dieu comme seul inspirateur et seul rémunérateur de la vertu, adopte sa loi divine écrite dans le cœur humain et dans la sainte parole, et en fait sa règle suprême, et qui, en obéissant à cette loi, se gouverne, se respecte, donne l'essor à tout ce qu'il y a de bon en lui-même, et développe son être moral par de bonnes œuvres dans toute l'étendue de cette sphère que la Providence de Dieu lui assigne.

Il a plu à la sagesse infinie du souverain dispensateur de nous entourer, dès notre naissance, de difficultés et de séductions, de nous placer dans un monde où il y a souvent bénéfice à mal agir, où le devoir est pénible et périlleux, où bien des vices étouffent le cri de notre conscience, où notre corps pèse de tout son poids sur notre âme, et où la matière, par son action continuelle sur nos sens, élève une barrière entre nous et le monde spirituel. Nous sommes placés au milieu d'influences qui menacent sans cesse le cœur et l'intelligence; et pour être libre, il faut leur résister et les dompter.

Digitized by Google

Je dis que celui-là est libre qui domine les sens, qui se protége contre les appétits animaux; qui méprise le plaisir ou la peine en comparaison de sa propre énergie, qui pénètrant au delà du corps reconnaît ce qu'il y a en lui de réel et de vraiment grand; qui emploie la vie, non à demander ce qu'il y a à boire ou à manger, mais qui a faim et soif de la vérité qu'il poursuit avec persévérance.

J'appelle libre cette âme qui échappe à la domination de la matière; qui, au lieu de s'arrêter dans l'univers matériel et de s'y emprisonner, le traverse pour s'élever jusqu'à son auteur, et qui, par les signes éclatants de l'esprit infini qu'elle y trouve partout imprimés, reçoit elle-même une nouvelle impulsion de son propre essor.

J'appelle libre cet esprit qui veille avec jalousie sur ses droits et sur ses facultés intellectuelles; qui ne reconnaît aucun homme pour son maître; qui ne se contente pas d'une foi passive et héréditaire; qui accepte la lumière, de quelque part qu'elle lui vienne; qui reçoit une vérité nouvelle comme un ange descendu du ciel; qui, tout en consultant les autres, interroge surtout de préférence l'oracle qui est en lui-même, et se sert de l'instruction qui lui arrive du dehors, non pour remplacer, mais au contraire pour exciter et exalter l'énergie qui lui est propre.

J'appelle libre cette âme qui ne reconnaît pas de limites à son amour; qui ne se confine pas en elle-même, ni dans une secte; qui, dans tous les êtres

Digitized by Google

humains, reconnaît l'image de Dieu et les droits qui appartiennent à tous ses enfants; qui se réjouit des vertus et sympathise avec les souffrances de tous les hommes, en quelque lieu qu'elle les trouve; qui dompte en elle l'orgueil, la colère, la paresse, et s'offre en victime volontaire à la cause de l'humanité.

J'appelle libre cet esprit qui ne se laisse pas façonner passivement par les circonstances extérieures; qui n'est pas entraîné par le torrent des événements; qui n'est pas le jouet d'une impulsion accidentelle, mais qui force les événements à servir à sa propre amélioration; qui agit d'après ses propres inspirations, selon des principes immuables, qu'il a mûrement et librement adoptés.

J'appelle libre cet esprit qui se défend des envahissements de la société; qui n'est pas l'esclave de l'opinion humaine; qui se reconnaît justiciable d'un tribunal bien au-dessus des hommes; qui suit une loi plus haute que celle de la mode, et qui se respecte trop lui-même pour être l'instrument et l'esclave de ses semblables, qu'ils soient en grand ou en petit nombre.

J'appelle libre cette âme qui, pleine de confiance en Dieu et dans le pouvoir de la vertu, s'est placée au-dessus de toute crainte autre que celle de mal faire; qui ne se laisse abattre ni par la menace, ni par le péril; qui conserve son calme au milieu des tumultes et reste en possession d'elle-même, alors qu'elle aurait tout perdu.

J'appelle libre cet esprit qui résiste à l'empire de

Digitized by Google

l'habitude; qui ne se répète pas machinalement et ne reproduit pas toujours son passé; qui ne vit pas seulement de ses anciennes vertus, ne s'enchaîne pas à des règles déterminées, oublie ce qui est derrière lui pour suivre les nouvelles et les plus hautes inspirations de sa conscience, heureux de se livrer à de nouveaux et plus sublimes efforts.

J'appelle libre cet esprit qui est jaloux de sa liberté; qui ne veut pas se laisser absorber dans autrui; qui regarde son empire sur soi-même comme plus noble que l'empire du monde.

Enfin, j'appelle un esprit libre celui qui, ayant la conscience de son affinité avec Dieu, et plein de foi dans les promesses de Jésus-Christ, se dévoue sans réserve au plein développement de toutes ses facultés; qui franchit les limites du temps et de la mort; qui espère le progrès infini, et qui trouve une force inépuisable soit pour l'action, soit pour la souffrance, dans la perspective de l'immortalité.

Telle est la liberté spirituelle que Jésus-Christ nous a apportée. Elle consiste dans la force morale, dans le contrôle de nous-mêmes, dans l'extension de notre pensée et de nos affections, et dans l'action libre de nos meilleures facultés! C'est là le grand bienfait du christianisme, et nous ne pouvons en concevoir un plus grand dans toute la munificence de Dieu. Je sais que pour beaucoup, ce bien paraîtra trop raffiné pour être proposé comme le but le plus élevé de la société et des gouvernements; mais notre scepticisme ne saurait changer la nature des choses. Je reconnais

Digitized by Google

combien peu cette liberté est comprise et appréciée ; combien les hommes sont esclaves des sens, des passions et du monde ; et je ne sais que trop combien cet esclavage les rend misérables, et tant qu'il durera, aucune institution sociale ne pourra leur donner le bonheur.

Maintenant je vais démontrer, ainsi que je me le suis proposé, que la liberté civile ou politique est de peu de valeur si elle n'est tout à la fois la dérivation, la réproduction et l'élément vivifiant de cette liberté spirituelle. J'estime que la liberté civile est le principal bien des États, en tant qu'elle se relie et sert à l'énergie et à l'élévation des âmes. Or, cette vérité n'est pas tellement éloignée, tellement obscure qu'on ait de la peine à la prouver et à la démontrer. Il suffit de considérer en quoi consiste la liberté civile ; elle consiste dans l'affranchissement de toute restriction qui n'est pas exigée par le bien public. Et quel est le but et le bienfait d'un tel affranchissement? C'est que les hommes puissent exercer leurs facultés et agir par eux-mêmes. Une action forte et fortifiante est le principal fruit de toute liberté extérieure. Pourquoi briser les chaînes d'un captif, si ce n'est pour rendre ses membres à leur jeu libre? Pourquoi ouvre-t-on sa prison, si ce n'est pour qu'il s'élance au dehors, promène ses yeux sur l'espace, et jouisse, en les exerçant, de ses forces diverses? La liberté qui ne sert pas à l'action et qui n'est pas un élément de puissance n'est qu'un mot et ne vaut pas mieux que l'esclavage.

Digitized by Google

Le grand bienfait qui ressort des institutions libres est évident et inappréciable ; ces institutions donnent un puissant appui à la liberté de l'âme ; elles ouvrent une libre carrière aux facultés de l'homme ; et, le livrant à ses propres ressources, elles le forcent à travailler lui-même à son propre bonheur. En affranchissant l'intelligence de toute entrave, elles favorisent la force, l'originalité et le développement de la pensée ; en affranchissant la religion, elles permettent à l'âme de s'élever librement vers Dieu ; en dégageant l'industrie de toute restriction, elles excitent l'esprit d'invention et d'entreprise qui explore et soumet le monde matériel et délivre la race humaine de ces tristes besoins, de ces maux physiques qui rétrécissent et dégradent l'âme. Enfin elles nourrissent les nobles sentiments, la franchise, le courage et le respect de soi-même.

Les institutions libres ne contribuent pas peu à la liberté et à la force de l'âme, en proclamant l'essentielle égalité des hommes et leur droit comme leur devoir de se gouverner eux-mêmes. La supériorité des gouvernements électifs à mes yeux est surtout dans le témoignage qu'ils portent de ces nobles vérités. On a souvent dit qu'un bon code de lois, et non la forme du gouvernement, est ce qui peut assurer le bonheur d'un peuple. Mais de bonnes lois, si elles ne sont pas l'ouvrage de la communauté, si elles sont imposées par un maître, perdent beaucoup de leur valeur. Le meilleur code est celui qui a son origine dans la volonté de ce même peuple qui, alors qu'il

Digitized by Google

obéit à ses lois, reconnaît encore le libre gouvernement comme un droit et un devoir primordial pour tout être raisonnable; ce qui entretient dans chaque individu, quelle que soit sa condition, le respect de lui-même.

Pour bien comprendre que la liberté spirituelle est le plus grand bien et le fruit le plus précieux de la liberté civile, il suffit de nous rendre compte de ce qu'il y a de funeste dans la tyrannie. Je reconnais que cette tyrannie est nuisible, par cela seul qu'elle pèse sur les intérêts extérieurs des hommes, en troublant la sécurité de leur vie et de leur propriété, en dépouillant le travailleur pour alimenter le luxe des nobles et des rois. Mais c'est sur l'homme intérieur que son influence est le plus funeste. Le plus maudit de ses résultats est de briser et d'abaisser les âmes, d'avilir l'homme à ses propres yeux, d'éteindre en lui toute vigueur de pensée et d'action, de substituer à sa conscience une règle étrangère, et d'en faire un esclave abject, lâche, parasite, bassement adulateur. Là est le mal de la tyrannie; elle fait la guerre à l'âme, et par conséquent à Dieu. Nous avons lu dans les théologiens et les poëtes le récit de combats des anges contre le Créateur, de batailles dans le ciel; mais le trône de Dieu dans le ciel est inattaquable. On ne peut faire la guerre à Dieu, on la fait à son image, au divin principe de l'âme, et cette guerre, le despotisme la fait sous toutes les formes. C'est là, nous le disons, qu'est la principale malédiction de la tyrannie; et cela nous enseigne

Digitized by Google

combien est grand le bienfait de cette liberté civile qui respecte l'âme humaine et concourt à sa grandeur et à sa force.

Sans cette liberté intérieure et spirituelle, la liberté extérieure n'aurait que peu de prix. Que me sert-il de n'être pas courbé sous un joug étranger, si par l'ignorance et le vice, par l'égoïsme et la peur, j'ai perdu tout pouvoir sur mon âme? Le pire des tyrans est celui que j'établis dans mon propre sein. L'âme, après tout, est notre seule vraie possession ; ou, en d'autres termes, nous ne possédons toutes choses que grâce à son action et à son développement. Les institutions civiles doivent être appréciées à raison des esprits libres et purs qu'elles font naître.

On voit, par ces remarques, que je considère la liberté ou la force morale de l'esprit individuel comme le suprême bien, comme le but le plus élevé des gouvernements. Je n'ignore pas que d'autres vues ont cours dans le monde; on dit que les gouvernements existent pour le public, pour la communauté, et non pour l'individu; l'idée d'un intérêt national prévaut dans l'esprit des hommes d'État, et c'est à cet intérêt qu'on pense que l'intérêt individuel doit être sacrifié; et moi, je soutiens, au contraire, que l'individu n'est pas fait pour l'État, mais bien l'État pour l'individu. L'homme n'est pas créé pour faire de ses relations politiques son but principal, mais pour l'amélioration indéfinie de son âme ; et ses relations politiques ne sont que les moyens de cette amélioration. L'âme humaine est plus grande, plus sacrée que l'État, et

Digitized by Google

ne doit jamais lui être sacrifiée. L'âme humaine est destinée à survivre à toutes les institutions terrestres. Les distinctions entre les nations s'évanouiront, les théories, qui ont traversé les âges, sont condamnées à subir le sort réservé à tout ce qui vient de la main des hommes; mais l'âme individuelle survivra, et le plus obscur sujet, s'il a été fidèle à Dieu, s'élèvera à une puissance qui n'a jamais été atteinte par les potentats de la terre.

Un être humain n'est pas membre de la communauté comme une de nos extrémités est un membre de notre corps, ou comme une roue fait partie d'une machine destinée à concourir à quelque action commune et combinée. Il n'a pas été créé pour être absorbé dans un tout, comme la goutte d'eau dans l'Océan, ou comme un grain de sable dans la plage, ou seulement, pour contribuer à former une masse. C'est un être complet, fait pour atteindre sa perfection propre, sa principale fin; il est créé pour garder une existence individuelle, et pour servir les autres dans la mesure qui se concilie avec sa propre capacité et sa propre amélioration. Jusqu'ici les gouvernements ont grandement tendu à obscurcir cette importance de l'individu, à le déprimer à ses propres yeux, à lui donner l'idée d'un intérêt extérieur plus important que celui de l'âme invisible et d'une autorité extérieure plus sacrée que celle de la voix de Dieu retentissant dans le secret de sa conscience. Les gouvernements ont dit que l'homme privé appartenait à l'État, comprenant généralement

Digitized by Google

par l'*État,* eux-mêmes; et c'est ainsi que beaucoup d'individus ont été sacrifiés à un petit nombre et ont même fini par croire que telle était la destinée suprême des hommes. On ne saurait combattre avec trop de chaleur de telles idées; rien ne me paraît plus nécessaire que de rendre aux âmes cette conscience de leur propre valeur que les gouvernements se sont tant efforcés de supprimer. Que chaque individu sente qu'au moyen de son immortalité il peut réunir dans son propre être un plus grand bien que celui des nations, qu'il sente qu'il est placé dans la communauté, non pour se séparer de son individualité et devenir un instrument, mais pour y trouver une sphère à ses diverses facultés, et une transition vers la gloire immortelle. Pour moi, le progrès de la société consiste en une seule chose : élever l'individu en lui donnant la conscience de son être, l'exciter à fortifier, à épurer son âme.

Dans cette proposition, que l'individu est la fin des institutions sociales, on peut voir la pensée de décourager les efforts publics et le sacrifice des intérêts privés à l'État. Bien loin de là, aucun homme, je l'affirme, ne servira ses semblables avec autant d'efficacité et de ferveur que celui qui n'est pas leur esclave, que celui qui, libre de tout joug étranger, ne reconnaît dans son âme que la loi du devoir. Cette loi, en effet, lui commande la générosité et le désintéressement, comme étant la gloire de l'humanité et son point de ressemblance avec son créateur. L'individualité, ou l'existence morale propre à chaque être humain,

UNIVERSIDAD DE NUEVO LEON BIBLIOTECA Digitized by Google

est le plus sûr fondement de l'amour qui embrasse tout. Nul ne se rattache par plus de liens à la communauté, que celui qui veille avec le plus de soin sur sa propre perfection. Il y a une magnifique harmonie entre le bien de l'État et la liberté morale, la dignité de l'individu. S'il n'en était pas ainsi, si ces intérêts pouvaient dans une circonstance être en désaccord, si l'individu pouvait jamais être appelé à servir son pays par des actes dégradants pour son âme, il ne devrait pas hésiter un seul instant sur le choix qu'il aurait à faire. Sa propriété, sa vie, il peut les sacrifier avec joie à l'État; mais son âme, il ne doit jamais la souiller, ni l'asservir. La pauvreté, la souffrance, la torture, le gibet, ne le feront pas reculer; mais pour faire un bien quelconque à autrui, il ne renoncera pas au contrôle de lui-même, il ne violera pas la loi de sa conscience. Lorsque nous parlons du patriote qui se sacrifie au bien public; entendons-nous par là qu'il sacrifie ce qui lui est le plus intime, le principe même de sa piété et de sa vertu? ne sentons-nous pas que, si grand que *soit* le bien qu'au prix de ses souffrances il procure à l'État, il s'assure à lui-même une gloire plus grande et plus pure; car il recueille le fruit bien précieux de ses services désintéressés; c'est cette force de résolution et de philanthropie qu'il a amassée dans son âme?

Ce que j'ai voulu mettre en lumière et démontrer, c'est que la liberté spirituelle, ou la force et l'élévation de l'âme, est le grand bien auquel la liberté civile est subordonnée et que toutes

Digitized by Google

les institutions sociales devraient se le proposer comme leur bien suprême.

Je vais maintenant signaler quelques-uns des moyens par lesquels cette liberté peut être favorisée. En laissant de côté un grand nombre de points divers, je me bornerai à deux : la religion et le gouvernement.

Je commence par la religion, le plus puissant mobile dans les affaires humaines. A elle appartient éminemment la mission d'affranchir et d'élever l'âme ; tous les autres moyens sont comparativement impuissants. Le sentiment de Dieu est le seul ressort assez énergique pour comprimer les entraînements des sens, du monde et de la tentation. Sans la conscience de notre rapport avec Dieu, toute autre relation ne peut qu'être contraire à la vie spirituelle ou au progrès. J'ai dit que le sentiment religieux était sur la terre l'agent le plus puissant. Il a plus accompli de choses, il a porté les hommes à plus faire, à plus souffrir qu'aucun autre principe. Il peut soutenir l'âme contre toute autre puissance. De tous les principes, il est le plus profond, le plus indéracinable. Dans sa perversion il a sans doute été la source de bien de crimes, de bien des malheurs ; mais l'énergie elle-même qu'il a donnée aux passions auxquelles il se mêlait, en se corrompant, suffit pour nous révéler toute la puissance qui est en lui.

La religion donne la vie, la force, l'élévation à l'âme, en l'unissant à l'esprit infini, en lui enseignant à se considérer comme la création et l'objet des solli-

Digitized by Google

citudes du Père infini, qui l'a créée pour lui communiquer son propre esprit et ses perfections; qui l'a formée pour la vérité, pour la vertu; qui l'a faite pour lui-même; qui la soumet à de cruelles épreuves, afin que par la lutte et les souffrances elle se fortifie; qui a envoyé son Fils pour la purifier de tout péché, et qui l'a revêtue de l'immortalité. C'est la religion seule qui soutient les patientes et fermes espérances, et les efforts de nos âmes. Sans elle nous pourrions difficilement éviter de mépriser notre race et nous-mêmes. Sans Dieu, notre existence manque d'appui; la vie n'a plus de règle; nos progrès, plus de suite; nos efforts les plus honnêtes, plus de résultats sûrs et durables; notre faiblesse morale, plus de protecteur; et nos plus nobles aspirations, nos désirs les plus élevés, plus d'assurance de se réaliser dans un monde meilleur. La vertu dans ses épreuves n'a plus d'amis, la vertu dans ses souffrances plus de perspective de victoire. Otez Dieu de la vie, et elle perd toute valeur, l'homme devient plus misérable que la brute. J'ai l'habitude de parler de la grandeur de la nature humaine; mais elle n'est grande qu'à raison de sa divine parenté, de sa descendance de Dieu; que parce qu'elle est unie à une sainteté, à une puissance dont elle se trouve enrichie à l'infini; et c'est la conscience de cette alliance qui seule peut donner à l'âme cet espoir de grandeur qui l'aide à s'élever vers la force et la liberté.

Toutes les vérités de la religion viennent aboutir à une seule fin : la liberté spirituelle. Tous les objets

Digitized by Google

qu'elle offre à nos pensées sont sublimes, pleins de vie et d'élévation. La vérité sur laquelle elle se fonde est l'existence d'un Dieu, d'un Père infini et universel ; et elle nous enseigne à considérer l'univers comme pénétré, vivifié, nécessairement combiné dans une harmonieuse et bienfaisante unité, par son amour partout présent et tout-puissant. La religion brise par cette vérité l'empire des sens et de la matière, du plaisir et de la peine actuels, de l'anxiété et de la peur ; elle détourne l'âme du monde visible, extérieur et périssable, vers le monde invisible, spirituel et éternel. En la pénétrant de ces grandes et saintes vérités, elle la rend libre.

Je sais que ce que je viens de dire paraît aux yeux de quelques-uns manquer de la sanction de l'expérience. Beaucoup regardent la religion comme étant peut-être le principe le moins propre à donner la force intérieure et la liberté. On citera ses menaces et les mille liens qu'elle impose. Je reconnais que la religion a ses menaces, et il en doit être ainsi, car le mal et la souffrance sont nécessairement et invariablement liés à la mauvaise conduite, à l'abus de notre pouvoir moral. Par la nature des choses, une âme infidèle à son Dieu et au devoir doit souffrir ; et la religion en le rappelant n'est que l'écho du cri de la conscience. Mais qu'on n'oublie pas que l'unique but des menaces de la religion est de nous rendre libres spirituellement, car ces menaces sont toutes dirigées contre les passions qui nous enchaînent et nous dégradent. Ce sont des armes données à la conscience pour le combat du bien, et pour nous aider à en assurer le règne

Digitized by Google

nait contre lui le pouvoir et le ressentiment de la vertu, partout où ce principe divin existait encore.

C'est, aveuglé par ce même égoïsme, qu'il voulut remplir tous les trônes de l'Europe d'hommes portant son nom, et multiplier partout des images de lui-même. Au lieu de confier le gouvernement des contrées conquises à des hommes capables, choisis dans leur propre sein, qui, en fondant de meilleures institutions, se fussent rattaché la masse du peuple, et qui, à raison de leur hostilité contre les vieilles dynasties, fussent restés solidement liés à sa fortune; il plaça à la tête des nations des hommes étroitement liés à sa personne. De cette manière il sema la jalousie contre son pouvoir, et le compromit; car aucun des princes de sa création, quelque bien disposé qu'il fût, n'eut la permission de s'identifier avec ses sujets, ou de prendre racine dans leurs cœurs, mais tous furent obligés d'agir comme des satellites ou des préfets de l'empereur de France; ils ne purent acquérir aucun ascendant sur leurs sujets, et ne furent d'aucun secours pour le maître au jour du danger. Napoléon ne fit entrer dans aucune de ses combinaisons la pensée d'assurer à sa cause l'affection des nations. L'étonnement, l'intimidation, la force furent ses armes et son grand nom fut le seul appui qu'il choisit pour son trône.

Bonaparte était si éloigné de vouloir établir un contraste ou une différence entre lui et les vieilles dynasties de l'Europe, et de s'attacher les hommes par des institutions et des principes nouveaux qu'il eut la

Digitized by Google

ir donner par
on, renferme
ipe religieux
s contredit le
ais dans ces
s et des dan-
nature l'élé-
organisation
terre. La ci-
irituel dans
fasse contre-
dans la reli-
utes ses pro-
t pas en vraie
auvage, qu'il
civilisation,
es plus sûrs
ne rappelez
st parvenu à
e la nature.
t, mais c'est
et cultive la
en plus avec
mais pour se
site toutes les
étranger à sa
progrès de la
ipe qui lutte
affranchisse
incessamment

Digitized by Google

dans nous-même. Lorsqu'on n'en use pas ainsi, elles sont détournées de leur fin ; et si, par une prédication imprudente, on les fait tourner à la superstition, que la responsabilité ne s'en étende pas à la religion elle-même.

Je ne m'étonne pas, en vérité, que tant de gens doutent de l'efficacité de la religion pour donner à l'âme la force, la dignité et la liberté ; trop souvent, en effet, ce qui porte ce nom ne produit pas de pareils fruits. Ici la religion est une vaine forme, un cercle de prières et de pratiques, une tentative pour se concilier la faveur de Dieu par la flatterie et de basses cajoleries. Là, c'est la terreur et la sujétion à un ministre ou à un prêtre ; ailleurs, c'est la violence des émotions qui emporte l'âme comme un ouragan en l'enlevant à sa propre direction. Mais la vraie religion désavoue toute solidarité avec ces usurpateurs de son nom. Elle est la conviction calme, profonde de l'intérêt tout paternel de Dieu pour l'amélioration, la félicité et l'honneur de ses créatures ; elle est cette persuasion réelle, qu'il se délecte dans la vertu et non dans des pratiques ou des flatteries, et qu'il est surtout heureux des efforts que nous faisons résolûment pour nous approcher de cet amour désintéressé, de cette rectitude infinie qui constitue sa gloire. C'est pour cette religion que je réclame l'honneur d'assurer la dignité et la liberté de l'âme.

La religion, dans l'accomplissement de cette œuvre, ne saurait être suppléée à aucun degré par ce que nous appelons le progrès social. Je dirai même

Digitized by Google

que la civilisation, bien loin de pouvoir donner par elle-même la force morale et l'élévation, renferme des germes de dégradation que le principe religieux seul peut neutraliser; elle multiplie sans contredit le bien-être et les jouissances de la vie; mais dans ces avantages eux-mêmes je vois des épreuves et des dangers pour l'âme; car ils infusent dans notre nature l'élément de la sensualité, cette partie de notre organisation qui nous rattache et nous enchaîne à la terre. La civilisation exige donc que l'élément spirituel dans l'homme trouve quelque part un aide qui fasse contrepoids; et où le trouverait-on, si ce n'est dans la religion? Sans elle, l'homme civilisé, avec toutes ses propriétés, tous ses raffinements, ne s'élèverait pas en vraie dignité beaucoup au-dessus de l'homme sauvage, qu'il dédaigne cependant. Vous me parlez de la civilisation, de ses arts, de ses sciences, comme des plus sûrs instruments de son élévation. Vous me rappelez que c'est avec leur aide que l'homme est parvenu à dominer et à s'approprier les forces de la nature. Je reconnais qu'il les domine en effet, mais c'est pour s'en rendre l'esclave. Il explore et cultive la terre, mais, pour s'identifier de plus en plus avec elle; il sonde les secrets de l'esprit, mais pour se forger à lui-même des chaînes; il visite toutes les régions du monde, mais c'est pour vivre étranger à sa propre âme. Pour assurer le véritable progrès de la civilisation, il est besoin d'un principe qui lutte contre les sens, d'une puissance qui affranchisse l'homme de la matière, qui le rappelle incessamment

Digitized by Google

du monde extérieur à sa conscience. La religion seule peut accomplir une si haute mission.

Les avantages de la civilisation eux-mêmes ont leur danger. Dans cet état de la société, l'opinion et la loi sont des freins salutaires et produisent l'ordre et la sécurité générale. Mais le pouvoir de l'opinion peut se convertir en un despotisme qui, plus que toute autre chose, est de nature à étouffer la pensée libre et originale, à effacer l'individualité du caractère, à ramener toute la communauté à une monotonie fastidieuse, et à glacer l'amour de la perfection. La religion, considérée comme un principe qui sert à balancer le pouvoir de l'opinion humaine, à affranchir l'homme du joug de la coutume et de la mode, et à lui apprendre à reconnaître un tribunal supérieur, est d'un secours infini pour aider à la force et à l'élévation morales.

Un des bienfaits importants de la civilisation dont les économistes nous parlent beaucoup, c'est la division du travail, à laquelle les arts doivent leur perfection. Mais en confinant l'esprit dans un cercle de petites opérations, cette division tend à le rétrécir. Elle nous donne des manufactures améliorées et des hommes détériorés. Un autre avantage de la civilisation est de raffiner les mœurs, de multiplier les richesses de la société, mais c'est toujours aux dépens de la simplicité du caractère, de la force du sentiment, de l'amour de la nature, et de la conscience de ce qui est beau et glorieux. Sous cette politesse extérieure, nous apercevons un froid égoïsme,

Digitized by Google

l'esprit de calcul, et très-peu de puissance d'aimer.

J'avoue que, lorsque je considère la société, je ne suis pas sans crainte, et je désire de plus en plus vivement qu'un souffle régénérateur du Ciel et de la religion descende sur elle et la pénètre. Je redoute particulièrement plusieurs causes comme agissant puissamment au milieu de nous pour enflammer, exalter jusqu'au délire ce sentiment dégradant et asservissant, la passion de la propriété. Ainsi, l'absence de toute distinction héréditaire dans notre pays donne la prééminence à la seule distinction de la richesse, et la fait ressortir comme le prix le plus désirable pour l'ambition. Ajoutez à cela ces habitudes épicuriennes et sensuelles que notre prospérité a répandues, et qui allument cette soif insatiable de richesses qui seules peuvent fournir les moyens de les satisfaire. Ce danger est encore accru par l'esprit de notre temps, qui est un esprit de commerce, d'industrie, d'améliorations intérieures, d'inventions mécaniques, d'économie politique et de paix. Qu'on ne croie pas que j'aie la pensée de déprécier le commerce, l'invention mécanique et encore moins les relations pacifiques entre les États. Mais, le danger de ces avantages est d'aboutir par leur perversion à un amour dégradant du lucre. Il me paraît que les objets qui jadis intéressaient le plus ont graduellement perdu de leur influence, et que l'esprit humain reste ainsi plus exposé à toutes les séductions de la richesse. Par exemple, la distinction militaire descend de plus en plus à un rang inférieur à celui qui

Digitized by Google

lui est dû ; et il en résultera que l'ambition et l'énergie, qui jusqu'à ce jour se sont employées à la guerre, prendront d'autres directions; heureux si elles ne prennent pas celle du gain ! Ainsi, je vois que les hautes positions politiques sont de moins en moins convoitées. Et il est à craindre que les forces vitales qu'elles absorbaient ne se dépensent à poursuivre une autre espèce de domination, celle de la propriété. S'il en est ainsi, que devient cet avantage qu'on appelle le progrès social? Que gagnons-nous à la paix, si les hommes, au lieu de se rencontrer sur les champs de bataille, s'engagent dans la plus ignoble lutte d'un trafic déshonnête et rapace? Que gagnons-nous à l'extinction de l'ambition politique, si, en échange des intrigues de cabinet, nous avons celles de la Bourse ; si, au lieu des splendeurs de la vie publique, nous avons la pompe et le luxe privés ? Je ne suis pas l'ennemi de la civilisation, je me réjouis de ses progrès ; mais je dis que sans le secours d'une religion pure, qui modifie ses tendances, qui l'inspire et l'épure, cette civilisation nous corrompra et ne nous élèvera pas. C'est l'excellence du principe religieux de pouvoir seul aider et pousser en avant la civilisation, étendre la science et les arts, multiplier les aisances et les ornements de la vie, et, en même temps, enlever à toutes ces choses leur influence dégradante, et même les convertir en instruments de cette liberté morale qu'elles menaceraient et détruiraient si elles étaient laissées à elles-mêmes.

Pour que la religion porte ses meilleurs fruits, une

Digitized by Google

chose est nécessaire, et les temps exigent que je m'arrête d'une façon particulière sur ce point. Dès qu'elle prend un caractère intolérant, exclusif, sectaire, elle étouffe, au lieu de la fortifier, la liberté de l'âme, et elle fait peser sur l'intelligence et la conscience le joug le plus lourd et le plus paralysant. La religion ne doit pas être envisagée comme un monopole des prêtres, des ministres et des sectes, ni comme conférant à un homme le droit de commander à ses semblables, ni comme attribuant à un seul une prérogative qui appartient à tous, comme étant la propriété de chaque être humain et le grand objet de tout esprit. Elle doit être considérée comme la révélation du Père commun, auprès duquel tous ont également accès, par qui tous sont appelés à une communion directe avec lui, lui qui n'a pas de favoris, qui n'a pas institué des interprètes infaillibles de sa volonté, qui expose ses œuvres et sa parole devant tous les regards et qui appelle chacun à y lire avec ses propres yeux et à suivre sans crainte les meilleures inspirations de sa propre conscience.

Que des individus ou des sectaires s'emparent de la religion comme d'une attribution qui leur est propre; qu'ils se revêtent de cette prérogative de Dieu, le droit de juger les âmes; qu'ils réussissent à fortifier leur *Credo* des pénalités de la loi ou même de celles de l'opinion; qu'ils parviennent à flétrir les hommes vertueux dont tout le crime est dans la libre recherche de la vérité; et alors la religion deviendra la

Digitized by Google

plus dégradante tyrannie qui puisse jamais s'imposer à l'esprit humain.

Nul de vous n'ignore les maux extérieurs que la religion, transformée en tyrannie, a produits; combien elle a creusé d'horribles cachots, combien elle a allumé de bûchers pour les martyrs et inventé d'instruments pour la torture. Eh bien! tout cela est moins effrayant à mes yeux que l'influence que cette tyrannie exerce sur l'espèce humaine. Quand je vois de quelles superstitions elle a infecté la conscience, de quelle terreur elle a pénétré et troublé l'ignorance et la crédulité, l'idée sombre et terrible de Dieu qu'elle a répandue partout, la peur du libre examen dont elle a frappé les intelligences les plus élevées, et la servilité d'esprit qu'elle a transformée en piété; quand je considère tout cela, oui, le feu, l'échafaud, le tribunal de l'inquisition, quelque terribles qu'ils soient, me paraissent des maux encore moins grands. Je ne songe qu'avec une joie solennelle à ces esprits héroïques qui ont affronté, librement et sans peur, la souffrance et la mort pour cette cause de la vérité et des droits de l'humanité. Mais il est d'autres victimes de l'intolérance auxquelles je ne puis songer qu'avec une vraie douleur; ce sont ceux qui, sous le charme de vieux préjugés ou intimidés par la chaire ou par la presse, n'osent pas penser; qui étouffent avec anxiété tout doute, toute contradiction à l'encontre de leurs opinions, comme si douter était un crime; qui s'éloignent de ceux qui cherchent la vérité, comme de pestiférés; qui

Digitized by Google

n'admettent d'autres vertus que celles qui portent la livrée de leur propre secte ; qui, abdiquant leurs facultés, reçoivent aveuglément un enseignement qui blesse la raison et la conscience, et qui regardent comme un mérite d'imposer à tout ce qui vit sous leur influence le joug qu'ils portent eux-mêmes. Combien ne doit-on pas déplorer que la religion, ce vrai principe destiné à élever l'homme au-dessus du jugement et du pouvoir d'un autre homme, puisse devenir aussi l'instrument de l'asservissement de l'âme!

Dira-t-on que dans ce pays, où le droit de juger, de parler et d'écrire selon nos convictions, est solennellement garanti par les lois et les institutions, la religion ne peut jamais dégénérer en tyrannie, et que toutes ses influences conspirent pour l'affranchissement et la dignité de l'âme? Je répondrai que nous ferions preuve de bien peu de connaissance de la nature humaine si nous attribuions aux constitutions le pouvoir d'endormir l'esprit d'intolérance et d'exclusion. Toute autre mauvaise passion est plus aisément vaincue ; et cela, par la seule raison que l'intolérance se cache toujours sous le nom et le masque du zèle religieux. Parce que nous vivons dans un pays où les chaînes grossières, physiques et visibles sont brisées, nous ne devons pas en conclure que nous sommes pour cela nécessairement libres. Il y a des chaînes qui, pour n'être pas de fer, n'en mordent pas moins profondément sur l'âme. Un espionnage de bigoterie peut aussi efficacement clore nos lèvres et glacer nos cœurs, qu'une police aux cent yeux et ar-

Digitized by Google

mée. Les moyens sont innombrables par lesquels les hommes peuvent, même dans un pays libre, entreprendre sur les droits de leurs semblables.

Dans la religion, l'instrument est toujours prêt et sous la main : je parle d'une opinion combinée, organisée en secte et dirigée par le clergé. Nous n'avons pas l'inquisition, il est vrai, mais une secte habilement composée, dressée à pousser un seul et même cri, constituée pour accabler de reproches quiconque diffère d'elle, pour écraser toute expression d'une opinion libre par les accusations d'hérésie, et pour frapper de terreur la multitude par une menace perpétuelle ; une telle secte est aussi dangereuse, aussi paralysante pour l'intelligence que l'inquisition. Elle est aussi puissante dans la main de ceux qui s'en servent que le glaive. L'âge actuel est notoirement favorable aux sectes, il est par conséquent hostile à la liberté. Un des caractères les plus éclatants de notre temps est la tendance des hommes à s'enrégimenter dans des associations, à se fondre dans les masses, à penser et agir collectivement, à s'exciter par le nombre, à sacrifier leur individualité, à s'identifier avec des partis et des sectes. Dans une telle époque, il est à craindre, et nous ne saurions trop le redouter, qu'une armée vienne à se former sous l'étendard de quelque sectaire, assez nombreuse et assez forte pour intimider l'opinion, étouffer le libre examen, forcer les dissidents à un silence prudent, et arriver ainsi à ses fins, sans avoir même à recourir à l'odieux des lois pénales. Nous

Digitized by Google

sommes, il est vrai, protégés contre ce malheur par la multiplicité des sectes. Mais n'oublions pas que les coalitions sont aussi praticables et aussi dangereuses dans l'Église que dans l'État, et que les faibles nuances, ainsi qu'on les appelle, peuvent se fondre afin de réunir leurs efforts contre un ennemi commun. L'esprit de ce peuple, en dépit de toutes les influences étroites, est heureusement libéral au fond. Là est notre salut. L'esprit libéral du peuple, je l'espère, tempérera et refrénera de plus en plus cet esprit exclusif qui est le défaut dominant de ses guides religieux.

J'ajouterai qu'il m'est permis de dire, et je le dis avec une joie qui remplit mon cœur, que le gouvernement de cette république s'est constamment distingué par son esprit de liberté religieuse. L'intolérance, bien que régnant au dehors, n'a pas trouvé d'asile dans l'enceinte de nos chambres législatives. Jusqu'à présent aucune proscription n'a été exercée, ni directement, ni indirectement, et personne n'a souffert à raison de ses opinions religieuses. Une sage et juste susceptibilité a veillé sur nos libertés religieuses, et s'est soulevée au premier mouvement, au moindre symptôme d'ambition sectaire. Notre république n'a pas de plus grande gloire; et, puisse aucun de nous ne vivre assez pour voir cette gloire s'évanouir!

Je viens de parler avec une grande liberté des sectes et de l'esprit exclusif de notre âge. Je recommande avec ardeur la liberté des sentiments et des jugements à l'égard des hommes de convictions différentes; mais par là je suis loin d'ensei-

Digitized by Google

gner l'indifférence en matière de croyance, et que nous ne devons faire aucun effort pour propager celles qui nous paraissent être la vérité, selon Dieu. J'entends seulement que nous ne devons pas employer pour les propager des moyens qui nous asservissent à un parti ou qui asservissent les autres. Nous devons respecter également notre âme et celle d'autrui; nous ne prétendons pas à une uniformité de religion qui n'existe nulle part; nous nous attendons, et nous y sommes tout résignés, à ce que le sentiment religieux se manifeste comme tous les autres sentiments de la nature humaine, dans des formes et des degrés qui diffèrent. N'oublions pas que la vie spirituelle, comme la vie animale, peut exister et se développer sous des formes diverses : tout en recommandant avec chaleur ce que nous considérons comme la foi pure et primitive, n'oublions pas que ceux qui diffèrent dans les mots ou dans la théorie peuvent s'accorder dans le fond; que l'esprit du christianisme, alors même qu'il est mélangé et surchargé d'erreurs, est encore divin; et que les sectes, malgré leurs appréciations diverses de Jésus-Christ, peuvent encore adorer cette sainte vertu qui l'a constitué le glorieux représentant de son Père. Sous le déguisement des croyances diverses des catholiques et des protestants, apprenons à reconnaître le doux aspect du christianisme, et réjouissons-nous de croire qu'au milieu de ces formes et de ces voix discordantes, le Père commun discerne et accepte une même et profonde adoration filiale. Telle est la vraie liberté, le véritable

Digitized by Google

libéralisme de l'âme, liberté que celui qui l'a une fois connue, n'échangerait pas contre la plus vaste domination que les prêtres et les sectes aient jamais usurpée sur l'âme humaine.

J'ai parlé de la religion. Je passe au gouvernement, autre grand moyen de favoriser cette liberté spirituelle, cette force, cette élévation morale que nous avons montrée comme notre bien suprême. Je parle ainsi du gouvernement non parce qu'il se propose toujours cette fin, mais parce qu'il pourrait et devrait se la proposer.

Les institutions civiles devraient avoir principalement en vue le bien moral et spirituel; et jusqu'à ce que cette vérité soit suffisamment sentie, elles continueront, je le crains, à se pervertir en instruments de crime et de misère. Elles sont dirigées d'après d'autres idées, je le sais. On nous dit quelquefois que le gouvernement n'a qu'un but terrestre; que, tandis que la religion prend soin de l'âme, le gouvernement existe pour veiller sur les intérêts terrestres et corporels. Cette division de nos intérêts, en terrestres et spirituels, me paraît sans fondement. Notre être forme une unité. Il est une seule et grande fin pour laquelle notre corps et notre âme ont été créés, et tous les rapports de notre vie coordonnés, un but central vers lequel toute notre organisation doit tendre; et ce but, c'est le développement de notre nature morale et intellectuelle. Celui-là seul comprend véritablement le gouvernement qui y voit avec respect un des éléments

Digitized by Google

de cette admirable machine que Dieu a organisée pour ce sublime dessein.

Je ne nie pas que le gouvernement ne soit institué aussi pour veiller sur nos intérêts actuels; mais en cela il accomplit encore une mission morale et spirituelle, car nos intérêts en ce monde sont à un bien haut degré spirituels: c'est-à-dire qu'ils sont des instruments et des occasions de vertu, des appels au devoir, des sources d'obligations, et ne sont vraiment bienfaisants que lorsqu'ils contribuent à la vigueur de l'âme. Par exemple, la propriété, cet objet principal de toute législation, est la notion, si je puis parler ainsi, sur laquelle agit la justice, sur laquelle cette vertu du premier ordre s'exerce et s'applique; et la propriété n'a pas d'attribut plus élevé que de fortifier et de faire ressortir le principe d'une impartiale justice.

Le gouvernement est le grand organe de la société civile ; et nous jugerions mieux le premier si nous connaissions mieux la nature et les fondements de la dernière. Je dis donc que partout la société est une institution morale ; c'est quelque chose de différent d'un assemblage d'animaux broutant dans la même pâture, c'est la réunion d'êtres intelligents pour assurer le droit. Le droit, idée morale, se relie aux fondements mêmes de la société civile ; et le plus grand bonheur qu'elle puisse procurer, c'est la satisfaction des affections morales. On nous enseigne quelquefois que la société est le résultat d'un pacte et d'un calcul égoïste, que les hommes ne se réunissent

Digitized by Google

en société que pour la protection de leurs intérêts privés. Il n'en est pas ainsi. La société est d'une plus ancienne et plus haute origine ; elle est la conception de Dieu, et elle répond à ce qu'il y a de plus saint dans notre nature. Les principaux liens qui unissent les hommes en société ne sont ni les intérêts personnels, ni les partis, ni les institutions positives, ni la force Ce sont des liens invisibles, raffinés, spirituels, ceux de l'esprit et du cœur ; nos meilleures facultés, nos affections gravitent naturellement vers la société comme étant la sphère dans laquelle elles trouveront le bonheur. Que les hommes puissent grandement fortifier et améliorer la société par leurs constitutions écrites, je l'accorde volontiers. Il existe cependant une constitution qui précède toutes celles qui sont sorties de la main des hommes, après laquelle toutes les autres se sont formées, une constitution dont les grandes lignes sont d'avance tracées dans notre propre nature ; c'est la loi primitive de justice, de droiture, de philanthropie, dont toutes les autres lois sont les auxiliaires obligés, dont, toutes, elles tirent leur force et leur légitimité.

Et, maintenant, me demande t-on comment le gouvernement peut favoriser l'énergie et l'élévation du principe moral. Je réponds que ce n'est pas en faisant des différentes vertus matière à légiférer, ni en prêchant la morale, ni en faisant une religion officielle ; car ce ne sont pas là ses fonctions propres. C'est en servant la cause de la liberté religieuse, non par le simple enseignement ou la persuasion, mais

Digitized by Google

par l'action, c'est-à-dire en se conformant rigoureusement, dans toutes ses mesures, à la loi morale et chrétienne, et par les manifestations publiques e solennelles de son respect pour le droit, pour la justice, pour le bien public, pour les principes de vertu. Le gouvernement est la plus éclatante des institutions humaines ; et si la droiture morale est écrite sur son front, si elle est ostensiblement empreinte dans tous ses actes; il en résultera une immense force auxiliaire pour le principe de pureté qui est déjà au fond du cœur des individus.

Pour être plus précis, un gouvernement peut et doit élever l'esprit des citoyens en leur rappelant incessamment l'idée du bien général ; cette idée devrait être exprimée en caractères de feu dans toute la législation ; et un gouvernement qui est dirigé résolûment et fermement vers cette fin devient un ministre de vertu. Il apprend au citoyen à sanctifier le bien public, à se dégager de tout égoïsme, à entretenir en lui la magnanimité et la disposition à s'immoler lui-même, si le devoir l'exige, à la chose publique. D'un autre côté, le gouvernement qui met son pouvoir au service d'intérêts égoïstes, qui sacrifie le grand nombre au petit et l'État à un parti, devient un prédicateur public de crime ; il corrompt l'esprit du citoyen, il fait tout ce qu'il peut pour le rendre bas et vénal, et le prépare par ses propres exemples à vendre et à trahir un intérêt public pour lequel il devrait être prêt à mourir.

En outre, du gouvernement plus que de toute autre

Digitized by Google

institution, dépend ce principe, le plus important de tous : le sentiment de la justice dans la communauté. Pour fortifier ce sentiment, le gouvernement devrait exprimer, par toutes ses lois, le respect du droit et une égale protection des droits du faible et du puissant, du riche et du pauvre. Il vaut mieux sacrifier les avantages les plus brillants, que d'ébranler les lois existantes de la propriété ou de blesser en aucune manière le sentiment de justice dans la communauté.

Permettez-moi d'ajouter qu'il est un autre moyen pour le gouvernement d'élever et d'étendre l'esprit de ses concitoyens. C'est, dans ses relations avec les autres gouvernements, de rester inviolablement fidèle aux principes de justice et de philanthropie. Par sa modération, sa sincérité, sa droiture et sa disposition pacifique envers les États étrangers, en s'abstenant de tous artifices secrets et d'avantages non légitimes, il peut faire naître au cœur de ses concitoyens la noble conscience d'appartenir à la famille humaine, et d'avoir un intérêt commun avec toute l'humanité. Le gouvernement répond à sa vraie mission, alors que, pénétré ainsi de l'esprit du christianisme, il inculque la loi de l'universel amour.

Malheureusement les gouvernements ont rarement reconnu comme le plus élevé de leurs devoirs l'obligation de fortifier dans la société un principe noble et pur. Ils doivent, au contraire, je le crains, être comptés parmi les principaux agents de corruption des nations. De toutes les doctrines par lesquelles le

Digitized by Google

vice s'est propagé, je n'en sais pas de plus pernicieuse que cette maxime que les hommes d'État sont affranchis des règles communes de la moralité; que les nations ne sont pas soumises comme les individus aux lois éternelles de la justice et de la philanthropie. Au moyen de cette doctrine, le vice a élevé sa tête sans pudeur jusqu'aux positions les plus hautes; il s'est assis jusque sur le trône. Les hommes qui ont manié le pouvoir et fixé les regards des nations ont revêtu le crime de la sanction de leur grandeur. Au cœur même des nations, dans le cabinet de leurs gouvernants, a été entretenue une peste morale qui a infecté et souillé tous les ordres de l'État. D'après l'exemple des gouvernants, les particuliers ont appris à ne voir dans la loi éternelle qu'une règle arbitraire et temporelle, et à fermer les yeux sur la suprématie de la vertu.

Que la prospérité d'un peuple soit intimement liée à ce respect de la vertu, que je voudrais inculquer aux législateurs, c'est de la plus haute vérité, et on ne saurait en être trop profondément convaincu. Il n'y a aucun fondement à cette maxime qu'un État peut prospérer par l'artifice et le crime. Les nations et les individus sont soumis à la même loi. Le principe moral est la vie des sociétés; aucun malheur plus grand ne peut arriver à un peuple qu'un succès temporaire dû à une politique criminelle, et l'espérance par là entretenue de pouvoir impunément fouler aux pieds l'autorité de Dieu. Tôt ou tard la vertu outragée tire une vengeance terrible aussi bien des États que

Digitized by Google

des particuliers. Nous attendons de nos lois et de nos institutions une pleine sécurité et la paisible jouissance de nos richesses ; mais la loi civile a sa sanction dans une autre loi, écrite au dedans de nous par le doigt de Dieu. A mesure qu'un peuple devient esclave du péché, la source de la justice publique s'altère. Les statuts les plus sages, lorsque l'appui de l'opinion publique se retire d'eux, deviennent impuissants. Alors les hommes égoïstes, sans principes, en flattant les basses passions, en aveuglant l'esprit public, usurpent le siége du juge, les fonctions publiques, la confiance publique, et transforment des institutions libres en formes vaines et en instruments d'oppression. Je crois en particulier que les sociétés souffrent cruellement de cette espèce d'immoralité que le grand nombre des hommes d'Etat s'est efforcé d'encourager comme fécondes en résultats utiles : je veux parler des sentiments hostiles contre les autres pays. Il a été reçu comme opinion générale que les préventions et l'inimitié contre des États étrangers servent à entretenir l'esprit national et à consolider l'union au dedans. Mais une fois que les mauvaises passions se sont infiltrées chez un peuple, elles ne se déverseront jamais entièrement au dehors. Le vice ne produira jamais les fruits de la vertu. De l'injustice envers les étrangers ne saurait naître la justice envers nos amis. La méchanceté dans toutes ses formes est un feu de l'enfer, et la politique qui l'alimente est elle-même infernale. L'oppression domestique est la folie des partis, voilà son dénoûment naturel et né-

Digitized by Google

cessaire ; un peuple hostile aux autres fournira une nouvelle preuve, par sa propre histoire, qu'aucune espèce d'inhumanité et d'injustice ne peut échapper à sa juste rétribution.

Notre grande erreur comme peuple est que nous accordons une confiance idolâtre à nos institutions libres, comme si par quelque vertu magique elles pouvaient assurer nos droits, alors que nous nous rendons nous-mêmes esclaves des mauvaises passions. Nous n'avons pas besoin de répéter que les formes de la liberté ne constituent pas son essence ; qu'alors que la lettre d'une constitution libre est conservée son esprit peut être perverti ; que même ses prévisions les plus sages, ses pouvoirs les mieux surveillés, peuvent devenir des instruments de tyrannie. Dans un pays appelé libre, la majorité peut devenir une faction, et la minorité proscrite peut être insultée, dépouillée et opprimée. Sous les gouvernements électifs, le parti dominant peut devenir aussi réellement un usurpateur, et conspirer aussi traîtreusement contre l'État qu'un individu qui s'ouvrirait un chemin au trône par la force des armes.

Je sais qu'on suppose que la sagesse politique peut combiner les institutions de manière à en faire sortir la liberté en dépit des vices d'un peuple. Le principal moyen qu'on emploie pour produire ce résultat est de balancer, comme on le dit, les passions et les intérêts des hommes les uns par les autres ; de se servir de l'égoïsme d'une nation pour contre-balancer l'égoïsme de son voisin ; de produire la paix par le

Digitized by Google

conflit et l'équilibre de forces hostiles. Je me défie de toute cette théorie; les vices ne sauraient jamais, au moyen de ménagements et d'ingénieuses combinaisons, faire l'œuvre de la vertu. Notre propre histoire en a déjà fourni la preuve; notre gouvernement a été fondé d'après la doctrine des contre-poids et des équilibres; et qu'est-ce que la pratique nous a révélé? Ce que les principes de notre nature nous auraient seuls appris : c'est que, partout où le pays est divisé en deux grands partis, le parti dominant s'empare des deux branches de la législature et des divers départements de l'État, et marche à la réalisation de ses desseins, avec aussi peu d'embarras et aussi ouvertement que si tous les pouvoirs étaient concentrés dans un seul corps. Rien ne peut suppléer à la vertu. Les institutions libres garantissent les droits, quand elles sont elles-mêmes garanties par cette liberté spirituelle qu'elles doivent vivifier, par ce pouvoir moral, cette élévation que je vous ai présentés comme étant le bien suprême de notre nature. Conformément à ces vues, le premier devoir de l'homme d'État est de fortifier l'énergie morale des peuples. C'est là le premier intérêt, et celui qui l'affaiblit fait un mal qu'aucun talent ne peut réparer; et ni la splendeur des sciences, ni un succès momentané ne peuvent détourner de lui l'infamie qu'il a méritée. Que les hommes publics apprennent donc à concevoir une plus haute idée de leurs fonctions, qu'ils sentent qu'ils ont à toucher à des intérêts plus vitaux que la propriété; qu'ils ne craignent rien tant que de saper les convic-

Digitized by Google

tions morales du peuple par une législation injuste ou une politique égoïste ; qu'ils cultivent en eux l'esprit religieux et la vertu comme les premières condition de toute fonction publique ; qu'aucun avantage apparent pour la communauté et encore moins pour eux-mêmes ne les induise à violer aucune loi de la morale ; qu'ils aient foi dans la vertu comme dans la seule force des nations ; qu'ils ne se laissent pas décourager par un insuccès momentané dans la poursuite du juste ; qu'ils se souviennent que si eux et leurs contemporains vivent l'espace d'un jour, l'État est appelé à traverser les âges, et que le temps, ce juge infaillible, saura bien rendre une éclatante justice à la sagesse, à la grandeur de l'homme public qui, se confiant dans le pouvoir de la vérité, de la justice, de la philanthropie, proclame leurs droits, et obéit avec respect à leurs préceptes, au milieu de la déloyauté et de la corruption universelles.

J'ai parlé jusqu'à présent de l'influence générale que le gouvernement devrait exercer sur les intérêts moraux du peuple en mettant l'empreinte de la morale sur toutes ses lois et toute sa politique. Mais il est une influence plus spéciale, plus directe, qu'il est aussi de son devoir d'exercer : je veux parler de la prévention et de la répression du crime. C'est-là une des principales attributions du gouvernement. Elle n'a pas reçu encore toute l'attention qu'elle mérite. Le gouvernement n'est certes pas lent à punir le crime ; la société ne manque, ni de prisons, ni de gibets ; mais la prévention du crime et la réformation

Digitized by Google

du coupable n'ont nulle part été rangées parmi les objets les plus importants de la législation. Les codes criminels respirent la vengeance, et sont écrits trop souvent en lettres de sang; ils se dressent contre la violence des passions humaines, et la conscience du législateur est satisfaite quand elle a fait justice. Mais, en blessant l'humanité, le législateur n'a-t-il pas multiplié les coupables? Ce serait une question qu'il serait sage à lui d'examiner.

Je manque de temps, et surtout d'aptitude, pour m'étendre sur les moyens de prévenir le crime. Je veux seulement dire que cet objet ne devrait jamais être perdu de vue dans toute la législation. A cette fin, les lois devraient être aussi simples, aussi peu nombreuses que possible; car un code obscur et trop étendu multiplie les cas d'offense, et porte nécessairement les citoyens à entrer en collision avec l'État. Par-dessus tout, les lois doivent présenter tout d'abord l'empreinte profonde de la justice et de l'humanité, de manière à ce que le sens moral de la communauté puisse devenir leur sanction. Les lois arbitraires et oppressives provoquent les délits, et enlèvent à la désobéissance la conscience de sa culpabilité. Il est même prudent de s'abstenir des lois qui, quoique sages et bonnes en elles-mêmes, ont un semblant d'inégalité qui répugne au cœur des citoyens, et qu'on éludera sans beaucoup de remords. La sagesse du législateur consiste surtout à graver ses lois sur la conscience. J'ajoute, ce qui me paraît de grande importance, que le code pénal de

vrait porter avec une rigoureuse impartialité sur le riche et sur le puissant, comme sur le faible et sur le pauvre. La société souffre des crimes du premier autant que de ceux du dernier. On a dit avec vérité que la somme de propriété dérobée par le voleur ou le faussaire est peu de chose en comparaison de celle que fait perdre une faillite déloyale; cependant le voleur est envoyé en prison, tandis que le banqueroutier frauduleux vit peut-être dans le luxe. Le sentiment moral de la société se trouve ainsi corrompu; et pour cette raison et d'autres non moins puissantes, il est grandement nécessaire d'opérer une réforme dans la législation sur les faillites. Je suis choqué de l'emprisonnement du débiteur honnête, et la législation qui donne à un créancier le droit de tyranniser un homme innocent déshonorerait, c'est mon sentiment, même une époque de barbarie. Je ne suis pas moins choqué de l'impunité à peu près assurée aux faillis de mauvaise foi, et de l'indulgence que notre société montre contre ces transgresseurs de la plus essentielle des lois.

Un autre moyen de prévenir le crime est de le punir avec sagesse; et par la sagesse de la punition, j'entends celle qui tend à réformer le délinquant. Je sais que ce but du châtiment a été mis en question par de bons et sages esprits. Quel autre but plus élevé et plus pratique peut-on cependant se proposer? Vous dites qu'il faut dans la punition se proposer l'exemple. Mais l'histoire nous montre que ce qu'on appelle un châtiment exemplaire ne produit

Digitized by Google

pas un grand effet. Le crime se nourrit au milieu des plus fortes pénalités ; il s'alimente dans le sang même des coupables; le fréquent spectacle de ces châtiments endurcit le cœur du peuple et y produit une réaction et comme un défi de criminalité. Jusqu'à une époque récente, les gouvernements semblaient avoir pris à tâche d'endurcir les criminels en les jetant au milieu d'une troupe d'autres criminels dans l'atmosphère empestée d'une prison commune.

L'humanité se réjouit de la réforme qui, sous ce rapport, se répand dans notre pays. Isoler le condamné des mauvaises influences est un premier pas essentiel vers sa moralisation; mais ce n'est qu'un pas. Le placer sous l'action d'une influence vertueuse n'est pas moins important. Que des particuliers, bons chrétiens, choisis tout à la fois pour leur bon sens et leur philanthropie, se mettent en rapport avec le prisonnier solitaire; et par les manifestations d'un fraternel et sincère intérêt, par la conversation, par des livres et des encouragements, ils pourront toucher en eux des cordes qui depuis longtemps ont cessé de vibrer. Ils ouvriront devant eux de nouvelles perspectives, leur montreront que tout n'est pas perdu pour eux; que Dieu, le christianisme, la vertu, l'affection des hommes vertueux, et l'honneur et l'immortalité peuvent encore être sauvés. Je ne veux pas désespérer de ce glorieux ministère du chrétien privé. On m'objectera l'avortement de tous les efforts qui ont été faits pour amender les criminels. D'abord ces efforts n'ont pas tous été infructueux ; et, en

Digitized by Google

outre, est-ce que la philanthropie, le génie, tout ce que l'humanité a de force, ont été employés avec foi et ferveur dans cette grande entreprise? Je n'ai pas trouvé dans le Nouveau Testament qu'il y eût une classe d'êtres humains que la charité dût abandonner. Je ne sais pas d'exception admise par celui qui est venu pour rechercher et sauver tout ce qui était perdu. Je puis ajouter que ce n'est pas dans les prisons qu'on trouve toujours les sujets les plus désespérés. Les condamnés sont effroyablement corrompus, je le sais; mais il ne le sont pas plus que beaucoup de gens qui se promènent en liberté et auxquels nous ne refusons pas notre bienveillance. L'homme riche qui fraude est certainement aussi criminel que l'homme pauvre qui vole ; le riche qui boit à l'excès est plus coupable que celui qui tombe dans ce vice sous la pression du besoin. Le jeune homme qui séduit l'innocence mérite beaucoup mieux la maison de correction que la pauvre femme qu'il a, par ses séductions, conduite dans les voies de la perdition. En outre, je ne peux m'empêcher de rappeler quelle part a dans la culpabilité du condamné la corruption générale de la société. Quand je pense combien de responsabilité pèse sur l'État dans les crimes qui sont commis ; combien de délits qui sont sévèrement réprimés, peuvent être attribués à une éducation négligée, à une hideuse misère, à des tentations contre l'influence desquelles la société devrait tout faire, je sens qu'un esprit de miséricorde devrait adoucir la législation, que nous ne devrions pas nous séparer

Digitized by Google

aussi complétement de nos frères tombés, que nous devrions toujours voir en eux l'empreinte et les droits de l'humanité et que nous devrions faire effort pour les ramener à Dieu.

Voilà ce que j'avais à dire de l'obligation où est le gouvernement de concourir par divers moyens à l'élévation morale du peuple. Je termine en exprimant ma douleur de voir une institution qui serait susceptible d'exercer une influence si purifiante, ne compter que trop souvent parmi les principaux agents corrupteurs des nations.

Dans ce discours, j'ai principalement insisté sur la suprême importance de la vertu, de la force morale et des sentiments élevés, pour la société; et, en parlant ainsi, ce n'est pas tant un devoir professionnel que j'accomplis qu'une conviction profonde et personnelle que j'exprime. Je sens, et beaucoup d'autres, je l'espère, sentent aussi, que la grande distinction d'une nation, la seule qui soit désirable, celle qui entraîne avec elle tous les autres bienfaits, c'est la prééminence de la pureté des sentiments chez les citoyens. Je désire faire partie d'un État dont le caractère et les institutions soient une source d'amélioration, dont je puisse parler avec un honnête orgueil, dans les annales duquel je puisse rencontrer des noms grands et honorés, et qui impose à l'univers une dette de reconnaissance par ses découvertes de la vérité et par l'exemple de sa liberté vertueuse. Oh! que Dieu me préserve d'un pays qui adore la

Digitized by Google

richesse, qui méprise la vraie gloire, obéit à l'intrigue, chez lequel le patriotisme puise son zèle dans la perspective des emplois, où tous les départements de l'État sont assiégés des supplications de sycophantes affamés, les hommes publics souillés des flétrissures du vice, et où le siége du gouvernement est une sentine dégoûtante de désordres privés et de corruption politique. Ne me parlez pas de l'honneur d'appartenir à un pays libre. Je vous demanderai si votre liberté porte de généreux fruits, si elle nous élève par la vigueur de l'âme, par des vertus publiques, au-dessus des contrées que le despotisme foule à ses pieds. Ne me parlez pas de l'étendue de notre territoire; que m'importe sa grandeur si elle ne fait qu'ajouter au chiffre des hommes dégradés! Ne me parlez pas de notre prospérité; mieux vaut faire partie d'un peuple pauvre, simple dans ses mœurs, révérant Dieu et se respectant lui-même, que d'appartenir à un pays riche où l'on ne connaît d'autre loi que la richesse. Je désire ardemment pour notre patrie qu'au lieu de copier l'Europe avec une servilité aveugle, elle conserve un caractère propre et conforme à la liberté, à l'égalité qui règnent dans nos institutions. C'est bien assez d'une Europe, c'est assez d'un Paris. Combien n'est-il pas à désirer que, déjà séparés du continent oriental par l'Océan, nous le soyons encore davantage par la simplicité des mœurs, par la pureté domestique, par la piété intérieure, par notre respect pour la nature humaine, par l'indépendance morale, par

Digitized by Google

notre résistance au joug de la mode et à cette sensualité débilitante qui caractérisent les parties les plus civilisées du vieux monde !

Pour ce pays, je peux le proclamer avec une entière assurance, son bonheur se fonde sur sa vertu, sur elle seule, repose la solidité de son union. Notre union n'est pas, en effet, comme celle des autres nations, consacrée par l'habitude et rivée par la force; elle est récente, et surtout volontaire. Il serait puéril de parler de la force comme nous liant les uns aux autres; rien ne pourrait retenir un membre de cette fédération s'il était bien résolu à s'en séparer. Les seuls liens qui puissent nous unir d'une manière permanente sont des liens moraux. Qu'il y ait dans un État des forces qui se repoussent, des germes de discorde; nous le sentons tous : la force d'attraction qui les contient n'est pas ailleurs que dans la sagesse calme, le contrôle des passions, l'esprit d'équité, le sentiment du bien public, et un patriotisme vertueux qui s'attache à l'union comme étant, pour tous, la seule garantie de liberté et de paix. L'union est menacée par les jalousies des États entre eux, par les collisions des intérêts locaux, qui ne peuvent se concilier qu'au moyen d'un libéralisme élevé; elle est mise en danger par la prostitution du patronage dans le pouvoir exécutif, qui transforme le trésor public en une source de corruptions, et par la convoitise du pouvoir qui jette l'État dans des convulsions

Digitized by Google

continuelles, dans le but de faire passer les emplois à de nouvelles mains. Le seul remède à ces maux est dans cette vertueuse indignation de la communauté, dans cet esprit pur, élevé, qui écrase sous l'infamie cette ambition égoïste.

Au premier magistrat de cette république et à tous ceux qui lui sont associés dans les différentes branches du pouvoir exécutif et législatif, je recommande avec respect les vérités que je viens d'exposer, et je leur rappelle avec cette simplicité qui convient à un ministre de Jésus-Christ, leurs obligations envers Dieu, envers leurs semblables, envers les intérêts de l'humanité, de la liberté, de la vertu et de la religion. Nous avons la confiance que, dans leurs situations élevées, ils ne rechercheront pas leur intérêt personnel, mais celui du public, et qu'ils le rechercheront avec une fidélité invariable aux principes de la constitution, et encore plus aux principes de la loi universelle de Dieu.

FIN.

Digitized by Google

TABLE

PRÉFACE DE LA NOUVELLE ÉDITION. I
PRÉFACE. XXIII
AVANT-PROPOS DE L'AUTEUR XXXI

PREMIÈRE PARTIE.

VIE DE CHANNING.

CHAPITRE PREMIER. 3

Rhode-Island, Newport. — Parents de Channing. — Son enfance. — Son goût des choses sérieuses. — Rêveries. — Collége de Harward.— Études.— Clubs.— Ardeur politique des étudiants. — Retour de Channing dans sa famille. — Tristesse et aspirations au saint ministère.

CHAP. II. 21

Départ de Channing pour la Virginie.—Il devient instituteur. —Description du pays.—Lettres de Channing.—Ses luttes morales, sa mélancolie.—Son ardeur à étudier les questions sociales.—Il rêve la communauté des biens.—Réflexions.

Digitized by Google

CHAP. III. 31

Channing revient à Newport.—Il se voue au saint ministère. — Il remplit les fonctions de régent au collége. — Ses études théologiques. — Observations sur ces études. — Channing prêche son premier sermon en 1802.—Admiration générale. — Il accepte l'offre que lui fait la Société de Federal-street.—Son ordination.

CHAP. IV. 42

Channing s'établit à Boston comme pasteur. — Ses idées élevées du ministère.—Ses défaillances morales.—Il hésite s'il se démettra de sa charge.—Il reprend ses études sur les questions sociales.—Il recherche comment améliorer le sort du pauvre.—Points sur lesquels son attention se porte spécialement.—Affection pour sa famille.—Comment elle se rattache à sa piété.—Mort de son frère François et de sa sœur Anne.—Pensées sur la vie future.

CHAP. V. 52

Réflexions historiques. — Intérêt que prend Channing aux grandes questions de la politique.—Sa sympathie pour l'Europe.—Ce qui explique l'ardeur de ses sentiments et la sévérité de ses jugements.—En 1810, il prêche un sermon sur l'état de l'Europe.—En 1812, guerre imminente entre l'Angleterre et l'Amérique, sermon à ce sujet.—Nouvelle de la chute de Napoléon; sermon de Channing à cette occasion.—Il concourt à former la Société des Amis de la Paix.—Le révérend Noah Worcester.—La Revue du Monde Chrétien.

CHAP. VI. 67

Répugnance qu'inspirent à Channing les doctrines calvinistes. — Progrès de ses idées religieuses. — Il ne veut s'allier à aucune secte. — Explication de sa réserve. — Aperçu de l'histoire religieuse de l'État de Massachusetts. —Intolérance des calvinistes. — Mouvement contre leur doctrine. — Résistance de Channing à leur tyrannie. —

Digitized by Google

Explication de sa doctrine sur la divinité de Jésus-Christ et sur la Rédemption.—Il aspire après une Église universelle.—Sa sympathie pour la vertu et la piété dans toutes les communions.

CHAP. VII. 81

Mariage de Channing.—Ses réflexions sur l'influence des femmes dans la société.—La mort de son enfant.—Ses pensées sur le baptême et sur la sainte Cène.—Son bonheur domestique.—Sa faible santé.—Voyage en Europe.—Perte d'un fils.—Retour en Amérique.

CHAP. VIII. 92

Adresse à la société de Federal-Street.—Réflexions sur son voyage.—Ce qu'était le christianisme aux yeux de Channing.—Comment il comprenait le rôle du ministère chrétien.—Ses pensées sur l'éloquence de la chaire.—Sa prédication. — Les forces lui manquent de nouveau. — Il réunit chez lui des ministres et des laïques pour étudier les besoins des pauvres.—Ses amis, les docteurs Follen et Tuckerman. — Sa pitié pour l'homme criminel. — Intérêt qu'il porte à la classe ouvrière.—Question de l'éducation. —Théorie sociale de Channing.—Sa santé l'oblige à s'éloigner de Boston.

CHAP. IX 123

L'île de Sainte-Croix.—Lettre de Channing.—Effet que produit sur lui le spectacle de l'esclavage.—Retour de Boston.—Discours adressé à son troupeau sur l'esclavage.—Historique de la question.—État des esprits.—Garrison fonde le journal *le Libérateur* —La Société de l'abolition.—Position isolée de Channing.—Il publie un écrit sur l'esclavage.—Exaspération des partis.—Persécution des abolitionnistes. —La liberté de la presse et du droit de réunion menacée en leurs personnes.—Channing se rallie à eux.—Il devient homme politique.—Meeting à Boston ; vues de Channing sur l'affranchissement des esclaves.—Réflexions sur cette question.—Sympathie et amitié de Clarkson pour Channing.

Digitized by Google

CHAP. X. 148

Craintes qu'inspiraient à Channing les grandes associations. —Extrait d'un écrit à ce sujet.—Son amour de la liberté.— Il défend des catholiques contre l'émeute. — Procès d'un journal athée.—Condamnation.—Channing signe une protestation contre ce jugement. — Amères attaques qu'il s'attire.

CHAP. XI 158

Réflexions sur la vie de Channing.—Son impartialité, sa tolérance, sa piété.—Influence de la nature sur son esprit.— Ses étés à Newport.—Sa biographie écrite par son neveu. —Détails de sa vie intime.—Récit de mademoiselle Martineau.—Passion de Channing pour les scènes de la nature. —Sa conversation.—Ce qu'en dit le docteur Dewey, sa grande activité intellectuelle.—Son désir d'écrire un ouvrage sur l'homme. — Ses œuvres. — Sa correspondance intime.

CHAP. XII. 192

La révolution française de 1830. — Anecdote. — Lettres de Channing à M. de Sismondi et à M. le baron de Gérando. —Réflexions sur ces lettres.—Comment Channing comprenait les diverses formes de gouvernement.

CHAP. XIII 211

Channing à Boston.—Mort de sa mère.—Mort du révérend Noah Worcester, de Follen et de Tuckerman.—Portrait que fait Channing de la femme de Tuckerman.—Visite à Philadelphie. — Sermon sur l'Église universelle. — Institutions littéraires pour les ouvriers.—Lettre à un communiste.

CHAP. XIV 242

Voyage de Channing dans la Pensylvanie.—Son séjour à Lenox.—La famille Sedgwick.—Dernier discours.—Paroles célèbres.—Abattement de Channing.—Il quitte Lenox.— Les montagnes vertes.—Il tombe malade à Bennington.—

Digitized by Google

Craintes des médecins.—Sa famille l'entoure.—Ses derniers moments.—Sa mort.—Douleur universelle.—Paroles du docteur Dewey.—Réflexions.

DEUXIÈME PARTIE.

EXTRAITS DES ŒUVRES DE CHANNING.

1° Correspondance : *Lettres diverses*. 255
2° Extrait d'un sermon intitulé : *Du renoncement à soi-même*. 294
3° Napoléon Ier. 307
4° Sermon sur la *Liberté spirituelle*. 387

FIN DE LA TABLE.

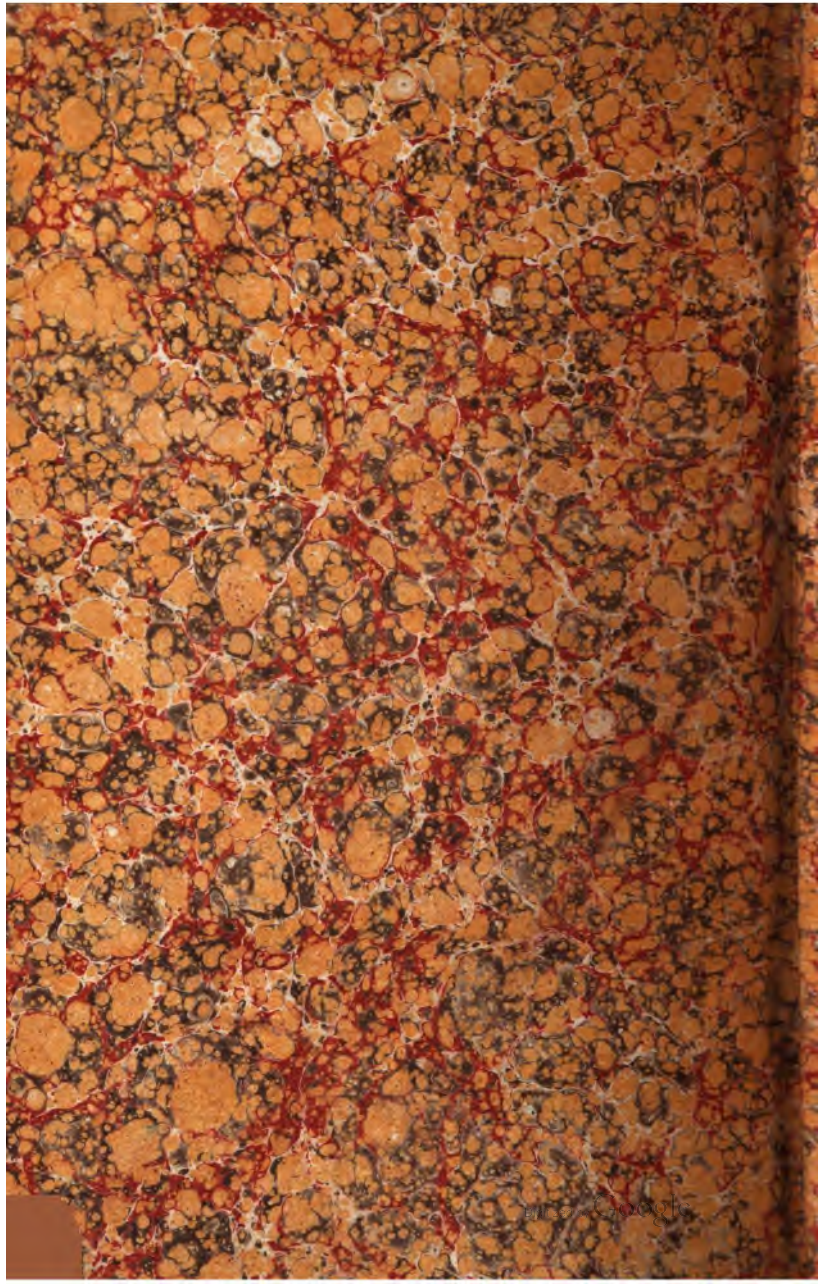
Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google



Digitized by Google

Digitized by Google